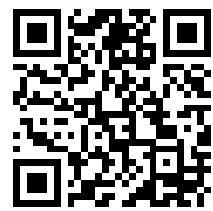
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XXXV

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49
—
1902

Digitized by Google

Digitized by Google

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY PAIR

PSYCHOLOGIE DU LIBÉRALISME

I. — *Son éternelle raison d'être. — Sa fonction supérieure.*

Il n'est personne, nous entendons de ceux qui lisent, qui réfléchissent, qui réagissent, qui font un usage assidu du jugement que la nature leur a départi, il n'est personne, disons-nous, qui n'ait été frappé de l'importance démesurée qu'a prise, en ces derniers temps, la statistique, l'une des dernières et, peut-être, la moins avancée des demi-sciences modernes. Semblable à un instrument de précision, à première vue très facile à manier, la statistique peut rendre de précieux services en tant qu'enregistreuse de faits, mais il ne faut l'employer qu'à bon escient et elle ne peut servir qu'à son objet propre.

Elle peut fournir des renseignements exacts sur tout ce qui constitue le domaine de l'activité humaine. Elle peut même, en classant les faits en telle ou telle série et suivant le but que l'on a en vue, éclairer dans une certaine mesure la marche de l'humanité dans l'avenir. Mais si l'on veut se livrer à des calculs de probabilité, en raison des leçons que nous donne le passé, il faut bien se pénétrer de cette vérité capitale : c'est que l'homme est un animal raisonnable, doué d'une volonté consciente. C'est cette faculté réfractaire à toute réglementation qui est la vraie cause efficiente des courses désordonnées, des heurts inexpliqués, des régressions imprévues, des piétinements sur place que l'on constate le long de l'histoire dans la marche des troupeaux humains.

(RECAP)

588738

Digitized by Google

Cette faculté se développe d'autant plus que la civilisation progresse davantage. On peut dire que c'est le fruit exquis d'une plante soumise à une culture savante et raffinée. N'est-ce peut-être pas au développement plus rapide, en ces derniers temps, de la volonté consciente qu'est due l'apparition de ces doctrines déconcertantes auxquelles la propagande par le fait a donné une triste célébrité. Qui sait si l'anarchie n'est pas une réaction à sa manière contre les prétendues lois inflexibles du déterminisme?

Il a été de mode, dans le premier élan d'enthousiasme qui a accueilli les théories de Darwin, de MM. Spencer, Hæckel et de tant d'autres savants illustres, à juste titre d'ailleurs, de nier le libre arbitre, de le ridiculiser même. On ne le discutait plus. Il disparaissait nécessairement, fatalement, tué par le déterminisme. Ce déterminisme scientifique, inexorable dans ses conséquences, faisait de l'homme un atome infime qui évoluait dans le cosmos suivant des lois auxquelles il ne pouvait se soustraire. L'influence réelle, énorme, écrasante de certains facteurs, tels le milieu, l'hérédité, la sélection avait brusquement et fortement impressionné les esprits. C'était une révélation, et cette lumière aveuglante avait, pour un temps, éclipsé tous les autres aspects de la nature humaine. Et alors, consciemment ou inconsciemment, cette conviction pénétra dans les esprits que si l'on connaissait exactement les innombrables faits qui constituent l'histoire des peuples dans tous les domaines de leur activité, et les relations que ces faits ont entre eux, on pourrait, presque à coup sûr, prédire leur *processus* ultérieur et l'on parviendrait ainsi à fixer un ensemble de règles de conduite basées sur l'expérience générale. Et la statistique profita de cette préoccupation des esprits. Elle lui doit sa fortune et son développement rapide. Elle est à la fois une conséquence et, en une certaine mesure, une preuve du déterminisme.

Ainsi qu'il advient de presque toutes les nouvelles doctrines, il y eut pendant quelque temps exagération dans un sens et, parce qu'il y avait une parcelle de vérité contenue dans la philosophie de l'évolution, on ferma les yeux à tout ce

Digitized by Google

qui n'était pas conforme aux décrets de cette religion aussi infaillible, prétendument, que toutes les autres.

Peu à peu, cependant, un pessimisme lourd, stérile, inquiétant succéda à la ferveur quasi religieuse qu'avait excitée la découverte de ces nouveautés scientifiques. Une nouvelle foi s'était emparée de l'élite intellectuelle de l'humanité, et voilà que cette croyance menaçait d'aboutir au fatalisme oriental. A quoi bon lutter, si l'humanité était emportée dans le tourbillon universel, subissant de force les modifications que l'évolution générale lui imposait, se confondant dans le grand *tout*, incapable de réaction. L'obsession de ces nouvelles lois, scientifiquement démontrées, avait à tel point subjugué les esprits que l'on avait fini par oublier cette force vivante, agissante et souveraine en somme : *la volonté consciente*, qui fait de l'homme non pas une chose inerte dans l'univers, mais un *facteur lui-même*, un facteur de changements, de progrès et d'harmonie.

Encore une fois, le clair génie de la France a commencé l'œuvre libératrice de la réaction contre ces mornes théories et, actuellement, un mouvement philosophique intense s'est déclaré qui rend force et vigueur à l'humanité pensante, qui remet l'homme à sa place dans le cosmos et le transforme d'effet en cause. Une puissante école, qui compte parmi ses plus illustres maîtres des hommes tels que M. A. Fouillée, J.-M. Guyau, trop tôt disparu hélas ! et parmi les sociologues, M. G. Tarde et d'autres encore non moins brillants, a entrepris la remise au point de la doctrine évolutionniste. La *Psychologie des idées-forces*, de M. A. Fouillée, tend au même but que les *Essais de psychologie sociale*, de M. Tarde, et le récent et beau livre de M. Jules Payot sur l'*Éducation de la volonté*, tout en écartant comme oiseuse toute discussion sur le libre arbitre, est encore une contribution admirable à l'affranchissement de la volonté et de la conscience.

Pour qui sait embrasser d'un coup d'œil synthétique les efforts séculaires de l'intelligence humaine, il est une vérité qui se dégage peu à peu de la lutte que se livrent actuellement les différentes doctrines politiques ou sociales, c'est que le prix

Digitized by Google

de ces efforts est toujours le même, à travers les siècles. C'est toujours la liberté qui en est l'enjeu définitif. Les noms des combattants peuvent changer. Les doctrines absolues prennent, parfois, un masque trompeur et revêtent les apparences de la liberté pour mieux la combattre. Mais ne vous y trompez pas! Quand la volonté est amoindrie, quand l'être humain est atteint dans sa conscience et sent se flétrir en lui la fleur divine de la responsabilité, c'est qu'il est engagé dans une lutte à mort avec l'éternel ennemi de la race : — avec l'absolu. Que ce soit l'absolu divin, le souverain négateur de la liberté; ou l'absolu philosophique, le matérialisme inerte; ou l'absolu politique, l'odieuse tyrannie de la cité, c'est toujours le même résultat! Quand l'absolu triomphe, l'homme est amoindri; brisées sont les ailes de la pensée et, se sentant esclave, sans ressort, incapable désormais de bien comme de mal, la pauvre créature humaine se replie sur elle-même et ne songe plus qu'au néant!

C'est l'éternel honneur du libéralisme de tenir tête à tous les absolus, d'être la réserve et la sauvegarde du genre humain. Lui aussi, suivant les circonstances, prend divers noms. En lutte contre l'absolu religieux, il s'est appelé « protestantisme ». Aux époques sombres où la force triomphe et semble près d'avoir raison de la conscience humaine, apparaissent les martyrs de la liberté civile et ceux-là payent de leur sang leur protestation sublime en faveur de la liberté. Ceux-là sont marqués du sceau de la vérité et, sans conteste, ils sont vénérés comme les défenseurs et les sauveurs de l'humanité!

Mais aujourd'hui, la lutte a changé de caractère; elle a pris une forme plus spécieuse, plus dangereuse aussi. L'absolu, en combattant contre la raison, semble parfois se confondre avec elle. Il emprunte les armes de la science et l'on ne reconnaît l'ennemi qu'aux ravages qu'il fait dans la conscience. Quel est donc le témoin, quelle est la preuve, quelle est la mesure de la vérité? A quel signe reconnaître le véritable champion du progrès? La personnalité humaine est en péril. Qui l'attaque? Qui la défend? Et dans cette mêlée trouble, qui désormais représente les droits de l'homme? Nous avons perdu le crité-

Digitized by Google

rium auquel l'espèce humaine reconnaissait ses bons serviteurs. L'étoile qui servait de guide a disparu du firmament. La liberté hélas! la liberté est honnie. Elle ne semble plus maintenant qne l'alliée, la complice de la force. Les générations passées en avaient fait le bien précieux par excellence, et bénis étaient ceux qui, pour elle, donnaient leur vie. Aujourd'hui, elle marche à côté de l'odieux égoïsme et l'on croit, et l'on prouve qu'elle n'est plus que le partage des forts. La justice semble s'être séparée d'elle et son rôle, dit-on, est d'opprimer, d'exploiter les misérables. Ceux qui luttent pour elle sont souillés par leur idéal aux yeux de l'immense armée des déshérités. Le libéralisme n'est plus le héros d'autrefois, combattant pour la liberté ; il doit prendre une autre devise et, s'il n'a pas abandonné sa foi, il doit chercher à la défendre avec d'autres armes. Celles qu'il maniait jadis sont suspectes maintenant. La science, celle d'hier peut-être, les récuse. Eh bien soit! Cherchons plus profondément dans l'âme humaine. La liberté est le bien suprême par excellence, mais elle n'est pas le bien primordial. La liberté n'est qu'un dérivé, une conséquence. L'homme n'est l'animal supérieur que parce qu'il est doué de la volonté consciente. Si la liberté a perdu de son charme, jadis souverain, sur les peuples, si elle est suspecte aux générations actuelles, sacrifiée à un idéal de justice qui semble lui être contraire, c'est qu'on est parvenu à l'isoler de son support : la personne humaine; c'est qu'on en a fait une abstraction creuse et vide, une apparence, un masque sous lequel on peint l'égoïsme opprimant les faibles. Il faut démontrer qu'elle est, en réalité, inséparablement liée à la volonté consciente et que celle-ci constitue le fond même de la personnalité humaine. LA RAISON D'ÊTRE, LA FONCTION SUPÉRIEURE *du libéralisme est donc de défendre la personne humaine. Son essence est la croyance à la* RESPONSABILITÉ *de l'homme conscient de ses devoirs, de ses droits, de ses actes.*

II. — *Cause de sa déchéance momentanée.*

Heureux les peuples, heureux les partis, heureux les individus qui ont une croyance. Heureux et forts! La foi soulève les

Digitized by Google

montagnes. On peut s'incliner devant toutes les croyances sincères et désintéressées, pourvu qu'elles ne soient pas antisociales, c'est-à-dire pourvu qu'elles se fondent sur l'amour et non sur la haine. Nous saluons avec respect le prêtre convaincu qui prêche la charité au nom du Christ; ce n'est ni sans estime ni sans regret que nous combattons ceux qui ont pris pour devise *un pour tous* et qui sacrifient l'individu à la collectivité. Leur idéal est respectable. Leur foi et leur noble ardeur méritent autre chose que les dédains ou les injures. Nous ne nous sentons envahi par une sourde colère, nous n'éprouvons le mépris et l'âcre désir de blesser qu'en présence de la veulerie et de l'indifférent scepticisme des viveurs. C'est dans l'inconscience de ces êtres impurs que l'égoïsme puise sa principale force. Sans doute, il viendra un temps où ils n'exciteront plus que la pitié mais, à l'heure présente, la puissance de l'or les entoure encore d'une auréole malfaisante. Ils semblent toujours digne d'envie au vulgaire.

Pour remplir sa tâche et son devoir ici-bas, il faut croire, il faut lutter et, jusqu'au bout, payer sa dette de solidarité. Le *laboremus* de Septime Sévère doit être la véritable devise moderne et c'est debout qu'il faut mourir!

Le libéralisme a subi, pendant un quart de siècle, une diminution de foi et sa puissance de propagande s'en est cruellement ressentie. Pourquoi cette éclipse momentanée et de quel droit supposons-nous que ce parti, qui a laissé dans l'histoire une trace lumineuse, reprendra bientôt tout son éclat?

Le libéralisme s'est effacé devant les partis extrêmes parce qu'au lendemain des grandes découvertes scientifiques qui ont honoré la seconde moitié du dernier siècle, il paraissait avoir perdu sa raison d'être.

Toute association politique est un agrégat d'individus ayant, très approximativement, mêmes conceptions sur le gouvernement de la nation, mêmes sentiments moraux, mêmes vues utilitaires. Cet agrégat se compose de trois espèces d'adhérents qui se groupent ensemble en vertu de leurs affinités de caractères. Cette division primaire se retrouve, pensons-nous, dans toute société qui repose sur la propagande et dont le recrute-

Digitized by Google

ment est volontaire. La première catégorie, qui semble la plus importante, mais qui, en réalité, est dominée par la seconde, se compose de la partie pratique, active, agissante du groupe. Elle en est l'état-major, pour ainsi dire. Elle organise, discipline, dirige et parfois exploite à son profit la force du parti, mais cette force, elle ne la crée pas. Cette première catégorie se compose des politiciens proprement dits. Elle est indispensable à la constitution du parti, puisqu'elle en forme le personnel administratif.

La puissance d'expansion, de persuasion sympathique d'attraction du groupe est produite par un autre élément, — l'élément sincère, enthousiaste, désintéressé. Il est essentiellement variable et se recrute dans l'élite de la nation. Ce sont les hommes dévoués, profondément sociaux, éclairés et généreux qui le constituent. Ils sont avant tout dirigés par leur conscience et obéissent à des mobiles désintéressés. C'est cette élite douée d'une grande puissance communicative, en raison de sa foi et de son ardeur, qui, tantôt se portant en avant, tantôt se réservant et restant dans l'expectative, fait pencher la balance en faveur de telle ou telle opinion.

Le gros du parti, la masse profonde mise en mouvement par l'élite, la portion grégaire, mais indispensable pour la victoire, forme la troisième catégorie. Celle-ci pourrait être également décomposée et analysée de la même façon dans ses éléments constitutifs. Elle renferme aussi dans son sein, mais à un degré moindre, les variétés dont se composent les deux premières catégories. Il y a des meneurs et des naïfs, des croyants et des habiles, mais toujours la masse subit, en dernière analyse, l'influence de ceux qui ont la foi.

Or, au lendemain des grandes découvertes scientifiques du dernier siècle, le parti libéral s'est vu, pour ainsi dire, décapité. Il a perdu momentanément la meilleure partie de lui-même, cette élite d'esprits sincères qui fait sa principale force. Les politiciens, l'élément conservateur du parti, sont restés isolés, non pas abandonnés de l'élite, mais sans contact avec elle. Eux, inébranlables dans ce qu'ils croyent être leur foi et qui n'est qu'un programme momentané, ont pu constater alors

Digitized by Google

qu'ils avaient perdu toute action sur les foules. Les gens de bonne foi, cependant, et de scrupuleuse conscience, qui ont besoin de croire pour agir, assistaient non sans émoi ni confusion, à la mêlée ardente de la pensée moderne. Ils observaient avec inquiétude le mouvement rapide et un peu trouble des idées qui se défient, se heurtent et surgissent tour à tour pour triompher une heure, puis disparaissent bientôt faisant place à d'autres, plus spécieuses, à leur tour dépassées et vaincues.

Le parti libéral, qui ne puise sa force que dans la libre discussion, qui n'a d'autre puissance que celle de la raison, se sentit un moment ébranlé, hésitant devant l'assaut des nouvelles théories qui paraissaient battre en brèche et ruiner définitivement son idéal séculaire : la liberté. Eh quoi? La justice sociale était donc incompatible avec le régime de la liberté? L'initiative individuelle, qu'il avait considérée comme la cause de toute civilisation, renfermait donc le germe de mort qui devait tuer la civilisation. La loi de conservation personnelle était un obstacle au développement de la société et, pour assurer le bonheur général, il fallait renoncer à l'expansion des individualités. Mais alors, il ne restait plus qu'à joindre ses efforts à ceux des partisans de la tyrannie collective, à moins que l'on ne préférât s'en remettre à la sagesse divine du soin de conduire les destinées des nations : — ou collectiviste, ou catholique. — Que chacun s'interroge et qu'il réponde s'il ne s'est pas senti ébranlé dans sa foi. Il fallut quelque temps pour voir se dégager les conséquences des nouvelles doctrines autoritaires et ce recueillement des esprits sincères fut exploité par les ennemis du libéralisme comme un aveu de sa défaite.

Nous ne nous dissimulons pas que cette explication de la crise qui a réduit le parti libéral à l'impuissance en ces derniers temps, paraîtra insuffisante, emphatique, et peut-être naïve, à ceux qui examinent toutes choses par le petit bout de la lunette et, notamment, aux politiciens qui sont condamnés par leurs habitudes terre à terre à nier l'influence des idées générales en politique. Ils diront qu'il y a eu des fautes de tactique

Digitized by Google

commises depuis vingt-cinq ans; que la vraie cause de cette diminution d'influence est l'alliance avec les partis extrêmes; que, du reste, on ne travaille pas assez la campagne; qu'il n'y a plus d'enthousiasme chez les jeunes gens. Ils signaleront aussi, comme une cause néfaste, l'introduction du vote plural, les fraudes électorales, ou ceci, ou cela, que savons-nous? Mais n'oublions pas que partout les éléments libéraux modérés ont subi la même dépression et que la tendance générale de la fin du dernier siècle a été de ne laisser en présence que les partis extrêmes. Pour expliquer une situation générale, ne faut-il pas rechercher une cause profonde?

III. — *Son avenir.*

La crise n'est pas terminée encore. Nous ne sommes pas sortis de la nuit, mais l'aurore s'annonce. Les yeux s'ouvrent à la lumière et les consciences se rassurent. Non sans un sentiment de joie libératrice, on reprend foi en son idéal, tel le naufragé qui voit apparaître le rivage dans le lointain. Derrière les brillantes théories qui nous avaient, pour un temps, fascinés, se découvrent peu à peu les funestes erreurs que l'absolu traîne après lui : le pessimisme dissolvant, l'esclavage moral et, finalement, l'*irresponsabilité* humaine. Voilà la dernière, la suprême, la terrible conséquence qui a donné l'éveil à tout homme qui sait déduire, qui sait conclure et qui ne veut pas abdiquer devant la force. Oui, le socialisme scientifique, le matérialisme historique, font de l'homme un être irresponsable, puisqu'il n'est qu'une résultante des ancêtres et du milieu. Son travail n'est pas autre chose : « que l'extériorisation des forces qu'un être tire de ce que lui a donné le milieu d'où il sort et le milieu où il vit. Donc, si le travail est une base des droits, ce qu'il produit doit appartenir *indivisément* à la collectivité sociale... Par contre, la même loi s'affirme au point de vue de la responsabilité pénale ou civile. L'indivision de la responsabilité est aussi fondée que l'indivision de la propriété » (1).

(1) EDM. PICARD, *Mon collectivisme*. — Journal *le Peuple*, du 12 janvier 1902.

Digitized by Google

Hâtons-nous d'ajouter que le brillant écrivain qui, avec sa clarté et sa sincérité habituelles, a résumé en ces quelques mots la question du collectivisme, n'accepte pas, pour sa part, l'entièreté de la doctrine. Il rejette l'axiome « à chacun les produits de son travail », et prend pour règle la maxime de *bienveillance sociale* « à chacun selon ses besoins. » D'un autre côté, s'il attribue à la société entière une part de responsabilité dans la faute commise, il admet pour l'être humain une responsabilité mitigée. Il considère de même que le produit du travail, quoique dans une mesure bien réduite, appartient toutefois à son auteur qui ne laisse pas que d'y apporter un peu, très peu, de sa propre originalité. Corrigée ainsi et, selon nous, elle devrait l'être davantage encore, la théorie sociale issue du déterminisme n'est plus, à vrai dire, la religion orthodoxe contre laquelle nous nous élevons. Elle est parfaitement conciliable avec la liberté humaine. Mais est-elle conciliable avec la doctrine telle que la conçoivent les pontifs de la nouvelle religion?

Sans doute, il faut compter avec le temps et l'expérience qui ont amené à composition bien d'autres systèmes qui paraissaient plus irréductibles encore. Mais, actuellement, le bloc n'est pas encore disjoint. Les lézardes apparaissent déjà aux yeux clairvoyants, mais l'édifice semble solide encore et ses ornements de façade lui donnent un aspect imposant qui frappe d'une admiration sympathique les masses ignorantes, simples et frustes, sensibles seulement à l'apparence des choses.

Cette œuvre de rectification, de remise au point d'un système, ne croyons pas que nous serons, nous libéraux, les seuls à l'entreprendre. Dans le parti socialiste, il y a aussi une élite, en définitive, et une élite aussi puissante et aussi nombreuse que dans n'importe quel parti. Ne nous figurons pas que la vérité soit la propriété exclusive d'un groupe quelconque. Qui peut se flatter de la posséder définitivement? Ses aspects sont si multiples et si changeants et, dans l'éternelle évolution des choses, qui oserait prétendre que l'intelligence humaine pourra jamais en saisir et en fixer les contours? Ceux qui se tiennent au courant des luttes et des discussions qui sont soulevées con-

Digitized by Google

tinuellement au sein de ce grand parti savent que tout est à chaque instant remis en cause; que l'élite intellectuelle, là aussi, combat sans cesse contre les politiciens; que les principes mêmes du socialisme scientifique sont examinés à nouveau et, en partie, rejetés. Les Bernstein, les Denis, les Jaurès, les Sarraute, les Fournière, les Wystrow et tant d'autres dont la sincérité et le talent forcent l'admiration des gens de bonne foi, ont déjà réussi en partie à écarter l'idée révolutionnaire et à réhabiliter le système de l'évolution pacifique et libre (1). Soyons convaincus qu'il existe dans cette grande école d'écrivains et de penseurs socialistes nombre d'esprits généreux et éclairés qui recherchent ardemment la vérité et lui sacrifient toute préoccupation de parti. Quel sera donc notre rôle, libéraux du XX^e^ siècle, héritiers des grandes traditions de ce libéralisme à qui l'Angleterre a dû sa grandeur, la Révolution française son éclat, et le peuple des travailleurs le commencement de son émancipation? Notre rôle est indiqué par l'histoire, par les précédents même de notre parti. Nous resterons dans l'avenir ce que nous avons toujours été : les défenseurs des droits de l'homme. Nous veillerons avec la même ardeur et le même dévoûment que nos prédécesseurs à ce que la personnalité humaine ne soit atteinte ni dans sa conscience, ni dans son originalité, ni dans sa dignité. Nous lutterons sans merci et sans trêve, sans fatigue ni découragement pour sauvegarder la responsabilité de l'être humain, et ainsi nous n'aurons pas cessé de travailler, comme nos ancêtres, à l'affranchissement de l'homme. Nous serons toujours, avec la nuance moderne en plus, les soldats de la liberté.

Mais nous devrons nous garder avec un soin extrême de nous renfermer dans le vieux formalisme des partis. Les yeux fixés sur l'idéal de nos rivaux, nous devrons apprendre à les

(1) Il nous plairait de citer, parmi cette élite intellectuelle, certains socialistes belges dont le talent et la haute culture sont appréciés à leur valeur dans le monde entier : M. Vandervelde, par exemple, qui est considéré ici comme le chef du parti. Mais il est déjà pris dans l'engrenage politique; il est amoindri par des préoccupations inférieures. Il se croit peut-être encore le maître de son parti, et il n'en est plus que l'esclave. Témoin sa conduite hésitante dans la crise actuelle. Il n'ose pas répudier franchement la vieille théorie catastrophique.

Digitized by Google

estimer. Nous devrons rechercher, dans les doctrines supérieures des partis opposés, ce qui rapproche et non ce qui divise. L'intransigeance est encore de la haine. Or, toute philosophie doit être fondée sur l'amour et non sur la haine. Surtout, nous devons sortir du privilège. Nous n'aurons de prise sur la masse que pour autant qu'elle sentira que notre idéal de liberté n'est pas en opposition avec son idéal de justice sociale.

Dégagez le socialisme du collectivisme qui semble aujourd'hui sa raison d'être et son point d'arrivée, et il n'est plus qu'une fraction avancée du grand parti libéral. C'est nous, libéraux individualistes, qui sommes les vrais socialistes. Ou bien le socialisme est une doctrine d'émancipation qui tend à assurer à l'individu une plus grande indépendance matérielle et morale par une réforme économique du régime de la propriété, et alors il est la plus haute incarnation de l'individualisme (1). Ou bien il se cristallise dans son dogme du collectivisme et sacrifie l'individu à la communauté. Il cesse ainsi d'être en communion avec l'humanité changeante et en perpétuel *devenir*. Il n'est plus qu'un dogmatisme étroit qui, comme tous les dogmatismes, cherche à forger des entraves et s'oppose à la libre expansion de l'individu. Un sociologue allemand, M. Ziegler, a dit à ce sujet : « Sans le libéralisme, le socialisme est absolument inconcevable : le socialisme est essentiellement libéral; il s'inspire des idées d'affranchissement et d'émancipation qui sont, de nos jours, la condition et la garantie la plus sûre de son existence. Ce qu'il s'efforce d'obtenir n'est rien moins que l'affranchissement des travailleurs vis-à-vis du capital (2). »

Cet affranchissement, cette indépendance, on rêve de l'obtenir en asservissant l'homme à la collectivité. L'esclavage change de nom, mais les chaînes restent et n'en deviennent que plus lourdes.

(1) C'est le socialisme de M. Jaurès, — tel qu'il l'affirme dans son article de la *Revue de Paris* : « Socialisme et liberté ».

(2) M. ZIEGLER, *La question sociale est une question morale*, Paris, Alcan, p. 11. (Voir *Précis de sociologie*, de M. Palante.)

Digitized by Google

Mais déjà l'élite du parti a reconnu les dangers de ce dogmatisme et, de toutes parts, s'élèvent d'éloquentes protestations. Les politiciens, seuls, s'obstinent dans leurs conceptions rétrogrades. Doctrinaires-libéraux, doctrinaires-socialistes, absolutistes divins, voilà les augures qui créent les malentendus, qui les éternisent et qui en profitent.

Dans un article des *Socialistische Monatshefte,* écrit à propos de la mort de Nietzche, M. E. Wystrow, un socialiste intellectuel, repousse le socialisme comme conception immobile et statique, et n'admet la légitimité que d'un socialisme en évolution et se dépassant toujours lui-même.

« Le vieux révolutionnaire Engels, dit M. Wystrow, a lui-même fait table rase de la révolution obligatoire. Le mouvement du socialisme vers son but final (*Endziel*) devait s'accomplir par des voies légales. Ensuite est venu Bernstein, qui a rayé le dogme du BUT FINAL... Le socialisme a jeté pardessus bord son « but final » mais il possède, en revanche, un idéal qui, au lieu d'être devant lui, est en lui et lui imprime son empreinte (1) ».

Voilà quelles doivent être nos pensées, à nous libéraux modernes. Nous aussi, devons briser la gangue du vieux libéralisme. Nous devons nous réclamer des libéraux, défenseurs des droits de l'homme, et remonter aux individualistes de la fin du XVIII[e] siècle.

Toutes les revendications du socialisme peuvent devenir, à un moment donné, celles du parti libéral, pourvu qu'elles soient conciliables avec la liberté et la responsabilité de la personne humaine. Là est la ligne de démarcation. Nous devrons éviter jusqu'à l'apparence du privilège. Sortir du privilège est la tradition la plus glorieuse du libéralisme. Que l'on se souvienne de l'immortelle nuit du 4 août 1789. Sachons continuer l'œuvre de la Révolution. Nous devrons surtout sauvegarder la liberté du peuple travailleur. Nous devrons nous confondre avec lui et parler en son nom. Notre devoir est double. D'une

(1) On lira avec intérêt et avec profit sur ce sujet, le récent livre de M. PALANTE, *Précis de sociologie.* Le dernier chapitre intitulé : *Individualisme-socialisme,* donne bien la note vraie.

Digitized by Google

part, nous avons à défendre la personnalité humaine, que menace un idéal servile; nous avons à sauver la dignité, l'originalité, la grandeur, la force de l'âme humaine. Tout cela est mis en péril par l'envahissement de l'esprit grégaire. D'autre part, nous devons unir nos efforts à ceux qui veulent la plus grande somme de bonheur pour tous, qui combattent les iniquités sociales et veulent supprimer toutes les hiérarchies conventionnelles. Une seule inégalité est légitime, et on ne la peut supprimer, c'est celle qui résulte de la supériorité du caractère. Toutes les autres disparaîtront parce qu'elles sont en opposition avec la logique sociale. Si nous savons remplir ce double devoir, nous reconquerrons notre prestige et notre influence sur les masses, dont nous serons encore les porte-paroles.

JULES VIEUJANT.

Digitized by Google

L'ALLUMEUR DE PHARE

I

Il arriva une fois que l'allumeur du phare d'Aspinvall, non loin de Panama, disparut sans laisser de traces. Comme c'était arrivé pendant une tempête, on supposa que le malheureux avait dû s'approcher trop près du bord escarpé de l'îlot rocheux, sur lequel s'élève le phare, et qu'il avait été balayé par la vague. Cette supposition était d'autant plus vraisemblable que le lendemain on ne retrouva pas sa barque, amarrée d'ordinaire dans l'anse rocheuse. La place d'allumeur était donc vacante et il fallait l'occuper au plus tôt, car le phare est d'une grande importance, non seulement pour le mouvement local, mais aussi pour les vaisseaux qui circulent entre New-York et Panama. La baie des Mosquitos abonde en bancs de sable et en dunes, parmi lesquels le chemin est difficile même le jour, et presque impossible la nuit, surtout au milieu des brouillards qui s'élèvent souvent sur ces eaux chauffées par un soleil tropical. La lumière du phare est alors le seul guide des nombreux vaisseaux qui parcourent ces mers. L'embarras de trouver un nouvel allumeur incombait au consul des États-Unis, résidant à Panama, et ce n'était pas peu de chose : d'abord parce qu'il fallait absolument trouver ce remplaçant dans les douze heures, ensuite parce que ce remplaçant devait être un homme extrêmement consciencieux (on ne pouvait donc accepter le premier venu) et, enfin, parce que les candidats à cette place manquaient absolument.

Digitized by Google

La vie sur le phare est très difficile et ne sourit guère à ce peuple paresseux du sud, aimant le libre vagabondage. L'allumeur du phare est presque un prisonnier; à l'exception du dimanche, il ne peut abandonner son îlot rocheux. Une barque d'Aspinvall lui apporte une fois par jour ses provisions de vivres et d'eau fraîche, après quoi elle s'éloigne aussitôt, et sur toute l'île ayant à peine un arpent d'étendue, il n'y a plus personne. L'allumeur habite le phare qu'il entretient en ordre; le jour il donne des signaux en arborant des drapeaux de différentes couleurs, suivant les indications du baromètre, et le soir il allume le phare. Ce ne serait pas un grand ouvrage s'il ne fallait gravir, pour arriver au sommet de la tour où se trouvent les foyers, plus de quatre cents marches d'un escalier tournant et très élevé; et l'allumeur doit faire ce voyage plusieurs fois par jour. En général, c'est une vie cloîtrée et même plus que cloîtrée, c'est une vie d'ermite. Rien d'étonnant donc à ce que M. Izaak Folcombridge se trouvât dans un grand embarras pour trouver un successeur stable au défunt, et sa joie est aisée à comprendre lorsque, inopinément, ce successeur se présenta le jour même.

C'était un homme déjà vieux, de 70 ans à peu près, mais robuste, droit, ayant les mouvements et la posture d'un soldat; ses cheveux étaient tout à fait blancs, son teint bruni comme chez les créoles; mais à en juger par ses yeux bleus, il n'appartenait pas aux hommes du sud. Son visage était abattu et triste, mais honnête. Au premier coup d'œil, il plut à Folcombridge. Il ne restait qu'à l'examiner, ce qui donna lieu au dialogue suivant :

« D'où êtes-vous?

— Je suis Polonais.

— Qu'avez-vous fait jusqu'à présent?

— J'ai mené une vie errante.

— Un allumeur de phare doit aimer à rester sur place.

— J'ai besoin de repos.

— Avez-vous jamais servi? Avez-vous quelque certificat d'un honnête service public? »

Le vieillard tira de sa poitrine un chiffon de soie déteinte,

Digitized by Google

semblable au débris d'un vieux drapeau, le développa et dit :

« Voici mes certificats. J'ai reçu cette croix en l'an 30; celle-ci est espagnole et date de la guerre des Carlistes; cette troisième, c'est la légion d'honneur française; j'ai reçu la quatrième en Hongrie; puis je me suis battu aux États du Nord contre ceux du Sud; mais là on ne donne pas de croix, voici donc un papier. »

Folcombridge prit le papier et lut :

« Hem!.. Skawinski? C'est votre nom?.. Hem... deux drapeaux enlevés de vos propres mains dans une attaque à la baïonnette... Vous avez été un brave soldat!

— Je saurai aussi remplir consciencieusement mes devoirs d'allumeur.

— Il faut monter à la tour plusieurs fois par jour. Avez-vous de bonnes jambes?

— J'ai traversé les plaines à pied (1).

— All right! Connaissez-vous bien le service maritime?

— J'ai servi trois ans sur un baleinier.

— Vous avez essayé de différents métiers, il me semble?

— Je n'ai jamais connu le repos.

— Pourquoi? »

Le vieillard haussa les épaules.

« Tel est mon sort...

— Cependant vous me paraissez trop vieux pour un allumeur.

— Sir! dit tout à coup le candidat d'une voix émue, je suis très fatigué et abattu, j'en ai beaucoup passé, vous le voyez. Cette place est une de celles que j'ai le plus ardemment désirées. Je suis vieux, j'ai besoin de repos...; j'ai besoin de me dire : « tu resteras ici, voici ton port ». Ah Sir! cela ne dépend que de vous. Je ne retrouverai plus une seconde fois une place comme celle-ci. Quel bonheur que j'aie été à Panama!.. Je vous en supplie... Je vous jure que je suis comme un vaisseau qui périra s'il n'entre au port. Si vous voulez rendre un vieillard heureux!... Je vous jure que je suis honnête, mais... j'en ai assez de ce vagabondage. »

(1) On appelle « plaines », les immenses steppes qui s'étendent entre New-York et Panama.

Digitized by Google

Les yeux bleus du vieillard exprimaient une si ardente prière que Folcombridge qui avait le cœur bon et simple se sentit ému.

« Well! dit-il, je vous accepte. Vous êtes allumeur. »

Le visage du vieillard s'éclaira d'une joie inexprimable.

« Merci!

— Pouvez-vous vous rendre à la tour aujourd'hui-même?

— Parfaitement.

— Dans ce cas, Good bye!... Encore un mot : à la moindre faute dans votre service, vous recevrez votre démission.

— All right!

Le soir même encore, tandis que le soleil descendait de l'autre côté de l'isthme, et qu'après une journée rayonnante tombait une nuit sans crépuscule, le nouvel allumeur était évidemment à son poste, car le phare jetait, comme d'ordinaire, sur les eaux, des gerbes d'une lumière éclatante. La nuit était tout à fait calme, silencieuse, une vraie nuit des tropiques, saturée d'un clair brouillard qui formait autour de la lune un grand cercle teint des couleurs de l'arc-en-ciel, aux contours mous et insaisissables. La mer seule était agitée, car la marée montait. Skawinski, debout sur son balcon, tout près des immenses foyers de lumière, ressemblait, d'en bas, à un petit point noir. Il essayait de rassembler ses pensées et d'embrasser sa nouvelle situation. Mais sa pensée était trop oppressée pour agir régulièrement. Il ressentait ce que doit éprouver l'animal aux abois quand, poursuivi, il se réfugie enfin sur un rocher inaccessible ou dans une caverne quelconque.

Enfin, le temps du repos était venu pour lui. Le sentiment de la sécurité remplissait son âme d'un délice inexprimable. Désormais il pouvait sur ce rocher se rire de son ancien vagabondage, de ses anciens malheurs et insuccès. Il était réellement comme un navire, auquel la tempête a brisé les mâts, arraché les cordages et les voiles; qu'elle a précipité du haut des nues jusqu'au fond de l'abîme, contre lequel les vagues se sont brisées après l'avoir couvert d'écume, et qui cependant est arrivé au port. Les tableaux de cette tempête se succé-

Digitized by Google

daient rapidement dans sa pensée, faisant contraste avec le paisible avenir qui allait commencer pour lui. Il avait raconté à Folcombridge une partie de ses étranges aventures, sans lui citer mille autres faits, moins importants. Il avait eu le malheur, chaque fois qu'il avait dressé sa tente et allumé son foyer pour s'établir à demeure, qu'un vent quelconque avait arraché les pieux de cette tente, dispersé son foyer et l'avait lui-même entraîné à sa perte.

Tout en contemplant maintenant du haut de sa tour les vagues éclairées, il se rappelait tout ce qu'il avait passé. Il s'était battu aux quatre coins du monde, et dans son vagabondage avait essayé de presque tous les métiers. Laborieux et honnête, il était souvent parvenu à une aisance qu'il avait toujours perdue contre toute prévision et malgré la plus grande prudence. Il avait été chercheur d'or en Australie, de diamants en Afrique; chasseur du gouvernement aux Indes orientales. Quand, dans son temps, il fonda une ferme en Californie, une sécheresse le perdit; il avait essayé du commerce avec les peuplades sauvages, habitant l'intérieur du Brésil, son radeau se brisa sur l'Amazone; quant à lui, désarmé et presque nu, il avait erré pendant des semaines dans les forêts vierges, se nourrissant de fruits sauvages et exposé à chaque instant à la mort sous la dent des bêtes féroces. Il avait fondé une forge à Hélène, dans l'Arkansas; elle brûla dans le grand incendie qui détruisit toute la ville. Puis, dans les montagnes Rocheuses, il tomba aux mains des Indiens et fut sauvé miraculeusement par des chasseurs canadiens. Il avait servi comme matelot sur un vaisseau circulant entre Bahia et Bordeaux; puis, comme harponneur sur un baleinier : les deux bateaux firent naufrage. Il avait eu une fabrique de cigares à la Havane et il fut volé par son associé, au moment où lui-même était malade du « vomito ». Enfin, il était arrivé à Aspinvall où il venait de trouver la fin de ses malchances. Qu'est-ce qui pouvait encore l'atteindre sur cet îlot rocheux? Ni l'eau, ni le feu, ni les hommes. Du reste, Skawinski n'avait pas éprouvé beaucoup de mal des hommes. Il en avait rencontré plus de bons que de méchants.

Digitized by Google

Il semblait en revanche que les quatre éléments le persécutassent. Ceux qui le connaissaient, disaient qu'il n'avait pas de chance, et ainsi expliquaient tout. Lui-même, enfin, était devenu un peu maniaque. Il croyait qu'une main puissante et vengeresse le poursuivait sur toutes les mers et sur tous les continents. Il n'aimait pas à en parler; quelquefois seulement, quand on lui demandait quelle était cette main, il montrait mystérieusement l'étoile polaire et disait : « Cela vient de là! »

En effet, des malheurs si fréquents avaient bien pu tourner la tête à celui qui les avait éprouvés. Du reste, il avait la patience d'un Indien et une grande et paisible force de résistance provenant d'un cœur juste et simple. Dans son temps, en Hongrie, il avait reçu quantité de coups de baïonnette pour n'avoir pas voulu saisir l'étrier qu'on lui présentait comme unique moyen de salut et crier : « pardon! » De même il ne s'était pas courbé sous le malheur : il avait gravi les hauteurs aussi laborieusement qu'une fourmi. Repoussé cent fois, il avait recommencé tranquillement son voyage pour la cent et unième fois. C'était en son genre un singulier maniaque. Ce vieux soldat brûlé à toutes sortes de feux, endurci à la peine, battu et ferré, avait le cœur d'un enfant. Pendant une épidémie qui éclata à Cuba, il tomba malade pour avoir donné aux autres tout son quinquina dont il avait une importante provision, sans en garder la moindre portion pour lui.

Il y avait encore cela d'étrange en lui, qu'après tant de déceptions il était toujours plein de confiance et ne perdait pas l'espoir que tout irait bien un jour. En hiver, il se ranimait et prédisait de grands événements. Il les attendait avec impatience, cette seule pensée suffisait à le faire vivre... Mais les hivers se succédaient et Skawinski ne voyait arriver que ses cheveux blancs. Enfin, il vieillit et perdit peu à peu son énergie. Sa patience ressemblait de plus en plus à la résignation, son ancien calme se changea en une inclination à la sensiblerie, et ce soldat endurci devint un pleurnicheur, prêt à fondre en larmes à la moindre occasion. De plus, il souffrait de temps à autre d'une affreuse nostalgie, suscitée par le moindre événement : la vue des hirondelles, des oiseaux gris semblables à

Digitized by Google

nos moineaux, de la neige sur les montagnes, ou bien une mélodie lui rappelant ce qu'il avait entendu autrefois.

Enfin une seule pensée le domina : la pensée du repos. Elle s'empara complètement du vieillard et absorba en elle tous ses désirs, toutes ses espérances. Cet éternel vagabond ne pouvait s'imaginer rien de plus désirable, de plus cher, qu'un coin paisible où il pût se reposer et attendre tranquillement sa fin. Peut-être était-ce parce qu'une singulière bizarrerie du sort l'avait jeté sur toutes les mers et sur tous les continents, au point qu'il n'avait pu reprendre haleine, qu'il s'imaginait que le plus grand bonheur de l'homme est de ne pas errer. A vrai dire, ce modeste bonheur lui était dû, mais le pauvre vieux était tellement habitué aux déceptions qu'il y pensait comme on pense en général à une chose inaccessible. Il n'osait espérer.

Et voilà que, au moment où il s'y attendait le moins, dans l'espace de douze heures, il trouvait une place comme choisie pour lui entre toutes. Rien d'étonnant donc quand le soir, après avoir allumé le phare, il se sentit comme étourdi et se demanda si ce n'était pas un rêve. Et il n'osait se répondre : non. Cependant la réalité lui parlait par des preuves irréfutables, et les heures s'écoulaient l'une après l'autre tandis qu'il se tenait sur son balcon. Il regardait, se rassasiait, se persuadait. On eût pu croire qu'il voyait la mer pour la première fois de sa vie. La lentille du phare jetait dans les ténèbres un immense cône de lumière, au delà duquel l'œil du vieillard se perdait dans un lointain obscur, mystérieux et terrible. Mais ce lointain semblait accourir vers la lumière. D'énormes vagues se dressaient dans les ténèbres et, hurlantes, arrivaient jusqu'au pied de l'îlot ; alors on voyait leurs crêtes écumantes briller d'une teinte rosâtre sous la lumière du phare. La marée montait toujours et inondait les bancs de sable. Les voix mystérieuses de l'océan venaient du large, plus puissantes et plus orageuses, semblables parfois au bruit du canon, au murmure des immenses forêts, ou au bruit lointain et confus des voix humaines. Par moments tout se taisait. Puis aux oreilles du vieillard parvenaient de grands soupirs, des sanglots, ou

Digitized by Google

encore de menaçantes explosions. Enfin, le vent dispersa le brouillard, mais amena de gros nuages noirs et déchirés qui couvraient la lune de leur ombre. Le vent d'ouest augmentait. Les vagues bondissaient avec rage sur l'îlot, léchant de leur écume les fondements du phare. Au loin la tempête hurlait. Sur l'espace sombre et agité brillaient quelques petites lanternes vertes suspendues aux mâts des vaisseaux. Ces petits points verts s'élevaient, descendaient, se balançaient à droite et à gauche. Skawinski quitta la tour et descendit dans sa chambre. La tempête grondait. Là, au dehors, les hommes sur les vaisseaux luttaient contre la nuit, les ténèbres, la vague, et dans son logis tout était calme et paisible. L'écho de la tempête ne pénétrait même que faiblement à travers l'épaisseur des murailles, et le tic-tac régulier de l'horloge berçait seul le sommeil du vieillard fatigué.

II

Les heures, les jours, les semaines s'écoulèrent... Les marins prétendent que parfois, quand la mer est très agitée, quelque chose au milieu de la nuit les appelle par leur nom. Si l'infini de la mer peut ainsi appeler, il est possible que, quand l'homme vieillit, un autre infini plus sombre et plus mystérieux l'appelle aussi et plus il est fatigué de la vie, plus ces appels lui sont agréables. Mais pour les entendre il faut le calme. En outre la vieillesse aime à s'isoler, comme en prévision de la tombe. Le phare était pour Skawinski un demi-tombeau. Rien de plus monotone qu'une vie semblable sur la tour. Les hommes, jeunes encore, qui consentent à embrasser cette existence, abandonnent leur service au bout de peu de temps. L'allumeur est d'ordinaire un homme âgé, sombre et renfermé en lui-même. Si par hasard il abandonne son phare et se retrouve parmi les hommes, il croit en les voyant s'éveiller d'un profond sommeil. Ces petites impressions qui, dans la vie ordinaire, enseignent à tout rapporter à soi, manquent complètement sur la tour. Tout ce qui touche à l'allumeur est gigantesque et dépourvu de formes précises et définies.

Digitized by Google

Le ciel est un tout, l'eau en est un autre et au milieu de ces infinis, l'âme humaine est isolée. C'est une vie où la pensée est plutôt une continuelle rêverie dont rien ne vient éveiller l'allumeur, pas même ses occupations. Les jours se ressemblent tous, comme deux grains d'un rosaire, et les changements du temps en font seuls l'unique variété. Skawiniski cependant se sentait heureux comme il ne l'avait jamais été. Il se levait à l'aube, prenait son repas, nettoyait les lentilles du phare; puis, assis à son balcon, il regardait le lointain de la mer, et ses yeux ne pouvaient jamais se rassasier des tableaux qu'il avait devant lui. D'ordinaire, sur l'immense fond bleu turquoise on apercevait des troupeaux de voiles enflées, brillant si fortement sous les rayons du soleil que les yeux scillaient sous cet excès de lumière; parfois les navires, profitant des vents appelés « passates », avançaient en une longue file, semblables à une chaîne de mouettes ou d'albatros. Les bouées rouges, indiquant la route, se balançaient sur les flots d'un mouvement léger et doux; parmi les voiles apparaissait chaque jour, vers midi, un énorme panache de fumée grise. C'était le paquebot de New-York, amenant des voyageurs et des marchandises à Aspinvall et traînant après lui un long sillage d'écume blanche.

De l'autre côté du balcon, Skawiniski voyait très distinctement Aspinvall et son port animé, et, dans le port, une forêt de mâts de bateaux et de barques; un peu plus loin, les maisons blanches et les tourelles de la ville. Du haut du phare, les maisons ressemblaient à des nids de mouettes, les barques à des scarabées, et les hommes s'agitaient comme de petits points noirs sur le boulevard pavé de pierres blanches. Le matin, une légère brise de l'est apportait les bruits confus de la vie humaine, que dominait le sifflement des vapeurs. A midi, venait l'heure de la sieste. Le mouvement cessait dans le port, les mouettes se réfugiaient dans les crevasses des rochers; les vagues faiblissaient et devenaient lourdes: et alors, sur la terre, sur l'eau et sur le phare, régnait un grand silence que rien ne venait troubler. Les sables jaunes, d'où les vagues s'étaient retirées, brillaient comme des taches dorées sur l'étendue des

Digitized by Google

eaux; la tour se découpait durement dans l'azur. Des torrents de rayons lumineux se déversaient du ciel sur les eaux, sur les sables et sur les rochers.

Alors une faiblesse pleine de douceur s'emparait du vieillard. Il sentait que le repos dont il jouissait était excellent, et, à l'idée d'en jouir jusqu'à sa mort, il se croyait parfaitement heureux. Skawinski se délectait de son bonheur; mais comme l'homme s'habitue aisément à un meilleur sort, par degrés il reprenait foi et confiance et pensait que si les hommes construisent des maisons pour y recevoir les invalides, pourquoi Dieu n'offrirait-il pas aussi un abri à son invalide? Le temps s'écoulait et l'affermissait dans cette conviction. Le vieillard s'accoutuma à la tour, au phare, au précipice, aux bancs de sable et à la solitude.

Il fit aussi connaissance avec les mouettes qui nichaient dans les crevasses des rochers, et qui le soir se rassemblaient sur le toit du phare. Skawinski leur jetait d'ordinaire les restes de sa nourriture, et bientôt elles s'apprivoisèrent à tel point qu'à l'heure du repas elles l'entouraient d'une véritable tempête d'ailes blanches, et le vieillard marchait au milieu des oiseaux comme un pasteur au milieu de ses brebis.

A la marée basse, il descendait sur les bancs de sable, où il ramassait d'excellentes moules et de superbes conques nacrées, que les vagues en se retirant abandonnaient sur le sable. La nuit, à la lumière de la lune et du phare, il allait à la pêche aux poissons qui pullulaient parmi les rochers. Enfin, il s'attacha fortement à son rocher, à son îlot stérile, où ne croissaient que de petites plantes grasses d'où suintait une résine gluante.

Du reste, comme compensation à la pauvreté de l'îlot, il avait sous les yeux d'admirables panoramas. Vers midi, quand l'atmosphère devenait très transparente, on apercevait tout l'isthme, jusqu'au Pacifique, recouvert d'une végétation luxuriante. Skawinski croyait voir alors un immense et superbe jardin. Des buissons de cocotiers formaient au delà des maisons d'Aspinvall comme d'admirables bouquets touffus. Plus loin, entre Aspinvall et Panama, s'étendait la forêt

Digitized by Google

vierge, profonde et mystérieuse, au-dessus de laquelle, matin et soir, s'élevaient des vapeurs rougeâtres d'exhalaisons; véritable forêt tropicale, inondée à sa base d'une eau stagnante, enchevêtrée de lianes où bruissaient, comme une vague monstrueuse, de gigantesques orchidées, d'immenses palmiers, et tous les arbres étranges de ces contrées lointaines.

Par sa lunette de gardien, le vieillard pouvait apercevoir non seulement les arbres, mais même les feuilles étalées des bananiers, ainsi que des bandes de singes, de grands marabouts et des volées de perroquets qui s'élevaient de temps en temps au-dessus de la forêt comme un lourd nuage multicolore. Skawinski connaissait de près de semblables forêts, car à la suite de son naufrage sur l'Amazone il avait erré des semaines entières sous des voûtes et dans des fourrés pareils.

Il avait vu combien de dangers de morts se cachent sous cette belle et riante surface. Pendant les nuits qu'il y avait passées, il avait entendu de près les voix sépulcrales des hyènes et les rugissements des jaguars; il avait vu d'énormes serpents se balançant aux arbres comme des lianes; il connaissait ces lacs dormants des forêts, remplis de torpilles et fourmillant de crocodiles. Il savait sous quel joug l'homme vit dans ces forêts impénétrables, où une seule feuille dépasse de dix fois sa grandeur, où pullulent les moustiques sanguinaires, les sangsues des arbres et les immondes araignées venimeuses. Il avait tout connu, tout éprouvé, tout souffert; aussi ressentait-il une joie d'autant plus grande qu'il pouvait du haut de son phare contempler ces *matos*, en admirer la beauté, tout en restant à l'abri de leurs trahisons.

Sa tour le préservait de tout mal : aussi ne l'abandonnait-il que de temps à autre, le dimanche matin. Il revêtait alors sa capote bleue de gardien, ornée de boutons d'argent, suspendait ses croix sur sa poitrine, et sa tête blanche se relevait avec une certaine fierté quand il entendait, à la sortie de l'église, les créoles dire entre eux : « Nous avons un bien honnête allumeur. — Et pas hérétique du tout, quoique Yankee! » Cependant, aussitôt après la messe, il revenait à son îlot et y revenait heureux, car il ne se fiait pas encore à la terre ferme.

Digitized by Google

Le dimanche aussi il lisait un journal espagnol qu'il avait acheté en ville, ou le *New-York Herald* emprunté à Folcombridge, et il y cherchait avidement des nouvelles d'Europe. Pauvre vieux cœur! sur cette tour de garde et sur cet hémisphère il battait encore pour sa patrie...

Parfois aussi, quand la barque qui lui apportait chaque jour des vivres et de l'eau fraîche abordait à l'îlot, il descendait de sa tour pour causer avec le garde Johns. Enfin, il devint évidemment maniaque. Il cessa d'aller en ville, de lire les journaux et de descendre pour causer politique avec Johns. Des semaines entières s'écoulèrent sans que personne le vit et sans qu'il vit personne. Le seul signe de vie qu'il donnât, c'était la disparition des vivres qu'on laissait sur le bord, et la lumière du phare apparaissant chaque soir avec la même régularité que le soleil met à se lever chaque matin au-dessus des eaux.

Le vieillard était devenu insensible aux choses de ce monde. Ce n'était pas la nostalgie qui en était cause, c'était plutôt parce que cette nostalgie s'était changée en résignation. Le monde entier commençait maintenant pour Skawinski et finissait pour lui sur son îlot. Il vivait avec la pensée qu'il ne l'abandonnerait plus jusqu'à la mort, et simplement il oubliait qu'il existe encore autre chose au delà. En même temps, il devint mystique. Ses doux yeux bleus étaient, comme ceux d'un enfant, plongés éternellement et comme fixés dans un lointain vague et imprécis. Dans son isolement continuel et entouré d'un cadre excessivement simple et grandiose, le vieillard perdait peu à peu le sentiment de sa propre individualité, il cessait d'exister comme homme et se fondait de plus en plus dans tout ce qui l'environnait. Il ne raisonnait pas là-dessus, il sentait instinctivement, mais enfin il lui semblait que le ciel, l'eau, son rocher, la tour, les bancs de sable doré, les voiles gonflées et les mouettes légères, le flux et le reflux, tout cela n'était qu'un grand tout, une âme énorme et mystérieuse; quant à lui, il plongeait dans ce mystère et sentait cette âme qui vit et apaise. Il s'y berça, s'y oublia, s'y noya, et dans les limites de sa propre existence, dans cette demi-veille, ce

Digitized by Google

demi-sommeil, il trouva une paix si grande, qu'elle ressemblait presque à la mort.

III

Mais le réveil vint enfin.

Un jour que la barque lui avait apporté ses provisions d'eau fraîche et de vivres, Skawinski, descendu une heure plus tard de sa tour, aperçut, outre la charge ordinaire, un paquet sur lequel se voyaient les timbres-poste des États-Unis et l'adresse : « Skawinski Esq » distinctement écrite sur une grosse toile à voiles.

Curieux, le vieillard coupa la toile et vit des livres ; il en prit un, le regarda et le remit en place. Ses mains tremblaient fortement. Il se couvrit les yeux comme s'il ne pouvait les en croire ; il lui semblait rêver — c'était un livre polonais. Qu'est-ce que cela signifiait ? Qui pouvait lui envoyer ce livre ? Au premier moment, il avait oublié sans doute qu'au début de sa carrière de lanternier, après avoir lu dans le *Herald*, emprunté au consul, qu'une société polonaise s'était formée à New-York, il avait aussitôt envoyé à cette société la moitié de son salaire mensuel, dont il n'avait du reste que faire sur la tour. La société, en reconnaissance, lui envoyait des livres. Ils étaient venus par une voie naturelle, mais, au premier moment, le vieillard n'avait pu rassembler ses idées.

Des livres polonais à Aspinvall, sur sa tour, dans sa solitude ! C'était pour lui une chose extraordinaire, un souffle des temps passés, un miracle ! Maintenant il lui semblait, comme à ces marins au milieu de la nuit, que quelque chose l'appelait par son nom, d'une voix très aimée et presque oubliée. Il resta un moment assis, les yeux fermés, presque certain que s'il les ouvrait, le rêve disparaîtrait. Mais non... Le paquet ouvert était visiblement devant lui, éclairé par les rayons du soleil couchant, et le livre était là aussi. Quand le vieillard étendit encore une fois la main pour le prendre, il entendit dans le silence les battements de son propre cœur.

Il regarda : c'étaient des vers. Le titre était écrit en grandes

Digitized by Google

lettres sur la première page, et au-dessous le nom de l'auteur. Ce nom n'était pas inconnu à Skawinski; il savait qu'il appartenait au grand poète (1) dont il avait lu les œuvres à Paris, après l'année 1830. Puis, en guerroyant en Algérie et en Espagne, il avait entendu ses compatriotes parler de la renommée toujours croissante du grand poète; mais il s'était alors tellement habitué à la carabine, qu'il ne prenait pas même de livres en main. En l'année 1849, il était parti pour l'Amérique et, dans la vie d'aventures qu'il y avait menée, il n'avait presque pas rencontré de Polonais et jamais de livres polonais. Aussi fut-ce avec une avidité d'autant plus grande, et le cœur battant à se rompre, qu'il tourna la première page.

Il lui sembla alors que sur son îlot désert quelque chose de solennel se passait. Ce fut un moment de grand calme et de profond silence. Les horloges d'Aspinvall sonnaient 5 heures de l'après-midi. La pureté du ciel n'était assombrie par aucun nuage, quelques mouettes seules nageaient dans l'azur. L'océan était bercé. Les vagues du bord murmuraient à peine peine tout bas, en se répandant doucement sur le sable. Au loin souriaient les maisons blanches d'Aspinvall et les superbes groupes de palmiers. En vérité, c'était solennel et grave. Tout à coup, dans cette paix de la nature, retentit la voix tremblante du vieillard qui lisait tout haut pour mieux se comprendre lui-même :

Lithuanie, ô ma patrie! tu es comme la santé,
Celui qui t'a perdue peut seul apprécier ta valeur.
Aujourd'hui je vois ta beauté dans tout son éclat,
Je la vois et la décris, car je languis après toi (2).

. . . . . .

La voix manqua à Skawinski. Les lettres dansaient devant ses yeux. Quelque chose se déchirait dans sa poitrine qui

(1) Il est question ici de Mickiewicz, le grand poète polonais, auteur de l'admirable épopée *Messire Thadée*, dont Skawinski lit des passages.

(2) Ces vers, traduits littéralement, sont de treize syllabes dans l'épopée.

Digitized by Google

lui montait jusqu'au cœur, étouffant sa voix, le serrant à la gorge. Un moment encore il se domina et se remit à lire :

O Vierge sainte, toi qui défendis Czestochowa
Vierge d'Ostrobrama! Foi qui sauvas
Nowogrodek et son peuple fidèle!
Tu m'as jadis sauvé la vie par un miracle.
(Quand, dans les bras de ma mère en pleurs,
Je fus placé sous ta tutelle, aussitôt mon œil mourant
S'ouvrit, et moi-même à pied j'allai au sanctuaire
Remercier Dieu de m'avoir rappelé à la vie.)
A la patrie ainsi Tu nous rendras un jour.

. . . . . .

La vague montante brisa la digue de la volonté. Le vieillard poussa un cri terrible et se jeta par terre; ses cheveux blancs se mêlèrent au sable de la mer.

Quarante ans s'étaient écoulés depuis qu'il n'avait vu sa patrie, et Dieu sait combien d'ans depuis qu'il n'avait entendu sa langue maternelle, et voilà qu'elle venait d'elle-même à lui, cette langue; elle avait traversé l'océan et l'avait trouvé solitaire à l'autre bout du monde, elle si chère, si aimée, si belle! Dans les sanglots qui le secouaient, il n'y avait pas de douleur, mais un incomparable amour, réveillé tout à coup et près duquel tout le reste n'existait plus. Dans ses profonds sanglots il demandait simplement pardon à l'aimée d'avoir tant vieilli, de s'être habitué à son rocher solitaire et de l'avoir oubliée au point que les regrets déjà commençaient à s'effacer en lui. Et voilà qu'elle lui « revenait par un miracle »; aussi son cœur était-il brisé! Les moments s'écoulaient, et il restait toujours étendu le visage contre terre. Les mouettes volaient au-dessus du phare, jetant de petits cris comme pour témoigner l'inquiétude qu'elles éprouvaient pour leur vieil ami. L'heure s'approchait où il les nourrissait des restes de ses provisions; quelques-unes d'entre elles descendirent du haut du phare jusqu'à lui. Puis elles vinrent plus nombreuses et se mirent à le becqueter légèrement et à effleurer sa tête de leurs ailes. Le murmure des ailes l'éveilla.

Après avoir beaucoup pleuré, le calme et la sérénité rentrèrent dans son âme et ses yeux brillèrent comme inspirés.

Digitized by Google

Instinctivement il donna toute sa nourriture aux oiseaux qui se jetèrent dessus avec fracas, et il reprit le livre. Le soleil s'était déjà retiré au delà des jardins et de la forêt vierge de Panama, il disparaissait lentement de l'autre côté de l'isthme, vers le second océan; mais l'Atlantique était encore en pleine lumière : il faisait tout à fait clair, il continua à lire :

> Et maintenant emporte mon âme languissante
> Vers ces collines boisées, ces prairies verdoyantes.

. . . . . .

Le crépuscule, enfin, effaça les lettres sur la page blanche, un crépuscule rapide comme un clin d'œil. Le vieillard appuya sa tête au rocher et ferma les yeux. Et alors « celle qui défend la lumineuse Czestochowa » prit son âme et l'emporta « vers ces champs émaillés de blés divers ». Au ciel de longues raies rouges et dorées brillaient encore et lui, dans cette douce lumière, s'envolait vers les contrées chéries. A ses oreilles murmuraient les forêts de sapins, bouillonnaient les rivières natales.

Il voit tout comme autrefois. Tout lui demande : Te souviens-tu ? Oh oui ! il se souvient, et du reste il voit les vastes champs, les guérêts, les prairies, les forêts et les villages. Il fait nuit. A ce moment d'ordinaire le phare éclairait les ténèbres de la mer, mais lui, il est maintenant dans son village natal. Sa vieille tête se penche sur sa poitrine et il rêve. Devant ses yeux, les tableaux se succèdent rapidement et sans ordre, il ne voit pas la maison paternelle, car la guerre l'a détruite; il ne voit ni sa mère, ni son père, car ils sont morts lorsqu'il était enfant; mais le village n'a pas changé, le voilà tel qu'il était quand il l'a abandonné; une rangée de cabanes avec des lumières aux fenêtres, la digue, le moulin, deux étangs rapprochés l'un de l'autre et retentissant toute la nuit du chœur des grenouilles.

Autrefois, dans son village, la nuit, il a été placé en sentinelle : c'était la guerre. Et voilà que tout à coup ce passé se présente à lui en une série de visions. Il est encore uhlan, montant la garde. De loin le cabaret le regarde de ses yeux

Digitized by Google

flamboyants; il résonne, chante et retentit dans le calme de la nuit sous les piétinements des bottes et les voix des violons et de la basse! Uha! uha! Ce sont les uhlans qui font pétiller les étincelles sous leurs souliers ferrés, et lui il s'ennuie tout seul sur son cheval. Les heures se traînent paresseusement; enfin les lumières s'éloignent; maintenant, aussi loin que l'œil peut atteindre, il n'aperçoit qu'un brouillard impénétrable, les vapeurs évidemment s'élèvent de la prairie et enveloppent le monde entier comme d'un blanc nuage. On jurerait un véritable océan. Mais ce sont des prairies; bientôt le roi des cailles se fera entendre dans les fenêtres et les bourdons bourdonneront dans les roseaux. La nuit est paisible et fraîche, une vraie nuit de Pologne. Au loin la forêt de sapins bruit sans que le vent l'agite, comme les flots de la mer. Bientôt l'aurore blanchit l'horizon; déjà les coqs chantent sur les haies. Ils se répondent d'une chaumière à l'autre; les grues crient dans l'air. Le uhlan se sent frais et robuste. On a parlé là-bas d'une bataille pour le lendemain. Il ira comme les autres et criera sous les drapeaux flottants. Son jeune sang bouillonne dans ses veines, quoique la brise nocturne le rafraichisse. Mais le jour apparaît. La nuit pâlit, les forêts, les halliers, la rangée de cabanes, le moulin et les peupliers semblent, en se penchant, sortir de l'ombre. Les puits grincent comme la girouette sur la tour. Ah! qu'elle est belle, cette terre aimée, dans les rayons rosâtres de l'aube! Oh! elle est unique pour lui, unique...

« Silence. La sentinelle vigilante entend quelqu'un s'approcher. Sans doute on vient relever la garde. »

Tout à coup une voix retentit au-dessus de Skawinski :

« Allons, vieux! levez-vous. Qu'avez-vous? »

Le vieillard ouvre les yeux et regarde avec étonnement l'homme debout devant lui. Les derniers vestiges de son rêve, de ses visions disparaissent et s'évanouissent. Devant lui se tient Johns, le gardien du port.

« Qu'est-il arrivé? demande Johns, êtes-vous malade?

— Non.

— Vous n'avez pas allumé le phare. Vous allez être chassé

Digitized by Google

de votre service. La barque de Saint-Gérome s'est brisée sur le sable; heureusement personne ne s'est noyé, sans quoi vous comparaîtriez devant le tribunal. Venez avec moi, vous entendrez le reste au consulat. »

Le vieillard pâlit; effectivement il n'avait pas cette nuit allumé le phare.

Quelques jours après on eut pu voir Skawinski sur le pont d'un vaisseau allant d'Aspinvall à New-York. Le pauvre homme avait perdu sa place. Devant lui s'ouvraient de nouvelles perspectives de vagabondage. Le vent enlevait de nouveau cette feuille pour la jeter encore sur toutes les terres, sur tous les océans, pour s'en jouer à son gré. Aussi le vieillard avait-il beaucoup vieilli pendant ces quelques jours; son dos s'était courbé; ses yeux seuls restaient brillants. Pour cette nouvelle existence dans laquelle il s'engageait, Skawinski portait sur son cœur son livre, que de temps à autre il pressait de sa main, comme s'il craignait aussi de le perdre.

SIENKIEWICZ.
(Traduit par Mme LAURE DISIÈRE.)

Digitized by Google

COMMENT NOUS GOUVERNERONS LE CONGO [1]

Nous avons essayé de démontrer dans nos précédents articles que les dispositions essentielles de l'organisation judiciaire devaient être soustraites à la compétence législative du roi et placées sous la garantie de la loi organique et du Parlement belge, en réservant la question de savoir *sous quelle forme* pareil principe pourrait être inscrit dans la loi organique.

Pour résoudre ce problème, il est nécessaire de jeter tout d'abord un rapide coup d'œil sur l'organisation judiciaire congolaise, telle qu'elle a été établie par les décrets actuellement en vigueur [2].

Tout litige civil où un non-indigène est en cause est jugé en première instance par le tribunal de Boma, c'est-à-dire par un juge unique, qui doit être docteur en droit et présenter des garanties tout au moins équivalentes à celles exigées des candidats aux fonctions de juge en Belgique; appel peut être interjeté de tous les jugements rendus par ce tribunal devant le tribunal d'appel de Boma, qui se compose d'un président et de deux juges nommés par le roi, pour cinq ans, parmi les docteurs en droit, âgés d'au moins 30 ans et ayant suivi le barreau, enseigné le droit ou occupé des fonctions judiciaires pendant au moins cinq ans. Sous le régime actuel, tous ces magistrats sont révocables *ad nutum*. D'après l'article 8

(1) Troisième article, voir les livraisons des 15 mars et 15 avril.

(2) Sur l'organisation judiciaire, voyez CATTIER, *Droit et administration de l'État indépendant du Congo*, et LYCOPS, *Codes congolais et lois usuelles*.

Digitized by Google

de la loi organique, ils ne pourraient être révoqués que sur la proposition du gouverneur général, qui prendra l'avis du président du tribunal d'appel de Boma.

Enfin, si la valeur du litige excède 25,000 francs, un second appel est ouvert devant une section de trois membres du Conseil supérieur de l'État siégeant à Bruxelles.

Quant au recours en cassation, il doit être porté devant une section de cinq membres de ce même Conseil ; dans le cas où le pourvoi est accueilli, la cour évoque le fond et statue sans renvoi.

En matière répressive, selon la gravité des infractions, les non-indigènes sont justiciables en 1re instance, soit du tribunal de Boma, soit des tribunaux territoriaux, qui se composent d'un juge unique et d'un substitut du procureur d'État, candidats à la magistrature coloniale. L'appel est porté devant le tribunal d'appel de Boma.

Dans les régions soumises au régime militaire spécial, c'est-à-dire dans les régions où le gouverneur général (et sous le régime de la loi organique, le roi) a proclamé temporairement l'état de siège pour assurer la sécurité publique, les non-indigènes sont soumis en première instance à la juridiction des tribunaux militaires, mais l'appel au tribunal d'appel de Boma leur reste toujours ouvert.

De plus, les infractions punies de mort par la loi ne sont *jamais* de la compétence des conseils de guerre quand elles sont commises par des non-indigènes ; elles sont toujours jugées par le tribunal de première instance de Boma.

Les magistrats sont jugés en première instance par le tribunal d'appel et en seconde instance par le conseil supérieur constitué en cour d'appel. Toutefois les membres du tribunal d'appel ne peuvent être attraits que devant cette dernière juridiction.

Enfin, les militaires sont toujours soumis à la juridiction des conseils de guerre ; l'appel ne leur est ouvert que dans les régions qui ne sont pas soumises au régime militaire spécial ; il doit alors être porté devant le conseil de guerre d'appel, qui se compose du président du tribunal d'appel et de deux offi-

Digitized by Google

ciers. Pourtant, même les militaires non-indigènes accusés d'une infraction pouvant entraîner la peine capitale, sont jugés par le tribunal civil de première instance de Boma.

Il n'y a pas de recours en cassation en matière répressive.

Telle est l'organisation judiciaire en ce qui concerne les Européens; les règles applicables aux indigènes sont, il est vrai, moins complexes et ne comportent pas des garanties aussi nombreuses, mais ce régime, tel quel, constitue déjà pour ces populations un progrès tellement considérable, si on le compare à celui auquel elles étaient soumises antérieurement, que l'on peut estimer qu'il est satisfaisant pour le moment, bien qu'en principe il paraisse inique de baser une différence de traitement juridique sur une différence de race.

Cette réserve faite, il faut reconnaître que, dans son ensemble, l'organisation judiciaire congolaise est excellente et qu'elle pourrait fort bien être maintenue sous le régime de l'annexion, à condition de subir les trois modifications que nous allons indiquer.

Tout d'abord, il nous paraît indispensable d'assurer l'indépendance des magistrats (auxquels le projet de loi organique lui-même ne donne que des garanties tout à fait insuffisantes), en leur accordant, si pas l'inamovibilité absolue, tout au moins la sécurité d'un mandat à long terme et non révocable; l'action disciplinaire confiée, selon les cas, au tribunal d'appel ou à une juridiction plus élevée, devant suffire pour réprimer les écarts de conduite ou les négligences, plus à craindre, il faut le reconnaître, dans l'isolement de la vie coloniale que dans la pleine lumière de la vie judiciaire européenne.

Les arguments qui justifient l'inamovibilité des magistrats sont trop connus pour que nous les reproduisions ici; mais il n'est pas inutile de rappeler qu'ils s'appliquent à un établissement colonial avec plus de force encore qu'à une magistrature européenne.

En Europe, les magistrats exercent leur haute mission sous la surveillance attentive de l'opinion publique, éclairée par un barreau énergique et une presse vigilante; à défaut de la garantie de l'inamovibilité, les juges trouveraient dans l'opinion

Digitized by Google

elle-même les appuis nécessaires pour résister victorieusement aux tentatives de pression du gouvernement.

Il n'en est pas de même dans une colonie où le magistrat, placé sans soutien entre des justiciables ignorants de leurs droits et un gouvernement maître de sa carrière, devrait puiser dans sa conscience seule la force morale qui fait les juges indépendants, impartiaux et intègres.

En second lieu, il est évident que la juridiction du conseil supérieur ne peut être maintenue.

Le conseil supérieur se compose de membres nommés par le roi-souverain, sans qu'aucune condition d'âge, de capacité ou de nationalité ne vienne limiter son choix; actuellement, les hommes qui ont été appelés à y siéger sont pour la plupart des juristes éminents, mais ce n'est là qu'une situation de fait, sans garantie légale; de plus, le conseil supérieur comprend des membres étrangers; or, du jour où le Congo deviendra une colonie belge, il va sans dire que sa magistrature devra être recrutée exclusivement parmi les nationaux.

Mais l'existence même de ce tribunal congolais sur le territoire métropolitain soulève des objections bien plus graves encore.

En effet, quelle serait la valeur de ses jugements ?

En matière civile, on pourrait soutenir, à la rigueur, qu'aucun texte constitutionnel ne s'oppose *in terminis* à ce que la loi proclame exécutoires de plein droit les jugements rendus par les tribunaux coloniaux sur des litiges nés dans les possessions d'outre-mer et qu'il importe peu que le siège de ces tribunaux soit situé en Afrique ou sur le territoire métropolitain.

De cette manière la question trouverait sa solution par une application extensive de l'art. 19 du projet de loi organique qui dit que les jugements rendus en matière civile et commerciale par les tribunaux coloniaux sont exécutoires de plein droit en Belgique.

Mais d'autre part on pourrait soutenir très sérieusement que le principe de la souveraineté s'oppose à l'existence sur le sol national d'un tribunal créé en dehors des cadres du pouvoir judiciaire organisé par la Constitution.

Digitized by Google

La question est donc tout au moins controversable au point de vue du droit civil ; en ce qui concerne le droit pénal elle est au contraire fort simple et la solution se trouve écrite à l'article 9 de la Constitution, qui dit que nulle peine ne peut être établie ni appliquée qu'en vertu de la loi. Les peines prononcées par le conseil supérieur n'étant établies et appliquées qu'en vertu de decrets du roi, elles ne pourraient évidemment être exécutées en Belgique et il en résulte que les inculpés cités devant la juridiction répressive du conseil supérieur ne pourraient être contraints de comparaître et qu'ils ne pourraient être arrêtés qu'en dehors des limites du territoire métropolitain.

Dès lors, à qui attribuer la juridiction exercée actuellement par le conseil supérieur ?

En matière civile, le second appel, au lieu de lui être soumis, pourrait être porté sans inconvénient devant la cour d'appel de Bruxelles, qui jugerait le litige d'après la loi coloniale.

En matière répressive, la question est plus complexe, puisqu'il importe d'éviter l'application de la loi coloniale sur le territoire métropolitain ; aussi proposons-nous la solution suivante : l'appel contre les jugements rendus par le tribunal d'appel de Boma sur des poursuites intentées à des magistrats des tribunaux de première instance, serait supprimé et il n'y aurait pour ces magistrats, de même que pour les fonctionnaires et magistrats belges justiciables de la cour d'appel, qu'un degré unique de juridiction.

Quant aux poursuites intentées contre les membres du tribunal d'appel eux-mêmes, elles seraient respectivement de la compétence de la cour d'appel de Bruxelles et de la cour d'assisses du Brabant jugeant d'après les lois belges.

Sans doute, ce n'est là qu'une solution empirique, puisque les membres de la magistrature coloniale seraient justiciables tantôt des lois et tribunaux belges et tantôt des juridictions coloniales, mais étant donné le nombre infime d'affaires auquel cette législation s'appliquerait, mieux vaut recourir à un expédient juridique emprunté tant bien que mal à la législation

Digitized by Google

consulaire que de s'engager dans les difficultés constitutionnelles sans nombre qu'entraînerait la création sur le sol belge d'un tribunal répressif colonial (1).

Enfin la juridiction de cassation exercée par le conseil supérieur en matière civile pourrait être, sans inconvénient, attribuée à la cour de cassation belge, appliquant la loi coloniale. En cas de cassation, elle renverrait toujours devant la cour d'appel de Bruxelles, pour éviter les retards d'un nouveau procès en Afrique.

Quant à la juridiction de cassation en matière répressive, qui, nous l'avons vu, n'existe pas dans la législation congolaise, nous n'hésitons pas à dire qu'il est urgent de la créer et que le principe de son existence devrait être consacré par la loi organique elle-même, qui pourrait en attribuer l'exercice à la deuxième chambre de la cour de cassation belge jugeant d'après les lois coloniales.

Sous la réserve du respect des nécessités résultant du régime militaire spécial (état de siège), la création de ce recours, si utile pour la sauvegarde des droits des justiciables, ne peut porter aucune atteinte sérieuse à l'efficacité de la répression.

En effet, toutes les affaires importantes étant jugées en dernier ressort par un des tribunaux d'appel de Boma, les délais qui s'écouleraient avant qu'un dossier puisse être remis au greffe de la cour à Bruxelles ne dépasseraient guère un mois. Or, dans la pratique courante, les pourvois en matière répressive sont rarement examinés aussi rapidement par la cour suprême.

Pareille solution ne saurait alarmer les scrupules des législateurs les plus soucieux de respecter le principe de la souveraineté et l'esprit de la Constitution, puisque la cour de cassation ne serait nullement appelée à appliquer sur le sol belge des peines qui ne seraient pas établies par la loi; elle aurait pour seule mission de rechercher si les formes légales

(1) Voir les articles 30, 32 et 33 de la loi du 31 décembre 1851 sur les consuls et la juridiction consulaire. Aux termes de ces dispositions, la cour d'appel de Bruxelles et la cour d'assises du Brabant sont compétentes pour connaître des infractions commises par les Belges dans les pays hors de chrétienté.

Digitized by Google

ont été observées à l'égard d'un inculpé ne se trouvant même pas sur le territoire métropolitain et de trancher ainsi une pure question de droit, par une sentence destinée à recevoir son exécution sur le territoire colonial.

Inamovibilité des juges, suppression des fonctions judiciaires du conseil supérieur et attribution de sa juridiction respectivement à la cour de cassation belge, à la cour d'appel de Bruxelles et à la cour d'assises du Brabant, création du recours en cassation en matière répressive, tels sont donc les trois points sur lesquels l'organisation judiciaire actuelle devrait être modifiée et, en ce qui les concerne, des textes formels devraient remplacer les dispositions actuelles des articles 6 et 7 du projet de loi organique (1).

Quant au reste de la législation relative à l'organisation et à la compétence des tribunaux, il pourrait être adopté sans modification ; dès lors, pour consacrer cette stabilité du pouvoir judiciaire que nous recherchons, il ne serait pas nécessaire de reproduire dans la loi organique les textes mêmes des décrets, il suffirait de les annexer, pour ainsi dire, à celle-ci, au moyen d'une formule générale, déclarant que tous les décrets qui ne sont pas contraires à la loi organique restent en vigueur et ne pourront être modifiés, sans le consentement des deux Chambres.

Ainsi mises à l'abri de toute modification dictée par de soi-disant nécessités du moment, les règles relatives à l'organisation des divers tribunaux et à leur compétence, feraient en quelque sorte partie de la charte coloniale, de même que, dans la métropole, elles sont soustraites à la volonté changeante du législateur ordinaire par leur inscription dans la Constitution.

Mais il importe pourtant de veiller à ce que la stabilité, qui est ainsi assurée aux institutions judiciaires, ne puisse dégé-

(1) ART. 6. Le roi organise par décret la justice civile et la justice militaire répressive.

ART. 7. Les fonctionnaires de l'ordre judiciaire sont nommés et révoqués par le roi. La révocation des juges civils ne peut avoir lieu que sur la proposition du gouverneur général qui prendra l'avis du président du tribunal d'appel de la colonie.

Digitized by Google

nérer en une immobilité absolue, ce qui arriverait sans doute si les moindres modifications à apporter à leur organisation devaient être adoptées par les deux Chambres belges sous la forme de véritables lois. Aussi pourrait-on avoir recours à une procédure calquée sur certains procédés législatifs connus dans le droit public anglais sous le nom de « subordinate legislation » et que l'on pourrait adapter de la manière suivante (1).

Tout projet de décret modifiant les dispositions fondamentales de l'organisation judiciaire devrait rester déposé sur le bureau des deux Chambres pendant au moins trente jours et être publié par la voie du *Moniteur*. Si au cours de ce délai une des deux Chambres émettait un vote hostile au projet de décret, celui-ci serait comme non avenu, sauf la faculté pour le gouvernement colonial de le représenter, après l'avoir amendé en vue de faire droit aux critiques formulées. Au contraire, le silence de la législature équivaudrait à une approbation tacite des dispositions proposées, qui entreraient alors en vigueur *de plano* à l'expiration du délai prescrit.

De cette manière les Chambres ne seraient pas obligées de discuter et de voter article par article chaque projet de décret; ceux qui ne soulèveraient aucune objection ne seraient même pas portés à l'ordre du jour des Chambres, ceux qui rencontreraient quelque opposition ne feraient l'objet que d'un seul débat, suivi d'un vote unique sur l'ensemble, rejetant ou adoptant tout le projet en bloc. On éviterait ainsi non seulement les longueurs de la procédure parlementaire ordinaire, mais encore les dangers résultant d'un usage imprudent du droit d'amendement, dangers qui sont tant à redouter dans une matière aussi délicate que la législation coloniale.

Il est encore deux points qui se rattachent indirectement à l'organisation du pouvoir judiciaire et sur lesquels la loi organique pourrait être utilement complétée.

Actuellement les délinquants belges qui se réfugient au Congo après une infraction commise en Belgique, sont extradés à la justice belge, en vertu des traités existant entre la Belgique et l'État indépendant.

(1) Voyez ILBERT, *Legislative Methods*, p. 41 et suiv. et 312 et suiv.

Digitized by Google

Par le fait de l'annexion, ces traités deviendraient naturellement caduques, la Belgique et le Congo ne formant plus qu'une seule personne du droit des gens; dès lors pour conserver aux Belges trouvés au Congo, mais inculpés d'une infraction commise en Belgique, le bénéfice de la juridiction belge, la loi organique devrait stipuler que le Belge accusé d'avoir commis un crime ou un délit sur le territoire métropolitain et qui se sera réfugié dans la colonie sera livré à la justice belge, pour être jugé par celle-ci conformément aux lois belges.

Cette disposition serait d'autant plus nécessaire, que l'article 85 du code pénal congolais porte que le sujet congolais qui s'est rendu coupable à l'étranger d'une infraction punie par la loi de l'État peut être poursuivi au Congo du chef de cette infraction, s'il est trouvé sur le territoire; elle viendrait se placer tout naturellement à la suite de l'article 20 du projet actuel qui prévoit le cas contraire (1).

En droit civil, l'annexion aurait des conséquences analogues; d'après la législation congolaise en vigueur l'état et la capacité de l'étranger ainsi que ses rapports de famille sont régis par la loi nationale; actuellement donc, les Belges qui résident au Congo étant des étrangers aux yeux de la loi congolaise, sont régis par la loi belge quant à leur statut personnel. A la suite de l'annexion, la qualité d'étranger pourrait leur être contestée; il importe donc que la loi organique, par une disposition formelle (qui se rattacherait aisément à l'article 19 du projet actuel) (2) leur assure dans l'avenir un traitement aussi favorable que celui dont ils jouissent aujourd'hui.

***

Nous avons vu que la loi organique attribue la plénitude du pouvoir exécutif au roi.

(1) ART. 20 du projet : « Le Belge accusé d'avoir commis dans la colonie un crime ou un délit et qui se sera réfugié en Belgique y sera jugé conformément aux lois belges. » (Voir sur cette question le droit colonial anglais le *Fugitive offenders Act* 1884 [44 et 45, Vict c. 69], qui organise un système très complet d'extradition intercoloniale.)

(2) ART. 19. Les jugements rendus en matière civile et commerciale par les tribunaux belges sont exécutoires de plein droit dans les possessions coloniales.

Digitized by Google

Pareille disposition se justifie d'elle-même et il en est également ainsi, à notre sens, de la faculté qui permet au roi de déléguer tout ou partie du pouvoir exécutif au gouverneur général.

Celui-ci agira naturellement sous la responsabilité de son supérieur hiérarchique, le ministre des colonies, qui se trouve trop loin du théâtre des événements pour assumer personnellement la charge de veiller à tous les détails de l'administration.

Mais la loi organique va plus loin et elle autorise le gouverneur général à suspendre l'exécution des décrets, lorsque l'intérêt ou la sûreté de la colonie l'exige et à porter lui-même des dispositions ayant force de loi. « Toutefois, ajoute l'article 10, les ordonnances ayant cet objet cessent d'être obligatoires après un délai d'un an, si elles ne sont, avant l'expiration de ce terme, approuvées par décret. »

Que faut-il penser de cette disposition, qui a été violemment critiquée, bien qu'elle existe dans la plupart des législations coloniales (1)?

Nous estimons, quant à nous, qu'elle est pleinement justifiée par les nécessités inhérentes à tout établissement, qui ne présente pas les caractères d'une colonie de peuplement et qui est par conséquent fondé sur le principe de la *domination*. Comme le dit l'exposé des motifs, « l'intérêt et la sûreté de la colonie réclament parfois des décisions énergiques et promptes, dépassant la portée des actes ordinaires d'administration, sans que le gouverneur ait le temps d'en référer à Bruxelles, d'y faire connaître la situation dans tous ses détails et de provoquer les mesures nécessaires de la part du pouvoir suprême ».

Priver le gouverneur de la possibilité de faire face de sa seule autorité à des situations de ce genre, serait risquer de mettre en péril l'existence même de la colonie.

Pourtant ce pouvoir ne peut être illimité et comporte une restriction évidente : il ne peut s'étendre aux dispositions de la loi organique.

(1) Voir notamment dans la législation de l'Inde, 24 et 25, Vict c. 67 s. 23; ILBERT, *Government of India*, p. 215, n° 69.

Digitized by Google

La loi organique constitue le fondement juridique de toute l'organisation coloniale belge; c'est d'elle que découlent tous les pouvoirs exercés dans les possessions d'outre-mer, et il va sans dire, qu'il ne peut dépendre de la seule volonté du gouverneur général de modifier ne fût que temporairement le titre même dont il tient son autorité. Au surplus, la loi organique est une loi belge, émanant du pouvoir législatif belge et, comme telle l'article 67 de la Constitution lui est applicable : le roi, et à plus forte raison son délégué le gouverneur général, ne peut donc ni la suspendre, ni dispenser de son exécution.

A part cette restriction nécessaire, l'autorité du gouverneur en matière législative n'aurait d'autre limite que le terme d'un an imposé à la validilité de ses ordonnances; mais il résulte cependant de ce que nous avons dit précédemment au sujet des pouvoirs législatifs du roi, qu'un décret de celui-ci accordant force obligatoire définitive à une ordonnance provisoire du gouverneur, devrait être soumis aux mêmes formalités que les décrets ordinaires, c'est-à-dire qu'il ne pourrait être rendu que sur l'avis du conseil colonial.

De même, une ordonnance modifiant provisoirement une des dispositions organiques du pouvoir judiciaire, qui ne peuvent être amendées sans l'assentiment du Parlement, ne pourrait naturellement être transformée en un décret définitif, qu'après avoir reçu tout au moins l'approbation tacite des deux Chambres, suivant la procédure que nous avons décrite plus haut (1).

Une dernière question, qui se rattache à l'organisation intérieure du pouvoir exécutif est réglée par l'article 21 du projet de loi organique, qui permet « aux fonctionnaires et aux militaires belges autorisés à accepter des emplois dans la colonie de conserver leur ancienneté et leurs droits à l'avancement dans l'administration ou l'arme qu'ils ont provisoirement quittée ».

Cette disposition a pour but de faciliter le recrutement du personnel de l'administration coloniale, en régularisant la

(1) Voir *Revue de Belgique* du 15 mars 1902, p. 247.

Digitized by Google

situation des fonctionnaires civils et militaires belges qui, par une pratique constante, étaient fictivement détachés à quelque service accessoire, alors qu'en réalité, ils faisaient partie des cadres de l'armée ou de l'administration africaine.

Elle se justifie donc pleinement, mais demande à être complétée par un corollaire stipulant que ces fonctionnaires ne pourront continuer à toucher le traitement qui leur est alloué sur le budget belge pendant la durée de leur service en Afrique.

Cette conséquence, dont l'équité est indiscutable, découle naturellement du principe de l'autonomie financière de la colonie.

L'organisation du pouvoir exécutif, en ce qui concerne les relations extérieures, fait l'objet du chapitre IV du projet de loi organique et comprend deux dispositions essentielles.

De la combinaison de l'article 17 § 1er et de l'article 18, il résulte que le roi fait les traités concernant les possessions coloniales, sous la responsabilité du ministre des affaires étrangères de Belgique.

Cette solution s'imposait, mais les auteurs du projet la formulent en un langage peu juridique en disant, à l'article 18, que « le ministre des affaires étrangères du royaume possède dans ses attributions *les relations des possessions coloniales avec les puissances étrangères* (1).

Du moment où le Congo sera devenu une colonie belge, le royaume et sa dépendance ne formeront plus qu'une personne unique du droit des gens et tous les traités indistinctement, peu importe qu'ils concernent la métropole ou ses dépendances, devront être conclus au nom de la Belgique, représentée par le roi des Belges.

Il ne saurait donc y avoir « de relations des possessions coloniales avec les puissances étrangères » ; il y aura simple-

(1) La même terminologie inexacte se retrouve dans l'exposé des motifs où il est dit que *les rapports des colonies avec les puissances étrangères* sont trop étroitement liés à ceux que la Belgique entretient avec les mêmes puissances pour qu'il soit possible de les en séparer sur le terrain de la compétence et de la responsabilité ministérielles.

Digitized by Google

ment des relations entre les autres États *et la Belgique au sujet* de ses possessions coloniales et les négociations devant nécessairement avoir lieu par l'intermédiaire des agents diplomatiques belges, il était naturel d'en accorder la direction au chef hiérarchique de ces derniers, c'est-à-dire au ministre des affaires étrangères belge.

Ces traités une fois conclus par le pouvoir exécutif, quels seront les droits des Chambres ?

A lire l'exposé des motifs, il semblerait que la ratification des traités n'intéressant que la colonie dût être soumise à toutes les conditions prescrites par l'article 68 de la Constitution relativement aux traités belges (1).

De même dans une des réponses adressées par le gouvernement à la section centrale, il était dit que « les conventions internationales conclues relativement au Congo (et ici nous trouvons la terminologie correcte) seront communiquées aux Chambres dans les mêmes conditions que celles conclues relativement à la Belgique (2) ».

Pourtant si l'on compare l'article 68 de la Constitution à l'article 17 de la loi organique, on constate entre ces deux textes deux différences essentielles : d'une part, il n'est pas fait mention dans la loi organique de l'obligation de faire ratifier par les Chambres les *adjonctions* de territoire ; d'autre part, le paragraphe de la Constitution défendant d'inscrire dans un traité des articles secrets destructifs des articles patents est entièrement omis.

Ni l'une ni l'autre de ces modifications ne nous paraissent justifiables.

Autoriser l'insertion dans un traité de dispositions secrètes destructives des dispositions publiées, c'est permettre l'emploi d'un procédé immoral, destiné à tromper les représentants de la nation.

(1) « La principale des attributions du roi, en matière d'affaires étrangères, dit l'exposé des motifs, consiste dans la conclusion des traités internationaux.

L'article 17 confère au roi cette même prérogative en ce qui concerne les traités que les intérêts coloniaux rendront nécessaires, *avec les réserves établies par l'article 68 de la Constitution.* »

(2) Voir aux annexes du rapport, déjà cité, du 5 juillet 1901, p. 24.

Digitized by Google

Soustraire les traités portant adjonction de territoire à la ratification des Chambres, c'est permettre au pouvoir exécutif d'engager de sa seule autorité la responsabilité morale et financière de la Belgique au delà des limites fixées par l'acte d'annexion et la loi organique.

En effet, si une convention attribuant une adjonction de territoire aux possessions coloniales belges lésait les droits d'autres États, c'est à la Belgique que seraient adressées les réclamations diplomatiques, c'est contre elle que seraient dirigées les représailles, c'est à elle, enfin, que serait envoyé un ultimatum, puisque (on ne saurait le répéter trop souvent), aux yeux du droit des gens, la Belgique et le Congo seraient confondus en une personnalité juridique unique.

Enfin, sans supposer des difficultés aussi graves, il serait imprudent d'autoriser le pouvoir exécutif à étendre indéfiniment le domaine colonial de la Belgique, au risque d'imposer à celle-ci des charges financières, qui finiraient peut-être par devenir trop lourdes.

Dans le chapitre de la loi organique consacré aux relations extérieures, il n'est pas fait mention de la situation internationale des possessions d'outre-mer. Cette question mérite pourtant un examen attentif.

En effet, quelle sera, au point de vue de la neutralité, la situation des territoires annexés?

L'Acte général de la Conférence de Berlin, en son article 10, donne à toutes les puissances ayant des territoires situés dans la zone de l'Afrique géographiquement délimitée sous le nom de « Bassin conventionnel du Congo », le droit de placer ces possessions sous le régime de la neutralité permanente, au moyen d'une simple déclaration.

L'État indépendant du Congo étant situé entièrement dans les limites de cette zone, a usé de cette faculté et s'est *volontairement* déclaré perpétuellement neutre par les déclarations du 1er août 1885 et du 18 décembre 1894.

Il en résulte que les puissances signataires de l'Acte général de Berlin ont d'abord le devoir de respecter elles-mêmes cette neutralité et que, de plus, celle-ci est placée sous leur garantie

Digitized by Google

facultative, c'est-à-dire que les tierces puissances signataires de l'Acte ont le *droit*, mais non le *devoir* d'intervenir pour assurer le respect de cette neutralité si elle était violée.

D'autre part, en vertu des traités du 19 avril 1839, la neutralité permanente a été *imposée* à la Belgique par les grandes puissances et placée sous leur garantie obligatoire et conjointe, de sorte que chacune d'elles a l'*obligation* de la respecter elle-même et d'intervenir si elle était menacée.

Que résultera-t-il de la fusion de ces deux États, qui jouissent tous les deux de la neutralité, mais dans des conditions différentes?

Tous les deux ont les mêmes droits et les mêmes devoirs généraux, car, quelles que soient l'origine de la neutralité permanente et les garanties dont elle est entourée, ce régime produit toujours des effets identiques; à ce point de vue donc la confusion s'opérera sans difficulté (1).

Mais, d'autre part, il est bien certain que les conséquences spéciales dérivant de l'origine de la neutralité belge, de son caractère obligatoire et de sa garantie ne s'appliqueraient pas de plein droit aux possessions coloniales que la Belgique pourrait acquérir. Créée dans un intérêt européen, la neutralité belge ne pourrait être étendue aux territoires africains que par un acte formel de volonté émanant des puissances garantes.

La neutralité permanente de l'État indépendant du Congo, née de ses propres déclarations faites en vertu de l'Acte de Berlin, restera donc purement volontaire tant en ce qui concerne son origine que relativement à la garantie, et il est même permis de se demander si elle subsistera *de plano* au lendemain de l'extinction totale de la souveraineté de cet État par suite de son absorption par la Belgique.

La question est tout au moins douteuse; il est vrai que les règles de la succession des États s'interprètent par analogie avec la succession universelle des individus, de sorte que les droits et les obligations de l'État éteint se transmettent en principe à son successeur; mais cette analogie ne doit pas être

(1) Voir RIVIER, *Principes du droit des gens*, t. I, p. 109.

Digitized by Google

exagérée et cette règle générale est sujette à de nombreuses exceptions, dont la science n'a pas encore déterminé la portée précise (1).

Dans ces conditions, puisqu'il est évidemment de l'intérêt de la Belgique neutre d'assurer autant que possible la neutralité de ses dépendances, il serait prudent de renouveler en tant que de besoin la déclaration de neutralité autorisée par l'article 10 de l'Acte général, aussitôt que les territoires congolais seront devenus des possessions belges, et cette déclaration pourrait fort bien trouver place dans le texte même de la loi organique, ce qui présenterait l'avantage de la mettre définitivement à l'abri de toute révocation ultérieure émanant du pouvoir exécutif (2).

La question de la neutralité des possessions que la Belgique est appelée à annexer, ne présente donc aucune difficulté relativement aux domaines qui appartiennent en pleine souveraineté à l'État du Congo; mais il n'en est pas de même à l'égard des territoires qui ont été pris à bail par le roi-souverain en vertu des traités de 1894 (3).

(1) Voir RIVIER, *ibid.*, t. I, p. 72 et suiv., t. II, p. 126 et suiv. et 172 et suiv.; NYS, *Notes sur la neutralité*, p. 145; BLUNTSCHLI, *Droit international codifié*, 4e édit., nos 50 et 456.

(2) On admet aujourd'hui que l'État neutre peut renoncer à sa neutralité permanente. Voyez NYS, *op. cit.*, p. 134. RIVIER, *op. cit.*, t. II, p. 133.

(3) Le testament du Roi porte qu'il lègue à la Belgique « ses droits souverains « sur l'État indépendant du Congo ainsi que tous les *biens et avantages attachés à cette souveraineté* ».

La convention belgo-congolaise du 3 juillet 1890 portait que « l'État belge pourra s'annexer l'État indépendant du Congo avec tous les *biens, droits et avantages attachés à la souveraineté de cet État* ».

Enfin, le traité de cession du 9 janvier 1895 portait que « S. M. le roi souverain déclare céder à la Belgique la souveraineté des territoires composant l'État indépendant du Congo avec *tous les droits et obligations qui y sont attachés* ».

De ces textes il semble résulter clairement que la cession comprend les droits de bail consentis au souverain actuel et cette interprétation, qui est d'ailleurs conforme au principe *accessio cedit principali*, est encore confirmée par l'avant-dernier paragraphe de l'article 2 de l'arrangement anglo-congolais du 12 mai 1894, qui prévoit *in terminis* le cas où les territoires pris à bail passeraient à la Belgique.

Au surplus on conçoit difficilement que la souveraineté africaine du roi puisse subsister en dehors de sa qualité de roi des Belges, alors qu'elle ne porterait plus que sur des territoires pris à bail.

Pourtant, il n'est pas sans intérêt de remarquer que ni dans l'exposé des

Digitized by Google

On connaît l'histoire de ces territoires.

Le 12 mai 1894, les gouvernements anglais et congolais signèrent un arrangement par lequel la Grande-Bretagne, en échange d'autres avantages, donnait à bail à l'État du Congo d'importants territoires situés au nord-est des frontières de cet État.

A la suite des protestations de la France et de l'Allemagne, cet arrangement fut modifié et l'étendue des territoires loués au Congo fut considérablement réduite et ramenée aux limites suivantes : à l'est le Nil, au sud une ligne quelque peu au nord du lac Albert, à l'ouest d'abord la frontière de l'État du Congo, puis le 30e méridien est de Greenwich, au nord le parallèle 5°30′ (1).

La plus grande partie de ces territoires n'est louée au roi souverain que pour la durée de son règne, mais il est stipulé qu'en ce qui concerne une bande de 25 kilomètres de largeur s'étendant depuis la frontière de l'État jusqu'au lac Albert « le bail restera en vigueur aussi longtemps que les territoires du Congo resteront, comme État indépendant ou comme colonie belge, sous la souveraineté de Léopold II et de ses successeurs. »

Enfin, il importe de remarquer que tous les territoires pris à bail, à l'exception de la bande de terrain comprise entre le parallèle 5° et le parallèle 5°30' de longitude Nord, étant situés dans le bassin conventionnel du Congo, tel qu'il est délimité par l'Acte général de la Conférence de Berlin, il eut suffi d'une simple déclaration pour leur assurer les bienfaits de la neutralité permanente. Néanmoins, le gouvernement congolais s'est toujours abstenu de leur appliquer ce régime, tandis qu'il a réclamé le bénéfice de cette disposition pour tous les territoires appartenant à l'État en pleine souveraineté (2).

motifs, ni dans les annexes du projet de loi ratifiant le traité de cession, qui est daté du 11 février 1895, il n'est fait allusion aux territoires pris à bail en vertu des traités du 12 mai 1894 modifiés par les arrangements du 22 juin et du 19 août 1894.

(1) Voyez l'arrangement franco-anglais du 14 août 1894 et la déclaration anglo-congolaise du 22 juin 1894.

(2) Déclarations de neutralité du 1er août 1885 et du 18 décembre 1894.

Digitized by Google

Cette différence de traitement pourrait-elle être supprimée au moment de l'annexion et serait-il possible d'étendre la neutralité aux territoires pris à bail?

La notion de la location de la souveraineté est trop neuve en droit international pour qu'il puisse exister à ce sujet des règles bien précises, mais, en procèdant par analogie, il nous semble que l'on doit admettre que le bail confère au locataire l'exercice de tous les droits de souveraineté, avec cette seule restriction qu'il ne peut consentir aucune limitation définitive à ces droits, de manière à ne pas porter atteinte aux droits du propriétaire.

Si cette définition était admise, rien n'empêcherait le gouvernement belge de déclarer que les territoires pris à bail resteront placés sous le régime de la neutralité prévu par l'article 10 de l'Acte général, aussi longtemps que la souveraineté y sera exercée au nom du roi des Belges (1).

Pareille déclaration, nous le croyons du moins, sortirait ses effets de plein droit, en tant qu'elle s'appliquerait aux territoires situés dans les limites du bassin conventionnel du Congo, mais elle serait évidemment inopérante à l'égard des territoires situés en dehors de ces limites (2). Ceux-ci étant soumis au droit commun, ne peuvent acquérir la neutralité permanente par l'effet d'une déclaration unilatérale (3) et il incomberait donc au gouvernement de chercher à obtenir des autres puissances que celles-ci reconnaissent l'extension de la neutralité permanente aux territoires non conventionnels (4).

***

(1) Le rapport présenté à la Conférence de Berlin sur les articles 10, 11 et 12 de l'Acte général porte : « Aucune limite n'est imposée à la déclaration de neutralité qui peut être temporaire ou perpétuelle ». (Voir *Doc. parl.*, Chambre, session 1894-1895, p. 92.)

(2) Sur ce point le rapport présenté à la Conférence de Berlin sur les articles 10, 11 et 12 est formel, « la déclaration, y est-il dit, ne saurait s'étendre en aucun cas au delà des limites du bassin conventionnel ». (Voir *Doc. parl.*, Chambre, session 1894-1895, p. 92.)

(3) NYS, *op. cit.*, p. 132; RIVIER, *op. cit.*, t. I^er^, p. 108.

(4) La question ne peut se présenter d'ailleurs que si l'annexion du Congo à la Belgique est accomplie sous le règne de Léopold II, car tous les territoires qui restent à bail à la Belgique *après* le décès du souverain actuel sont compris dans les limites du bassin conventionnel.

Digitized by Google

Nous avons soumis à une critique, que nous croyons impartiale, les principales dispositions du projet de loi organique déposé par le gouvernement et, à notre avis, de l'ensemble de cet examen, il résulte que ce projet répond, dans ses grandes lignes, aux nécessités de la situation qui naîtra au lendemain de l'annexion. Pour le rendre tout à fait acceptable, il suffirait de soustraire l'organisation judiciaire et la faculté d'emprunter à l'autorité législative du roi, de supprimer les entraves empêchant les membres de la législature d'interpeller librement le ministre des colonies, d'accorder au Conseil colonial un rôle et une autorité plus considérables, de garantir aux membres du pouvoir judiciaire une indépendance plus complète et d'éclaircir par des déclarations formelles la situation juridique des possessions congolaises au point de vue international.

Peut-être s'étonnera-t-on de ce que notre étude ait été aussi détaillée, alors qu'elle porte seulement sur un aspect du problème colonial, qu'une certaine école affecte de considérer comme tout à fait accessoire.

Parfois on soutient, en effet, que l'avenir d'une colonie dépend presque uniquement de l'esprit d'entreprise de ceux qui dirigent son développement économique, quelles que soient d'ailleurs la forme et l'organisation des institutions politiques qui la régissent.

Cette conception étroite de l'importance du droit public colonial s'expliquait, peut-être, à l'époque où les possessions d'outre-mer étaient envisagées exclusivement au point de vue des avantages matériels qu'elles procuraient à la métropole; elle ne se justifie plus aujourd'hui que les progrès de la conscience publique ont imposé aux nations colonisatrices le souci de devoirs plus élevés.

Sans contester l'importance des facteurs commerciaux, on reconnait maintenant que l'œuvre colonisatrice d'une nation ne doit pas consister seulement dans l'exploitation plus ou moins rapace de peuplades inférieures et que l'esprit de conquête ou le prosélytisme religieux ne suffisent plus, à eux seuls, pour excuser les actes illégitimes ou immoraux que l'on retrouve presque toujours à la fondation d'un établissement colonial.

Digitized by Google

La mission des peuples européens, dont l'incessante expansion pousse le monde moderne vers une certaine uniformité, semblable à celle qui prédomina dans le monde antique à l'apogée de l'empire romain, apparaît aujourd'hui comme devant revêtir un caractère moins égoïste : elle n'a plus pour but exclusif la création ou la découverte de nouveaux débouchés commerciaux, elle comprend aussi le devoir de préparer l'évolution des sociétés arriérées dans la voie de la civilisation.

Nulle tâche n'est plus noble ni plus difficile et, dès lors, on admettra, peut-être, que l'on ne saurait étudier avec trop de soin les institutions politiques et judiciaires qui, dans une colonie naissante, constituent, quoi qu'on dise, un des instruments principaux de tout progrès social.

H. SPEYER.

Digitized by Google

L'AUBERGE DES PRINCES EN EXIL

Anecdotes de la Cour de Bruxelles au XVII^e siècle (1).

III. — La femme de campagne du duc de Lorraine.

Parmi les chefs-d'œuvre de Van Dyck qu'on admire dans la riche collection royale au château de Windsor, un portrait attire particulièrement l'attention par sa facture merveilleuse et la physionomie de la personne qu'il représente. Une femme, encore très jeune, assez forte, de belle prestance, le teint riche, la figure un peu arrondie et exprimant une grande douceur, pose le pied sur une marche, qui semble être celle d'un grand escalier. Le velours noir de sa robe est relevé par une riche collerette et des manchettes en dentelle. Elle porte des boucles d'oreille et des bracelets de perles; sur sa poitrine retombe un collier à deux tours, également de perles, rattachés par un nœud de ruban rouge et un bijou en or. La robe, largement ouverte sur le devant, laisse apercevoir une jupe en soie blanche, semée de pois d'or. La chevelure, touffue sur les côtés, recouvre les oreilles et les tempes; sur le front, un rang est couché à plat et coupé court. Aux pieds de la jeune femme, un petit épagneul aboie en sautillant. Ce séduisant portrait est celui de Béatrix de Cusance, comtesse de Cantecroix, dont l'existence a été mêlée d'une façon curieuse à celle du duc Charles de Lorraine.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1902.

Digitized by Google

Un des biographes du duc, le père Vincent, parlant de Béatrix, assure que le pape Urbain VIII aurait déclaré que sa beauté valait un empire : *facies vere digna imperio.* Un autre la dépeint en ces termes : « Sa taille, au-dessus de la médiocre, était libre et parfaitement proportionnée. Elle n'avait d'embonpoint qu'autant qu'il lui en fallait pour lui donner la mine haute et le port majestueux. Son visage, entre l'ovale et le rond, était d'un teint vif et uni, ses cheveux, d'un clair cendré, ses yeux bleus, bien fendus, à fleur de tête, sa bouche petite et vermeille, ses dents blanches et bien rangées; la gorge, les bras et les mains répondaient à la beauté d'un visage si parfait, et ce beau tout renfermait un cœur tendre, capable de toutes les délicatesses qu'on peut désirer en une personne aimée. » Tel fut aussi le sentiment de Charles IV le jour où il la vit pour la première fois. Elle produisit sur lui une si vive impression qu'il conçut le projet de se l'attacher par les liens du mariage, bien que sa femme Nicole fût encore en vie.

Fille de Claude-François de Cusance, baron de Beauvoir, et d'Ernestine, marquise de Berghes, Béatrix était née, en 1614, au château de Beauvoir, dans les montagnes du Doubs. Elle avait 20 ans quand Charles IV la vit pour la première fois, s'en éprit et demanda à sa mère de l'épouser. La marquise objecta naturellement son mariage avec Nicole; mais il répliqua que cette union était nulle, ayant été contractée par ordre et sans consentement mutuel. M^me^ de Berghes ne goûta pas cette raison, et, le duc persistant dans ses assiduités, elle emmena sa fille à Bruxelles et la maria, en 1635, à Léopold d'Oiselet, prince de Cantecroix, un Franc-Comtois de la maison de Granvelle, qui avait été au service de l'Infante. C'est à ce moment, sans doute, que Van Dyck, alors dans les Pays-Bas, fit le portrait qui se trouve aujourd'hui à Windsor. Malgré ce mariage, les circonstances vinrent favoriser le projet de Charles IV. En 1637, le prince de Cantecroix mourut. Le duc, qui était à ce moment en Allemagne, trouva Béatrix veuve à son retour et, cette fois, prit des arrangements pour renouveler sa demande

Digitized by Google

avec succès. Il consulta des théologiens à Nancy, Besançon, Pont-à-Mousson, Tournai, et plusieurs émirent l'avis qu'il avait le droit de se remarier, par le motif que sa première union avait été contractée sans liberté. On faisait valoir aussi en faveur de la nullité la consanguinité des deux époux, — ils étaient cousins, — unis, en 1621, avant d'avoir reçu les dispenses nécessaires de la cour de Rome, et cette autre cause d'annulation : Nicole avait été baptisée par l'aumônier du duc Henri II, chantre de la collégiale de Saint-Georges, Melchior de la Vallée ; or, cet ecclésiastique avait été plus tard, en 1625, arrêté et enfermé au château de Condé sous la prévention de sorcellerie, puis brûlé, en 1631, de ce chef et comme hérétique. Le baptême, par suite, était sans valeur et, à plus forte raison, le mariage.

La marquise de Berghes trouva les avis des théologiens suffisants et, cette fois, se laissa persuader. Le 2 avril 1637, la bénédiction nuptiale fut donnée aux nouveaux époux par Guyot, chapelain et vicaire de l'église Saint-Pierre, à Besançon, dans l'hôtel de la princesse de Cantecroix, avec l'approbation du curé de la même paroisse et du père Cheminot, confesseur de Béatrix.

Ce n'est pas une des particularités les moins curieuses de la singulière existence de Charles IV que cette bigamie autorisée par des théologiens et consacrée par un mariage religieux en due forme. Il est vrai que la famille du duc désapprouvait cette union et que beaucoup ne se gênaient pas pour qualifier sa nouvelle femme de concubine. Quoi qu'il en soit, les deux époux vivaient comme s'ils avaient été unis le plus légitimement du monde, et Béatrix, en particulier, répondait à l'affection du duc par une tendresse des plus vives : elle le suivait dans ses campagnes, était bien vue de l'armée, grâce à son abord charmant ; on admirait son aisance à monter à cheval, sa bonne mine en costume de guerre. On comprend le surnom qui lui fut donné de « femme de campagne » du duc de Lorraine, *Madame de Campaña*, comme disaient les Espagnols.

C'est ainsi qu'ils vécurent pendant les premiers temps de leur

Digitized by Google

union, se séparant le moins possible. Durant la saison d'hiver, le duc aurait voulu introduire sa nouvelle épouse à la cour du Cardinal-Infant, mais ce désir ne put se réaliser, pour des raisons qu'il est facile de comprendre.

Au mois d'août 1639, Béatrix, étant à Trêves, accoucha d'une fille, qui fut baptisée à Marche-en-Famenne sous le nom d'Anne et devint la princesse de Lillebonne. La naissance de cette enfant provoqua l'intervention du pape Urbain VIII, qui, sur la plainte de Nicole, cita Charles à Rome, lui interdit tout commerce avec sa seconde femme et leur fit enjoindre à l'un et à l'autre, par monitoire adressé à l'archevêque de Malines pour leur être notifié, de se séparer, sous peine d'excommunication, jusqu'à la décision du procès engagé en cour pontificale sur la validité du mariage du duc avec Nicole. Ordre était donné, en outre, à Béatrix de se retirer en un monastère où la clôture était régulièrement observée.

Charles protesta contre les procédés du pape et fut excommunié; puis, sur les instances du Cardinal-Infant et de l'archevêque de Malines, il promit de vivre séparé de Béatrix de corps et d'habitation. L'excommunication fut levée, mais il ne tint pas longtemps sa promesse. Installé à l'hôtel de Cantecroix, près de Sainte-Gudule, il rendait de fréquentes visites à Béatrix à Braine-l'Alleud, où il l'avait fait venir. Il était bien séparé de logis, mais sur l'autre point, il obéit si peu aux injonctions du souverain pontife qu'il lui naquit un garçon dans ce temps-là : la décision de la cour de Rome se faisait trop attendre à son gré. Il finit même par déclarer, dans une protestation écrite, remise au chanoine Lepelletier, notaire apostolique et curé d'Épinal, qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps séparé de son épouse sans lui faire tort et charger sa conscience. Au mois d'avril 1642, seconde excommunication, signifiée par l'archevêque de Malines. Béatrix va habiter Gand, où le gouverneur général des Pays-Bas, le marquis de Castel Rodrigo, lui fait procurer un logement. Sur de nouvelles représentations, Charles s'engage à donner pleine satisfaction à Innocent X, successeur

Digitized by Google

d'Urbain VIII, à ne plus aller à Gand, à ne pas même s'en approcher d'une demi-lieue; bien plus, il consent à négocier sa réconciliation avec Nicole, et, en effet, les pourparlers commencent à Paris; mais pendant qu'on traite à l'hôtel de Guise, on apprend qu'il est allé se fixer à Gand, où Béatrix, vexée, humiliée de se voir l'objet d'un espionnage constant, protestait contre l'internement qu'on lui faisait subir.

L'imbroglio continua ainsi jusqu'au jour où il eut enfin l'issue qu'on pouvait prévoir : le 23 mars 1654, une sentence rendue à Rome cassa l'union de Charles IV avec Béatrix de Cusance et déclara valide le mariage avec Nicole.

Au moment où ce jugement était rendu, une autre et plus terrible disgrâce arrivait au duc de Lorraine.

IV. — Emprisonnement de Charles IV.

Quelque déplaisantes qu'elles fussent aux Espagnols, ce n'étaient pas tant les incartades de Charles de Lorraine qui les indisposaient que son manque de foi dans l'exécution des engagements contractés vis-à-vis d'eux, la complaisance avec laquelle il assistait aux excès commis par ses troupes dans toutes les localités des Pays-Bas où elles apparaissaient, excès dont il était même indirectement complice : en effet, tandis qu'il recevait de l'Espagne des subsides pour leur entretien, il payait peu ou point ses soldats et trouvait plus avantageux de les laisser vivre aux dépens du peuple. Les plaintes étaient générales, les représentations constantes, mais les unes et les autres restaient inutiles.

Ce qui mit le comble à l'indignation, ce furent les intrigues qu'il entretint en France, où, à la faveur des discordes civiles, il espérait obtenir de Mazarin son rétablissement en Lorraine, et, comme conséquence de cette disposition, la mollesse, la négligence qu'il apportait dans la direction des opérations militaires auxquelles il avait à prendre part. Avec cela, il ne se gênait pas pour censurer publiquement les généraux espagnols et critiquer leurs fautes. L'un d'eux, avec lequel il était particu-

Digitized by Google

lièrement en mauvais termes, le comte de Fuensaldaña, piqué dans son amour-propre, n'eut pas de peine à convaincre l'archiduc Léopold que le moment était venu de venger la maison d'Autriche des actes de trahison commis envers elle par Charles de Lorraine : l'arrestation du duc fut décidée au commencement de l'année 1654.

L'exécution du projet n'était pas des plus aisées, à cause des sympathies que Charles IV avait conquises à Bruxelles et de la présence d'une partie de ses troupes dans les environs. On éloigna les soldats lorrains, on leur assigna divers quartiers éloignés les uns des autres; cela fait, on procéda sans bruit à l'arrestation. Le moyen employé fut exactement celui que, près de cent ans auparavant, le duc d'Albe avait imaginé pour se saisir des comtes d'Egmont et de Hornes. Fuensaldaña fit inviter le duc à se trouver au palais, le 25 février, à 5 heures du soir, pour délibérer sur une affaire urgente. Comme le comte d'Egmont, il avait reçu de divers côtés, dit-on, avis de l'intention des Espagnols. Un carme, directeur de conscience d'un grand nombre de dames de Bruxelles, le père Cyprien, l'avait apprise de l'une d'elles et avait fait parvenir au duc un billet, puis un second, qui l'en informait. Charles IV hésita, et, comme le comte d'Egmont, ne sut pas faire preuve de résolution. On dit même qu'il se rendît au palais sans épée et accompagné de deux officiers seulement.

Au moment où il allait entrer dans la chambre du conseil, le comte de Garcies, maître de camp général de l'armée espagnole, gouverneur de Cambrai, lui annonça qu'il était chargé de s'assurer de sa personne, par ordre de l'archiduc, tout en s'excusant d'être obligé d'exécuter cet ordre. Le duc de Lorraine reçut l'avis sans s'émouvoir. Il demanda à parler au gouverneur général, mais l'autorisation lui en fut refusée. Le lendemain, au matin, on le fit entrer dans un carrosse et on le conduisit, escorté par une troupe de cavalerie, au château d'Anvers, d'où on le dirigea sur Dunkerque. Ici, il exprima le désir d'entendre la messe aux Cordeliers, ce qui lui fut accordé.

Digitized by Google

A peine était-il entré au couvent qu'il annonça l'intention d'y passer le reste de ses jours et de prendre l'habit. Sa résolution paraissait si bien arrêtée qu'il refusa obstinément de partir et que les Espagnols, pour le faire changer de dessein, durent le menacer d'employer la violence. De Dunkerque, il fut envoyé en Espagne et enfermé au château de Tolède.

Ainsi finirent les aventures de Charles IV dans les Pays-Bas.

Malgré ses défauts, les Espagnols eux-mêmes reconnaissaient sa grande valeur et ses talents militaires ; mais ses extravagances, sa versatilité, le peu de soin qu'il avait de remplir ses obligations, son manque de bonne foi, sa conduite équivoque dans la guerre contre la France, l'indulgence qu'il témoignait pour ses bandes indisciplinées, les plaisanteries qu'il opposait aux représentations du gouvernement, tout cela avait fini par les exaspérer. Deux documents que nous allons citer donneront une idée des haines qui s'étaient accumulées contre lui dans les conseils de l'archiduc.

Le 29 avril 1652, celui-ci exprimait son irritation dans le billet suivant : « J'ai appris que le baron de Chatelet, sergent général de bataille des troupes de Votre Altesse, a commis des excès très graves contre la personne et les biens du capitaine Jacques de la Court, gentilhomme du pays de Luxembourg, seigneur de Mayerie, ayant saccagé et brûlé cet endroit pendant son passage au mois de mai passé, violant les femmes et les jeunes filles; la sienne, ils l'ont laissée en chemise, toutes choses dignes de commisération et de châtiment exemplaire. Ainsi je supplie Votre Altesse d'ordonner au baron de Chatelet de restituer à ce gentilhomme tout ce qui se trouvera lui avoir été enlevé et qui, à ce qu'il dit, s'élève à la somme de 15,000 patagons, par quoi il est ruiné. Comme il n'est pas raisonnable que les vassaux du Roi mon seigneur soient traités de la sorte, j'espère que Votre Altesse ordonnera que cela soit exécuté ainsi et qu'il fera la démonstration digne d'un aussi grave excès. »

L'autre document est une proclamation du gouverneur général, qui annonce l'arrestation de Charles IV et en expose

Digitized by Google

les motifs. Après avoir rappelé les bienfaits que le prince lorrain a reçus du roi d'Espagne et de ses lieutenants depuis le jour où il est venu se mettre sous leur protection avec ses troupes, l'archiduc Léopold constate qu'il a oublié tous ses devoirs, car, « outre les larmes, gémissements et exclamations générales des peuples, qui ont rendu des témoignages publics des vols, brigandages, violations d'églises, forcement de femmes et filles et autres excès abominables et détestables qui se commettaient sous le gouvernement de ses armes, » il a entretenu des intelligences nuisibles à la cause commune. Le roi d'Espagne a longtemps pris patience, espérant toujours qu'il rentrerait dans le devoir; au contraire, son procédé déréglé est arrivé à un tel degré que tous les vassaux et sujets de Sa Majesté l'ont en horreur. Le roi, en conséquence, s'est vu dans la nécessité d'arrêter la source de ce mal.

Charles IV resta à Tolède jusqu'au traité des Pyrénées, conclu le 7 novembre 1659. Cinq ans plus tard, ayant fait la paix avec le roi de France, il rentrait triomphalement dans ses États, où il allait continuer à étonner ses contemporains par toutes sortes d'aventures extravagantes. Nous n'avons pas à les raconter ici; mais il convient de dire un mot de sa fin et de celle de la belle princesse qui avait eu une si grande part dans ses affections. Il se trouvait avec ses troupes en Allemagne quand, le 20 septembre 1675, étant à Albach, petite localité près de Birkenfeld, il fut emporté après trois jours de maladie. Il avait soixante et onze ans. Son corps, déposé dans l'église des capucins à Coblence, fut rapporté, en 1717 seulement, en Lorraine. La duchesse Nicole, qu'il avait épousée en 1621, était morte en 1657.

Quant à Béatrix, elle eut une fin qui contraste tristement avec sa brillante jeunesse. Reléguée, après l'arrestation de Charles IV, au couvent de la Visitation, à Mons, elle voulut aller le rejoindre à son retour de captivité; mais l'âge et l'absence avaient éteint la passion, jadis si ardente, du duc : il ne ressentait plus pour elle que de l'éloignement. En 1663, elle

Digitized by Google

était à Besançon quand la nouvelle lui parvint que son ancien amant se disposait à épouser une jeune chanoinesse de l'abbaye de Poussay, près de Mirecourt, la comtesse Isabelle de Ludre. Elle accourut de Lorraine pour mettre empêchement à cette union. Le duc l'obligea à retourner en Bourgogne; elle n'en continua pas moins à exiger qu'il renouvelât son mariage avec elle, afin d'assurer la légitimation de ses enfants. Ses instances devinrent tellement pressantes que Charles IV se décida enfin à la satisfaire, en l'épousant par procuration; il le pouvait sans danger, car elle était mourante: il n'en posa pas moins cette condition à son consentement, c'est « qu'il n'y aurait plus d'espoir qu'elle en pût revenir ».

Elle mourut, le 5 juin de cette même année, revêtue du costume des filles de Sainte-Claire, ainsi qu'elle en avait exprimé le désir au frère Jean Ferreux, qui l'avait assistée dans ses derniers moments.

A Bruxelles, Béatrix, comme le duc de Lorraine, avait gagné l'affection des habitants. Cette affection et la considération dont elle jouissait persistèrent après le départ de Charles IV pour l'Espagne, ce dont les princes lorrains étaient humiliés parce qu'ils y trouvaient un souvenir désagréable pour leur maison. On rapporte qu'un marchand avait pris pour enseigne les portraits de la maîtresse de Charles IV et des deux enfants, une fille et un garçon, qu'il avait eus d'elle, avec cette inscription : *Aux princes et à la princesse de Lorraine.* Quand Nicolas-François, frère du duc, vint aux Pays-Bas pour remplacer Charles IV et prendre le commandement des troupes que celui-ci y avait sous ses ordres, il demanda l'enlèvement de l'enseigne. Un ordre fut donné à cet effet, mais il ne fut pas facile de le faire exécuter.

V. — La princesse de Phalsbourg.

Ces aventures galantes qui donnent un relief, un cachet tout particuliers à la vie du duc de Lorraine, on les retrouve, avec une certaine atténuation, dans celle de sa sœur aînée, Henriette,

Digitized by Google

connue sous le nom de son premier mari, le prince de Phalsbourg. A l'inverse de sa pseudo-belle-sœur, Béatrix, qui avait l'humeur tendre, plutôt passive, et ne se mêla guère aux affaires politiques, Henriette de Lorraine se distinguait par une intelligence ouverte, un caractère prompt, énergique, un penchant à l'intrigue qui, sur un plus grand théâtre, lui eussent permis de jouer un rôle important. Ses qualités comme ses défauts pourraient la faire comparer à Mme de Chevreuse, avec qui elle se trouva, du reste, en rapport dans les Pays-Bas.

Sans valoir Béatrix au physique, elle passait, dans sa jeunesse, pour très belle. On rapporte même que Louis XIII, au temps où Charles IV était son favori, lui aurait déclaré que s'il pouvait répudier la reine, dont il n'espérait pas d'enfant, il épouserait sa sœur. On n'attendit pas qu'il plût au roi de France de faire prononcer son divorce, et on maria Henriette au baron Louis d'Ancarville, que le duc Henri II de Lorraine créa, à cette occasion, prince de Phalsbourg. Les époux ne sympathisaient guère. Il arriva ainsi que, dans le temps où Gaston d'Orléans se trouvait en Lorraine, le sieur de Puylaurens s'étant épris de la sœur de Charles IV, celle-ci témoigna n'être pas insensible aux attentions qu'il avait pour elle. Le prince de Phalsbourg mourut peu d'années après; les Français envahirent la Lorraine, Henriette vint à Bruxelles, où elle retrouva sa sœur, mariée à Gaston, et, au palais, dans le voisinage même du quartier où elle était logée, le sieur de Puylaurens. Quand celui-ci l'avait quittée, il tenait d'elle un nœud bleu, qu'il portait traversé d'une épée avec la devise : « Fidélité au bleu mourant. » Arrivé dans les Pays-Bas, il avait échangé le nœud bleu contre un vert : c'était la couleur de Mlle de Chimay, dont il était devenu l'adorateur. Henriette annonça l'intention de lui faire payer cette injure.

Quand, au mois de mai 1634, Puylaurens reçut le coup de carabine dont nous avons parlé, il soupçonna la princesse de Phalsbourg d'avoir soudoyé l'assassin. Rien ne confirma cette supposition, mais nous devons rapporter un incident qui

Digitized by Google

se produisit quelques jours après, auquel elle fut également mêlée et qui resta, comme l'autre, entouré de mystère.

Le 27 mai 1634, le sieur de Chevillon, son écuyer, arrivait d'Anvers à Bruxelles, porteur d'un billet d'appel du duc d'Elbeuf à Puylaurens, félicitant celui-ci d'avoir échappé à la tentative, mais exprimant l'espoir de le rencontrer « en lieu plus honorable » pour se mesurer avec lui. Puylaurens donna rendez-vous au duc à Notre-Dame de Laeken, le lieu ordinaire de ces sortes de rencontres, et s'assura de trois témoins, parmi lesquels Montrésor, à qui nous empruntons ces détails. Montrésor, sous prétexte d'aller faire ses dévotions pour se préparer au jubilé, demanda la clef d'une des portes du parc par où il voulait sortir de grand matin. Mais Gaston eut vent du dessein; il fit surveiller Puylaurens par son capitaine des gardes et le mit ainsi dans l'impossibilité d'aller au rendez-vous.

Mise au courant de l'aventure, la princesse de Phalsbourg accourt chez Monsieur tout émue, proteste qu'elle n'y est pour rien, bien que ce soit son écuyer qui ait apporté la provocation, déclare qu'elle en tirera raison du duc d'Elbeuf, qu'elle le renie pour son parent, qu'elle n'entend pas prendre son parti contre Puylaurens, qu'elle refuse de jamais revoir le sieur de Chevillon.

L'affaire fut réglée pacifiquement, à l'intervention du prince Thomas de Savoie et du duc de Lerme. On convint que les deux adversaires se rencontreraient au palais pour opérer leur réconciliation. Puylaurens y vint accompagné de quatre-vingts gentilshommes. Le duc d'Elbeuf partit, avec cinquante de ses amis, de l'hôtel de la reine mère, pour laquelle il tenait contre les gens de Monsieur, entra au palais, accompagné de l'enseigne des gardes de la reine, de son écuyer et d'un page, se rendit à la grande salle et alla se placer à l'un des bouts, où était le prince Thomas. A l'autre se tenait Puylaurens. Les adversaires étant ainsi en présence, ce dernier déclara au prince Thomas qu'il était venu pour s'acquitter de la parole à lui donnée et s'en retournait « trouver la bonne compagnie qui l'attendait »; sur

Digitized by Google

ce, il se retira. On convint que la réconciliation était faite.

Henriette de Phalsbourg n'obtint pas la satisfaction qu'elle prétendait exiger de son ancien amant. Puylaurens continua à donner ses soins à Mlle de Chimay, et elle ne trouva d'autre moyen de se venger qu'en se produisant dans les fêtes nombreuses qui se donnèrent alors, recrutant des adorateurs qui lui décernaient dans les ballets le prix de la beauté et prenant une part active aux intrigues entre la cour de la reine et celle de son fils.

A l'arrivée du Cardinal-Infant, elle quitta le palais avec sa sœur Marguerite pour aller loger à l'hôtel de Ligne.

Comme elle tenait à garder son rang de grande princesse vis-à-vis de Marie de Médicis, elle eut toutes sortes d'aventures à propos de questions de préséance. Ses démêlés avec le duc d'Elbeuf allèrent jusqu'aux injures. Elle défendit à ses gens de communiquer avec ceux du duc, cessa d'aller au cercle chez la reine mère, qui, de son côté, enjoignit aux siens d'éviter toutes relations avec les personnes de la suite d'Henriette. La guerre étant ainsi déclarée, la princesse ouvrit les hostilités en défendant à son cocher de s'arrêter sur le passage de la reine. A cette infraction à l'étiquette, la reine répondit par l'injonction au capitaine de ses gardes d'arrêter le cocher de la princesse à la première rencontre. Henriette de Phalsbourg alla se poster sur le passage de Marie de Médicis avec huit gentilshommes à cheval, dont chacun avait deux pistolets à l'arçon et passa, comme elle l'avait fait déjà, sans arrêter son carrosse.

Cet événement mit toute la cour dans une rumeur incroyable. Les esprits étaient tellement montés que le Cardinal-Infant dut intervenir. Il aurait voulu que la princesse allât s'excuser près de la reine pour l'irrévérence de sa conduite. Henriette de Phalsbourg sollicita une audience du frère de Philippe IV pour s'expliquer; on lui fit savoir qu'elle ne serait pas reçue avant le règlement du conflit. Comment fut-il arrangé? Nous n'en connaissons pas la fin, mais certainement la sœur de Charles IV ne s'humilia pas au point de faire des excuses.

Digitized by Google

Les années se passèrent ainsi, et Henriette, qui se trouvait veuve depuis longtemps et bien isolée en pays étranger, songea à se remarier. Ce projet lui vint en retrouvant à Bruxelles un officier d'origine italienne qu'elle avait connu autrefois et qui, de surintendant de l'artillerie en Alsace, venait d'être fait gouverneur de la place de Bruges : Charles Guasco, marquis de Sallerio. Ce gentilhomme était de naissance bien humble pour une princesse de Lorraine, et il était à prévoir que la famille d'Henriette ne manquerait pas de s'opposer à une union aussi inégale. La princesse de Phalsbourg prit donc le parti de la contracter sans bruit; il lui fallait pourtant le concours du clergé : elle obtint celui de l'archevêque de Malines lui-même, à qui elle tendit pour cela un piège des plus inattendus.

Au mois d'octobre 1643, s'étant retirée au couvent des Carmélites déchaussées, elle fit demander à l'archevêque un entretien afin de lui communiquer une affaire importante. Après des hésitations, le prélat consentit à la venir trouver. Il connaissait le projet de mariage et le désapprouvait; il s'attendait à ce que la princesse insisterait pour obtenir son consentement, ce qu'elle fit, en effet. Tandis qu'il lui opposait de nouveau ses raisons, une porte s'ouvre, Sallerio apparaît, suivi de ses domestiques, salue profondément; Henriette déclare, à haute et intelligible voix, qu'elle prend pour époux le marquis de Sallerio, présent; et moi, dit celui-ci, je déclare prendre la princesse pour ma femme. La double déclaration faite ainsi, sans être interrompue, en présence d'un ecclésiastique, suffisait à la validation du mariage. C'est donc inutilement que l'archevêque, se bouchant les oreilles, protesta, cria qu'il ne les entendait pas, que c'était une grande fourberie : Henriette et Guasco firent remarquer qu'ils avaient des témoins. Il ne manquait rien à la cérémonie, sauf la bénédiction, qu'ils supplièrent le prélat de leur donner, en se jetant à ses genoux. L'archevêque s'y refusa et se retira en les menaçant plutôt de sa malédiction. Ils ne s'en tinrent pas moins pour bien et dûment mariés et vécurent en conséquence.

Digitized by Google

Il est probable que l'archevêque de Malines, irrité d'avoir été attiré dans un pareil guet-apens par un officier du roi, se plaignit aux ministres espagnols. Quelques jours après son mariage, le 7 novembre, Guasco fut mandé à Gand pour affaires concernant le service de Sa Majesté, arrêté à son arrivée et conduit au château, où on le retint prisonnier. Ce procédé, on le comprend, ne fut pas du tout du goût de la princesse de Phalsbourg : elle protesta, réclama la mise en liberté de son mari, sollicita et obtint l'appui de son frère. Charles de Lorraine plaida la cause de sa sœur auprès du gouverneur général, Francisco de Mello : il la félicitait de s'être mariée à son goût et trouvait qu'il ne fallait pas contrarier la volonté de Dieu en gardant son mari prisonnier. C'eût été une bien grande inconséquence s'il avait tenu un autre langage. Il finit par obtenir la délivrance de son beau-frère.

Six ans après, Guasco étant mort, Henriette épousait un riche Gênois, François de Grimaldi, habitant Anvers, où il était intéressé dans des affaires de banque. Cette fois, le mariage parut à Charles IV trop disproportionné à la naissance de sa sœur; il réclama de l'archiduc Léopold son arrestation et celle de Grimaldi. Le gouverneur général l'autorisa à envoyer à cet effet un de ses capitaines des gardes, Agecourt, à Anvers. Henriette accabla cet officier d'injures, mais n'en fut pas moins arrêtée et conduite dans un couvent, pendant que son mari prenait la fuite. L'affaire finit comme celle du mariage avec Guasco. Charles de Lorraine, qui s'était radouci, obtint même pour Grimaldi le titre de prince de l'empire, comme il l'avait obtenu déjà pour le précédent époux de sa sœur.

Au séjour d'Henriette de Phalsbourg à Bruxelles se rattache un souvenir qui s'est conservé jusqu'au XIX^e^ siècle dans l'appellation donnée à un bâtiment situé à l'extrémité de l'ancien palais de justice, au coin de la rue de Rollebeek et du Grand-Sablon. Des religieuses du monastère de Saint-Nicolas en Lorraine, amenées par cette princesse pour s'occuper de l'éducation des jeunes filles, avaient là une maison. On les désignait sous

Digitized by Google

le nom de *Lorraines* ou *Filles de Lorraine*. Leur couvent, supprimé en 1785, fut transformé en caserne, enclavée plus tard dans le collège des Jésuites, qui devint le Palais de Justice. C'est dans l'ancienne chapelle de cette maison des Lorraines qu'un artiste célèbre, un émigré français, lui aussi, le sculpteur Rude, avait, vers 1819, son atelier ou, comme il le désignait, son académie libre.

VI. — Le Grand Condé.

De tous ces hôtes étrangers qui séjournèrent à Bruxelles au XVII^e^ siècle, le plus illustre, nous n'oserions pas dire le plus intéressant, est Louis II de Condé, qui pendant les guerres de la Fronde, vint dans les Pays-Bas mettre son épée au service de l'Espagne et y fut nommé généralissime des armées du roi catholique. Si sa présence en Belgique fut utile à l'Espagne, elle ne manqua pas d'être pour l'archiduc Léopold, en maintes circonstances, une cause d'ennui. Condé n'était pas facile sur l'étiquette, les questions de préséance, les droits et les honneurs qui lui revenaient en sa qualité de général en chef. Il prétendait être traité en personne royale, si bien que, dès son arrivée, étant en route pour la capitale, au mois d'avril 1653, il voulut règler le cérémonial à observer pour sa réception.

Au palais, non seulement il occupait le logement de l'archiduc, il était sur le même pied que lui. En campagne, il entendit ne recevoir le mot d'ordre que du roi lui-même. C'était soulever une bien grosse difficulté. Il fallut pourtant trouver un moyen de la résoudre, et on y arriva par un expédient que le prince de Tarente explique dans ses *Mémoires*. On envoya de Madrid un tableau où tous les jours du mois étaient marqués, avec le mot pour chaque jour. Ce tableau fut remis au comte de Fuensaldaña, chargé de faire la communication de la part du roi. En attendant le règlement du conflit, il avait été convenu que le mot serait donné par un tiers.

En dépit de toutes les concessions, malgré toutes les atten-

Digitized by Google

tions qu'on avait pour lui, Condé n'était pas satisfait : il trouvait qu'on ne lui témoignait pas toute la considération due à son rang et à son mérite ; il se plaignait de ne pas recevoir les subsides qui lui étaient promis ; il était humilié de se trouver, par suite, lui et les siens dans une gêne extrême. En 1656, il se dit ruiné, sans le sou ; il est obligé de réduire sa maison, ce qu'il appelle se mettre « au cabaret ». Sa femme et son fils sont, dit-il, « dans une continuelle gueuserie ». Cela n'empêche pas les jeunes seigneurs de sa suite de s'amuser fort et de rendre à la ville de Bruxelles la physionomie riante, l'animation extraordinaire des beaux jours de Marie de Médicis et de Gaston d'Orléans. Condé lui-même n'y résiste pas ; il prend part aux fêtes et aux divertissements de la saison d'hiver, en 1657, comme le témoigne cette lettre adressée au comte de Guitaut, au mois de janvier : « Avant-hier, la course de traîneaux fut admirable. Le prince de Ligne y menait Montenac, Colmenar la duchesse de Frias, Ricous la Lebrun, Porto Carrero la petite Grimberghe... Et par dessus tout Saint-Étienne, qui courait à pied par derrière, à grands coups de pelote de neige ; je ne le vis jamais si furieux. » A minuit, au moment où il rentre au logis, le prince entend un grand bruit dans la cour. Ricous et la Vire, en traîneaux et avec des timbales, viennent le chercher de la part de M^me^ de Grimberghe pour le souper. La fête recommence jusqu'à la pointe du jour, et, en se quittant, on projette « bien d'autres galanteries ».

Malgré sa froideur, Condé était admiré des dames ; elles se disputaient l'honneur d'assister aux réunions où on pouvait le trouver ; et lui recevait ces hommages, entouré de son auréole, qu'il entendait garder toujours et partout : on le vit bien quand la reine Christine de Suède arriva dans les Pays-Bas, en 1654. Le prince était en ce moment à l'armée. La reine désira le voir ; il mit comme condition que, dans l'entrevue, il serait traité sur le même pied que l'archiduc. A la cour, on trouva qu'il devait y avoir quelque différence, et il fut impossible de s'entendre. La rencontre eut lieu pourtant à Anvers, dans le

Digitized by Google

salon où Christine recevait, mais sans qu'elle parût avoir été préparée et comme par hasard. A un moment où l'on se pressait dans ce salon, Condé s'y glissa; la reine l'apercevant, s'avança vers lui, il s'inclina profondément et sortit.

L'étiquette était sauve.

Au souper offert le même jour, le prince qui y assistait, baisa la main de la reine. Mais, dans la suite, il se tint généralement à l'écart sans empêcher pourtant ses amis de prendre part aux fêtes, nombreuses et brillantes, qui se donnèrent alors à Bruxelles.

L'arrivée de don Juan d'Autriche, qui succédait à l'archiduc Léopold, gâta tout à fait la situation. Les Espagnols, maîtres à la cour, cachèrent moins que jamais leur antipathie pour les Français; le nouveau gouverneur général et Condé se jalousèrent au point d'en venir aux invectives. Il n'est pas étonnant que celui-ci ait dès lors songé à faire la paix avec Mazarin.

A la différence de Gaston d'Orléans, il opéra sa retraite ouvertement, au grand jour. Le départ eut lieu le 29 décembre 1659, au matin. Le bourgmestre vint complimenter Monsieur le prince, qui répondit courtoisement; il assura qu'il conserverait toujours « une bonne affection pour la bénigne volonté que lui avaient témoigné le magistrat et les habitants de Bruxelles ». Le marquis de Caracena, alors gouverneur général, lui fit cadeau d'un carrosse fabriqué à Bruxelles, et qui allait être remarqué en France : il avait des vitres, ce qui ne s'était pas encore vu à Paris.

Condé quitta la ville, avec sa femme et son fils, au son des cloches, au bruit du canon, qui tonnait sur les remparts et salué par la foule qui s'était massée sur son passage. Au milieu de tout ce peuple qui l'acclamait, quelques bourgeois témoignaient des sentiments moins enthousiastes : c'étaient les créanciers du prince. Le Grand Condé partait, en effet, chargé de dettes, sans qu'on sût quand ni comment il les paierait.

A propos des honneurs qui lui furent alors rendus, le duc d'Aumale, un autre émigré qui séjourna, lui aussi, à Bruxelles,

Digitized by Google

fait l'éloge de la fidélité des Belges « aux nobles traditions d'hospitalité qui se sont conservées jusqu'à nos jours ». Ce jugement a été exprimé, à diverses époques, par bien des proscrits. C'est ainsi que, sous la Restauration, Barrère écrivait : « J'ai conservé le souvenir de tout ce dont j'ai été témoin chez ce bon peuple belge, hospitalier par ses mœurs encore plus que par ses lois... Je n'ai jamais été si heureux que dans les quinze années passées à Mons et à Bruxelles... Évoquer les souvenirs de l'exil, c'est vivre encore en Belgique, c'est respirer librement chez un peuple éclairé et surtout indépendant, c'est payer le plus juste tribut de reconnaissance à la terre la plus hospitalière de l'Europe. » On retrouverait les mêmes sentiments exprimés, au XVIII^e^ siècle comme au XIX^e^, par de nombreux étrangers qui vinrent chercher un asile dans ces provinces, des princes quelquefois, le plus fréquemment des hommes politiques, des publicistes, des écrivains, des savants, voire des artistes, qui se plaisent à constater, comme Condé, Barère, le duc d'Aumale, que la Belgique leur a été bienfaisante.

Au XVII^e^ siècle, il est vrai, le gouvernement, lui, n'y mettait pas toute cette sentimentalité. Il accordait l'hospitalité à des étrangers, mais ceux-ci, en retour, lui servaient d'instruments dans les luttes que l'Espagne soutenait contre la France, et on s'en débarrassait quand ils devenaient gênants. C'est ce qui arriva à Charles de Lorraine, celui de tous ces hôtes qui sympathisa pourtant le plus avec les bourgeois de Bruxelles, qui, comme eux, affectionnait les fêtes en plein air, les cavalcades, la grosse plaisanterie, les banquets copieux et ne dédaignait pas de se montrer lui-même en spectacle à une population qui l'affectionnait parce qu'il partageait ses goûts.

ERN. GOSSART.

Digitized by Google

CHRONIQUE DRAMATIQUE

LA GIOCONDA, tragédie de M. Gabriel d'Annunzio (1).

« Pour Eleonora Duse aux belles mains ! » Il y a plus dans cette dédicace que l'hommage ému de l'artiste épris de la beauté plastique, à l'admirable tragédienne, incarnatrice sublime de toutes les splendeurs intimes et de toutes les souffrances mortelles de l'amour passionné. La *Ville morte,* la première œuvre théâtrale de M. d'Annunzio, était bien le drame des yeux, des yeux du rêve, qui sous les ruines désolées de l'antique cité des Atrides avaient vu, couchés dans leurs tombeaux, les cadavres des héros maudits, couverts de plaques d'or étincelant; ces mêmes yeux du rêve, hantés par cette vision tragique, y avaient bu longuement comme un philtre mortel, la passion incestueuse, qui prend toute la vie du héros de ce drame. N'y a-t-il pas aussi l'aveugle, dont les yeux errent sur le monde sans jamais s'y poser, et dont les regards obscurs s'enfoncent jusqu'au cœur des êtres qui l'entourent, pour y lire leurs passions et la beauté tragique de leur amour?

La *Gioconda,* seconde partie de cette trilogie des sens exacerbés, est la tragédie des mains (2). D'un bout à l'autre, le

(1) Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

(2) Déjà dans l'*Enfant de volupté,* le poète avait décrit longuement les mains de ses héros. André « n'arrivait pas à détacher les yeux des mains d'Hélène » et il lui dit quelque part : « Vous devez être faite comme la Danaé du Corrège. Je le sens et même je le vois d'après la forme de vos mains. » Le même André veut dessiner, à la campagne, les mains d'une autre maîtresse, « ses mains d'archange ». Enfin, par un phénomène d'antithèse répulsive, on nous décrit l'horreur qu'inspirent les mains épaisses et lourdement voluptueuses d'un autre personnage. C'est toute une obsession, qu'accusait déjà une belle pièce de vers, citée par M. de Vogüé, dans la *Revue des deux mondes.*

Digitized by Google

poète chante la volupté idéale, la douceur maternelle, le frisson sensuel des caresses passionnées. Lucio Settala est un sculpteur et, quand il pétrit la glaise, son art lui donne ce double bonheur de la vie et de la beauté; le travail de ses doigts est une caresse voluptueuse qui apaise ses sens et une caresse idéale qui évoque ses rêves; lui aussi connaîtrait ce bonheur de Michel-Ange au déclin de sa vie, lorsque, aveugle, il se faisait apporter un torse antique, pour pouvoir, grâce au toucher subtil de ses doigts créateurs, soulever le voile de nuit tombé devant ses yeux.

Lucio Settala a été pris complètement par la beauté de son modèle, Gioconda Danti. Il l'a aimée d'un glorieux amour, car elle incarnait à la fois ses désirs d'artiste et tous ses rêves d'homme. D'après elle, il a créé une œuvre merveilleuse, la statue de la *Sphinge;* il a ébauché une seconde œuvre qui doit être plus belle encore. Mais le partage de sa vie l'obsède. Quittant son atelier, maintenant le centre de sa véritable vie, il souffre de rentrer dans « la maison du silence et des larmes »; il sent « l'impatience du lien, le fardeau insupportable de la bonté qui s'impose, plus cruel que tout autre ». Il ne possède ni le courage criminel de quitter sa femme et sa fille, ni la force de mener une vie double, partagée, sans une minute de complet bonheur. Et obsédé par ses remords et ses désespérances, il cherche dans la mort le calme et l'oubli de tout.

Lorsqu'on l'a ramené chez lui, mortellement blessé, sa femme, Silvia, qui n'ignore rien des passions de son mari, engage avec la mort une lutte de tous les instants. C'est le poème des mains maternelles, des mains compatissantes. Douces et fraîches comme un souffle d'avril, elles calment les fièvres brûlantes; leurs doigts agiles pansent les plaies; il semble que, pareilles à celles du sculpteur, les mains de bonté façonnent cette chair pantelante, qu'elles l'animent et qu'avec la vie elles lui rendent les formes pures.

Quand le drame commence, Lucio est convalescent; dans sa faiblesse, il lui semble qu'il a oublié toute sa vie antérieure. La Gioconda est loin de lui; sa statue elle-même est sortie de sa mémoire. Il n'a gardé que le souvenir de sa beauté, mais

Digitized by Google

les formes ne sont plus précises devant ses yeux et, malgré ses efforts, il ne parvient pas à en reconstituer l'image. Il voudrait la revoir pour la contempler indéfiniment : « Je pense quelquefois, dit-il, au sort de cet homme qui, ayant fait naufrage dans une tempête, perdit tout ce qu'il possédait. Par une journée sereine, l'homme prit une barque et un filet et retourna sur le lieu du naufrage, espérant retirer de l'eau quelque chose. Et, après beaucoup de labeur, il ramena sur le rivage une statue. Et la statue était si belle qu'en la revoyant il pleura de joie; et il s'assit sur le rivage pour la contempler, et il fut si content de ce bien qu'il ne voulut plus chercher autre chose; et il oublia tout le reste... »

Mais il est plein d'amour et de reconnaissance pour sa femme. Il croit commencer une nouvelle vie tout le long de laquelle ils resteront « les deux qui vont ensemble » dont parle le poète. « Écoute-moi, écoute-moi! lui dit-il. Toutes les peines que tu as souffertes, les blessures que tu as reçues sans un cri, les larmes que tu cachais pour m'épargner la honte et le remords, les sourires dont tu voilais tes agonies, ton infinie pitié pour mon erreur, ton courage invincible devant la mort, ta lutte acharnée pour ma vie, l'espérance que tu tenais toujours allumée à mon chevet, tes veilles, tes soins, ton anxiété continuelle, ton attente, ton silence, ta joie, tout ce qu'il y a en toi de profond, tout ce qu'il y a en toi de doux et d'héroïque, tout, je connais tout, je sais tout, chère, chère âme! Et, si la violence a eu le pouvoir de briser un joug, si le sang a eu le pouvoir de me racheter, — oh! laisse-moi dire! — je bénis le soir et l'heure où l'on me rapporta mourant dans cette maison de ton martyre et de ta foi, pour recevoir à nouveau de tes mains, de tes divines mains qui tremblent, le don de la vie... »

Mais le supplice de Lucio recommence. Il a reçu une lettre de la Gioconda, lui apprenant que, depuis le jour où, à bout de forces, il s'est abattu, sanglant, sur les dalles de son atelier, elle est revenue chaque jour à sa place ordinaire, attendant le retour du maître pour achever l'œuvre commencée. Et pour que rien ne se perdît, pour que la dernière touche de son pouce

Digitized by Google

fût toujours là, vivante encore, pendant qu'il mourait, pensant à tenir la glaise humide, elle mouillait les linges qui enveloppaient l'ébauche. A cette révélation, tous ses désirs d'artiste remontent en lui violemment. Il dit à son ami Cosimo : « Je serais sauvé peut-être si j'avais oublié mon art... Je m'aperçois qu'il avait une autre chose à abolir en moi : cette force qui afflue à mes doigts pour reproduire... Ainsi, tu crois que la lumière doit me venir de la bonté, et non pas de cet instinct profond qui tourne et précipite mon esprit vers les plus superbes apparitions de la vie? Je suis né, moi, pour faire des statues. Moi, quand une forme substantielle est sortie de mes mains avec l'empreinte de la beauté, j'ai rempli l'office que m'assigne la nature. Je suis dans ma loi, fussé-je au delà du bien... Le jeu de l'illusion m'a uni à une créature qui ne m'était pas destinée. C'est une âme d'un prix inestimable, devant laquelle je me prosterne et j'adore. Mais je ne sculpte pas les âmes. Celle-là ne m'était pas destinée. Quand l'autre m'apparut, je pensai à tous les blocs de marbre contenus dans les carrières des montagnes lointaines, j'eus le désir de fixer en chacun d'eux un de ses gestes... La mort seule était capable d'arrêter l'élan du désir qui, fatalement, conduit mon être vers son bien. A présent, je revis, je retrouve en moi le même homme, la même force. Qui me condamnera si je poursuis ma destinée? » C'est le poème des mains créatrices de beauté que chante le sculpteur.

Puis ce sera la lutte violente des mains passionnées. Silvia a pénétré la cause du trouble de son mari. Déjà, elle avait fait redemander à sa rivale, par le maître de Lucio, la clef de l'atelier. Mais la Gioconda s'était refusée à la rendre, et c'est avec elle-même que Silvia va entamer le suprême combat.

Elle arrive dans l'atelier encore désert; la statue est cachée derrière un rideau de pourpre. Quand la Gioconda entre, elle la reçoit avec hauteur : ses paroles sont pleines de haine, de violence; elle ne voit en son ennemie que la rivale d'amour. Elle l'accuse d'être implacable, même devant la mort, et elle lui crie : « Il existe une femme qui a empoigné sa volonté comme une hache, qui est prête à frapper de nouveaux coups en souriant. La connaissez-vous? »

Digitized by Google

Mais la Gioconda, sûre d'être aimée, se défend avec calme d'abord : « La femme contre laquelle vous avez porté tant d'accusations n'a pas rabaissé, au contraire, elle a exalté une vie forte. Et, puisque le dernier mot qu'elle a entendu quelques heures avant l'acte terrible fut un mot d'amour, elle croit être encore aimée. La seule vérité qui vaille, la voilà! » Et, plus loin, elle ajoute : « Votre amour crie comme un naufragé! »

Puis la Gioconda parle de la nécessité de sa présence pour la réalisation des rêves d'art de Lucio. « Un autre chef-d'œuvre est prêt à jaillir de son enveloppe de glaise, un autre a déjà palpité sous le pouce animateur, un autre est là, vivant à demi, et il attend le miracle d'art qui, d'une minute à l'autre, le produira tout entier à la lumière... » Elle aussi, comme Silvia, a lutté contre la mort. L'une au chevet de son mari, l'autre devant la glaise périssable; toutes deux ont arraché au néant une part de la vie de Lucio. Laquelle de ces deux vies sera celle de l'avenir? Celle qui sera animée de l'amour éternel de l'artiste. Les deux femmes le sentent; affolée, Silvia commet un mensonge pour sauver son bonheur. Elle dit que Lucio a perdu la mémoire de ce qu'il fut et que c'est envoyée par lui qu'elle vient chasser sa rivale.

Alors, la Gioconda est prise d'une frénésie terrible; elle est envahie par une trouble volonté destructive et s'élance derrière le rideau fermé pour abattre la statue. Silvia la suit; on entend le halètement d'une lutte brève. Elle crie « Non, non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, j'ai menti! » Mais il est trop tard, la statue est tombée lui écrasant les deux mains, et, par ce dernier sacrifice, l'œuvre d'art est sauvée; les bras seuls sont brisés.

Au dernier acte, Silvia est seule, dans une robe sombre, les longues manches dissimulant les moignons qu'elle ramène contre elle avec un douloureux mouvement de pudeur. Une pauvre fille illuminée, la Sirenetta, lui chante naïvement la beauté des mains données à son amour. Lucio est parti pour toujours. Son vieux maître l'a vu travaillant sans relâche, la Gioconda toujours près de lui. « Quand on la regarde, dit-il, on a beau penser qu'elle est cause d'un si grand mal, on ne

Digitized by Google

peut vraiment trouver dans son cœur aucune malédiction contre elle; non, c'est impossible quand on la regarde... Jamais, je n'ai vu dans une chair mortelle tant de mystère. » Alors vient la suprême épreuve pour Silvia. On lui amène sa fille, qui ne l'a pas revue depuis l'horrible accident; dans son bonheur, elle s'étonne de ne pas sentir les caresses attendries; inconsciente, elle est cruelle dans ses désirs et dans son étonnement, jusqu'à ce que, vaincue par la douleur, sa mère tombe tout en larmes dans ses bras, pleurant le deuil des mains maternelles.

Jamais au théâtre M. Gabriel d'Annunzio ne s'était élevé à un tragique aussi haut, à une beauté aussi humaine. Tous ses personnages aiment, souffrent, pleurent, se torturent, victimes d'une passion terrible, mais toujours idéale, pleine de splendeur. Pourtant, comme les héros de ses romans, ils portent en eux-mêmes un amour insatiable, jamais satisfait. Ils ont rêvé plus beau, plus grand que ce que la vie leur accorde, et, dans leur amour, il n'y a que des minutes de bonheur à côté de longues heures d'angoisse. Ils pourraient dire comme Georges Aurispa dans le *Triomphe de la Mort* : « *Nec sine te, nec tecum vivere possum.* » (Je ne puis vivre ni sans toi ni avec toi.)

On a accusé ces personnages d'être pourris d'esthétique. Je ne sais si, dans cette forme, le reproche est bien fondé. Il est vrai, comme nous l'indiquions plus haut, qu'ils ne séparent jamais leurs rêves d'art de leurs rêves de vie. Ils cherchent à faire entrer dans leur existence toute la somme de beauté plastique possible; ils sont plus épris d'art que de morale, de contemplation que de bonté.

Mais n'est-ce pas là une caractéristique de notre époque plus qu'une tendance particulière de l'auteur? Au lieu de tant chercher dans la vie privée de M. Gabriel d'Annunzio la solution de ce problème, n'eût-il pas mieux valu pénétrer plus intimement les causes du succès de ses livres? Il n'y a pas à se le dissimuler; lorsque des ouvrages trouvent parmi les lettrés et parmi les artistes un succès d'admiration et de sympathie psychologique aussi grand, c'est qu'il portent en eux l'expression d'une partie de nos rêves, de fragments de notre intimité.

Digitized by Google

Combien de jeunes gens n'ont pas retrouvé dans ces ouvrages des pensées tellement cachées, des sensations qu'il croyaient si personnelles à leur être, qu'ils n'avaient presque encore osé se les avouer.

L'esthétique elle-même, dans le sens où elle a été souvent reprochée aux héros de M. d'Annunzio, restera encore une caractéristique de notre époque. Tous ceux qui, il y a un siècle encore, n'eussent été que des lettrés, des amateurs éclairés protégeant les arts et les lettres, d' « honnêtes gens », comme on disait au XVII^e siècle, tous ceux-là, aujourd'hui, veulent être des artistes. Ils veulent créer aussi l'œuvre de leurs rêves; ils veulent donner une forme plastique à leurs aspirations les plus intimes, et quand l'imagination créatrice leur fait défaut, c'est leur vie elle-même qu'ils veulent marquer de cette empreinte d'art dont ils n'ont pu fixer la trace définitive dans la matière.

Ainsi entendue, cette caractéristique du personnage de M. d'Annunzio n'est qu'une preuve éclatante de leur modernisme. Ils sont l'expression exacte et nullement exagérée, du lettré, du demi-artiste, très fin et assez sensuel, tel que notre société latine contemporaine l'a fait naître. C'est pourquoi ils nous émeuvent, nous remuent si profondément; c'est pourquoi nous sentons entre eux et nous la trame soyeuse d'affinités très intimes, et c'est pourquoi aussi la caresse mystérieuse de ce drame des belles mains qu'est la *Gioconda* excitera chez les spectateurs une émotion intime et presque fraternelle.

ROBERT SAND.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LÉON SOUGUENET, *Le chemin du soleil*. (Bruxelles, H. Lamertin, 20, rue au Bois. — Paris, A. Lemoigne, 12, rue Bonaparte.)

Dans ce poème où souvent la pensée atteint à une grande hauteur, M. L. Souguenet chante son indéfectible confiance en un meilleur avenir; ses espoirs sont bandés vers l'aurore, vers la clarté, vers le soleil! Son cœur saigne en écoutant la grande voix douloureuse de l'humanité; il s'émeut au sombre *lamento* de la mer qui sanglote; il frissonne au spectacle des troupeaux qui s'effarent au seuil des abattoirs; il cherche à comprendre le geste des arbres : bref, sa sympathie s'étend sur tous les êtres et sur toutes les choses de l'univers. Et il rêve, pour l'humanité que régit la loi de la douleur, l'avènement de l'amour, le règne de la bonté.

Certes, la vie est mauvaise et M. Souguenet n'a pas la naïveté de croire qu'il est le premier à faire cette amère constatation; mais on peut la rendre bonne en lui donnant un but élevé, en lui imposant un fier et magnifique idéal. Et c'est pour cela que M. Souguenet chante la vie, malgré ses injustices et ses cruautés et les souffrances qu'elle inflige à l'homme.

Son poème est un hymne éperdu à la terre, à tout ce qui vit et respire, à l'amour qui incline à la bonté et inspire les généreuses pensées.

Un large panthéisme anime cette œuvre puissante qui se termine par la glorification du Mendiant, du vagabond que

Digitized by Google

poursuivent les chiens, de l'exilé, du « pauvre au prestige charmant qui, venu vers les siens, fut par eux méconnu ».

La forêt, la mer, le soleil inspirent tour à tour le poète, et par là M. Souguenet se rattache aux ancêtres qui n'ont pas connu le Dieu farouche de la Bible, mais qui adoraient les arbres, les flots, les astres.

***

JOACHIM GASQUET, *L'arbre et les vents*. (Paris, Félix Juven, 122, rue Réaumur, 3 fr. 50 c.)

Voici encore un livre qui proclame la beauté, la sainteté des forêts mystérieuses :

Et mon âme se mêle à la splendeur des bois.

M. Gasquet, lui aussi, cherche à comprendre « le clair geste des arbres » ; il leur demande, comme Taine en sa vieillesse, une leçon de vie. Et de cette communion de l'homme avec la nature se dégage quelque chose d'auguste et de sacré. Ne semble-t-il pas, vraiment, que l'âme païenne flotte, éparse, en ces poèmes, et que les dieux d'autrefois,

... lorsque le soir décline,
S'endorment dans les champs, descendent des collines,
Et dans le crépuscule apparaissent encore ?

Mais ce n'est pas avec les arbres seuls que converse le poète : il écoute tout ce qui sort de « la bouche invisible des choses ». Il se plaît à suivre, comme il dit,

... les métamorphoses
De la matière auguste à travers ses douleurs.
Les paroles d'amour que murmurent les fleurs,
La contemplation des antres, les cantiques
Des blés ressuscités et des chênes mystiques,
Les sanglots de la mer adorante et du soir,
Les larmes du matin sur le fleuve encor noir,
Prennent un sens sacré pour mon âme en prière
Et je me vivifie aux sources de lumière
Où boivent, près de moi, dans l'angoisse penchés,
Les arbres douloureux et les sombres rochers...

Digitized by Google

Ce livre est sorti d'une longue et enthousiaste étude des *Contemplations :* le poète nous le dit en un long poème où il célèbre la gloire de l'ancêtre :

> O Père, pas à pas j'ai suivi ton chemin,
> J'ai marché dans ton ombre en te tenant la main...

Et peut-être sent-on un peu trop l'admiration dévote, qui s'anéantit en l'adoration de son dieu, en ces poèmes ou l'on voudrait parfois une personnalité plus fortement accusée, où l'on découvre, de temps en temps, malgré soi, — car M. Gasquet est un de ces poètes qu'on aime, pour peu qu'on ait le sentiment de la nature, — un vers, une strophe qui viennent en droite ligne de Hugo.

Malgré cela, *L'arbre et les vents* révèle un poète, une âme qui communie avec l'âme universelle...

***

JEHAN MAILLART, *Yolaine.* (Mons, imprimerie L. Boland. Édition de l'*Idée libre.*)

C'est, pour le dire prosaïquement, l'histoire d'une conspiration avortée qu'on nous conte en ce drame étrange. Arvor, au lieu de tuer Coliane, l'usurpatrice, boit dans les yeux de la jeune et belle vierge le poison de l'amour. Yolaine, la fille du vaincu, l'a aimé, mais le charme de Coliane est le plus fort et il endort, à jamais, dans le cœur du fils de la farouche Olgonde, le désir de la vengeance. Coliane l'a élu et le prestige souverain de sa beauté le conquiert et désarme le bras de ses ennemis.

A la fin du drame, tandis que les fanfares « rythment de lourds et puissants chants de triomphe, au milieu des acclamations, on voit Arvor et Coliane, enlacés dans la lumière, qui descendent, sous le salut resplendissant des épées, les marches du trône ».

Ce drame, écrit en une prose constamment poétique, rappelle, par la magnificence des symboles, les premières pièces de Maeterlinck ; on y sent aussi, dirait-on, l'influence de ce

Digitized by Google

superbe écrivain qu'est Villiers de l'Isle-Adam. La trame en est quelque peu déconcertante : l'action se passe en dehors de la réalité, dans un monde de rêve, enveloppé d'énigmes et de mystère. Certaines scènes, pourtant, ont le frisson douloureux de la vie : celle, par exemple, où Arvor retrouve Yolaine, lui fait le tremblant aveu de son amour; celle aussi où, après avoir été reconquis par Coliane, il repousse l'amante désolée et la tue. Ces pages sont trempées d'humanité. Mais le drame a une allure trop uniformément poétique, et l'on se demande pourquoi les personnages ne parlent pas en vers. Il nous paraît que *Yolaine* doit être difficilement jouable...

***

GEORGE GARNIR, *La ferme aux grives*. (Paris, Ollendorf, 50, chaussée d'Antin, 3 fr. 50 c.)

Un bien beau livre et dont le titre seul vous a une bonne odeur de forêt, de prés verts, de moissons mûres.

L'auteur nous montre ici le lent travail de décomposition morale que produit, sur un enfant de la campagne, la ville avec ses tentations faciles, ses séductions mauvaises, ses fièvres malsaines. Pour ceux qui, comme Adrien Hampteau, n'offrent pas une résistance suffisante aux appels du plaisir, la ville est meurtrière; c'est une tueuse de caractères. Les forts y trempent leur énergie, les faibles se désorganisent et se détraquent.

Adrien s'imagine qu'il n'est pas fait pour la vie simple des champs, qui ramène, invariablement, à chaque saison, les mêmes travaux. Il se grise de rêves fous, se persuade qu'il va conquérir la grande ville, que la fortune et le succès vont accourir à lui, que la gloire va le baiser au front, que son nom va voler sur les lèvres des hommes. Et graduellement, il rompt avec les siens, pour se lancer à corps perdu dans le tourbillon. Il s'acoquine avec une femme indigne qui l'exploite, l'énerve, étouffe en lui jusqu'au sentiment de l'honneur. Et la corruption glisse insensiblement en ses moelles, faisant de cet homme qui eût pu vivre honoré, tranquille, heureux, dans la ferme paternelle, un lamentable raté qui roule, de degré en degré, jusque dans les bas-fonds de la noce parisienne.

Digitized by Google

L'histoire d'Adrien est profondément triste ; on la sent vraie.

Mais ce n'est pas sa seule déchéance que nous suivons avec un intérêt ému. L'auteur des *Charneux* et des *Contes à Marjolaine* est un amoureux fervent de la terre natale. La *Ferme aux Grives* nous transporte à nouveau dans le pays condrusien, dont le caractère est fait de force et de santé. On y respire une agreste odeur de terroir. Et l'auteur nous y montre, en évoquant avec netteté et précision toute une famille rurale, comment les traditions ancestrales tiennent solidement au cœur des fils de la terre. Le vieux Hampteau, surtout, le père d'Adrien, qui gouverne sa propriété avec l'autorité d'un patriarche, est dessiné avec une rare vigueur de touche, et l'on songe, en admirant la beauté de ce paysan, si fièrement campé devant nous, à ces types énergiques que Balzac a fait vivre en sa *Comédie humaine*.

L'existence, toute de travail honnête et de santé morale, qu'on mène à Juseret, dans cette vieille et accueillante maison de la Grivelette, forme un éloquent contraste avec la vie surchauffée, faite de satisfactions artificielles, de compromissions lâches et de rancœurs, où sed ébat, torturé de remords et d'affolantes visions du village natal, Adrien, le pauvre déraciné.

Là est la grande beauté de ce livre ; là aussi est sa philosophie. Adrien le comprend enfin, mais trop tard, quand il revient au pays, pour mourir, comme la bête blessée qui court se cacher dans les herbes natales, dans le fourré où elle a grandi.

Rien n'est bon que ce qui découle des sources vives de la race, des sources où la vie des ancêtres s'abreuva ; rien n'est bon que les émotions qui plongent directement dans notre cœur leurs profondes et délicates racines... Il ne faut point se dégager de sa destinée, s'affranchir de la tradition, nier la joie unique du Devoir, qui n'est que la notion raisonnée du Travail ! Il faut, en un mot, vivre selon les lois sereines de l'honnêteté, avec les tendresses simples des plantes et des animaux, savoir s'accoutumer à un destin borné et se satisfaire du bonheur tranquille et digne de la besogne bien faite. Et si l'on veut des fleurs sur la route de la vie — cette route qui part d'un pays inconnu pour aboutir à un pays inconnu —, il faut que ce soient non pas des fleurs en papier, mais de vraies fleurs, des fleurs poussées dans le vent et le soleil, des fleurs parfumées et vivantes...

Digitized by Google

Nous sommes heureux de saluer la seconde édition — un événement pour un livre belge! — de la *Ferme aux Grives.*

Ce roman a une haute valeur d'art — il est bien composé et bien écrit et ses paysages expriment, si bien! le charme puissant et doux des tranquilles vallées du Condroz — et, ce qui ne gâte rien, sa valeur morale n'est pas moindre.

***

LÉOPOLD COUROUBLE, *La famille Kaekebrouck. — Pauline Platbrood.* (Bruxelles, P. Lacomblez, rue des Paroissiens, 31. Le vol. 3 fr. 50 c.)

De jolis tableaux de mœurs, bien bruxelloises, se déroulent en ces deux volumes. On y voit des familles de bons *Brusseler*, les Keuterings, les Mosselman, les Posenaer, les Kaekebrouck, les Platbrood, d'autres encore, dont M. Courouble a noté, avec une fidélité amusante, les façons de parler, les habitudes, les gestes. Rien de plus savoureux que le langage de ces braves gens du « bas de la ville », poêliers, serruriers, anciens droguistes, commerçants retraités — après fortune faite — qui parlent français... à se tordre. Cependant, il faut savoir gré à M. Courouble de ne pas en avoir fait de grosses caricatures. Ses types sont vivants et naturels. Certes, leur idéal ne va guère au delà d'une plantureuse noce, arrosée de brune ou de gueuse, leurs façons ne sont pas toujours marquées au coin d'une élégance rare et l'on voit bien qu'ils n'ont pas été élevés sur des genoux de duchesse. Mais ils ne sont pas vulgaires à dessein et ils ne parlent pas tout le temps comme Bazoef. Ils ne sont pas « faiseurs d'embarras » et aiment, comme tout bon bourgeois, à débiter en compagnie, après boire surtout, d'épaisses gaillardises, des « causes » un peu rabelaisiennes.

Il y a des pages charmantes, en ces deux ouvrages, et pleines d'une ironie qui n'a rien de méchant. On sent que M. Courouble, tout en s'amusant à observer leurs tics et leurs travers, ne déteste pas ces bonshommes, en qui se reflète

Digitized by Google

naïvement, et sans qu'ils songent le moins du monde à s'en cacher, l'âme bruxelloise.

Certaines scènes sont d'un comique irrésistible : le bal de la Grande Harmonie, une villégiature à Heyst, la noce de Van Poppel, etc. (*La famille Kaekebroeck*), la représentation de *Louise* à la Monnaie, le dîner chez M. Platbrood à l'occasion de sa nomination de major de la garde civique (*Pauline Platbrood*).

D'autres ont un charme attendrissant; d'autres, enfin, sont réellement émouvantes : le désespoir des deux amoureux, François le plombier et Pauline Platbrood, « la petite Iphigénie de la rue des Chartreux », la mort du vieux Cappellemans dont François, son fils, ferme lui-même le cercueil, d'autres encore.

Le biographe des Kaekebroeck et des Platbrood tient là une heureuse veine. A quand les noces d'or de M. et Mme Van Poppel?

***

GEORGES ART, *Les émotions d'un gratte-papier*. (Paris, Revue : *Les idées et les livres*, 83, rue des Saints-Pères. 3 fr. 50 c.)

Ceci est, pensons-nous, le premier livre de M. G. Art. Il n'y paraît guère. Et l'on y goûte une aisance, une franchise d'allure tout à fait désinvolte.

Le conteur nous montre un jeune homme qui, ses études terminées, quitte le rang de sa propre volonté, épris d'un rêve de gloire, d'indépendance, de bonheur, qu'il compte réaliser avec ses seules ressources de talent et d'énergie. Il lui en faut, du caractère, pour monter et descendre l'escalier de l'étranger, comme dit Dante, pour faire tous les métiers auquel il se condamne. Pour conter ces aventures d'un « prolétaire intellectuel », l'auteur ne prend pas le ton tragique : il n'a pas prétendu faire de son héros un sombre révolté, un Jacques Vingtras qui déclame contre la société des tirades amères. Ce qui fait l'originalité de son livre, c'est que le « gratte-papier » garde sa bonne humeur dans les situations les plus

Digitized by Google

décourageantes. Il prend la vie comme elle est; il a accepté, sans rechigner, l'existence de batteur d'estrade dans les pampas européennes, c'est-à-dire dans les caves d'imprimerie, ou là-haut, dans des cages de verre, où il faut lire « du plomb » sens dessus dessous. Aujourd'hui sans le sou, demain de l'argent plein la bourse, il va, vient; glisse, se relève; grimpe, fait le plongeon. Cela ne manque pas de variété et cela permet à M. G. Art de nous introduire dans les milieux les plus différents.

Ici, c'est un bureau de petite revue, là l'imprimerie Vignon, et puis l'imprimerie Devorre, et surtout la boutique Roquès, éditeur de livres pieux, un vilain sire! Il nous fait connaître Boby, qui trouve que le métier d'auteur gai n'est pas toujours drôle et toute une ribambelle de directeurs, de patrons, de protes, de typos, défile ainsi devant nous. Tout cela est brossé avec beaucoup de verve, d'humour, de fine et douce ironie. Le trait est net et franc et l'on voit que la main n'a pas hésité. Il y a encore — et l'on nous en voudrait de l'oublier — le ménage Bonnamour. C'est peint, cela vit! Ces braves petits bourgeois, tout simples et tout ronds, sont un peu les anges gardiens du gratte-papier. L'auteur a décrit, avec une sympathie que nous éprouvons à notre tour, cet intérieur charmant et affectueux, où le petit gratte-papier est toujours sûr de trouver, pour son cœur triste et ses membres endoloris, un chaud abri.

M. G. Art est un ironiste, mais il sait être tendre à l'occasion. Et cela donne à son livre, écrit de bonne encre et d'une plume bien française — l'auteur est un Belge! — gaie et spirituelle, un caractère particulièrement savoureux.

***

GASTON DONNET, *En Chine*, 1900-1901. (Paris, Ollendorff. 3 fr. 50 c.)

Au moment où l'insurrection des Boxers battait son plein, plusieurs journaux envoyèrent là-bas de hardis reporters. Le *Temps* chargea M. G. Donnet d'aller au Pays jaune prendre des notes et d'en rapporter un livre. C'est ce livre qui a paru

Digitized by Google

chez Ollendorff sous le titre : *En Chine*. Il semble, en le lisant, qu'on assiste à la sanglante et extraordinaire tragédie chinoise, à laquelle huit armées alliées ont pris part. Les descriptions sont d'un rendu, d'un relief parfois saisissant : coins de mœurs et de paysages, études politiques, sociales, artistiques, récits de batailles, portraits, interviews, il y a de tout dans ce livre. Et l'on a, par moments, la sensation de contempler des photographies animées : c'est comme si la Chine cinématographiée passait, en larges tableaux vivants, devant nos yeux. Veut-on, pour en juger, une description de la rue des Nations étrangères, où s'est passée, comme on sait, toute la tragédie du siège?

... Vous dire que cette rue des Nations, sur presque toute sa longueur, n'est qu'un lamento de pierres, de poutres enchevêtrées, carbonisées, de fers tordus par les flammes?... Dire qu'à chaque pas, vous êtes encore arrêté par des barricades, des tranchées de mines! Dire que ce sol est tellement bouleversé, couturé, crevassé, qu'on le croirait vomi de quelque volcan! Dire l'horreur de cette vision, de ce spectre de guerre, et la colère qui monte en face de notre pauvre légation de France, dont il ne reste que la chancellerie et la chapelle, éborgnée par deux boulets!... Et la douane brûlée, la Banque russo-chinoise, la Banque nationale, les trois églises catholiques, l'hôpital français, brûlés; les missions américaines et russes, brûlées! Il y a de grands trous qui baillent aux bords des rues, des collines de décombres qui s'entassent, des cadavres qui pourrissent et que les chiens et les corbeaux se disputent...

... Dire l'abandon, l'agonie, la mort de toutes ces choses, les maisons éventrées, les hautes portes décapitées!...

M. Donnet n'a pas seulement un brillant talent d'écrivain qui sait peindre, en style pittoresque, les horreurs qu'il a vues; il a également, sur la politique, des aperçus fort originaux qui donnent à son livre une réelle profondeur. Les lecteurs les plus divers y trouveront amusement et profit.

***

JEAN DARDENNE, *Le progrès*. (Bruxelles, Lebègue et Cie, 2 fr. 50 c.)

Livre excellent à mettre entre les mains de la jeunesse.

Digitized by Google

L'auteur y décrit les progrès que l'homme a réalisés dans tous les domaines grâce aux conquêtes de la science. L'ouvrage est composé de morceaux détachés, empruntés aux meilleurs auteurs et groupés avec art, de façon à montrer les perfectionnements apportés à l'industrie.

Nous voyons ainsi les origines et les développements de l'imprimerie, de l'éclairage, les divers systèmes de locomotion, les multiples applications de l'électricité : paratonnerre, télégraphe, téléphone, etc.; les industries du fer, les merveilles du microscope, les grands travaux du siècle.

C'est comme le bilan des grandes inventions et découvertes qui ont illustré l'humanité.

Un tel livre devrait être répandu à profusion dans les écoles et dans les bibliothèques populaires; car il glorifie l'effort constant, jamais las, de l'humanité vers le mieux.

***

GUSTAVE BILLE, *Les hommes et les choses*. (Bruxelles, Lebègue et Cie, in-8°, 512 pages, 3 fr. 50 c.)

Nombreux sont les recueils de dissertations : bien peu ont une valeur réelle et se recommandent par leur utilité pratique. Il serait difficile, pensons-nous, et injuste d'adresser le même reproche au livre de M. Bille. Ses dissertations sont nombreuses, variées, traitant des questions les plus diverses, et dans une forme toujours appropriée au sujet. Car ce qui fait la nouveauté de ce recueil, c'est ce que ce n'est pas une simple compilation de titres, de pensées, de maximes ou une suite de plans plus ou moins complets, matière à travailler par l'élève; l'auteur s'est donné la peine de développer lui-même les quatre-vingt-trois dissertations dont se compose son ouvrage. Voilà qui est admirable et dont on ne saurait trop le louer! On ne s'imagine pas, en effet, quel courage il faut pour s'atteler à pareille besogne. Aussi les professeurs doivent-ils remercier M. Bille de leur avoir épargné, au moins pour quatre-vingt-trois sujets, cette fastidieuse corvée. Ils pourront lire ces développements à leurs élèves, non certes comme des modèles par-

Digitized by Google

faits, mais pour les rapprocher des copies des jeunes gens, si souvent banales, vides d'idées et lourdes de phrases quelconques : l'abondance stérile dont parle le vieux Boileau.

Pour donner à son livre une plus grande valeur pédagogique, M. Bille aurait pu faire précéder chacune de ces dissertations d'un plan bien net. Ceci n'est pas une critique, mais une idée que nous lui soumettons. Peut-être quelques-uns de ses développements sont-ils un peu longs et gagneraient à être pressés davantage? Rien d'agaçant dans des travaux de ce genre, comme le délayage, une verbeuse prolixité.

Il est vrai que cela n'empêchera pas ce recueil de rendre les plus grands services et, à ce titre, nous le recommandons chaudement.

J. V.

Memento. — Il nous reste trop peu de place pour parler de deux romans russes, parus chez Ollendorff. Nous nous bornerons à les signaler.

La princesse Lina, par B.-M. Makévitch, traduit par Léon Goldschmann et Ernest Joubert. C'est le premier ouvrage de cet écrivain qu'on ait traduit en français. L'intrigue en est des plus attachantes. Au centre rayonne la princesse Lina, exquise et pure jeune fille qu'un amour trop fort ploie et brise.

Les Trois, par Maxime Gorki, traduit du russe par Henry Martel. Œuvre d'un réalisme saisissant où le poète des vagabonds a fait preuve d'une observation aiguë, mais trempée de pitié. Gorki pénètre sans effort, dirait-on, les âmes compliquées du peuple des rues, de ces pauvres diables qui trouvent partout, comme il dit, des murs sur leur chemin. La vie les étonne, les offense et ils en agitent sans cesse, en faisant de douloureux retours sur eux-mêmes, l'angoissante énigme. Roman à lire et qui intéresse à cause des mœurs étranges qu'elles révèlent et de la vie intense que l'auteur a su donner à ses personnages.

J. V.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

Les événements d'avril sont déjà si loin de nous, chassés de la mémoire par des tragédies bien plus effroyables — la destruction de Saint-Pierre de la Martinique, par exemple — qu'on en vient à se demander si la portée n'en a pas été exagérée à dessein, comme à dessein aussi semblait être faite telle manifestation brutale et stupide de l'agitation anarchiste, qui ne pouvait qu'apeurer et pousser à la réaction et à la répression.

Quoi qu'il en soit, il est hors conteste que la partie a été perdue par le P. O., vilain joueur, et gagnée par le gouvernement. Le libéralisme n'avait ni à gagner, ni à risquer quoi que ce fût, et si j'excepte un appel à la dissolution qui a été un moment dans les vœux de nous tous, il a gardé une très sage expectative, dont on lui tiendra compte le 25 mai.

Pour le parti socialiste, il est vraisemblable qu'il subira, dans les collèges urbains, un recul compensé par son gain dans les parties industrielles du pays. L'ouvrier qui a chômé et tapagé, il y a un mois, n'est pas rentré de bonne grâce à la mine ou à l'usine; il a pesté contre les agitateurs, qui, après avoir déchaîné la tempête, s'empressaient de recommander le calme d'abord, l'apaisement complet, ensuite. Il n'a pas démêlé les raisons de cette volte-face, raisons avouées pourtant par le *Peuple*, et dont la meilleure était que la grève générale, mal engagée, allait faire long feu. Mais il n'en est pas moins sûr que cet ouvrier ne votera ni pour les libéraux, ni pour les catholiques, c'est-à-dire pour les partis de conservation sociale.

Digitized by Google

Et, à ce propos, il est un fait que vous avez observé comme moi et qui n'est pas indifférent à la psychologie de nos masses électorales, composées d'illettrés et d'impulsifs.

Le catholicisme a sous sa férule le paysan; le libéralisme exerce surtout son influence économique et politique dans les pays d'industrie. Or, il n'a su, sauf de rares exceptions, détacher jusqu'ici du bloc socialiste aucun des serviteurs qu'il emploie, nourrit et associe à son œuvre, parfois à ses bénéfices, souvent à ses institutions patronales, tandis que le catholicisme dispose du paysan comme de sa chose et escompte, fort tranquillement, le suffrage de cet esclave, toujours attaché à la glèbe, malgré 1789 et 1830.

D'où provient cette contradiction?

Simplement de ce que le paysan est plus dépendant que l'ouvrier industriel, gueux, mais libre, libre de mentalité, tandis que la sujétion du pacant est à la fois morale et physique. L'émancipation plus complète du travailleur de Liége ou de Charleroi lui a donné une conscience de classe, qui manque encore à son frère du village campinois, ou même hesbignon. Ce frère n'est pas mûr pour la propagande rouge, mais il arrivera, peu à peu, que la démocratie chrétienne — celle de M. Van Brussel ou de M. Kurth ou de M. Daens, n'importe — le convaincra des chances qu'il a, en se révoltant, d'améliorer son sort matériel sans compromettre ses destinées religieuses, et le jour où cette conviction sera faite en lui, les idées de réforme sociale auront gagné de plus farouches et de plus tenaces adeptes que ceux de maintenant. En France, où le paysan est voltairien et conservateur, il en va différemment; les intérêts sont opposés (malgré les prêches de M. Jaurès, qui se dit partisan de la petite propriété) à la suppression de l'héritage, à la reconstitution du domaine commun, aux obligations légales, bref à toutes les thèses essentielles du marxisme. Et voilà pourquoi tout changement politique est plus difficile en France que chez nous; car les éléments conservateurs y sont autrement nombreux, conscients et tôt coalisés contre une innovation, où ils flairent une entaille à leurs privilèges. Et comme la résistance y est plus âpre, l'assaut y devient plus

Digitized by Google

violent et on finit en révolution ce que nous arrangeons, depuis soixante-douze ans, à l'amiable, le plus fort étant toujours, chez nous, à la fin des fins, celui qui a besoin et envie du changement. C'est peut-être une des causes de l'échec de la dernière échauffourée bruxelloise, et c'est pourquoi elle aura tout de même servi à quelque chose à ses fauteurs.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les livres. — Gustave Abel. *Le labeur de la prose*, avec une préface par Camille Lemonnier. Paris, Stock, in-12. Voilà un livre dont l'intérêt est immédiat, nouveau et durable. On a tant et tant écrit sur les littérateurs de ce temps, et de tous les temps, qu'il est devenu fastidieux de nous entretenir encore de leurs personnes, et malaisé d'ajouter quelque chose à ce qu'on sait déjà de leurs écrits.

Pourtant, il restait un détail de leur personnalité à mettre en relief, détail essentiel, il est vrai, et c'est l'élaboration de leurs œuvres, c'est la façon dont elles ont été composées, les circonstances de temps et de lieu, les circonstances plus directement déterminantes de l'ambiance, du tempérament, de la méthode de travail, etc. M. Abel s'est attaché à cela, et rien qu'à cela, et il a su être original. Il n'a pas eu l'ambition fâcheuse de nous apporter une doctrine nouvelle sur l'élaboration des ouvrages de l'esprit, quoique après Wundt, Hirth, Arréat, Mabilleau et d'autres, il reste beaucoup à gloser là-dessus. Non, il a fait une très ample cueillette dans les mémoires, les journaux et les correspondances d'écrivains, il a classé ses notes avec intelligence et goût, et il nous a fait assister au *labeur* préparatoire de Balzac, de Flaubert, des Goncourt et de vingt autres, à toutes les péripéties du drame qui se joue d'abord sous un crâne, puis sur une table de travail où le premier jet, les retouches, les épreuves sont, pour l'homme de lettres, comme les stations d'un calvaire le menant à ce bon à tirer, qui est l'amarre coupée entre son livre et lui. C'est captivant, varié, inédit, et la préface de Camille Lemonnier, si elle ajoute peu, ne gâte rien. W.

*

Nous avons reçu le *Recensement général des industries et des métiers*, exposé général des méthodes et des résultats. (Bruxelles, Weissenbruch, 1902.) Ce beau travail, dû à notre collaborateur M. Waxweiler, comporte 444 pages in-4°; c'est dire quelle importance il a,

Digitized by Google

puisqu'il résume la gigantesque enquête, entreprise sous la direction du savant économiste, par l'Office du travail. Ce volume de synthèse débute (1-135) par un chapitre sur l'organisation du recensement, un deuxième sur la revision des documents, un troisième, sur la présentation des résultats et un quatrième et dernier, d'ordre plus strictement bibliographique. On y reviendra dans notre *Chronique sociale*.

*

Un autre collaborateur de la *Revue* est M. Pergameni, dont l'*Histoire moderne* (Bruxelles, Lebègue, in-18) est un sommaire habile et savoureux, qui rendra de grands services aux élèves de nos candidatures en philosophie. Car ils y trouveront une disposition heureuse des matières, de la clarté et de la solidité, des renseignements bibliographiques très abondants et, par-dessus tout, une conception élevée et généreuse de l'histoire, que l'introduction nous révèle déjà. En somme, un memento intelligent et commode.

*

La France au milieu de XVII^e siècle, d'après la correspondance de Gui Patin. Extraits publiés par Armand Brette, et une introduction par Edme Champion. A. Colin, Paris.

Les lettres du médecin Gui Patin eurent longtemps auprès de nos pères un succès d'esprit et de curiosité, justifié par les détails très intéressants et très bien contés qu'il nous donne sur les événements de son temps et les innombrables nouvelles qui lui parvenaient de toutes parts.

C'est la partie vivante de ces lettres que M. Brette a entrepris de faire connaître au grand public, celle qui se rapporte aux événement et aux personnages historiques, celle qui nous fait voir dans leur allure quotidienne, ou dans leurs traits caractéristiques, la vie et les mœurs d'une époque intéressante et curieuse entre toutes.

M. Edme Champion a mis en lumière, dans une remarquable introduction, l'originalité si savoureuse et si franche de Gui Patin, son extraordinaire information, et la valeur de son témoignage pour qui sait faire la part de ses préjugés et de son humeur.

*

Il nous reste juste assez de temps et de place pour signaler deux livres très importants pour l'histoire politique de notre pays. C'est d'abord la thèse de M. Michel Huisman, *La Belgique commerciale sous l'empereur Charles VI. La compagnie d'Ostende.* Bruxelles et Paris, in-8°. Il en sera fait une analyse détaillée dans un prochain cahier de la Revue. C'est ensuite un gros livre de M. René Dollot sur *Les Origines*

Digitized by Google

de la neutralité de la Belgique et le système de la barrière, avec préface de M. Émile Bourgeois. Paris, Alcan, in-8°.

Comme le préfacier le précise encore, M. Dollot a essayé de montrer que la Belgique était le produit normal et rationnel d'une longue évolution historique ; pour cela, il n'a pas reculé devant la tâche, que lui imposait son étude, de retracer brièvement le passé des provinces belges et d'examiner méthodiquement les compétitions de la France, de la Hollande, de l'Autriche et de l'Angleterre sur les Pays-Bas catholiques. Il a tout particulièrement insisté sur les projets de Richelieu, qui, assez fort pour imposer un partage de ceux-ci, préféra l'établissement entre la France et la République des Provinces-Unies d'un état intermédiaire neutre ; si ses plans avaient abouti, la Belgique, telle qu'elle a été organisée en 1830, eût été constituée dès 1635. M. Dollot montre ensuite comment, abandonnée par Mazarin qui préférait une politique annexioniste, la politique de Richelieu fut reprise par Jean de Witt. Après la mort de celui-ci, nous voyons le système de la barrière, déjà appliqué sur le Rhin par les Provinces-Unies, se substituer au système de la neutralité et déterminer la conduite des Hollandais à Nimègue ; il inspire leur politique jusqu'à son complet établissement en 1715 et 1718, époque à laquelle nous assistons à un retour offensif, mais trop tardif des projets de neutralité. La barrière, qui consistait, on le sait, en une ligne de places fortes situées dans les Pays-Bas autrichiens et occupées par les Hollandais dans le but de se prémunir contre les attaques de la France, ne résista pas mieux aux attaques de Maurice de Saxe qu'elle l'avait jadis fait lors de la campagne de 1672. Effacée du droit des gens par Joseph II, les alliés la reconstituent à la fin des longues guerres de la révolution et de l'empire, à l'origine desquelles apparaît, de même qu'à l'origine de la guerre de succession d'Espagne et comme leur cause profonde, la question belge. Rétablie en 1814, la barrière est complètement organisée en 1818 ; elle s'effondre en 1830 en même temps que le royaume des Pays-Bas. M. Dollot s'arrête à cette date et dans une brève conclusion, passant en revue les diverses solutions que l'Europe s'est efforcée de donner depuis deux siècles à la question belge, montre que celle adoptée au début de la monarchie de juillet essentiellement favorable à la paix générale, a été également avantageuse aux populations des anciens Pays-Bas.

Digitized by Google

UNE ENQUÊTE

SUR

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN

EN BELGIQUE.

Il y a quelques mois, la *Revue de Belgique* a adressé aux membres du Parlement, aux professeurs de nos universités, de nos athénées et des collèges communaux, une lettre-circulaire ainsi conçue :

MONSIEUR,

Vous savez que le Congrès de l'enseignement moyen a consacré, en septembre dernier, une partie de ses séances à la discussion d'une réforme fondamentale des études secondaires. Cette réforme, outre un intérêt pédagogique direct, offre un intérêt social indirect, dont il nous paraît que les hommes politiques et les hommes d'enseignement ne peuvent, ni les uns ni les autres, se désintéresser. Bientôt les conseils académiques de nos universités seront, assurent les journaux, consultés sur cet objet par M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, et il est dans les probabilités de l'avenir qu'un projet de loi sera déposé à la suite de cette consultation.

La *Revue de Belgique* a donc jugé le moment opportun pour continuer et compléter dans la presse l'œuvre du Congrès. Elle a résolu d'ouvrir une enquête impartiale sur les points suivants :

1° Y a-t-il lieu de modifier le programme actuel des études moyennes et comment?

2° Que ce programme soit maintenu ou non tel qu'il est, y a-t-il encore une sérieuse utilité à exiger un certificat d'humanités

Digitized by Google

anciennes complètes des jeunes gens, qui se destinent à la plupart des carrières libérales?

3° Si l'on admet que la proportion d'importance concédée aux langues et aux littératures anciennes, dans les programmes des athénées et collèges, est trop considérable, comment croyez-vous qu'il conviendrait de la réduire? Êtes-vous, notamment, partisan de la suppression du grec? L'êtes-vous de la réduction des études latines à quatre années? Croyez-vous qu'il convienne de restituer à la langue maternelle le temps d'études devenu disponible ou une part de ce temps et, en ce cas, quelles sont les modifications que devrait subir le programme actuel? Le renforcement des études dites modernes, devrait-il, d'après vous, se faire dans le sens scientifique (sciences et mathématiques) ou dans le sens des langues vivantes et de leurs littératures?

4° Subsidiairement, quel est votre sentiment sur la part qu'il convient d'attribuer à l'étude des classiques chrétiens dans l'enseignement du grec et du latin?

Les réponses ont été nombreuses, et, pour la plupart, explicites. Les parlementaires se sont montrés seuls d'un réservé qui n'est pas fait pour surprendre. La question des études secondaires est avant tout une question technique, et ce serait trop demander à des sénateurs et à des députés que d'attendre d'eux la compétence particulière que suppose la solution du problème de l'enseignement moyen. Au lieu de déverser des lumières, il est juste et naturel qu'ils en attendent et en reçoivent d'autre part. Si la loi de 1890 sur l'enseignement supérieur a donné partiellement satisfaction aux universitaires belges, c'est qu'elle émane partiellement de leurs initiatives. Et il en sera de même, sous peine de maldonne, de la future loi belge sur l'enseignement moyen.

Nous avons rangé à part les lettres que nous ont écrites les professeurs d'athénée et de collège et celles que nous devons à des professeurs de nos universités. Malgré que l'intérêt en cause soit commun aux uns et aux autres, il y a de bonnes raisons pour que les mêmes conclusions ne soient pas formulées des deux parts. Il faut observer, en effet : 1° qu'une portion considérable des collégiens ne

Digitized by Google

sont pas destinés à franchir le seuil de l'université, soit parce que leurs parents l'entendent ainsi, soit parce que le médiocre succès de leurs études les en empêche; 2° qu'il existe entre la conception fondamentale des études moyennes et celle des études supérieures des différences essentielles, tenant non seulement à l'âge des élèves et au programme de cours, mais aussi aux méthodes employées, à l'esprit des maîtres, etc. On s'apercevra, d'ailleurs, de ces différences à la simple lecture des consultations que nous avons recueillies.

A cette subdivision nous avons cru bon, pour la clarté, d'en ajouter une autre. Nous avons préféré grouper les avis suivant un ordre systématique, au lieu de les reproduire, totalement ou en extraits, dans une succession basée sur l'alphabet ou sur toute autre convention de pure extériorité. Ainsi chacun pourra se convaincre tout de suite des préférences de nos principaux correspondants et des motifs valables de ces préférences.

Toutefois, pour ne pas devoir multiplier les subdivisions à l'infini et adopter autant d'intitulés qu'il y a d'avis exprimés, force était de s'en tenir à des points de vue généraux, sans distinguer, dans le détail, entre les modalités qui rallient tel ou tel professeur. On trouvera donc, pour chaque degré d'enseignement, en première ligne la thèse des partisans d'un *statu quo* relatif, c'est-à-dire du maintien, à titre privilégié, de l'enseignement classique; en seconde ligne, les vues réformatrices des « modernistes », lesquels ne sont point d'accord, il s'en faut, sur tous les points de cette réorganisation des études sur un plan nouveau.

Cependant en n'établissant que deux catégories, on risquait de verser dans une erreur pire que la confusion qui aurait résulté d'un sectionnement à l'infini. Les questions posées sont les unes d'ordre pédagogique, les autres d'ordre administratif. On peut fort bien admettre que le certificat d'études gréco-latines constitue une barrière inutile ou vaine au seuil de l'université, tout en se ran-

Digitized by Google

geant parmi ceux qui estiment que le grec et le latin doivent être enseignés au collège. Et c'est pourquoi, à côté des partisans intraitables du *statu quo* (ou d'un régime faiblement modifié), après avoir groupé les adversaires du privilège gréco-latin, nous avons dû établir une distinction entre les « modernistes » et les « classiques », entre ceux qui ne veulent plus du grec ni du latin et ceux qui en veulent encore, soit qu'ils consentent à sacrifier le grec, soit qu'ils réclament pour lui une part dans les programmes de l'avenir.

En procédant de la sorte, nous nous sommes inspiré des récentes publications auxquelles a donné lieu l'enquête parlementaire française sur la réforme de l'enseignement secondaire. On sait que cette enquête a été menée avec une ampleur et un sérieux, dont il y avait tout profit pour notre gouvernement à s'inspirer à son tour. Du 17 janvier au 29 mars 1899, la commission parlementaire, qui siégeait à Paris, a reçu 196 dépositions, parmi lesquelles il en est qui constituent de véritables mémoires (1). Ces dépositions sont dues à des membres de l'Institut, à des universitaires de tout grade, à des professeurs de l'enseignement confessionnel et à des membres du clergé, depuis Mgr Mathieu jusqu'au père Didon, enfin à des représentants des chambres de commerce et des sociétés d'agriculture, bref à des hommes qui, dans tous les

(1) Parmi les volumes de tout format qui ont été publiés à cette occasion, et sur ce thème surabondant, il nous plaît d'en signaler trois, qu'on lira en Belgique avec instruction, bien qu'ils ne se ressemblent guère. En première ligne, signalons le brillant exposé personnel de M. G. Lanson, *L'université et la société moderne* (Paris, Colin, in-12), si riche en vues originales et si spirituel de forme. La belle introduction du président de la commission d'enquête, M. Alexandre Ribot, a été réimprimée avec quelques-unes des dépositions, classées parmi les plus notables, sous ce titre : *La réforme de l'enseignement secondaire* (Paris, Colin, in-12). Enfin, dans un livre où il y a de l'humour, du paradoxe et aussi de bonnes vérités et de solides pensées, M. Couyba a inséré et commenté les passages saillants d'un certain nombre de dépositions (*Classiques et modernes*, Paris, Flammarion, in-12). Le texte de l'enquête forme deux in-4° à deux colonnes; il a été republié à bas prix par l'imprimerie du *Journal officiel* français.

Digitized by Google

domaines de l'activité sociale, occupent une place méritée par leur savoir et leur expérience. Il n'est pas de referendum comparable à celui-là, et notre ambition la plus haute eût été de provoquer un mouvement d'opinion analogue, en Belgique, si les moyens d'action officiels, autant que la place, ne nous avaient malheureusement fait défaut.

Dans une sphère plus étroite et, par conséquent plus modeste, nous croyons pourtant avoir rendu un réel service à l'enseignement belge, en entreprenant la consultation partielle qui, on le verra bientôt, a permis à un assez grand nombre de nos professeurs — à la quasi totalité de ceux qui ont des vues personnelles sur ce brûlant sujet — de dire toute leur pensée aussi librement qu'il convenait.

Nous n'avons apporté à l'expression de cette pensée qu'une seule restriction, et elle ne touche pas au fond des choses. Certains correspondants ont été très brefs; d'autres nous ont adressé de véritables dissertations, dont l'intérêt est incontestable, mais que nous ne pouvions publier *in extenso* dans la *Revue* sans prolonger indéfiniment notre enquête et égarer l'attention du lecteur. Nous avons, en ce cas, reproduit les passages essentiels et résumé soigneusement les passages omis. Enfin, quand il y avait double emploi manifeste, nous avons pris sur nous de ne pas reproduire l'opinion qui nous semblait le moins heureusement raisonnée. Notre but, en somme, était moins de faire entendre toutes les voix que tous les sons; après un premier triage, résultant du silence d'une partie des intéressés, il se légitimait d'en opérer un autre, commandé par l'intérêt supérieur du sujet.

Digitized by Google

LES PROFESSEURS D'UNIVERSITÉ.

POUR LE « STATU QUO ».

Parmi nos universitaires, comme il fallait s'y attendre, ce sont surtout les professeurs des facultés de philosophie et lettres qui ont opiné. Ceux-là ont, sur le maintien du régime actuel, des vues plus précises, car au lieu de n'envisager que les résultats souvent problématiques de ce régime chez les jeunes gens âgés de dix-huit à vingt ans, inscrits dans les facultés des sciences, ou chez ceux qui, plus tard, encore, suivent les cours des facultés de médecine ou des facultés techniques, ils ont, pour la plupart, enseigné ou vu enseigner dans nos athénées le grec et le latin; ils n'ont cessé, même à l'université, d'être directement ou indirectement associés à l'étude de ces langues.

En vertu d'une sorte de *consensus,* qui équivaut, croirait-on, à un aveu de leur prochaine défaite, aucun des professeurs de grec, ni à Liége, ni à Gand, ni à Bruxelles, ni à Louvain, n'a cru devoir défendre le privilège de cette langue — privilège non moins gravement compromis en France que chez nous (1). Parmi les latinistes, M. WALTZING de Liége s'est également tu, s'en référant sans doute à des articles du *Patriote* (2) et d'autres journaux, où il s'est prononcé en faveur de l'introduction des « classiques chrétiens » dans l'enseignement secondaire. M. PAUL THOMAS, le distingué latiniste de Gand, s'est rangé courageusement parmi les réformateurs, et l'on verra bientôt qu'il irait, lui si bon juge, très loin dans la voie des con-

(1) Voyez notamment LANSON, *op. cit.*, p. 42; COUYBA, p. 22 et 97, où sont reproduites les opinions de MM. Brunot, Gaston Paris, Bérard, Jaurès et d'autres « humanistes ». Il faut mentionner toutefois, chez nous, l'étude apologétique publiée par M. Bidez dans la *Revue de l'Instruction publique.*

(2) Voyez la petite brochure reproduisant un de ces articles et intitulée : *La rénovation des humanités gréco-latines et les classiques chrétiens*, 2e édition, Bruxelles, Schepens et Cie, 1901.

Digitized by Google

cessions. En revanche, son collègue gantois, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, M. DE CEULENEER, n'est disposé à rien concéder; après avoir exposé sur les classiques chrétiens des vues qui trouveront place ailleurs, il poursuit en ces termes.

La question primordiale à discuter est celle des humanités. De la solution qu'on y donne dépend nécessairement la solution de toutes les autres.

Si l'on n'a égard qu'au *côté directement utilitaire* des études moyennes, le programme actuel doit subir nécessairement de notables modifications. Mais je ne saurais partager cette manière de voir.

Notre organisation actuelle répond à tous les besoins, à toutes les nécessités. Les enfants qui ne peuvent consacrer que peu d'années aux études moyennes, obligés qu'ils sont de se créer bien vite des ressources dans le petit commerce ou dans les emplois inférieurs, reçoivent dans les écoles moyennes, surtout depuis leur réorganisation, une instruction suffisante et peuvent y acquérir toutes les connaissances qui leur seront nécessaires ou utiles dans leur future carrière. D'autres ont le bonheur de pouvoir faire des humanités complètes.

Si les parents estiment que des études *directement utilitaires et pratiques* sont les plus favorables pour l'avenir de leurs enfants, ils peuvent, à leur choix, leur faire suivre les cours des humanités modernes ou des humanités latines. Mais, à côté de ces sections existent les humanités véritables, les gréco-latines, par lesquelles on ne saurait avoir en vue un résultat *directement* utilitaire. Celles-ci sont réservées à l'élite de la jeunesse, élite soit par l'intelligence, soit par la situation de fortune. Leur but est avant tout de développer normalement l'intelligence du jeune homme, de telle manière qu'arrivé à la fin de ses études moyennes, il soit apte à embrasser n'importe quelle carrière.

Pour atteindre ce résultat, pour obtenir ce développement, l'étude du grec, du latin et des mathématiques constitue encore la meilleure gymnastique intellectuelle que l'on ait trouvée jusqu'ici, et l'on ne saurait y suppléer ni par l'étude des langues modernes, ni par celle des sciences naturelles.

Lorsqu'un père de famille est suffisamment fortuné pour pouvoir accorder à son fils une liberté complète pour le choix d'une carrière, il y a une obligation morale pour lui, bien entendu si l'enfant est suffisamment intelligent, de lui faire faire les humanités gréco-latines. La raison en est évidente. Au moment où l'enfant commence ses études moyennes, le père ne saurait connaître les goûts, les

Digitized by Google

dispositions spéciales qu'aura son fils lorsqu'il aura atteint sa dix-septième ou sa dix-huitième année. Supprimez le grec, du même coup vous rendez impossible toute étude de philologie ancienne, de philologie comparée, d'archéologie et d'histoire anciennes. Supprimez ou affaiblissez seulement l'étude du latin, qui pourra encore se livrer alors à des études juridiques ou historiques sérieuses?

Est-ce à dire que j'admette qu'à l'heure actuelle tout soit pour le mieux dans notre enseignement moyen? Nullement; mais j'estime que des transformations radicales, des innovations nombreuses seraient funestes. Ce ne sont pas tant les programmes que les méthodes qui devraient être modifiées. On doit intéresser davantage l'enfant aux branches qu'on lui enseigne en rendant les leçons moins sèches, moins arides et plus intuitives. On devrait provoquer davantage l'activité intellectuelle des élèves, surtout en appliquant sagement le principe de la concentration que M. Collard a parfaitement expliqué dans sa *Pédagogie à Giessen* (p. 41 et suiv.).

Du reste, on ne peut se bercer d'illusion. Modifiez le programme, introduisez dans les études moyennes n'importe quel perfectionnement, celles-ci ne produiront jamais les résultats qu'on serait en droit d'en attendre, aussi longtemps que le législateur n'aura pas reconnu la nécessité d'organiser un examen final par lequel on constatera si le jeune homme a profité de ses humanités et est capable de commencer utilement les études supérieures. Cet examen est la seule véritable sanction des humanités.

Parmi les professeurs de philosophie, les avis sont partagés Mais un autre membre du conseil de perfectionnement, que son passage dans les athénées et sa longue expérience désignaient pour exprimer un avis autorisé, M. O. MERTEN, de Liége, partage sur les points essentiels l'opinion de son collègue gantois. Voici sa réponse nette et substantielle, dont nous n'avons distrait que le passage relatif aux auteurs chrétiens. M. Merten — trait curieux — en est autant l'adversaire que M. de Ceuleneer et on reviendra sur les brèves raisons qu'il donne de son opposition :

1° Il y a lieu de donner un caractère plus moderne aux humanités anciennes. On ne peut plus songer aujourd'hui à étudier les langues anciennes pour les écrire ni pour les parler, mais uniquement pour les comprendre et pour connaître l'esprit véritable de la civilisation ancienne, dont la nôtre diffère si profondément. Les anciens

Digitized by Google

s'étaient formé au sujet de la société en général, de l'État et de la famille une conception que les peuples modernes ont abandonnée. Le but des humanités anciennes est de faire connaître aux jeunes gens qui aspirent aux études supérieures l'esprit de la société qui a précédé la nôtre et de leur donner des vues d'ensemble sur la marche de la civilisation. Le moyen le plus sûr d'atteindre ce but est de les mettre en contact pendant quelques années avec les chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité classique. Il faut donc réduire à un strict *minimum* la partie purement grammaticale et philologique de cet enseignement, renoncer aux exercices de pur luxe, tels que les compositions latines et les vers latins, ne maintenir les thèmes que dans la mesure où ils sont indispensables pour familiariser les élèves avec les règles essentielles de la syntaxe, s'attacher davantage au côté artistique des écrits des anciens et viser, avant tout, à mettre en relief les grandes idées qui ont été l'âme de toutes les sociétés antiques.

2° Il est éminemment prudent d'exiger un certificat d'humanités anciennes complètes des jeunes gens qui se destinent aux carrières libérales, parce que ces études donnent des vues d'ensemble qui élargissent l'horizon intellectuel et sont la meilleure préparation aux études supérieures. La lutte pour la vie devient si ardente et si âpre qu'il importe d'arrêter au seuil des universités les jeunes gens qui ne sont pas armés de toutes pièces.

3° Je ne crois pas possible de toucher aux six années de latin exigées par la loi qui nous régit actuellement. Des études trop précipitées ne laissent pas de trace dans l'esprit Mais on pourrait aisément réduire dans chaque classe le nombre des heures de latin à six par semaine. Cela permettrait de conserver le grec, que je verrais disparaître avec regret, et d'assigner quelques heures de plus à la langue maternelle et aux langues modernes. Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'étendre l'enseignement scientifique au delà des limites que les programmes actuels lui assignent.

M. GEORGES DWELSHAUVERS, le philosophe bruxellois, est loin d'être d'accord avec son collègue de Liége sur le régime actuel de l'enseignement moyen. Mais si nous trouvons chez lui tout un programme de réformes, dont le radicalisme ne connaît pas d'ambages, en revanche, en lisant son 2°, on jugera qu'il n'est pas plus disposé que M. Merten à sacrifier le privilège des humanités anciennes. Malgré donc tout ce qui sépare ces deux professeurs, et aussi que M. Dwelshauvers soit pour les classiques chré-

Digitized by Google

tiens, tandis que M. Merten est contre, nous avons cru pouvoir publier ici l'avis du premier :

1° Il me paraît indispensable de modifier le programme actuel des études moyennes. Comment? Avant tout, il faut qu'on fasse disparaître examens, concours, compositions, en un mot le système abrutissant qui stérilise aujourd'hui tant de cerveaux, et imprime des sentiments de révolte à ceux qui ont été assez solides pour résister.

Ensuite, que l'on soumette sévèrement tous les établissements libres d'enseignement moyen au contrôle de l'État (comme mesure transitoire, jusqu'au jour heureux où on les supprimera), au lieu de permettre à ces écoles de faire aux établissements officiels, par des moyens qui échappent à tout contrôle et à toute répression, une concurrence inadmissible dans un pays qui respecte son enseignement public.

En troisième lieu, que l'on ne donne plus par indulgence des diplômes trop facilement conquis ou des grades immérités aux jeunes gens qui se destinent à l'enseignement.

Que ces trois conditions essentielles soient réalisées d'abord. En dehors de leur réalisation, toute réforme est inutile et illusoire.

2° J'estime qu'il faut exiger un certificat d'humanités anciennes de tous ceux qui se consacrent aux carrières scientifiques, quelles qu'elles soient. Sont donc exceptés les médecins qui se livrent exclusivement au métier (non les professeurs), les pharmaciens, les ingénieurs, auxquels pourront s'ajouter les avocats, le jour où on les dispensera du droit romain. Tous les autres devraient avoir fait des études d'humanités anciennes (grec et latin), pour que leur éducation d'hommes soit intégrale et complète.

3° J'ai exposé les motifs pour lesquels je suis partisan de la réduction des études gréco-latines à quatre ou même à trois ans, et les conditions de cette réforme; je pense aussi que les études antérieures doivent être les mêmes pour tous et se baser sur les sciences expérimentales, étudiées dans les laboratoires, pratiquement, les mathématiques, bien raisonnées et non dogmatiquement apprises, et les langues modernes y compris la langue maternelle. Dans l'enseignement des langues, la réflexion est nécessaire; je propose donc la suppression de l'enseignement grammatical en usage aujourd'hui, car il enlève tout sens philologique aux jeunes gens. Je renvoie à mon article sur le *Préjugé des humanités* (*Revue de l'Université de Bruxelles,* mars 1901).

M. CORNIL, professeur de droit à l'Université de Bruxelles, défend des idées beaucoup plus conserva-

Digitized by Google

trices. Il ne va pas jusqu'à dire que tout est bien dans le meilleur des mondes, mais il croit qu'on a fort exagéré les griefs formulés contre l'enseignement actuel des langues anciennes. Certaines considérations, invoquées par lui, ont déjà été publiées; toutefois, il y mêle d'autres, intéressant l'étude du droit et qu'il vaut la peine de reproduire :

... A vrai dire, la question de la réforme des humanités se réduit à mes yeux à une question de méthode. Dans un pays qui se pique de culture, il ne peut être sérieusement question de la suppression des humanités anciennes; mais ce qui semble surtout attaqué, c'est la méthode d'enseignement des humanités anciennes. On articule surtout contre cet enseignement le reproche de verbalisme : c'est, dit-on, un enseignement de mots plutôt que de choses. Est-il bien certain que ce reproche soit actuellement encore justifié? Il y a quelques années, lorsque ceux qui font campagne aujourd'hui pour la réforme de l'enseignement moyen étaient sur les bancs de l'école, l'enseignement tout entier était singulièrement empreint de verbalisme, aussi bien l'enseignement des langues vivantes que celui des langues mortes; mais en est-il encore de même aujourd'hui? Quoi qu'il en soit, les méthodes d'enseignement sont indéfiniment perfectibles, et il est souhaitable que, tenant compte des progrès constants de la philologie et de l'archéologie, on tende de plus en plus à animer ou vivifier l'étude des humanités anciennes, à faire revivre aux yeux des élèves les chefs-d'œuvre qu'ils lisent.

Faut-il s'arrêter à l'objection tirée de l'absence d'utilité pratique immédiate du grec et du latin? Il est incontestable qu'un magistrat, un avocat, un médecin peuvent parfaitement accomplir avec une scrupuleuse exactitude tous les devoirs de leur profession, sans connaître le grec et le latin. Mais autre chose est l'éducation professionnelle, autre chose la culture générale. On perd trop de vue, particulièrement dans les professions dites libérales, cette distinction fondamentale entre la formation générale de l'esprit et l'initiation purement professionnelle ou technique. Rentrons par exemple dans le domaine du droit, et qu'y constatons-nous? L'absence complète d'éducation professionnelle. Car le stage, auquel incombe précisément cette mission de former les professionnels ou praticiens du droit, tel qu'il est organisé ou pratiqué en Belgique, ne constitue vraiment qu'une caricature d'école professionnelle. Qu'est-il résulté de là? C'est que l'enseignement universitaire du droit, qui devrait uniquement donner la culture juridique générale ou former scientifiquement l'esprit juridique, a perdu son caractère propre. Dans

Digitized by Google

l'intention de combler les lacunes du stage professionnel, l'enseignement universitaire du droit a pris fatalement un caractère hybride, mi-scientifique et mi-pratique, tenant ainsi le milieu entre la formation scientifique générale et l'éducation professionnelle. Tous les bons esprits regrettent cette confusion de la théorie et de la pratique, et réclament l'organisation d'un stage sérieux et effectif qui donnera aux praticiens l'éducation professionnelle et technique et permettra à l'université d'imprimer à son enseignement du droit un caractère plus scientifique.

Fermons cette parenthèse relative à l'enseignement du droit et revenons à la prétendue inutilité pratique immédiate du grec et du latin. Que de branches de l'enseignement moyen n'échapperaient pas à ce reproche d'inutilité pratique! L'algèbre et la géométrie sont-elles plus utiles au magistrat ou à l'avocat que le grec ou le latin? Assurément non. On ne s'est pas fait faute de le remarquer, et de hardis novateurs ajoutent déjà, au préjugé du grec et du latin, le préjugé des mathématiques! A bientôt sans doute le préjugé de l'histoire, sans parler du préjugé de la grammaire et de l'orthographe!

N'est-il pas manifeste que toutes ces aberrations procèdent de la confusion entre la culture générale et l'éducation professionnelle, confusion qu'entretiennent et exploitent habilement les nombreux arrivistes que la culture générale attarderait trop sur la route du succès?

Un autre juriste, M. ANSIAUX, que l'économie politique a détourné des études de droit proprement dites, abonde dans le sens de son collègue bruxellois. Mais il donne des raisons qui se rapprochent davantage de celles déjà alléguées par M. De Ceuleneer.

Voici, au surplus, l'essentiel de sa consultation :

En premier lieu, je crois, à n'en pas démordre, à la vertu éducative de l'enseignement classique. Possible qu'il y ait des défauts d'organisation — longueurs ou pertes de temps — dans la pratique actuelle : c'est affaire aux spécialistes de les faire disparaître. Mais l'antiquité est et reste par excellence une école d' « humanisme ».

Pour apprécier l'importance d'une telle constatation, il convient de ne pas nous laisser dominer par les considérations pratiques à courte vue. En vérité, les contemporains, arrivistes à l'excès — jusqu'à l'indécence même — manifestent une préoccupation trop exclusive des résultats prochains et pécuniaires.

Quel est cependant le premier devoir de la démocratie? Faire des

Digitized by Google

hommes ; faire au moins... quelques hommes. Inculquer patriotisme, noblesse morale, désintéressement, honneur aux jeunes générations qui se lèvent.

Si pressés et affairés que nous soyons, nous ne pouvons cependant pousser l'aveuglement jusqu'à jeter par-dessus bord un enseignement de cette nature et de cette importance. Or, une expérience constante montre, n'est-il pas vrai, que la morale abstraite comme instrument pédagogique ne vaut pas la morale en action, c'est-à-dire l'histoire et spécialement l'histoire de l'antiquité. N'en déplaise à ces réformateurs qui n'attachent de prix qu'à ce qui est tangible et matériel, les études classiques sont l'un de ces impondérables dont parlait Bismarck, qui pèsent d'un poids singulièrement lourd dans les destinées des peuples.

Ici surgit une objection très séduisante et qui, en fait, a séduit des esprits excellents. Ne peut-on donc se contenter de lire les œuvres littéraires et historiques des anciens en langue française, dans des traductions ?

Oui et non. Le fait est sans doute matériellement possible, mais la lecture des traductions ne laisse jamais l'ineffaçable empreinte qui résulte du contact direct avec les textes originaux. Certes, la différence est malaisée à définir et c'est pourquoi elle échappe à de très clairvoyants écrivains : elle n'en est ni moins réelle, ni moins grande.

La difficulté même de bien entendre un antique parler qui, depuis des siècles, ne résonne plus aux oreilles des hommes, veut une concentration de l'attention éminemment propre à graver pour toujours dans l'esprit les exemples fameux de civisme et d'humanité donnés autrefois.

Ces exemples, lisez-les rapidement dans une traduction : le souvenir ne tardera guère à s'en effacer, à être emporté tel qu'un fétu de paille dans le torrent tumultueux de cette culture bigarrée, compliquée, composite, qui est essentiellement la nôtre.

Je voudrais insister aussi sur l'irréparable préjudice esthétique que subirait la jeunesse contemporaine, si on la détournait de l'étude des littératures classiques.

Mais à quoi bon? Certains de mes adversaires et moi ne parlons pas la même langue; les autres, ceux qui ont longuement goûté dans les textes originaux le charme si puissant des lettres anciennes, commettent l'inconséquence de préconiser cette fois encore leur expédient ordinaire : les traductions! Sans doute, elles donnent une idée des œuvres, mais soyons de bon compte : cette idée est-elle autre chose qu'un reflet incolore, une ombre falote des bords du Styx?

Mais passons. Car il reste à voir par quoi l'on propose de remplacer le programme traditionnel décrété de caducité.

Digitized by Google

En réalité, ce n'est pas un programme unique que l'on nous soumet, c'est deux, c'est trois même. Pour la brièveté, nous les désignerons sous les dénominations suivantes : lettres françaises — sciences physiques et mathématiques — philologie moderne.

Y a-t-il vraiment opposition inconciliable entre ces tendances nouvelles et la direction antérieurement suivie d'une manière trop exclusive, je le veux bien?

Et d'abord, il ne paraît pas que l'étude du latin et du grec nuise sérieusement à celle de notre langue maternelle. Avec un peu de bonne volonté, il serait si facile de faire vivre en parfaite harmonie lettres anciennes et modernes! Quand j'étais à l'athénée de Liége — de 1880 à 1886 — je ne me suis jamais aperçu d'ailleurs que les élèves des classes professionnelles, avec six heures de français par semaine, aient été plus forts en cette branche que ceux des classes latines qui n'en avaient que deux. Bien au contraire. .

Alors aussi, les éléments de mathématiques et notamment de géométrie, d'algèbre et de trigonométrie s'encadraient d'une manière amplement suffisante dans le programme classique.

Ce qui était peut-être incomplètement développé, c'était l'enseignement des sciences naturelles et de la philologie moderne. Et encore cela dépendait il surtout des élèves.

Tout compte fait, j'ai l'impression qu'en réduisant de trois à quatre heures l'enseignement classique — nous avions à cette époque six heures de latin et quatre heures de grec par semaine — on arriverait à concilier ce qu'il y a de légitime dans le désir d'accroître la part des sciences naturelles et des langues modernes avec l'essentiel de la philologie ancienne. Le bon emploi du temps — son emploi productiviste, comme dit très bien M. Ernest Solvay —, toute la question est là! A vous, MM. les professeurs, d'augmenter de plus en plus l'effet utile des heures de cours qui vous sont assignées.

Au surplus, prenez garde : il ne s'agit point de transformer nos jeunes collégiens en petits naturalistes, ferrés sur les caractères infiniment variés des espèces animales et végétales, ou sur les innombrables propriétés physiques et chimiques des corps. Faites-leur comprendre ce que c'est que la *science* et ses *méthodes* par des *exemples*. Montrez leur la science en action comme l'étude de l'antiquité leur découvre l'humanisme en action. Et vous aurez rendu à la jeunesse, vous, ses maîtres, l'immense service qu'elle est en droit d'attendre de vous.

L'incompatibilité prétendue entre les diverses orientations nécessaires de l'enseignement moyen ne provient, somme toute, que de la préoccupation où l'on est de former de jeunes érudits dans toutes les branches. Là est la méprise et elle me paraît excessivement dangereuse. C'est le sentiment de ce danger qui a dicté ces lignes. Puisse-

Digitized by Google

t-il faire excuser ce qu'elles peuvent offrir d'un peu tranchant et aussi les fautes de compétence dont elles fourmillent.

Si le point de vue « classique » se conçoit plus aisément chez des maitres, dont l'antiquité a été la nourricière et qui ont vieilli dans la familiarité intellectuelle d'Aristote et de Platon ou dans la méditation du *Corpus juris,* elle étonne chez les professeurs de sciences exactes, dont l'esprit a été, de bonne heure, détourné vers des contemplations plus prochaines et des méthodes plus précises.

Et pourtant c'est chez les membres des facultés dites des « sciences » que l'éducation gréco-latine compte encore ses adeptes les plus acharnés. On l'a bien vu récemment à l'Académie, dont la classe des sciences avait été saisie, par le gouvernement, de la question qui nous occupe. Sur le point de savoir si le certificat d'études gréco-latines constitue la meilleure garantie d'une préparation sérieuse aux études de « sciences », l'Académie, par l'organe d'une commission nommée à cet effet, et dont faisaient partie MM. G. Dewalque, Errera, Henry, Mansion et Van Beneden, s'est exprimée ainsi :

Le système traditionnel des humanités gréco-latines, c'est-à-dire celui qui a pour base l'étude grammaticale et littéraire des auteurs grecs et latins et, en même temps, l'étude des mathématiques élémentaires, est le seul qui, jusqu'à présent, se soit montré souverainement efficace pour donner aux jeunes gens cette formation complète et produire le plein épanouissement de toutes leurs facultés.

On peut citer à l'appui de cette manière de voir d'illustres savants de tous les pays, H.-S. Smith, Helmholtz, Dumas, Du Bois-Reymond, Virchow, Stuart Mill, etc. La faculté de médecine de Paris, consultée par le gouvernement français qui lui avait demandé « s'il convenait d'adopter le baccalauréat scientifique comme donnant accès aux études médicales », a répondu négativement, à l'unanimité, en rappelant une expérience malheureuse faite en 1852; selon elle, l'étude des langues anciennes constitue la meilleure préparation aux études médicales. Le gouvernement russe a fait faire une enquête dans toute l'Europe et en Amérique pour savoir comment il fallait organiser les établissements secondaires préparatoires aux écoles d'ingénieurs. Les ingénieurs, physiciens, chimistes et mathé-

Digitized by Google

maticiens consultés ont tous répondu que les études d'humanités étaient préférables aux études professionnelles pour les aspirants ingénieurs. Le gouvernement prussien a fait autrefois une enquête analogue sur l'admission des élèves des *Realschulen* dans les facultés de médecine; les universités, sauf quatre, et presque toutes les commissions médicales ont donné un avis défavorable. Ce n'est que depuis un an que les élèves des *Realgymnasien* (écoles réales avec latin, sans grec) sont admis aux études médicales dans les universités de la Prusse.

La commission, s'appuyant sur ces faits et ces autorités, a conclu à l'unanimité que les *humanités gréco-latines constituent la meilleure préparation* aux études universitaires...

Sur le point de savoir si le certificat, attestant que l'élève a fait de bonnes « études modernes » pourrait être jugé suffisant pour le grade de docteur en sciences, il y a eu dissentiment, trois membres de la commission estimant que « les humanités latines, telles qu'elles sont organisées dans les athénées belges de 1887, *constituent, pour les futurs docteurs en sciences naturelles, une préparation générale suffisante,* bien qu'elle soit moins élevée que la préparation qui a pour base les humanités gréco-latines traditionnelles », tandis que « deux membres sont d'avis, au contraire, qu'il faut imposer les humanités gréco-latines à tous ceux qui aspirent au doctorat en sciences naturelles ».

Ces conclusions nous dispensent de reproduire toute une série d'avis analogues, émanant de médecins et de professeurs de sciences, avis formulés d'ordinaire en termes généraux. C'est ainsi que M. Henry, professeur à l'université de Louvain, s'excuse de ne pouvoir entrer dans le détail et s'en tient aux déclarations suivantes :

1° Que les jeunes gens ne doivent aborder les études supérieures qu'après une préparation intellectuelle solide et sérieuse;

2° Que les études humanitaires, telles qu'elles sont généralement comprises aujourd'hui, me paraissent susceptibles de perfectionnement et d'amélioration, tant dans leur nature que dans leur organisation.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LE CONTREBANDIER

I

Le père Gaspard ferma la porte de l'étable où venaient de rentrer les vaches repues. A l'horizon d'ouest, le soleil semblait s'être immobilisé dans le ciel et faisait, au milieu de l'azur, comme un grand trou débordant de sang. Du fond des gorges embrunies, montait déjà le brouillard des vesprées de septembre. Il s'épinglait aux crêtes des montagnes et allait bientôt envelopper de ses plis la vallée toute entière.

« Le souper est-il prêt ? demanda le fermier en se penchant à l'entrée de la cuisine.

— Dans quelques minutes, » répondit une voix de jeune fille.

Le vieillard alluma sa courte pipe de terre, s'assit sur le banc adossé au mur et disparut pendant quelques secondes au milieu d'un nuage de fumée. Il allait atteindre la soixantaine, mais il portait allègrement le poids d'une vie de labeurs. C'était un de ces vieux Ardennais dont l'existence s'écoule au milieu du même cercle de montagnes couronnées de bruyères. Depuis l'adolescence, il se trouvait aux prises avec la terre âpre et rebelle des fagnes désertes. Cette incessante communion avec la glèbe avait empreint son visage de la mélancolie des grands horizons contemplés pendant les heures de fatigue. Mais ses yeux noirs laissaient échapper parfois une flamme d'énergie

Digitized by Google

et de ténacité. Les rides se creusaient alors plus profondes sur son front encadré de cheveux blancs, tandis que, sur ses lèvres charnues, flottait un vague sourire, sourire de contentement, d'orgueil peut-être? Et pourquoi pas? Certes, il avait le droit d'être fier dans sa ferme de l'Ermitage. Les villageois lui avaient donné ce nom à cause de son isolement. Elle était bâtie sur terre allemande, à la lisière des vastes bois de sapins qui courent le long de la frontière belge; ses murailles blanches, surmontées d'un large toit d'ardoises, s'érigeaient dans le décor sévère des grands épicéas. Une haute barrière de hêtres la protégeait contre les pluies d'ouest. Six petites fenêtres, deux au rez-de-chaussée, quatre à l'étage, faisaient songer à des yeux mutins ouverts sur la campagne. Ce soir, le soleil mettait dans leurs vitres de rougeâtres flamboiements et peut-être un passant lointain rêvait-il alors à quelque feu de pâtre allumé à l'orée de la forêt... Des pommiers avaient grandi contre la façade, émeraudant le torchis de leur feuillage sombre. A côté de l'étable attenant au corps de logis, se trouvaient les remises et la grange. Par la grande porte verte à demi close, s'échappaient des effluves odorants de gerbes rentrées et c'était comme un long soupir de regret que la moisson fauchée exhalait dans la paix du crépuscule vers les libres campagnes où elle avait grandi sous le clair soleil d'été.

Le paysan songeait, perdu dans la vague contemplation des spirales de la fumée. Les jambes étendues, les bras croisés, il demeurait immobile, envahi malgré lui par la splendeur vespérale où s'affinait sa rude individualité.

« Le souper est prêt! »

Ces mots le tirèrent de sa torpeur; il se retourna. Une jeune fille était debout sur le seuil de la cuisine. Auréolée de soleil sanglant, elle apparaissait plus forte, plus rouge qu'elle n'était réellement; mais ce cadre rustique accentuait encore sa physionomie paysanne. Bien qu'il ne fût pas beau, son visage débordait d'une telle intensité de vie et de jeunesse que les yeux s'arrêtaient avec plaisir sur ses traits fortement précisés. Ses

Digitized by Google

cheveux blonds s'ébouriffaient autour des tempes et semblaient frissonner dans la lumière du soir.

Gaspard secoua les cendres de sa pipe éteinte, s'étira lentement et rentra avec la jeune fille. Un dernier rayon vint incendier les bâtiments et la cour; puis le mystère tomba du ciel, glissa le long des montagnes estompées de brume, s'allongea dans la vallée où babillait l'Amblève, ensevelit dans ses plis de silence la ferme et les bois, les grands bois de sapins immobiles et sévères...

La cuisine était éclairée par une grosse lampe posée sur la table où fumait un plat de pommes de terre et de lard. La vapeur montait vers le plafond bas et noirci, sur lequel se projetaient par instants les flammes de l'âtre où craquaient les bruyères séchées.

« Tout cela sent bon, fillette, dit le vieillard en humant l'air.

— A table donc, » répondit Thérèse, c'était la fille du fermier.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre, récitèrent le *Benedicite* et bientôt on n'entendit plus que le bruit des fourchettes et la chanson du foyer.

Gaspard aimait peu à parler, et d'ailleurs le travail des champs lui avait donné de l'appétit. Quant à Thérèse, elle suivait des yeux les aiguilles de la haute horloge, engainée dans son armoire de chêne. C'est qu'il lui semblait que son amoureux tardait bien à passer, ce soir! Chaque bruit de l'extérieur lui faisait tourner la tête vers la porte ouverte sur la campagne, avec l'espérance d'apercevoir enfin la silhouette de Fritz, le beau douanier...

Elle l'avait connu, l'été précédent, à un bal de Ligneuville où il était arrivé depuis peu de jours. Élancé, bien pris dans son uniforme vert de douanier prussien, Fritz attirait les regards de toutes les jeunes filles désireuses de l'accaparer. Sa figure très régulière, ses grands yeux bleus, sa fine moustache et ses cheveux blonds formaient un contraste frappant avec les

Digitized by Google

visages rougeauds, les chevelures et les barbes incultes des villageois présents. Ceux-ci avaient accueilli avec défiance cet étranger en qui ils devinaient un rival dangereux, et plus d'un regard méchamment envieux avait suivi l'entrée du jeune homme. Thérèse et Fritz s'étaient bientôt rapprochés, poussés l'un vers l'autre par une sympathie instinctive, et ils étaient revenus en bande, par couples espacés, à travers la nuit profondément calme. Ils s'étaient revus depuis lors, chaque dimanche, à la sortie de la petite chapelle du hameau; puis, comme l'Ermitage se trouvait souvent dans la zone de surveillance, Fritz avait pris l'habitude de venir, avant sa tournée, parler pendant quelques instants avec la jeune fille, au bord de la mare pourprée par le couchant, la vieille mare où les vaches s'abreuvent mélancoliquement au retour des prairies désertes et grises. Un jour, le jeune homme s'enhardit à demander la main de Thérèse. Le fermier hésita d'abord. Il avait un culte exclusif pour la glèbe, une répugnance profonde à donner son enfant à un homme qui ne continuerait pas ses travaux de pacant. Dans son étroite conception de paysan, il considérait un peu comme de la fainéantise ce métier de veilleur, de gardien des sentiers. Enfin, il céda et consentit à fiancer les deux jeunes gens. La noce devait avoir lieu dans huit jours.

La demie sonna à l'horloge. Le fermier qui était depuis quelques moments immobile, le menton appuyé sur la paume de la main, sursauta comme un homme brusquement réveillé.

« Sept heures et demie; ton amoureux ne viendra pas, Thérèse! »

La jeune fille poussa un soupir et se mit à desservir la table. Gaspard avait rallumé sa pipe. Ils se sentaient tous deux oppressés par le pressentiment de quelque malheur. Obéissant à la crainte vague d'évoquer quelque tristesse, Thérèse n'osait se plaindre de l'absence de Fritz. Elle allait et venait dans la chambre plus noire, plus grande, où seule la bouilloire chantonnait au-dessus des bûches du foyer. Le fermier étouffait dans cette atmosphère chargée de relents de cuisine.

Digitized by Google

« Je m'en vais jusqu'aux sapins, » dit-il, et il sortit.

Thérèse se laissa tomber sur une chaise. Pourquoi donc cet affaissement qui l'envahissait depuis quelques jours? Rien pourtant ne semblait devoir s'opposer à son bonheur. Elle était folle d'avoir de ces idées noires. C'était l'heure, la nuit, la nuit profonde et mystérieuse, c'était le silence qui l'enserrait dans cet étau d'angoisses irraisonnées. Demain, le soleil chasserait ces méchantes rêveries en effilochant à l'horizon les dernières brumes du ciel... Et cependant, cette absence inexpliquée quand elle avait tant besoin de voir son fiancé, de s'appuyer sur son épaule, d'entendre sa voix virile et réconfortante.

De son gros tablier bleu, elle essuya une larme qui lui brûlait la paupière, et soudain, sans en connaître le motif, elle se mit à sangloter comme une enfant.

II

« Bonsoir, c'est moi ! »

Ces mots, prononcés d'un ton méchamment railleur, firent se relever la jeune fille. Un homme était sur le seuil. Grand, large d'épaules, une longue barbe rousse lui cachait le visage. Thérèse apeurée n'osait faire un mouvement. L'inconnu entra.

« Eh bien, c'est moi, sacrebleu ! tu ne me reconnais pas? » Et il jeta sur la table un chapeau de paille déchiqueté et déteint par la pluie.

« Mathieu ! mon frère...! » murmura Thérèse en joignant les mains.

Son frère, disparu depuis deux ans que le père l'avait chassé de la ferme. Son frère, le braconnier, le contrebandier Mathieu que tous craignaient dans le pays, et avec ce costume déchiré, sali, la barbe inculte, les yeux mauvais, le rictus aux lèvres... Était-ce le pressentiment qui se réalisait?...

Digitized by Google

Mathieu s'était assis et, à demi couché sur la table, d'une voix traînante :

« Allons, dit-il, j'ai faim, donne-moi à manger! »

Presque inconsciente, Thérèse apporta du pain, du fromage, remplit une tasse de café, mais resta muette, étreinte par une vague angoisse. C'était bien le type du vagabond, de l'homme brute qu'une révolte innée contre l'ordre établi peut entraîner aux pires actions. Et, seule dans la grande salle obscure, seule avec ce frère dont le retour la faisait trembler, Thérèse eut une soudaine vision. Elle évoqua le visage sérieux et triste de la mère qu'ils avaient si peu connue. Elle revit les vastes bruyères brûlées par le soleil de juillet; elle entendait clapoter les minces filets d'eau contre leurs drèves schisteuses; elle se souvint des jours où elle courait à travers la lande avec Mathieu, le petit garçonnet bruyant, turbulent, dénicheur d'oiseaux; une amertume étrange monta lentement en elle à la pensée de ce que la vie avait fait de l'enfant déjà mauvais, mais qu'elle aimait malgré tout, étant l'aînée et remplaçant la mère disparue... Elle voulut l'interroger, lui dire quelque douce parole, mais elle ne put articuler un mot...

Mathieu repoussa l'assiette et la tasse vide, exhala un soupir de bête bien repue, passa la main dans sa longue barbe où s'étaient accrochées des miettes de pain.

« Où est donc le vieux? » demanda-t-il de sa voix traînante.

Thérèse se rappela alors la scène terrible où le père avait chassé le fils; elle songea que le fermier allait rentrer, qu'il était irascible, qu'une querelle était peut-être imminente.

« Entre un moment dans la chambre, dit-elle, le père ne tardera pas à revenir et je veux le préparer à te revoir.

— C'est inutile, je ne suis pas ici pour longtemps; je passe, voilà tout; je vais essayer de ne pas crever de faim en Allemagne, je n'ai plus rien à faire de l'autre côté de la frontière.

— Pourquoi ne pas rester auprès de nous, recommencer une nouvelle existence ?... »

Mathieu ricana.

Digitized by Google

« Ah ! bien oui, tu ne connais pas l'entêtement du vieux. Lui, me reprendre dans sa ferme, allons donc ! Et puis, cette vie ne me convient pas, je veux voir du pays. On récolte parfois de bonnes aubaines. Il y a bien des métiers par le monde, et, tiens ! pas plus tard que demain matin j'empocherai de la belle monnaie prussienne... »

Et, se rapprochant, jetant un regard soupçonneux vers la porte ouverte, il ajouta presque à voix basse :

« Le temps de repasser la frontière, de prendre mon chargement de café, de me glisser par les sentiers bien connus, là-bas, dans la montagne, et avant qu'il fasse jour, je me lesterai à Malmédy pour ma nouvelle étape. »

Il avait parlé de sa même voix monotone et lente, où se devinait l'âpreté d'une résolution, d'une énergie invincibles. Thérèse frissonna.

« Mais les douaniers?... »

Mathieu eut un rauque ricanement, tandis que ses yeux lançaient un éclair.

« Qu'ils tâchent de m'arrêter ! » dit-il.

D'un geste brusque, il saisit son grand chapeau, l'enfonça sur ses yeux et marcha vers la porte.

« Je pars ; adieu ! Tu diras au vieux que je n'avais pas le loisir de l'attendre. »

Il traversa la cour, puis le chemin tout noir et disparut dans la campagne.

Thérèse crut se réveiller d'un horrible cauchemar. Mais non, elle n'avait pas rêvé ; devant elle, traînaient encore les débris du repas ; les mots de menace à l'adresse des douaniers sonnaient toujours à ses oreilles et c'était bien son frère Mathieu qui venait de lui apparaître comme un fantôme de malheur. Un bruit de voix se rapprochait de la maison. La jeune fille distingua bientôt les pas pesants de son père. Elle avait à peine eu le temps de débarrasser la table, quand le fermier rentra, suivi de Fritz.

« Bonsoir, Thérèse, dit le jeune homme. Je me suis un peu attardé au village et je n'ai que peu de temps à m'arrêter.

Digitized by Google

— Bah! vous pouvez bien vous asseoir pendant quelques minutes! »

Et le père Gaspard, après avoir prononcé ces paroles avec une légère pointe d'ironie, passa dans l'étable pour voir s'il ne manquait rien aux bêtes.

Les amoureux s'assirent sur le vieux banc qui courait le long de la muraille.

Fritz avait placé près de lui son fusil, son pliant et son manteau roulé. Il avait un air vraiment martial dans sa sombre tunique verte aux boutons éclatants de propreté. La voix tremblante, Thérèse demanda :

« Où passez-vous la nuit?

— Je ne serai pas loin d'ici. Mon poste est de l'autre côté de la rivière, dans les bois qui la dominent. Je verrai la ferme de là-bas et je songerai à vous dans le grand silence des heures. »

La jeune fille frissonna; c'était ce coin de la montagne que déjà son frère avait montré du doigt.

« Etes-vous seul? demanda-t-elle.

— Non, jamais. Nous partons toujours à deux; mais l'on s'écarte parfois l'un de l'autre et ce sont les instants les plus doux de ma faction. Alors, je puis rêver à notre avenir, car je vous aime tant!... »

Thérèse se serra contre la poitrine de son fiancé, une immense tristesse l'enveloppa soudain; sa tête tomba sur l'épaule du jeune homme et, d'une voix basse, mal assurée :

« Je voudrais vous garder ce soir. J'ai peur de vous voir partir... »

Et soudain, d'un mouvement instinctif, elle l'enserra follement dans ses bras et, suppliante, elle murmura :

« Reste, oh! reste!... »

Fritz lui mit un long baiser sur les lèvres et, se dégageant lentement :

« Rester, ce serait le rêve, mais le devoir m'appelle. Pourquoi craindre d'ailleurs? »

Cependant Thérèse ne répondait pas; son cœur battait à se

Digitized by Google

rompre; ils restaient silencieux tous les deux, perdus dans l'ombre de la chambre. Du dehors, arrivaient des bouffées d'air surchauffé que la brise du soir apportait des bas-fonds de la vallée. L'odeur des résines lointaines et des foins coupés flottait dans la nuit alanguie et ce fut pour les deux jeunes gens enlacés une griserie d'amour inoubliable... L'horloge les réveilla du songe enchanté.

« Huit heures! s'écria Fritz, laisse-moi, je suis en retard. »

Thérèse se leva. Le douanier jeta son fusil sur l'épaule, prit un dernier baiser sur les lèvres de la jeune fille, entr'ouvrit la porte de l'étable :

« Bonsoir, père Gaspard !... cria-t-il.

— Ah! vous partez; bonne nuit! »

La voix du vieux fermier fut étouffée par un sourd beuglement et ce morne bruit prolongé dans le silence ambiant fit trembler Thérèse. Ils étaient sur le seuil devant l'immensité noire.

« Voyons, sois sage, dit Fritz en essayant de plaisanter; je suis libre demain et nous aurons une bonne soirée à nous. »

Une dernière fois, il pressa la jeune fille dans ses bras et, par la route obscure, il s'enfonça dans la vallée...

Thérèse restait seule, immobile, comme clouée au sol. Le fermier sortit de l'étable par la porte de la cour et sa lanterne jeta un éclair falot sur l'indéfini des choses.

« Nous irons nous coucher, car nous devons nous lever tôt. »

Ils rentrèrent et montèrent à leurs chambres. Celle de Thérèse avait une petite fenêtre ouvrant sur la vallée où se dressait, obscure et vaguement menaçante, la montagne où Fritz allait passer la nuit. Tout était noir, horriblement noir. Pas un bruit. Seul, le clapotis de l'Amblève au pied des rocs de schiste. La jeune fille s'accouda et resta sans penser, seule devant l'infini du grand ciel morne. Le vent plus frais la fit trembler au milieu des feuilles de l'espalier où musait le souffle nocturne. Elle ferma sa croisée, se coucha et s'endormit d'un sommeil fiévreux et mauvais.

Digitized by Google

III.

« Buvez un dernier verre avant de partir! »

Et un petit homme chauve, à la longue face ridée, remplit de genièvre le verre de Mathieu accoudé au comptoir. Une lampe éclairait à peine l'intérieur du cabaret. Sur une des tables, un gros sac était posé auprès d'un bâton noueux.

« C'est une bonne nuit pour la contrebande; vous ne verrez pas la lune; il y a trop de nuages, » dit le petit homme chauve en soulevant le rideau sur la campagne.

Mathieu vida son verre, chargea le sac sur ses épaules, prit son bâton de chêne et tendit la main à son complice. — C'est ici qu'il s'était approvisionné de café.

« Bonne chance!

— Adieu, » répondit le contrebandier, et il disparut dans la nuit. Il s'arrêta un moment pour s'orienter, tant l'obscurité était opaque. Puis, d'un pas rapide et sûr, il s'éloigna à travers champs, laissant le village à sa droite, traversa la rivière sur un pont de bois et gravit les premières pentes de la montagne. Lorsqu'il fut parvenu à mi-côte, il ralentit sa marche; l'endroit devenait dangereux. Dans quelques minutes, il allait passer la frontière. Pour être prêt à fuir à toute alerte, il s'assit sur une grosse pierre et se reposa. A ses pieds, il entendait couler la rivière dont le murmure allait s'effaçant dans le silence de la campagne. Presque en face de lui, sur l'autre colline, il devinait la ferme où il avait soupé, la ferme du père Gaspard, de son père endormi, et ne se doutant pas... Ah! non, par exemple, et Mathieu ricana. Partout, c'était la nuit, la nuit sans étoiles et sans lune. Le contrebandier se releva, assura son sac sur l'épaule, puis soudain, au moment de reprendre sa marche, il ouvrit un large couteau, le passa à sa ceinture, en murmurant : « On ne sait jamais... »

Il fallait se défier à présent, car il avait vaguement aperçu, dans l'ombre, le vieux christ de bois dressé au croisement des

Digitized by Google

chemins qui marque la frontière. A demi courbé, d'un pas souple et félin, évitant de froisser les brindilles, Mathieu gravissait une sente étroite. Il s'arrêtait presque à chaque minute, écoutant les bruits imperceptibles, humant l'air, puis repartait avec les mêmes précautions. Tout à coup il fit halte... Au-dessus de lui, une pierre avait roulé sous un pas. Quelqu'un descendait la montagne. Mathieu voulut se glisser dans les buissons, mais le froissement des feuillages le trahit.

« *Wer da !* » cria une voix.

Le contrebandier étouffa un juron, laissa couler son fardeau à terre, et, rampant dans les bruyères, il fila le long de la pente, à mi-côte, et tout droit devant lui. Pendant quelque temps, le fugitif entendit des pas lourds qui le poursuivaient, mais comme c'était un enfant du pays, il prit l'avance et fut bientôt hors d'atteinte. Alors il s'arrêta... Le silence était retombé, immense et profond. Mathieu avait contourné la montagne et, devant lui, à quelque cent mètres au delà de l'Amblève, de pâles lumières trouaient l'ombre; c'était Ligneuville. Il n'avait plus rien à craindre maintenant; la route montait là-bas vers les fagnes désertes et, quand le jour se lèverait, il serait déjà loin de la frontière. Cependant il ne partait pas. Une haine sourde et confuse grandissait lentement en lui. Tous ses instincts de déclassé, de révolté farouche se réveillaient à la pensée du douanier inconnu qui l'avait forcé à s'enfuir.

« Sale cochon ! » grommela-t-il... et, d'un geste inconscient, il caressa son couteau toujours pendu à la ceinture.

Dans une ferme lointaine, un chien hurlait à la nuit. L'esprit des fagnes abandonnées planait sur la montagne et la vallée où couraient les mille rumeurs nocturnes. Le contrebandier songea au gain perdu; il était sans argent; il faudrait encore mendier une croûte de pain chez les villageois défiants... Et voilà que, peu à peu, plus forte, plus étreignante, la haine s'emparait de son fruste cerveau; le sang coulait plus vite dans ses veines; un bourdonnement étrange troublait ses oreilles. Il se leva, tourna le dos à Ligneuville et reprit la route parcourue pendant sa

Digitized by Google

fuite. Où allait-il? Il n'aurait su le dire lui-même. Il marchait avec prudence, écartant les branchages de la chênaie; il marchait en serrant nerveusement le manche de son coutelas. Mille pensées tourbillonnaient dans son esprit. Ses longues courses de contrebandier, les alertes où il avait failli être pris, sa vie de braconnier, les heures d'affûts sous la bise et la gelée, les retours à la ferme, les scènes avec le vieux, son départ pour la ville, ses révoltes contre les jouisseurs, alors qu'il souffrait les tortures de la faim... c'était une fange, un limon amassé au fond de son cœur et qui remontait à la surface, noyant, étouffant tout autre sentiment. Il s'était couché et rampait avec la prudence d'un fauve de la jungle. Et vraiment c'était bien le fauve, la brute libérée de toute morale, l'homme primitif avec tous ses instincts impérieux. Un bruit de voix l'arrêta et des sons gutturaux lui firent deviner que les deux douaniers parlaient non loin de lui. Mathieu se replia sur lui-même et, caché derrière un buisson, il attendit. Pendant une demi-heure, il demeura accroupi, haletant.

Soudain, un frisson le secoua. On ne parlait plus; mais une voix à peine perceptible essaimait dans la nuit la mélancolie d'une romance monotone et triste. Un des douaniers chantait; il murmurait une de ces complaintes lointaines des vieux âges, où semble flotter l'âme tendrement rêveuse de l'ancienne Allemagne. Mathieu avait eu brusquement le souvenir confus de semblables mélodies entendues aux veillées pendant son enfance. L'âme du pays, l'âme profondément douce et calme des chaumières ardennaises l'avait repris tout entier, le caressant comme jadis quand il s'endormait dans le grossier berceau de bois. La voix s'était tue. Plus rien qu'un souffle bruissant dans les feuillages et, tout au fond de l'ombre, l'éternel clapotis de l'eau contre les schistes de la montagne. Le contrebandier, rassuré par le silence, écarta les branches et tâcha de percer l'obscurité. A quelques mètres, il aperçut vaguement une forme humaine. Une masse blanchâtre attira ses regards; il reconnut son sac. Le guetteur était seul, son compagnon s'était sans

Digitized by Google

doute éloigné pour une tournée. Le douanier jeta tout à coup son fusil sur l'épaule, poussa du pied le sac dans les fourrés et pénétra dans le bois. Mathieu sortit de sa cachette. Il se sentait plus calme, apaisé par cette mélodie pleine de souvenirs endormeurs, n'ayant plus qu'une pensée : reprendre son sac et s'enfuir. Il avait traversé le sentier et se coulait lentement vers le chêne... A demi dressé sur les poignets, l'oreille tendue, il perçut un bruit qui se rapprochait. Il n'eut que le temps de se jeter derrière l'arbre, assez large heureusement pour le cacher. Le douanier reparut et, lentement, de la marche automatique des soldats, il vint reprendre sa faction, appuyé contre le chêne derrière lequel Mathieu retenait son souffle. Ils étaient là tous les deux, immobiles dans le silence du bois. Fuir, le contrebandier ne le pouvait pas; attendre, c'était s'exposer au retour du second douanier, c'était la capture certaine... Une lueur sanglante emplit les yeux de Mathieu ; le péril l'affola ; le bourdonnement de tout à l'heure troubla de nouveau son cerveau. Doucement, il redressa ses bras collés contre l'écorce de l'arbre et des deux mains, serrant son coutelas, il l'enfonça brusquement entre les épaules du douanier. Celui-ci ne fit pas un geste, ne poussa pas un cri. Il tomba, la face contre terre. L'assassin sentit couler le long de sa peau un mince filet de sang dont la chaleur le fit frémir. Quelques minutes, il demeura immobile, comme hébété en face du cadavre ; puis, songeant tout à coup au danger, il enjamba le mort et s'enfuit dans la nuit plus sombre et plus triste, triste comme un grand catafalque surmontant un cercueil...

IV

Oh! le gai soleil ce matin dans la vallée! Thérèse, en se levant, avait ouvert la fenêtre, et dans la petite chambre basse où flottait la chaude vapeur du sommeil, les rayons avaient pénétré comme des rires enfantins, semant l'espérance et la joie. Thérèse s'habilla rapidement et descendit. Le fermier l'avait devancée et, tandis qu'elle préparait le repas du matin, il

Digitized by Google

faisait le tour des bâtiments, ouvrant la grange, les écuries, détachant le gros chien de garde, qui se mit à gambader dans la rosée. Leur frugal déjeuner achevé, le père Gaspard passa à l'étable, et bientôt la cour s'emplit de vaches encore à demi endormies, ouvrant sur la lumière scintillante leurs grands yeux vagues pleins de torpeur. Thérèse devait, comme chaque jour, les conduire au pâturage, là-bas au fond de la vallée, dans les prairies, le long de la rivière. Elle se coiffa de son chapeau de paysanne aux dentelles blanches flottant sur la nuque, appela le chien, heureux de courir dans la campagne, et poussa son troupeau hors de la cour.

Quelle belle matinée de septembre! Tout était baigné dans la lumière jeune et douce que le soleil versait à flots du grand ciel débarrassé de nuages. De fines écharpes de brume blanchâtre s'envolaient des crêtes boisée pour se perdre dans le bleu de l'infini. Des perles de rosées tremblaient un instant aux pointes des feuilles et tombaient dans l'herbe encore mouillée. Un souffle d'espoir passait dans l'air parfumé et Thérèse sentait se fondre dans l'universel réveil des choses les tristes songes de sa nuit douloureuse. Oh! oui, elle avait souffert, et le cauchemar avait plané sur le vieux lit aux rideaux jaunissants! Mais maintenant, c'était la jeunesse, c'était l'espérance, c'était l'amour qui grisaient son cœur. Elle marchait dans l'apothéose du matin épandant sur la campagne ses trésors de couleurs et de parfums.

Sautillant, aboyant, le chien courait à ses côtés, filait au-devant d'elle, et ses jeux, ses folles gambades l'amusaient comme une enfant...

Fritz devait être rentré à cette heure et il se reposait sans doute de sa longue faction de la nuit. Comme ils auraient été heureux de cheminer tous les deux dans la senteur humide qui montait de la campagne réveillée! Mais leur bonheur était proche; ce n'était qu'un peu de patience à prendre... Le souvenir de son frère passa, rapide et sombre, dans son rêve d'amour, pour s'évanouir aussitôt comme une vision mauvaise

Digitized by Google

fuyant aux premiers rayons de l'aube. Le troupeau déboucha dans la prairie encore scintillante de rosée. Les vaches se dispersèrent et se mirent à brouter l'herbe dont le tapis vert sombre s'émaillait de colchiques d'automne. Thérèse s'arrêta un instant à regarder la montagne en face d'elle. La rivière déroulait à ses pieds un collier de perles fines; presque à pic, le schiste nu jetait au soleil des reflets violacés et, plus haut, les grands chênes feuillagés, déjà bruns, semblaient cacher un mystère de paix et de fraîcheur. La jeune fille tourna les yeux vers l'est et découvrit les toits jaunes de Ligneuville; elle tâcha de reconnaître la vieille ferme aux murailles blanches où Fritz devait dormir à cette heure... Heureuse, immensément heureuse à la pensée soudaine qu'il viendrait peut-être l'après-midi, et que la soirée était tout entière à leur amour, elle remonta la prairie. Elle allait arriver au sentier qui conduit à l'Ermitage lorsque, cachée derrière la haie, elle entendit prononcer le nom de son ami.

« C'est bien Fritz, le douanier, dit une voix. Il était étendu en travers du chemin et le sang coulait encore de sa blessure.

— C'est un contrebandier qui l'aura tué. Pauvre Thérèse!... » répondit une autre voix, et la jeune fille vit deux paysans passer en courant dans le sentier...

Elle crut que son cœur allait cesser de battre; elle était devenue blanche, plus blanche que les dentelles de son chapeau. L'image de Fritz étendu sur la mousse ensanglantée passa devant ses yeux; tandis que, brusque, le visage de son frère s'évoquait, méchant et haineux... Elle eut la sensation de s'enfoncer dans un abime; tout se mit à tourner autour d'elle; un tourbillon de folie emplit son cerveau; sa bouche s'ouvrit pour crier, mais l'angoisse serrait sa gorge haletante et, tout à coup, elle tomba accroupie sur l'herbe odorante, les yeux secs, vides et rivés aux grands bois mystérieux...

FERNAND BLONDEAUX.

Digitized by Google

L'ART ET LA VIE

L'art moderne, aristocratique et intellectuel, subtil et raffiné, fréquemment morbide, a cotoyé maintes fois le pur dilettantisme. Certains esprits l'ont considéré comme un jeu frivole des sentimentalités. On a cru le rendre plus précieux et plus noble en lui déniant toute importance vitale, en en faisant une activité en dehors de la vie réelle, sans relation directe et sans compromis avec elle, un luxe de la pensée et de la sensibilité. On n'a voulu lui reconnaître qu'une fonction pour ainsi dire théorique : la recherche des vérités esthétiques absolues, répondant uniquement aux besoins d'une comtemplation de formes idéales. C'est véritablement la formule de l'art pour l'art qui a triomphé dans les compréhensions contemporaines. Les artistes se sont préoccupés exclusivement de beauté pure, sans finalité extérieure, sans retentissement en dehors de la vie artistique. L'art a pris, à leurs yeux, le caractère d'une grande et vaste religion, mais ils ont prétendu la limiter à l'adoration d'entités vagues, mystérieuses et sans consistance. Ils ont oublié l'humanité de leur dieu, et son culte trop fervent a dégénéré en une sorte d'ascétisme de l'esprit, au sacrifice de l'action et de la pensée précise, vigoureuse et prolifique au rêve, à la contemplation et à l'extase. Ils ont fait de leur religion une chose froide, momifiée, réduite à l'observance scrupuleuse de rites vides de leur sens primitif et symbolique.

Avec force, cette compréhension s'est imposée aux philosophes et aux critiques. Ceux-ci se sont laissés influencer et guider par elle, et se sont appliqués à en établir la parfaite

Digitized by Google

rationalité. Leurs doctrines ont justifié les excès des artistes. Ainsi, nous avons vu longtemps régner dans l'esthétique moderne la négation de l'intérêt vital de la beauté et du rôle organique, individuel ou social, des beaux-arts.

Des théories aussi exclusives ont engendré naturellement une réaction. Celle-ci se précise à l'heure actuelle. Les progrès de l'organisation démocratique, en remettant en discussion les échelles de valeurs admises autrefois, en attirant l'attention sur l'importance réelle de chacun des rouages du mécanisme social, ont orienté certains esprits vers une conception plus large et plus humaine de l'art. Cette réaction n'a pas été sans excès elle-même. Elle a fait naître l'illusion en la possibilité d'un art à influence éducatrice. Avec Tolstoï, on s'est plu à fixer aux activités esthétiques la mission généreuse de moraliser les foules, d'éclairer leur conscience et de former leur entendement.

A l'évidente exagération des partisans de la formule de l'art pour l'art, telle que l'entendirent certains écrivains aristocratiques contemporains, cette doctrine oppose une autre exagération. On peut lui reprocher de n'être point conforme à la réalité des choses. En reconnaissant le rôle vital de la beauté, elle se trompe quant à son importance véritable et quant à sa signification. A son tour elle tombe dans l'excès. Provoquant l'intrusion, dans l'art, d'intérêts de partis et de passions individuelles, elle tend à dégénérer en grandiloquences creuses et en manifestations puériles.

Ainsi, contraint à refléter les conceptions les plus contradictoires, l'art risque constamment de perdre son unité et son équilibre. Sa fonction est contrariée de toutes façons. L'activité critique, les disputes d'orthodoxies et de personnalités, loin de développer sa puissance, l'affaiblissent. Il vit d'une vie troublée, dans l'ignorance de sa raison et de son but.

Il importe donc, ce semble, de déterminer avec exactitude les bornes de son pouvoir, de se rendre compte de la nature de sa mission particulière. L'art est un organisme dont il est nécessaire de fixer l'importance. Se tromper sur la valeur du rôle qu'il est appelé à jouer, le nier ou l'exagérer, c'est

Digitized by Google

s'exposer à de fâcheuses perturbations dans le fonctionnement du mécanisme dont il est un rouage. De semblables perturbations se sont produites fréquemment, surtout en notre temps, et il n'est point téméraire de prétendre qu'une part de cette tristesse profonde, qui fit naître ce pessimisme dont nous commençons à peine à nous dégager, ne soit due à l'abus irraisonné de la contemplation esthétique. Et le mal n'est point moral sans être en même temps physique ; l'artiste contemporain a présenté si fréquemment les symptômes de la dégénérescence physiologique qu'on se trouve en droit d'y voir un résultat de son activité particulière. L'ensemble de ces phénomènes individuels influence la vie sociale, économiquement et moralement.

Le problème des rapports de l'art et de la vie est donc d'une certaine gravité, et de cette gravité, il semble que l'on commence aujourd'hui à s'en rendre compte exactement. L'esthétique abandonne de jour en jour ces spéculations purement métaphysiques qu'elle affectionnait autrefois, où l'imagination pouvait se donner libre carrière. Elle est lasse de construire des systèmes poétiques et de se dépenser en dissertations brillantes et érudites. Elle est requise par des préoccupations d'un autre ordre, plus vivantes, plus proches des réalités mêmes.

En discutant cette question de la « moralité » de l'art, je me suis efforcé de rester fidèle à l'esprit de réalisme. Ces quelques pages n'ont ni la prétention de juger, ni celle d'enseigner. Ce qu'elles veulent mettre en lumière, c'est la profonde rationalité des faits artistiques tels que nous pouvons les observer chaque jour. La théorie qu'elles ébauchent, loin de vouloir découvrir dans le domaine des idées pures quelque critère de la beauté, commente l'enseignement des faits mêmes, et en admet la vérité et la logique. Le caractère principal de cette théorie est son anti-intellectualisme : elle refuse d'admettre l'autorité d'une méthode depuis longtemps compromise et dont l'impuissance se montre évidente aujourd'hui. Elle ne subordonne point l'art aux spéculations aventureuses de l'esprit, mais à la vie elle-même.

Digitized by Google

I

La distinction catégorique de la beauté et de l'utilité est chère, aujourd'hui encore, à la grande majorité des philosophes de l'art. Or, c'est là précisément le principe négateur de l'importance vitale du beau. Admettre cette distinction est justifier le dilettantisme pur.

La parenté du beau et de l'utile est niée par les esthéticiens spiritualistes. Cousin, Jouffroy, Saisset, et leurs disciples d'aujourd'hui, nombreux parmi les critiques, admettent cette différentiation comme absolue. L'utile est, par eux, frappé de réprobation. Il semble qu'il corresponde aux besoins inférieurs de l'humanité; que le reconnaître, à quelque degré que ce soit comme élément esthétique, ce soit abaisser l'art. Rouage sans fonction dans le mécanisme psychologique, activité sans raison dans la vie, la beauté et l'art seraient hauts, nobles et purs en vertu de leur caractère même d'inutilité.

Ce lieu commun se trouve particulièrement développé dans le *Cours d'esthétique*, de Jouffroy. « Le propre du beau — écrit le philosophe français — est de ne correspondre en nous à aucun besoin auquel il puisse être appliqué »; « la beauté exclut le désir et l'utile. » Et il insiste : « *Le beau ne se réduisant jamais sous nos mains à quelque chose d'utile qui rassasie nos besoins*, nous paraît plus noble que l'utile... *Ainsi l'homme à qui tous les besoins de la terre seraient étrangers ne verrait ici-bas que du beau.* »

Je souligne à dessein ces deux membres de phrase, car ils renferment l'idée la plus fausse qu'ait jamais émise esthéticien. Cette belle horreur de l'utilité dénote, du reste, chez les philosophes de l'école de Cousin, une conception fort peu philosophique de la chose même. Ils ont accepté sans contrôle, mus par l'esprit de système, la signification vulgaire du mot, signification vague qu'ils ont pu, à leur gré, élargir ou restreindre selon les nécessités de l'argumentation. Ils n'ont prétendu considérer l'utile que sous son aspect matériel et égoïste. Or, le sens du terme est infiniment plus vaste : il s'étend à toute

Digitized by Google

bienfaisance spirituelle, sentimentale et morale, individuelle ou collective, à tout acte et à toute pensée capable, à quelque degré que ce soit, de concourir à une expansion totale de vie.

La conception du spiritualisme classique ne résiste pas à l'examen le plus superficiel. Car, *a priori,* on est obligé de reconnaître à l'art une mission particulière, psychologiquement et socialement utile. S'il ne possédait pas un tel caractère, il serait forcément éliminé de l'activité humaine comme un organisme parasitaire, sans aucune valeur, et son apparition primitive devrait rester une énigme pour le penseur. Car on n'a point d'exemple de la persistance, dans le mécanisme physiologique ou social, d'un rouage sans fonction — persistance non accompagnée d'une tendance à l'élimination complète. Méconnaître l'importance vitale de l'art, c'est réellement en nier la grandeur et la noblesse.

Mais cette qualité d'utilité, dont on veut éloigner la beauté, n'est-elle point universelle et essentielle, n'est-elle point la tonalité de tous les phénomènes de la vie même, le caractère élémentaire de tout acte, de toute pensée, de tout fait perçu? N'est-ce point la notion opposée, célébrée sentimentalement par l'idéalisme, qui se trouve, elle, vide et artificielle? On peut le soutenir.

C'est une idée qui se rencontre aujourd'hui abondamment développée dans tous les ouvrages philosophiques que celle de la relativité des connaissances humaines. Exposée par Kant en sa *Critique de la raison pure,* elle s'est imposée fortement à la pensée moderne. Elle signifie que toutes les notions n'ont aucune réalité objective; qu'un fait de conscience ne possède point de vérité absolue, supra-humaine. Nous appelons lois de la nature les lois mêmes de notre esprit; l'ordre que nous prétendons découvrir au fond des choses n'est que l'ordre même de nos perceptions, déterminé par la constitution particulière et la capacité de notre intelligence. La perception, fondement de la connaissance, étant un fait purement interne, le monde extérieur n'est à proprement parler qu'une extériorisation d'un monde intérieur. Il n'est réel que comme cause de nos sensations, et sa réalité s'arrête à cette seule affirmation de son

Digitized by Google

existence. Nous en ignorons la nature, l'essence intime; tous les attributs que nous lui prêtons sont des attributs de notre être. La nature ne vient point se peindre fidèlement sur les rétines de la conscience. Le reflet que nous en contemplons a pénétré par l'intermédiaire d'organes qui, au gré de leur constitution particulière, en ont modifié les caractères. Ainsi rien, en nous, n'est l'exacte copie des choses. L'essence intime, ce que les platoniciens dénomment la *chose en soi*, Kant le *noumène*, Spencer l'*inconnaissable*, ne peut se formuler clairement à l'intelligence, ni obscurément au sentiment. Sensations, idées, ce ne sont là que les *symboles* d'une réalité inconnue.

L'action du monde extérieur sur notre conscience est donc relative à notre organisation psychologique. Mais celle-ci, à son tour, est déterminée par une raison supérieure, l'intérêt vital. C'est une haute pensée de Darwin que seuls se développent les organismes nécessaires à la conservation et au progrès de l'individu et de l'espèce. Les fonctions des composants du corps sont, ainsi que leur forme, le résultat d'une adaptation générale aux conditions de l'existence. La lutte pour la vie — dirigée contre les semblables ou les éléments naturels — tel est le principe d'unité auquel il faut remonter pour découvrir le sens de tous les phénomènes vitaux, tant spirituels que physiques. Le développement mental, ainsi que le développement corporel, s'est produit par voie de lentes acquisitions au cours des siècles, acquisitions effectuées dans une direction invariable, pour répondre à une nécessité constante.

Ainsi, la constitution particulière de l'être sensible et pensant est toute relative à son but, le vouloir-vivre. Cette relativité des facultés s'impose avec une telle autorité que les philosophes les plus spiritualistes se sont vus forcés de l'admettre et d'abandonner la théorie de l'innéité de certains principes si chère aux néo-platoniciens. La conscience apparaît comme le champ de bataille des influences extérieures; les unes sont anéanties, les autres subsistent, et les sensations victorieuses donnent lieu à des phénomènes d'émotivité et d'entendement par leurs associations et leurs combinaisons multiples. Une

Digitized by Google

sélection s'opère, avec la précision d'un mécanisme, et c'est l'intérêt vital qui la détermine. « Les sens, écrit M. A. Fouillée (1), ont été organisés par voie d'adaptation progressive, non pour répondre à des connaissances intellectuelles et spéculatives, mais bien aux besoins pratiques de l'*appétit* et du *vouloir-vivre*. Les yeux n'ont pas été faits pour contempler, mais pour avertir d'un danger et pour faciliter la prise d'une proie ; on ne peut même prétendre qu'ils aient été faits pour voir, mais plutôt pour pressentir la peine et la jouissance, et pour agir. Tous les organes des sens sont des moyens de faire accomplir les mouvements de fuite ou de poursuite, qui eux-mêmes ont pour but dernier la fuite de la douleur et la poursuite du plaisir. En vertu de la loi primitive du vouloir-vivre, c'est le rapport des sensations aux émotions agréables ou pénibles qui a déterminé, parmi toutes les sensations possibles, le triage des plus avantageuses à l'individu. Par suite, le degré de perfectionnement atteint pour chaque faculté correspond exactement au besoin fonctionnel, c'est-à-dire à l'utilité et à la force qu'en peuvent retirer l'individu et l'espèce dans la lutte pour la vie. »

Nos rapports avec la nature ont pris, logiquement, cette tonalité générale. Tous les phénomènes qui ne possèdent point, pour l'homme, cette qualité, nous échappent. Il n'existait point, par exemple, de nécessité primitive à ce que l'homme puisse percevoir la présence de l'électricité et ses variations potentielles : aucun sens ne s'est créé en vue d'une telle fonction. Pour des raisons analogues, l'ultra-violet ne détermine aucune sensation spéciale sur la rétine. Cependant, le rôle de l'électricité est grand dans la nature ; nous ne faisons encore que l'entrevoir. L'ultra-violet est un facteur important de la végétation. Mais ces rôles étaient humainement indifférents. Certaines espèces animales, qui se sont trouvées dans des conditions d'existence entièrement différentes des nôtres, se sont adaptées suivant d'autres modes, et possèdent des notions qui nous sont tout à fait étrangères. Elles considèrent la nature

(1) A. Fouillée, *La sensation et la pensée*.

Digitized by Google

sous des aspects que nous ne pouvons y découvrir ; elles voient le monde sous une autre face.

L'esprit est soumis à cette loi de relativité jusqu'en ses plus abstraites spéculations. La science, les spéculations philosophiques les plus hautes, l'art, mettent en œuvre des associations plus ou moins complexes d'images sensasorielles, c'est-à-dire de signes vitaux, et revêtent un caractère de nécessité qui, pour n'être pas toujours perçu, n'en est pas moins réel. S'il est avantageux pour l'homme d'être fort physiquement, il l'est aussi d'être intelligent, de pouvoir pénétrer le sens des lois qui régissent son organisme et les phénomènes naturels. La solution des problèmes moraux, psychologiques, esthétiques, n'est point cherchée par vaine curiosité d'esprit. Un acte absolument désintéressé serait un acte sans causes, un pur miracle.

Ainsi, constitué pour vivre sous un certain régime prédéterminé, l'homme porte en lui, dans sa structure même, tous les ressorts nécessaires à l'accomplissement de sa fonction, tant individuelle que sociale. Les éléments qui composent son organisation végétative et intellectuelle correspondent directement à des utilités vitales. Ils se sont développés par la force même des choses et possèdent une tendance constante à s'accroître et à prospérer. Cette tendance contredite est source de souffrance ; selon son siège, sa tonalité, cette souffrance aura des expressions diverses : physique, elle sera la maladie ; scientifique, l'erreur ; morale, le vice ; esthétique, le laid.

Nous pouvons donc assurer que l'art possède non seulement une fonction vitale, mais aussi que chacun des éléments qu'il met en œuvre participe à cette qualité générale. La beauté est un aspect de l'utilité : l'aspect émotionnel. La parenté est étroite et précise. De sorte que l'on peut poser ce principe : *les valeurs esthétiques des choses sont en raison directe de leurs valeurs usuelles.* Nous allons voir qu'il se vérifie d'une façon constante et trouve une pleine confirmation dans les œuvres artistiques ou naturelles.

Mais, dès à présent, nous pouvons formuler les propositions qui dérivent de ce principe :

Digitized by Google

Les valeurs esthétiques varient dans la même mesure et le même sens que les valeurs d'utilité;

Aux valeurs usuelles sociales et universelles correspondent des valeurs esthétiques sociales et universelles, et aux valeurs usuelles individuelles, des valeurs esthétiques individuelles.

II

L'homme nu est l'un des types éternels de l'art, le plus complet et le plus puissant. C'est un thème que toutes les époques ont exploité passionnément, lui découvrant un attrait également profond, une importance émotive constante. Vérité primitive, le *nu* est l'une des plus fécondes sources d'inspiration, et Taine n'a pas craint, dans sa *Philosophie*, de classer aux premiers rangs les œuvres qui en offrent l'interprétation la plus heureuse. Quel est donc le secret de cette haute éloquence du corps humain? Harmonie et proportion, dira quelque disciple de Cousin. Mais que traduisent cette harmonie et cette proportion? Une utilité vitale : la santé, la force physique, l'exacte adaptation de l'être à sa fin, la constitution organique triomphante dans la compétition pour l'existence.

Le degré de cette utilité a varié selon les âges, les races, les civilisations; la compréhension du *nu* s'est modifiée parallèlement; elle s'est trouvée délicate ou grossière suivant les influences de la vie sur le sens esthétique. Pour la rencontrer dans toute sa plénitude, il faut remonter à la sculpture hellène. Plus près que nous de la nature, les Grecs ont possédé une perception plus nette et plus vaste de la bienfaisance des énergies élémentaires de l'homme. Leur art trahit le culte de l'existence terrestre, l'optimisme instinctif d'une race jeune, aux fortes volontés de vivre. A cette première idée que la santé et la force corporelles concourent à la perpétuation et à la grandeur de la race, s'est ajouté, chez eux, le sentiment patriotique. Leur adoration de la beauté physique fut directement intéressée; l'accord entre la vie et les œuvres fut intime et complet. Mais au sein de nos sociétés policées et intellec-

Digitized by Google

tuelles, l'importance du *nu* a diminué considérablement. La valeur morale et l'intelligence paraissent, dans la lutte pour l'existence, plus nécessaires que la santé physique. D'autre part, la forme des combats ayant été modifiée par la science, la pensée patriotique et le sentiment de conservation individuelle se sont attachés à d'autres objets. C'est pourquoi la compréhension du *nu* s'est dégradée. Chez la foule moderne, elle est presque nulle, et chez l'artiste lui-même elle est faite en grande partie de convention. Le principe sculptural contemporain montre cette transformation significative : il est expressif. Un corps sain, vigoureux, aux proportions harmonieuses, mais dont la signification est uniquement physique, ne suffit plus aux appétits esthétiques. Il faut qu'une idée s'y ajoute, qu'une flamme d'intellectualité brûle le marbre, que l'âme se manifeste par le geste, que la passion déborde la forme. *La réalité sensible se subordonne aujourd'hui au fait spirituel, la vérité corporelle à la vérité morale.* Chez les Grecs, la subordination fut inverse. La sculpture moderne est essentiellement dramatique, et l'art des Rodin, des Bartholomé et des Meunier est sans parenté directe avec celui des Myron et des Praxitèle.

C'est surtout dans les qualités esthétiques que nous demandons au corps féminin que la corrélation de l'utilité et de la beauté s'affirme incontestable. La beauté de la femme est dictée par la parfaite adaptation de ses formes à la fonction sexuelle. Le développement du bassin et l'opulence de la gorge sont en rapport direct avec les besoins de la gestation et de l'allaitement. Ce sont ces caractères qui guident l'homme dans le choix de l'organisation devant concourir, avec la sienne, à l'œuvre de la génération. Que disparaisse la notion utilitaire et aussitôt cette beauté qui stimule le désir de la possession perd son pouvoir d'action. La femme chez laquelle font défaut les charmes particuliers à son sexe n'excite pas la passion amoureuse normale. Si ces charmes présentent, au contraire, une exagération, une disproportion avec les exigences de la fonction, ils deviennent également inesthétiques, car ils incitent à la lubricité, et toute excitation excessive du sens de la

Digitized by Google

génération devient malfaisante et funeste. Cette exagération est consciemment réalisée par le costume de l'Européenne moderne, au mépris du bon sens et de l'hygiène. Ce costume est symbolique : il souligne et accroit les organes caractéristiques du sexe. Une déesse grecque entièrement privée de voiles est plus chaste qu'une mondaine d'aujourd'hui vêtue selon les modes dernières. Le sentiment que dégage la nudité de la première est de désir calme, austère, presque religieux, tandis que celui provoqué par le symbolisme de la toilette contemporaine est frivole et artificiel. Ici encore, nous voyons une variation du goût correspondre avec une variation de la notion utilitaire. La moralité, l'intelligence, l'argent surtout, interviennent comme éléments de sélection, et la compréhension de la beauté physique, perdant le meilleur de sa fonction, se pervertit.

***

Un type qui vécut longtemps dans la littérature — variante de l'homme sainement constitué que les Grecs aimèrent jusqu'au vice même — c'est le guerrier victorieux, le héros d'épopée. Il s'est incarné, selon les âges et les races, sous des noms divers : Achille, Ulysse, Énée, Roland, Arthur, Charlemagne, le Cid, Bonaparte. Sa beauté est un reflet de la grandeur de sa mission sociale : défenseur du foyer, de la cité, de la patrie, fondateur d'empires, sa fonction s'affirme toujours utile pour le peuple dont il favorise l'expansion ou dont il sert les passions. L'admiration qu'il inspire puise sa substance en cette utilité même, et se modifie avec elle. Ce type belliqueux tend, de nos jours, à disparaître ; les volontés collectives veulent s'affirmer directement, sans le secours d'hommes « providentiels ». Jugé nécessaire jadis, le guerrier devient une nuisance sociale par les excès de sa caste. L'esprit pacifique prédomine, et à son tour il auréole de beauté les héros qui l'incarnent. La figure du Christ n'a jamais inspiré autant les artistes ; elle n'apparaît plus avec sa signification étroitement orthodoxe, mais avec un sens plus large, plus humain. « Tout ce qui est vraiment grand dans l'art chrétien se restreint rigou-

Digitized by Google

reusement à ce qui y est humain » a pu dire Ruskin. La figure du crucifié est un symbole puissant, que nos temps interprètent avec leur esprit particulier comme d'autres âges l'ont interprété avec le leur.

Si, pour chaque époque, on dresse le tableau des forces jugées bienfaisantes, nous voyons que le tableau des valeurs esthétiques est en entière concordance avec lui. Ainsi notre siècle intellectualiste et économique a célébré la puissance de l'esprit, du travail et de l'argent. Le philosophe, l'écrivain, le savant, sont des types qui se rencontrent fréquemment dans le roman; il en est de même de l'ouvrier, de l'ingénieur, de l'homme d'affaires. Ils ont remplacé les types héroïques d'autrefois en même temps qu'à l'esprit de conquête guerrière se substituait l'esprit de conquête économique et morale. La littérature contemporaine est morale et sociale. Elle analyse la conscience de l'homme moderne, en ses déformations et progressions, et, par l'expérimentation particulière au romancier, fonde une psychologie de l'individu. Cette psychologie se prolonge dans l'ordre social. L'écrivain analyse l'ensemble comme il a analysé l'unité; il s'inquiète des troubles économiques comme il s'est inquiété des troubles psychologiques et mentaux. Il recueille, dans la vie contemporaine, les divers éléments esthétiques qu'elle peut fournir, les assemble, les combine, leur donne une forme en accord avec les exigences des moyens d'expression dont il dispose. Son art reflète les constituants de ses ambiances en ce qu'ils ont de plus « intéressé ». Dans les œuvres de Zola, Hervieu, Adam, de Curel, Mirbeau, Brieux..., on découvre constamment que la grandeur et la beauté des sujets développés est directement en rapport avec leur « actualité », avec leur importance réelle dans l'existence contemporaine.

***

A cette loi de corrélation des valeurs esthétiques et des valeurs usuelles, on peut opposer de nombreuses objections. Il semble bien que quantité d'œuvres — et parmi celles-là il en est de très hautes — contredisent ce caractère vital de la

Digitized by Google

beauté. Elles glorifient des forces malfaisantes, célèbrent le vice, font l'apologie du mal. L'art exploite fréquemment des sentiments jugés profondément immoraux : la colère, la haine, la vengeance, la lubricité. On connaît l'admiration que rencontrent facilement, chez le public populaire, certains héros qui ne sont rien moins que sympathiques dans la réalité. Il semble qu'elle témoigne d'une totale absence de sens moral. Ce serait cependant une erreur de croire que les consciences populaires se trompent à ce point. Si l'on dégage de leurs éléments accessoires les drames du répertoire de l'Ambigu, si l'on en extrait l'idée fondamentale, on apercevra, altérée, déformée, mais toujours puissante, la pensée bienfaisante qui donne à l'ouvrage son intérêt. Les exploits d'un Cartouche, par exemple, perdront leur sens particulier et apparaîtront, sous leur aspect général, comme l'affirmation de l'excellence de la volonté humaine dans la compétition pour la vie. La foule vénère la volonté comme un don supérieur, et c'est à cause de l'ordinaire passivité des types de vertu qu'elle sympathise fort peu avec eux. L'antinomie entre l'art et la *morale réelle* (1) n'est jamais qu'apparente. Un sujet, un sentiment, son caractère malfaisant fut-il très prononcé, peut apparaître, considéré sous certaine de ses faces, comme bon et utile. Ainsi, dit J.-M. Guyau « l'amour de la vengeance se confond, chez les natures sauvages, avec l'amour de la justice; la colère n'est qu'une forme inférieure de l'indignation; la jalousie enveloppe un sentiment d'égalité; la haine, qui a la même origine que l'esprit de vengeance, renferme aussi un grand nombre d'éléments où se retrouve comme une moralité déviée; elle est d'ailleurs, pour l'individu, une condition d'existence au milieu des races barbares; aussi est-ce surtout dans ce milieu qu'elle plaît. En général, les sentiments énergiques, la volonté tenace, violente même, ont toujours quelque chose de bien et de beau, même quand leur objet est mauvais et laid ».

Le vice, la pensée malfaisante et le sentiment dissolvant

(1) J'entends par morale réelle, celle-là qui est la règle *pratiquée*. L'art n'a rien à voir avec les systèmes de morales idéales, car ceux-ci n'ont aucune influence sur la vie.

Digitized by Google

peuvent se justifier comme éléments esthétiques par le caractère *moral* qu'ils peuvent revêtir en certaines circonstances. En voici un exemple dont on pourra aisément vérifier la valeur, en analysant certaines œuvres de notre avant-dernière période littéraire. Supposons que, par suite d'infortunes politiques ou de revers économiques, ou bien encore par la fatalité de son évolution, une nation, une race, un « milieu » quelconque soit amené à accepter la morale du pessimisme, à la croire bonne et à la pratiquer. Devenant le critère des événements et des idées, cette morale transformera tous les jugements sur les choses et, par contre-coup, créera des valeurs esthétiques nouvelles en détruisant les valeurs anciennes. La vie étant jugée mauvaise et souhaitable l'extinction de l'humanité, tous les sujets seront capables de susciter l'émotion de beauté qui traduiront une restriction ou un anéantissement d'énergie vitale. La force et la santé du corps seront bannies au profit de la faiblesse et de la morbidesse. Les héros du roman et du théâtre manqueront de volonté, de passions matérielles et viriles, de puissance physique. Les sentiments et les pensées, en accord avec les instincts primordiaux de la race, s'affaibliront, remplacés par le fantôme de la pensée « pure ». Les poètes créeront une sentimentalité tout artificielle, fragile et conventionnelle. L'intellectualisme outrancier sévira intensément, négatif, nihiliste. En un mot, deviendront esthétiques tous les éléments de limitation, de négation, de destruction, et inesthétiques ceux-là qui peuvent concourir à l'expansion de la vie.

J'ai choisi à dessein cet exemple de l'influence, sur l'art, des conceptions morales. Il permet d'insister sur le caractère relatif de la notion d'utilité. Chaque peuple, chaque génération, chaque individu, étant placé dans des conditions d'existence particulières par le fait des événements ou de la nature, se forge des règles de vie particulières, détermine des lois morales en harmonie avec lui-même. Et l'art, ainsi que les actions, est inspiré par ces conceptions, en reflète les modifications, en reproduit les différences. Il s'ensuit que l'art trahit nécessairement les luttes des sociétés, des races, des peuples,

Digitized by Google

des partis et des individualités; les conflits des morales trouvent en lui leur répercussion. Ces conflits étant la manifestation de la concurrence vitale, *les lois qui régissent celle-ci se prolongent dans l'activité artistique* (1); la sélection des œuvres se détermine dans un sens identique à celui de la sélection des individus, des partis et des nations.

***

L'admiration la plus complètement désintéressée est bien, semble-t-il, celle qu'inspire la nature. Elle nous enlève aux nécessités vulgaires de la vie, à notre humanité même. Les jouissances qu'elle procure paraissent pures, dépouillées de tout caractère de nécessité. Aussi Ruskin n'hésite point à faire de la nature le centre de l'art. Son naturisme exclusif va même jusqu'à condamner toute interprétation et toute idéalisation.

C'est là une pensée d'une justesse fort criticable et dont l'application — si elle était possible — ne produirait que des œuvres inférieures. Car la nature n'est belle qu'en raison de son « humanité ». Sa beauté n'est faite que de nécessités, et ici se vérifie encore la complète concordance des valeurs esthétiques et des valeurs morales.

En apparence, cette loi est violemment contredite. Elle est contredite parce qu'en matière artistique règne toujours le plus insupportable dogmatisme. Chacun prétend excellente son opinion, et mauvaise celle du voisin. « L'aspect d'un *stérile* rocher ou d'un affreux précipice, des lits de gazon, d'*incultes* buissons, voilà le beau », affirme M. Saisset. C'est le beau, en effet, mais pour qui? Pour les artistes, les citadins, qui jugent la nature en simples dilettanti. Que soit stérile le rocher, que soient incultes les buissons, fort peu leur chaud. Mais demandez l'avis du paysan qui voit se dresser ce roc en son champ. Il est probable qu'il le trouvera sans charme. Le beau, pour lui, ne se rencontrera jamais dans les aspects et les phénomènes hostiles à son activité. Une moisson drue, un terrain

(1) Nous verrons que ce phénomène explique seul la tendance au dogmatisme manifestée par la critique d'art.

Digitized by Google

sans accidents, une terre fertile et grasse, une métairie confortablement aménagée, ce sont là les choses qui émeuvent son sens esthétique. Il comprend le charme d'un paysage d'autre façon que l'artiste et le touriste, parce que sa situation sociale est différente de la leur; ses rapports avec la nature empruntent logiquement une tonalité différente.

Mais le jugement de l'artiste — que celui-ci croit volontiers seul fondé — ne possède-t-il pas des bases identiques au jugement du paysan? Il aime la nature sauvage, les rocs abrupts, les forêts abandonnées à elles-mêmes; la mer en fureur, un incendie violent, une éruption volcanique ou une tempête lui paraissent beaux. Pourquoi donc? Parce que tous ces aspects et tous ces phénomènes sont l'expression de puissances extraordinaires; ils éveillent l'idée de force, et toute force est bonne et bienfaisante en elle-même. L'objet des admirations n'est point la nature, comme le croit Ruskin, mais l'idée morale qu'elle évoque, et c'est uniquement la moralité de cette idée que saisit le sentiment. Un paysage ne vaut que dans la mesure de son « humanité »; l'esprit et la conscience se reflètent en lui. « Soit que nous nous élevions jusque dans les cieux, soit que nous descendions jusque dans les abîmes, nous ne sortons point de nous-mêmes, et ce n'est jamais que notre propre pensée que nous apercevons » (1). Tous les attributs que nous accordons à la nature sont des attributs moraux; ils traduisent des états subjectifs, se rattachant toujours de quelque façon à l'une ou l'autre des catégories de l'émotion. Prenez, au hasard, une description de nature : les qualificatifs employés renseigneront suffisamment à cet égard.

La beauté est ici le résultat d'associations d'idées. Ces associations sont parfois de grande complexité, et une analyse subtile est souvent nécessaire pour en isoler chacun des éléments. Ainsi, quel est « l'intérêt » d'un site, d'un tableau, dont la valeur esthétique est faite simplement de lignes et de couleurs? En apparence, les formes et les couleurs — ajoutons-y les sons — semblent ne posséder aucune importance usuelle.

(1) Condillac.

Digitized by Google

Cette importance est réelle, cependant ; les esthéticiens anglais contemporains l'ont aperçue fort clairement.

Les sensations de toutes espèces sont déjà une utilité : elles nous font connaître les choses et nous permettent d'agir sur le monde extérieur. Elles sont nécessaires à notre vie végétative ainsi qu'à notre vie intellectuelle. Mais elles possèdent divers degrés d'utilité. Les organes étant le résultat d'une lente adaptation de l'être aux nécessités de son existence, ce sont ceux-là dont est prépondérante la fonction qui fournissent les sensations atteignant le plus haut degré. Ainsi, les sens de la vue et de l'ouïe sont, en même temps que les plus importants, ceux dont la valeur esthétique est la plus grande.

Mais parmi les sensations résultant de l'activité d'un même sens une sélection peut être opérée. Toutes les couleurs, tous les sons, tous les parfums ne sont pas également sympathiques. Ce sont, rationnellement, les plus utiles qui sont capables de susciter, avec le plus d'intensité, l'émotion de beauté. Cette utilité est parfois simplement physiologique. « L'action utile de l'harmonie des couleurs paraît se rapporter en particulier au bon fonctionnement et au bon entretien de l'organe de la vision, constate M. Durand de Gros (1). Les couleurs formant accord étant les couleurs mutuellement complémentaires, leur concours fait passer d'une manière alternative tous les éléments chromatiques de la rétine de l'action au repos et du repos à l'action. Il résulte de ce fait, d'abord, que ces éléments contribuent tous, pour leur part, à la dépense totale de force nerveuse supportée par l'organe visuel, ce qui maintient ses énergies en équilibre, et il en résulte, en second lieu, que, chaque élément pouvant réparer ses pertes au fur et à mesure à la faveur des intervalles d'inaction, son activité ne s'épuise pas. » Grant Allen explique, par la même loi du moindre effort, l'effet agréable des consonnances et du rythme en musique. Selon lui, les nerfs auditifs sont en perpétuelle vibration ; quand des vibrations nouvelles contrarient celles qui leur sont antérieures, il y a déplaisir, parce que

(1) DURAND DE GROS, *Recherches d'esthétique et de morale.*

Digitized by Google

travail anormal de l'organe. L'impression est agréable, quand, au contraire, les premières vibrations favorisent les secondes et s'y ajoutent.

L'utilité est, en ce cas, physiologique d'une façon tout à fait directe. Elle peut le devenir indirectement, prendre un caractère moral, les teintes et les sons provoquant des associations d'idées et de sentiments. Ces associations ont souvent une origine très lointaine. Grant Allen rend compte, dans son *Traité sur le sens de la couleur*, du pouvoir esthétique de certaines sensations en plaçant dans le passé leur liaison avec les phénomènes émotifs. « Les fleurs comme les fruits doivent leur naissance et la riche diversité de leurs couleurs spécifiques, les premières aux insectes, les seconds aux oiseaux et aux mammifères. Les fleurs et les fruits ont développé à leur tour, chez les animaux, le goût et le sens des couleurs. La nouvelle faculté ainsi acquise a été ensuite appliquée par les animaux au choix, non seulement de leurs aliments, mais aussi de leurs mâles et de leurs femelles. L'homme, qui n'est que le dernier venu dans la série zoologique, a hérité de ses ancêtres d'un sens déjà très exercé et, par le jeu de la sélection sexuelle, l'a porté à la perfection qui nous ravit aujourd'hui (1). »

L'effet si puissant et, semble-t-il, si mystérieux de la musique se comprend aisément si l'on considère les origines de cet art. On ne niera point l'extrême importance de la voix humaine comme moyen de communication entre les individus. Or, le chant en est simplement un mode particulier, une intensification sentimentale, et la musique instrumentale dérive de la musique vocale. « Tous les sons de la voix sont produits par le jeu de certains muscles. Ces muscles sont excités et se contractent par l'effet des sentiments de plaisir et de peine. Et c'est pourquoi les sentiments se déclarent aussi bien par la voix que par les mouvements du corps. Les variations de la voix sont les effets physiologiques des variations des sentiments; chaque inflexion, chaque modulation est la conséquence de l'émotion ou de la sensation du moment, et la raison du pou-

(1) NOLEN, *La science du beau.*

Digitized by Google

voir expressif, si varié, de la voix, doit se trouver dans ce rapport général qui est entre les excitations musculaires et les excitations mentales. Ces particularités de la voix qui sont l'indice d'une exaltation des sentiments sont celles qui distinguent spécialement le chant du parler ordinaire. Chacune des inflexions qui nous ont paru être l'effet physiologique de la peine ou du plaisir est simplement, dans la musique vocale, portée à son plus haut degré » (1).

***

Ainsi donc l'analyse fait découvrir partout une étroite corrélation d'utilité et de beauté. Nous voyons que toute chose esthétique concourt toujours à l'expansion totale de la vie, est un moyen de jouissance intellectuelle ou physique.

Il faut cependant se garder de confondre et d'identifier l'utilité et la beauté. Nous avons posé ce principe : « les valeurs esthétiques sont en raison directe des valeurs usuelles. » Nous allons montrer qu'il n'est pas absolu, et que, pour qu'il puisse le devenir, il est nécessaire d'en corriger quelque peu l'énoncé.

Pour fixer exactement les idées, prenons un exemple précis, qui, du reste, a plus d'une fois servi aux adversaires de la théorie du beau utilitaire : Quelle est la valeur esthétique de la locomotive? Remarquons que la découverte de la vapeur fut d'une importance capitale. Elle a fourni des moyens de communication extrêmement rapides, permis au commerce de prendre une énorme extension, et elle a favorisé, en même temps qu'une compénétration des peuples, l'expansion des idées. Elle fut un inestimable bienfait économique et intellectuel. D'où vient donc le peu d'importance esthétique des engins capables de nous rappeler ce bienfait? Nous savons pourquoi la beauté sensuelle (lignes, couleurs) de la locomotive est nulle ou presque nulle, mais sa beauté « morale » devrait être de grande intensité. Or, elle est très faible, au contraire. Il en est de même pour les idées scientifiques ou philosophiques

(1) HERBERT SPENCER, *Essais de morale, de science et d'esthétique.*

Digitized by Google

modernes. Combien s'en rencontre-t-il qui soient poétiques ? L'analyse spectrale, la pasteurisation, les applications multiples de l'électricité, etc., ne sont point reconnues comme abondantes sources d'inspiration.

Les contempteurs de la théorie utilitaire donnent ordinairement à ces faits une signification qu'ils ne possèdent point. Selon eux, ils infirmeraient complètement cette théorie. C'est une erreur, car il n'y a pas lieu de les considérer comme antinomiques. Nous avons défini la beauté : *l'émotion d'utilité*. Elle n'est donc pas un phénomène purement intellectuel ; du reste, un tel phénomène ne peut se concevoir scientifiquement. Pour qu'elle puisse se révéler, il est absolument nécessaire que la faculté émotionnelle ait reçu une éducation particulière, qu'un lien très intime se soit établi entre elle et les centres supérieurs de représentation. Or, un tel lien est une modification physiologique qui ne s'accomplit que fort lentement. L'association des idées et des émotions est le résultat d'expériences nombreuses et fréquentes, d'une habitude nerveuse. C'est pourquoi l'art vit forcément sur le passé. Les idées scientifiques et philosophiques anciennes ont pu acquérir une valeur artistique. Les conceptions morales de la Bible, les conceptions métaphysiques des épopées hindoues, grecques, persanes, chinoises, etc. ; les doctrines d'un Orphée, d'un Pythagore, d'un Platon, d'un saint Thomas, d'un Spinoza, contiennent une part plus ou moins grande de poésie. Les idées modernes, au contraire, en sont dépourvues, quand elles ne reproduisent point les anciennes, pour la raison qu'elles sont nouvelles. Elles n'ont pas encore été suffisamment « *digérées* ». Du reste, elles sont inconnues totalement de la foule, et les artistes eux-mêmes s'en inquiètent fort peu, généralement. « Les vérités scientifiques, dit J.-M. Guyau, pour devenir poétiques ont besoin d'une condition essentielle : il faut qu'elles soient devenues assez familières au poète lui-même et à ses lecteurs pour pouvoir prendre la forme du sentiment et de l'intuition. Le poète doit suggérer, non enseigner... Si on peut un jour écrire des poèmes sur les idées universelles de la science, ce sera en prenant pour moyen les émotions

Digitized by Google

qu'elles excitent. « Un art s'inspirant d'idées scientifiques et neuves peut exister et existe, du reste, actuellement. Mais ceux-là qu'il émeut sont des hommes habitués, par leur genre particulier d'activité, à la spéculation scientifique ou philosophique. Il est assez naturel que certains poèmes de Guyau, de Sully-Prudhomme, de Hugo même, soient lettre morte pour les intellects du public bourgeois, et du public artiste lui-même, composé en majeure partie de faux intellectuels.

Une autre cause de l'infériorité esthétique des « symboles » par lesquels sont exprimées les idées modernes est, généralement, leur manque total d'expression. Une draperie habillant une statue antique est belle — non par elle-même — mais parce qu'elle permet de souligner toutes les parties du corps humain, parce qu'elle se moule sur lui et lui emprunte une signification. Le costume moderne, qui n'est pas amorphe comme le vêtement antique, qui, à l'horreur du faux-pli, ne souligne rien, contrarie le geste, cache l'éloquence de l'organisme physique, et devient grotesque parce qu'inexpressif. Or, les penseurs contemporains ont le tort de s'affubler, ainsi que les corps, d'habits modernes. Il faut un raisonnement déjà complexe pour associer l'idée de progrès matériel et intellectuel à la forme de la locomotive — pour reprendre cet exemple. A plus forte raison, si l'union de la forme et de l'idée est à ce point incomplète que la réflexion seule soit capable de la produire, l'union de la forme et du sentiment sera-t-elle vague, imprécise, le cerveau étant en quelque sorte le clavier de l'instrument affectif.

Les objections de cette espèce, loin d'infirmer la théorie que nous esquissons ici, sont au contraire une preuve nouvelle de son excellence. Seule, cette théorie permet d'expliquer le caractère inesthétique des phénomènes qu'elles prennent en témoignage, tandis que les doctrines du spiritualisme classique sont dans l'obligation d'objectiver la beauté et la laideur, d'en faire des entités sans consistance, que l'esprit ne parvient jamais à concevoir nettement. En opposant la notion d'utilité à celle de beauté, Jouffroy, Cousin et les esthéticiens de leur école ont voulu les considérer uniquement sous leur aspect

Digitized by Google

intellectuel pur. Ils ont oublié que l'esprit n'est pas l'homme tout entier, et que la vie comprend autre chose que des faits d'entendement.

Pour découvrir l'exacte fonction de l'art et son importance vitale, il est donc nécessaire d'étudier le mécanisme particulier des émotions. Cette étude peut seule nous mener à des conclusions conformes à la réalité même des choses. Car, remarquons-le, une doctrine est vaine si elle ne possède point la vertu d'expliquer tous les phénomènes qui rentrent dans son objet. Ces faits n'ont pas à se plier aux théories, mais c'est l'affaire des théories de se mettre en accord avec les faits. Les philosophes oublient trop souvent que le critérium d'une idée n'est pas fourni par une autre idée, mais par l'action même qu'elle est capable d'engendrer et qu'elle symbolise.

(*A suivre.*) LÉON WÉRY.

Digitized by Google

CUL-DES-SARTS A FAIT DES SIENNES [1]

VI. — Mane, Thecel, Phares...

Il y eut un moment de stupeur inoubliable chez les passants qui se regardaient avec effroi... Mais leur ébahissement fut indescriptible lorsque Bastien, sans trembler, récidiva son hurlement de toute l'énergie que lui donnait la fièvre délicieuse des boissons bues.

Sans qu'un fétu de réflexion pût s'insinuer entre la pensée et l'acte, avec une spontanéité tellement déroutante, que je n'en perce encore, à cette heure, que très malaisément la cause, chacun devint un fidèle écho de l'exclamation de Bastien.

Ce fut comme une étincelle électrique qui tourna vivement autour de la table, avec par instants des lueurs plus éclatantes, selon le diapason des voix.

Vive Dreyfus! fusa la petite flûte. *Vive Dreyfus!* bava le garde champêtre. *Vive Dreyfus!* mâcha très vite Marchador, activant son laborieux rassasiement. *VI-VE DREY-FUS!* tonna le premier ophicléide. *Vive Drrrrrrreyfus!* roula Coury, le tambour. *Vâve Dráfâs!...* soufflèrent, en tremblant, exténués par leur hardiesse, les deux Moreau, les saxophones. *Vive Dreyfussss! Vive Dreyfussss!* sifflai-je, ivre de rage et de colère. Et le cri se répétait ainsi, comme malgré nous, quand nous nous arrêtâmes, dans une subite interdiction, muets, sans un geste,

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1902.

Digitized by Google

pétrifiés sur nos sièges, comme si nous voyions le feu de quelque gigantesque Sodome.

De la station, de la place des Arcades, de toutes les chaussées avoisinantes, de la grand'route de Mézières même, des hommes, des femmes, des enfants débordaient leurs bandes irrésistibles, au milieu d'un tapage infernal, devant les jardins du *Pot d'argent*, où bientôt toute une foule immense s'entassa derrière nous, nous bousculant, jappant à nos oreilles, gesticulant, piaillant, vociférant... Nous restions calmes à notre table. Par un singulier retour, j'étais d'un sang-froid tel, qu'à ce moment ultime, je me rappelai mes classes et les hordes gauloises de Brennus envahissant le Sénat romain. Cependant, sans avoir eu l'épouvante de voir les barbares du Danube, il m'était aisé de croire que ceux que nous avions dans le dos étaient d'une pire férocité.

A nouveau, Bastien agita son disque de métal d'une main forcenée. Il monta sur sa chaise et d'une voix de stentor jeta ces mots sublimes et décisifs :

« Le premier qui s'approche de moi est un homme mort! »

Cette proclamation concise, superbe de dédain et de courage, fit un effet prodigieux. Il y eut parmi cette cohue délirante une sorte d'arrêt, un apaisement partiel.

Mais nous n'en sûmes pas profiter : à dire vrai, notre faiblesse numérique, comparée à l'innombrable ennemi, nous plongeait dans un hébétement regrettable. La honte a sa fascination et nous étions hypnotisés par elle... Je me souviens qu'à ce moment, je me sentis appréhendé fortement aux mollets. Je me penchai : deux mains tiraient mes jambes. Je me retins au dossier de ma chaise : la tête toute rouge et ruisselante de Manuel, la grosse caisse, apparut entre mes genoux. L'habitude de se courber le servait à ses vœux, car, avec une agilité surprenante, il avait disparu sous un pan de la nappe, puis s'aidant de mes pieds, par une savante traction des biceps, doucement il avait glissé tout son corps sous la table. Hélas! ici encore, je comprends trop l'instinct de conservation pour juger sa

Digitized by Google

manœuvre indigne. Là, je l'en disculpais entièrement. Il sauvait une vie dont le sacrifice eût été inutile. J'eus la force de lui dire : « Bastien est notre Léonidas, si nous avions seulement des Thermopyles! » Mais était-ce l'ignorance, était-ce la terreur, il me répondit bêtement, n'ayant saisi que ma dernière syllabe, sans doute :

« Nous allons en attraper une fameuse ! »

Effectivement, avant de combattre, nous subissions déjà une défaite... Mordus par une émulation, sans exemple, nous avions travaillé depuis des mois et des mois pour la gloire de Cul-des-Sarts et c'était Charleville qui, sans vergogne, allait remporter la victoire !

Sic vos non vobis... Fatalité ! Malédiction ! Odieuse ironie des choses humaines !

VII. — Par le cœur d'une porte.

Comme le garde champêtre s'apprêtait à haranguer, en y mettant une forme légale, toute cette populace ameutée, un vieux chaudron lancé par une main dont je ne peux que reconnaître l'agressive habileté, un vieux chaudron, dis-je, vint avec mpudence, après avoir décrit une courte trajectoire, heurter le front du représentant de l'autorité. Il y eut un formidable bruit creux qui marqua le signal de notre déroute. Ce fut une débâcle totale, insensée, frénétique.

Au fond du jardin, sur une commode consacrée, s'étageant avec symétrie, de petits fromages ronds, odorants de fraîcheur, séchaient dans une ombre paisible. Les hostilités ouvertes, en un clin d'œil, ils étoilèrent d'éclaboussures, aussi longues qu'épaisses, nos vêtements, cependant que leurs éclisses frêles fendaient l'air bleu du soir dans un multiple jeu de paraboles dont je n'observai pas la grâce.

La petite flûte s'était prudemment réfugiée près de Bastien. Celui-ci, ne la reconnaissant pas, l'empoigna bellement et la jeta, au travers de la table, parmi les assiettes, les salières, les

Digitized by Google

bouteilles et les verres. Au moment où le jeune Marceau s'étalait sur la nappe, du côté face, le nez dans un moutardier, une bête étrange s'enfuit sous lui, sautant des quatre pattes à la fois et trouant de ses bonds incroyables la foule de plus en plus houleuse. C'était Manuel ! L'effarement qu'il causa laissa quelque répit aux musiciens. Pris de panique, renversant les chaises, ils s'engouffrèrent dans l'hôtel. Par malheur, on en défendit l'accès avant qu'ils y fussent tous rassemblés. Ceux qui restaient fondirent sur les assaillants, traversant impétueusement leurs lignes exaspérées. Non contents de rouer de coups ces braves sans défense, la foule furieuse les poursuivit avec une inhumaine obstination jusque dans les rues détournées, les criblant de projectiles, débagoulant incessamment sur eux les plus ordurières injures.

Comment? Par quel miracle et pour quelle confusion me retrouvai-je au milieu des houes, des bêches, des ratissoires et des brouettes, moi, Pistalou, cloîtré ou plutôt remisé, comme une ferraille inutile, dans le hangar du *Pot d'argent*? Devant tout en désastre, mon nez se pinçait d'effroi dans le cœur de la porte bien fermée. Je buvais à même le ridicule et l'épouvante... Oh ! ce tableau inimaginable, ce tableau horrible du déguerpissement de la fanfare. Mon Dieu, mon Dieu ! Devais-je lever la clenche et me battre avec mes compagnons? Mille résolutions s'emparaient de moi pour être combattues et refoulées par d'autres qui me laissaient, à leur tour, dans une perplexité navrante. Hélas ! dans cette boucherie hideuse, j'eusse été la goutte d'eau dans la mer, rien de plus... Il valait mieux après tout rester coi. Foin des irrésolutions poignantes qui me torturaient, me raidissant dans une insensibilité qui me coûtait gros, je pris finalement un philosophique parti de l'aventure et regardai avec une indescriptible curiosité.

Trois hommes gisaient sur le sol en face de moi. Il y avait Marceau, Marchador, qui cuvait son vin, et Péperre, bleu de peur, qui faisait le mort, le lâche ! Dans un coin, accroupis à l'ombre d'une tonnelle, des musiciens, que je ne reconnus pas,

Digitized by Google

lacéraient, des ongles, leurs casquettes, en enlevant la lyre révélatrice... Je découvrais, tout entière, la place de la Station. Elle était devenue presque déserte, puisque je n'y vis que le garde champêtre qui la traversait. Il rencontra le bourgmestre, très rouge, qui venait à lui en sens opposé, prêtant l'oreille à des bruits grondants et lointains...

En l'apercevant, le garde champêtre s'arrêta court, levant les bras au ciel :

« Vot' faute, tout ça, mille milliards, vot' faute, vous dresse une contravention ! »

Pauvre garde champêtre ! tous ces incidents l'avaient un peu brouillé et il inondait son supérieur de sarcasmes, sans subtilité, mû par le besoin de répandre sa bile sur quelqu'un.

« Mais... mais... disait le bourgmestre interloqué, un peu perdu aussi, cherchant ses idées...

— Vot' faute ! répliqua l'autre, d'une raucité de voix à faire ébranler les toitures, v' dresse contravention, moi, mille milliards de tonnerre ! »

Et le couple allait disparaître en gesticulant, quand, vers lui, déboucha de la Grand'rue, comme une trombe, Bastien et Longdoz avec le drapeau, au milieu d'une troupe houleuse qui les environnait, et courait éperdue...

Le drapeau, le drapeau, le drapeau en danger ! Un frisson me parcourut de la pointe des cheveux aux ongles des orteils. Mes muscles se crispèrent impitoyablement. J'eusse voulu voler au secours de Bastien qui se débattait et sauver notre drapeau... Mes bras se tendirent, mes mains se fermèrent, malgré moi, dans le vide, comme pour saisir une hampe. O rage, ô désespoir, comme eût dit don Diègue, toute la force trépignante de mon impuissance me porta en avant et j'allai buter trop énergiquement de la tête contre le bois dur de la porte. J'eus la terreur d'avoir été entendu, je retins ma respiration, même, enfantinement je l'avoue, j'abaissai les paupières, ne voulant plus rien voir. Contraste ensorceleur ! A cette minute émouvante, je me souvins des après-midi paisibles de Cul-des-Sarts

Digitized by Google

en été. Sur le pas des portes, les vieux fumaientt silencieusement leur pipe dans le soleil. Et, cependant que le parfum des mûres embaumait le village, de la forêt prochaine les clarines discrètes des troupeaux faisaient leur bruit dans l'air tranquille. Il me semblait l'entendre encore ce bruit familier, mais à la vérité les grelots de mon chapeau chinois ajoutaient beaucoup à mon illusion. Mon chapeau chinois! Je l'avais fidèlement gardé et il tremblait sous les mouvements de colère qui m'agitaient les membres. Mais je me ressaisis vite et rassemblant tout mon courage, sans hésitation, d'un seul coup, j'ouvris avec audace la porte toute grande!

Personne, il n'y avait plus personne sur la place. Je restais un moment immobile, étonné de mon action. Je doute que Guillaume Tell après avoir lancé sa flèche fût plus stupéfait de lui-même... La brise fraîche qui baignait le jardin me ranima. Je me décidais à marcher quand une porte voisine livra passage aux deux Moreau, les saxophones, qui vinrent à moi en chancelant, mais, aussi, en se raffermissant au fur et à mesure de leurs pas, jusqu'à un certain équilibre qui, pour ne pas être complet, n'était point condamnable. Les bras ballants, je les fixai, très attentivement. Très attentivement, ils me fixèrent, les bras ballants. Nous restions ainsi, sans mot dire, face à face, les yeux dans les yeux, comme des augures (mais nous ne riions point), prêtant l'oreille, quand l'aîné des Moreau embrassa son frère lentement pour marquer le bonheur dont la fin des hostilités l'inondait. L'autre lui rendit sans âme ce baiser.

A les voir si blêmes, l'hypothétique fraîcheur de leur bouche éteignit en moi l'enthousiasme qu'une pareille tendresse fraternelle y devait susciter. Je me détournai, sans ravissement. Marceau, Péperre et Marchador étaient partis. Rien ne gisait plus. Seule, la table, dans son lamentable désordre, attestait avec le silence des grandes douleurs l'épique échauffourée.

Digitized by Google

VIII. — Le retour.

Cahin-caha, nous nous dirigeâmes vers la station. Tant d'émotions nous avaient saturé de leur sel déprimant, que nous n'eûmes plus la force de nous étonner à la vue de toute notre société réunie dans la salle d'attente, grâce au secours de la police. Dieu sait pourtant s'il y avait lieu de s'ébaubir! C'était comme une cour des miracles! Le tableau était si navrant, que je n'ose en aborder la description devant vous, certain de voir fondre vos cœurs, au premier détail que je révélerais. Enfin, le train de Maubert arriva : nous y montâmes avec un sentiment de délivrance inexprimable. Craignant, sans doute, quelque nouvelle escarmouche, les employés de la gare nous poussaient pêle-mêle, avec nos cuivres bosselés, dans les compartiments. Comme la locomotive sifflait son départ, nous nous levâmes de nos banquettes, et nous nous mîmes aux portières sans qu'un seul mot eût été prononcé et sans que rien eût été concerté entre nous. Quoique le quai fût désert, Parthes modernes, suant, loqueteux, démoralisés, avec toute l'énergie du désespoir, nous jetâmes d'une seule voix, dont les vallées prochaines répétèrent à l'envi les ondes vengeresses, un formidable et dernier « Vive Dreyfus! »

Je dis *dernier*, car Manuel nous fit observer sagement qu'il y avait un télégraphe entre Charleville et Maubert, où nous devions descendre...

Après cela, je ne me souviens plus de rien et pour cause! Le retour, de Maubert au village, se passa sans incident. Notre faconde du départ fut à jamais tarie. Quelques gémissements qui se répondirent, au cours de la route, tinrent lieu de conversation. Pensez comme ce fut intéressant! Je n'ai rien à vous relater de ce retour. Il fut terne. Que voulez-vous! Les grandes détresses n'ont pas d'histoire et nous étions tous noyés dans l'abîme d'un insondable accablement. Nous rentrâmes, dans la nuit, sans qu'on nous aperçût.

Digitized by Google

Le lendemain, oh! le lendemain, les scènes d'intérieur du lendemain, est-ce que vous pouvez vous imaginer cela? Les femmes battirent les hommes! En vain, le garde champêtre dressa-t-il une vingtaine de procès-verbaux à son épouse; en vain, Marchador promit-il à la sienne plus de continence; en vain, Longdoz jura-t-il qu'il n'en pouvait mais; en vain, Péperre assura-t-il qu'il n'avait pas bougé; en vain, la fanfare se disculpa-t-elle, elle dut courber le dos sous les fourches caudines de ces dames révoltées. Ce fut déplorable. La femme, positiviste à l'excès, restera toujours l'ennemie des projets mirifiques, parce qu'elle sait qu'il est inutile qu'elle rivalise avec leur toute puissante beauté. Aussi, l'avortement partiel de notre expédition, lui fournit-il, à Cul-des-Sarts, de quoi se gausser à l'aise. Mais pourquoi revenir là-dessus? Pauvres musiciens! sans mot dire, blessés comme ils l'étaient, ils restaient passivement cloués par la souffrance, dans leur demeure, qui avec un bras cassé, qui avec les yeux pochés, qui avec la denture démolie, qui avec le nez écrasé, qui, enfin, comme les Moreau, avec des coliques épouvantables.

Durant des mois, ces braves, qui avaient la sainte pudeur de leurs blessures conquises, n'osèrent retourner au cabaret par crainte des habitants de Couvin, cette ville obscure, par crainte dis-je des habitants du voisinage qu'ils y pouvaient rencontrer et qui certainement, à leur adresse, pour faire les spirituels, manieraient l'ironie, cette arme des âmes trop étroites pour ne pas être insolentes et sans charité.

Effectivement, dans le feu d'une discussion qu'eussent répondu les malheureux musiciens si, à bout portant, on leur avait répliqué sans délicatesse : — « Ben quoi? Vous avez tort. Taisez-vous. Vous êtes bornés... Retournez à Charleville pour en savoir plus long! »

Je vous le demande, qu'auraient-ils répondu, les membres de la fanfare, à cette riposte inéluctable? Il valait mieux, n'est-ce pas, qu'ils restassent prudemment chez eux!

Mais maintenant! Maintenant que des années et des années

Digitized by Google

ont passé, maintenant, la vengeance gronde. Comme des muscles morts frémissant sous un grain de sel, les indécis eux-mêmes s'agitent à cette heure. En somme, pour nous les rallier, cette flétrissure était peut-être nécessaire. Quand nous vaincrons désormais, chacun aura sa part de victoire. On a parlé de nous dans les gazettes de la France. Avec mille louanges, on en reparlera dans les journaux du monde!

Quelles rumeurs courent déjà sur nous! Nous sommes une puissance à présent. Espérant qu'il est temps pour nous abattre d'une façon définitive, les voisins nous guettent. Ah! frontière, frontière, prenez garde!

Je vous le dis à tous, moi Pistalou, nous n'avons rien à craindre : le pouls d'une revanche mémorable bat dans notre village. Cul-des-Sarts, nom magique et prestigieux, fait pour être claironné à l'assaut des places fortes, dans la détonation des obus et le crépitement des balles, Cul-des-Sarts veille, Cul-des-Sarts est prêt à la moindre alerte et malgré les pires insinuations, croyez-moi, pareil au fameux veau d'or, Cul-des-Sarts est toujours debout!

GABRIEL DE SART.

Digitized by Google

VOYAGE EN SUISSE[1]

X

Mardi, 13 août.

Saas-Fee. — Sur le chemin de la Lange Fluh. — Les fleurs des Alpes. — La Parisienne. — Les pâtres de la Hannig Alp. — Le Mellig. — Encore un renard. — Exposition-tombola.

Gletscheralp, Lange Fluh! noms magiques, évocateurs d'inoubliables paysages! Quelle chose délicieuse que de pouvoir vagabonder sur vos folles petites sentes qui trottent par monts et par vaux, zigzaguent, en agiles lézards, sur l'entassement gris perle des moraines pierreuses, cabriolent, comme de jeunes chèvres, sur les grandes mamelles vertes des Alpes rebondies, s'équilibrent par des miracles d'attraction au-dessus du vide, tel un acrobate sur la corde raide, dégringolent dans des gouffres, partent en fusées sur les parois à pic, et planent sur les hauts plateaux. Elles nous font flâner entre les parterres de rhododendrons roses et rouges, comme dans un grand jardin de luxe, autour de pelouses d'un vert de parc anglais, piquées de l'indigo des gentianes, entre des corbeilles d'arnica dont les pétales jaunes en rayons d'or, dardent comme de petits soleils. Et c'est ainsi une débauche de sève, jusqu'à la lisière des glaciers, où les fleurs deviennent plus trapues mais plus singulières aussi, les unes à courte tige, pareilles à des naines, pour donner moins de prise au vent, les autres, feu-

[1] Suite, voir la livraison du 15 mars 1902.

Digitized by Google

trées, toutes en pelisse, semblables à de petites Laponnes qui se gardent du froid. Des cedums aux larmes rouges, comme si quelqu'un avait saigné dessus, en touffes serrées, se collent aux roches; d'écarlates floraisons, sans feuille, ni tige, drues sur la pierre, s'étalent en larges plaques de sang. Nous montons toujours dans cet enchantement; déjà à nos pieds se voient ces éternels hôtels de Fee semblables à de gros dés à jouer sur le tapis vert du fond de la vallée. Nous faisons notre récolte de gros chardons, vissés au sol, qui ouvrent au soleil leurs yeux de paille d'argent; ils se conservent longtemps et, quoique coupés, s'ouvrent et se ferment au soleil durant plusieurs jours. Puis ce sont encore des cotons gras, ces floches de soie blanche qui poussent aux marécages, s'inclinent à la brise et saluent tous ensemble avec la grâce d'un cygne. Ils nous rappelleront notre séjour ici. Nous arrivons ainsi chargés sur une alpe solitaire, qui s'avance en dos de dromadaire au-dessus du glacier. J'organise un petit campement, mon alpenstock fiché en terre avec, au bout, la blancheur d'un mouchoir qui flotte pareil à un drapeau parlementaire, et comme abri nos parapluies ouverts du bon côté. Des menues branches de roses des Alpes desséchées, que nous allumons, nous donnent un petit feu réjouissant, dont la fumée tournoie en l'air comme un signal; et, installés autour, les jambes croisées à la chinoise, nous observons les mouvements des nuages qui alternativement nous mettent à l'ombre ou au soleil. Nous nous sentons comme dans une nacelle de ballon, perdus dans l'espace! Pendant que nous sommes là, tranquillement à grignotter du chocolat, arrive soudain à notre campement une jeune fille toute seule, au pas de course. C'est un produit de la civilisation. Gantée de cinq trois quarts, chaussée de mordoré à talons Louis XV, hauts comme des échasses, la taille prise dans un rond de serviette, elle se pose crânement devant nous, une longue canne d'aluminium ciselée entre les doigts comme une plume à écrire, mais sa pauvre petite poitrine refoulée en haut, haletante, indique qu'elle n'en peut plus, que c'est de la bravade pour épâter le bourgeois, et, en effet, tout d'un coup elle porte la main au front et s'écroule.

Digitized by Google

Nous nous précipitons, mais elle est si postiche, si fragile, comme fait en verre filé, que nous avons peur d'y toucher. Un peu d'ammoniaque sous le nez la fait revenir, et très humiliée, ne voulant à aucun prix qu'on l'accompagne, elle redescent semblable à une poupée mécanique dont un ressort s'est détraqué. Nous la suivons de loin pour lui venir en aide, si elle se casse en route, et nous rentrons au village sans catastrophe.

A l'hôtel, les pensionnaires préparent une exposition-tombola pour ce soir, au profit des pauvres de la localité; on est prié d'exposer les objets curieux qu'on possède. Il y aura un prix d'entrée, et l'on finira par une loterie. Que pourrions-nous bien exposer? Bah! nous avons encore toute l'après-midi pour y songer.

Sur la route du Mellig, à la Hannig Alp où je suis monté après le lunch, de petits vachers sont assis en cercle près d'une auge, et, la bouche bée, boivent les paroles d'un compagnon plus agé, qui s'amuse à leur raconter des histoires effrayantes, de revenant, de loup-garou et de cierges qui marchent tout seuls dans la montagne. Je m'assieds dans le petit cercle et le grand vacher continue : « Il y avait une fois un curé à Saas-Grand, et ce curé était assis un soir au coin du feu et lisait son bréviaire, et pendant qu'il lisait son bréviaire, il entendit tout d'un coup cogner à la fenêtre et, comme il avait le dos à la fenêtre, il se retourna et vit une chauve-souris aussi grande qu'une chèvre avec une figure d'homme, et cette chauve-souris se mit à parler et elle disait : « Ouvre et donne-moi à boire », et le curé ouvrit la fenêtre et fit entrer la chauve-souris et lui donna à boire dans un bol, et la chauve-souris était assise en face de lui, de l'autre côté de la table, et c'était drôle, ce curé et cette chauve-souris en tête-à-tête, pendant que la neige tombait au dehors. Et avant de partir, la chauve-souris dit au curé : « Si tu ne m'avais pas ouvert ta fenêtre, je ne t'aurais pas dit ce que je vais te dire; écoute : demain soir, à 9 heures, l'avalanche va tomber sur le village. » Et après avoir dit cela, elle ne dit plus rien et le curé la reconduisit jusqu'à la porte et il dit « merci ». Et la chauve-souris s'en alla dans la neige. Le curé ne dormit pas, il pensa

Digitized by Google

trop à la chauve-souris et à ce qu'elle lui avait dit, et le lendemain matin il sortit, regarda la montagne, et il se mit à sonner le tocsin, et il s'enfuit avec tous ses paroissiens à Bodmen, et à 9 heures, l'avalanche tomba et détruisit le village, sauf l'église et la cure. »

Les vaches doivent être ramenées et traites à la Sennerhütte, et tout ce petit monde de pâtres se disperse sur les alpes tout autour en jetant un long cri d'appel. Je continue mon ascension et me perds bientôt dans les rochers. Plus une habitation à voir, plus un être humain, rien que des pierres et de la mousse sous la menace d'un ciel orageux. Devant moi, un renard se promène entre les blocs sans me voir ; je le suis à pas de loup en me dissimulant derrière les roches ; il s'arrête par moment et semble observer quelque chose au loin, et pour le faire repartir, je dois frapper avec mon alpenstock contre la pierre ; alors il dresse la tête et reprend sa marche, puis, tout à coup m'ayant aperçu, soudain il disparaît sous terre. Je vais voir de plus près ; mais impossible de retrouver le trou par où il a passé. Le sommet du Mellig s'emmitoufle de gros nuages, je renonce à monter plus haut et m'en retourne sur mes pas.

Dans le salon de l'hôtel, fiévreusement s'installe l'exposition. Ma compagne a déjà posé, à la place qui nous est réservée, un hibou humouristique en faïence de Thoune acheté en cours de route, dont le bec entr'ouvert sert de goulot de cafetière, et je ne trouve rien de mieux que d'exiber mon bouquet d'edelweiss, cueilli hier, en plein déluge, à Bodmen-Moos.

Quelle drôle d'exposition et combien amusante ! Un Français, étalant une obésité phénoménale, aussi plein d'esprit que de graisse, dont la seule ascension a été celle de son balcon, a mis en montre ses chaussures d'excursion à quadruple semelles, blindées comme des cuirassés, à triple rangées de clous pointus et menaçants, pareilles à des mâchoires puissantes de grands carnassiers. Sur une étiquette il a écrit lui-même cette inscription : « Souliers d'un alpiniste en chambre. » Et c'est ainsi un long alignement de choses amusantes. Tout le monde a pris des lots, et au tirage une Anglaise gagne un « bon pour

Digitized by Google

une superbe vue du glacier de Fee au clair de lune, grandeur naturelle ». Elle est conduite à la fenêtre au bras d'un organisateur qui lui montre, en écartant le store, la vallée éclairée par la lune. Elle pousse un *aoh!* si désappointé, qu'on part d'un long éclat de rire. Puis c'est encore une grosse dame allemande, solennelle comme un temple hindou, qui se voit favorisée par le sort d'une « rame de papier » et qui, croyant recevoir un ballot, crie de dépit quand on lui offre une petite rame de bateau découpée dans une feuille de papier. Elle sort outrée, gros dindon de la farce, en faisant claquer les portes. L'hilarité redouble, et comme les pauvres ont fait bonne recette, tout le monde se retire content.

XI

Mercredi, 14 août.

Saas-Fee. — Effet de brouillard. — L'Eienalp. — Les lacs suisses. — Rencontre du porteur. — Les soi-disant contrebandiers. — Soirée d'adieu. — Bêtise humaine. — Départ.

Le jour se lève dans des brumes violettes; des écharpes de brouillards mauves restent suspendues dans la vallée et s'élèvent lentement, envahissant les hauteurs; bientôt toutes les prairies de Fee en sont remplies. Le soleil, qui monte derrière ce rideau, ressemble à une pâle hostie. Par moments il disparaît même tout à fait, lorsque le rideau devient plus épais.

Nous partons dans la fraîcheur pour le lac Mattmark que nous voulons revoir avant notre départ. Le cristal des rosées givre en perles infimes les toiles d'araignées qui, semblables à des petits hamacs en filigrane, sont suspendues partout : aux chalets, aux branches des sapins, dans l'herbe haute. Les brouillards maintenant deviennent plus légers, plus transparents; par instants un coin du ciel se montre d'un bleu lavé, très doux, d'un bleu suave. Puis, tout d'un coup, le plus étrange des mirages se dresse devant nous : l'église d'Almagell, d'une blancheur de rêve, avec son clocher d'argent, détachée du sol, suspendue dans l'espace; elle flotte un moment, puis, comme un tableau fondant, se brouille et se

Digitized by Google

noie, et dans une fantasmagorie de kaléidoscope, apparaissent des bouts de paysages translucides, irréels, aux couleurs changeantes ; des alpes et des glaciers dans des vapeurs roses, nuancées d'or, lamées de clair de lune; des bois et des chalets derrière des écrans lumineux, comme des fumées diaphanes aux teintes pâles de nacre. Les brises qui passent, les mettent en mouvement, et bientôt ce n'est plus, dans l'irisement des vapeurs matinales, qu'un léger tulle qui pend sur la vallée, que le soleil attire et absorbe dans l'éther balayé.

Nous arrivons bientôt à l'Eienalp, où des centaines de vaches broutent insouciantes, la cloche au cou. Des petits pâtres aux grosses chaussures boueuses, coiffés du feutre cabossé, leur jettent des mottes de terre lorsqu'ils veulent les faire avancer. Op! Heitri, la joyeuse ; op! op! Brüni, la brune, et Tschäg et Schtäri! op! op! Et lorsque, ensemble, plusieurs se mettent à gambader, c'est comme si l'on secouait un arbre à grelots, toute la vallée carillonne!

Plus loin le chemin se continue en une traînée d'empreintes de souliers sales sur un champ de neige immense, qui descend des hauteurs de gauche et remplit le fond de la vallée. Le torrent, pareil à un gros gibier, a creusé un long terrier blanc sous cette couche de neige durcie; il gronde et mugit sous nos pas, et devant nous, le glacier d'Allalin, — telle une chaussée de marbre aux grands pavés bombés — endigue l'horizon. Et voilà tout d'un coup le lac Mattmark : Une nappe d'un vert laiteux, clapotée de vaguelettes opalescentes qui courent sur sa surface comme des petits frissons d'aise, avec, au beau milieu, une longue banquise de neige, échouée là semblable à une épave fantastique, venue toute blanche du pays des songes. Mille filets d'eau, au babil de fauvette, glissent sur de la poudre de mica qui s'étend en sable pailleté sur ses rives, entre des champs de coton gras, dont les houppes pelucheuses ondulent à perte de vue. Et de toutes ces eaux souffle un petit vent frais, frais comme de l'éther qu'on évapore sur l'épiderme. Oh! ces lacs suisses, combien ils sont adorables, les petits surtout! Les uns sont cachés dans les bois unis comme des miroirs étamés de bleu, où se reflètent les euillages qui tremblent; d'une transparence de verre avec

Digitized by Google

au fond, un monde de plantes mystérieuses, recouvertes d'une enveloppe de couleurs spectrales entre lesquelles circulent des poissons barbelés d'arc-en-ciel; d'autres sont endormis sur les plateaux déserts, d'un indigo profond, où sont suspendues et se meuvent les blancheurs des nuages et dans lesquels la nuit se mire la voie lactée; d'autres encore sont perdus en pleines régions de neige, aux eaux glauques, où flottent à la dérive, pareils à des barques abandonnées, des glaçons détachés des glaciers. Et ces lacs sont comme les yeux de la terre qui reflètent toutes les pensées du monde, gaies ou mélancoliques, bonnes ou mauvaises! Le lac Mattmark ne reflète que des pensées élevées et généreuses; ses eaux laiteuses ont quelque chose de maternel et ses rives sont hospitalières; elles s'étendent en sable fin, comme des plages à marée basse. J'ôte mes bas et mes souliers pour aller à la récolte des pompons blancs, qui, pressés les uns contre les autres, ressemblent à des processions de petites communiantes. L'eau est si froide qu'il me faut de temps en temps sauter dehors pour réchauffer mes pieds engourdis à la tiédeur du sable.

Pendant qu'à l'*Hôtel Mattmark* on nous prépare de quoi nous restaurer, nous feuilletons le livre des étrangers où plusieurs ont cru devoir initier leurs semblables aux charmes de leur muse plus ou moins inspirée. On y lit aussi des choses bêtes, signées d'un nom d'emprunt. Deux Belges, croyant sans doute être déjà en territoire italien, ont rédigé une longue et amusante phrase dans la langue de *si*, se terminant par ces mots fameux : « In Vlaandren Vlaamsch! »

Au retour, au détour d'un chemin, nous tombons nez à nez avec notre porteur du Monte-Moro, et la façon dont il nous accueille nous fait vraiment plaisir; il paraît si heureux de la rencontre! Nous nous asseyons un moment pour causer avec lui; il nous semble maintenant moins bête que la première fois et, n'ayant trouvé aucune combinaison meilleure pour faire parvenir la petite gratification à la fillette à la hotte de Macugnaga, nous lui confions l'argent, en lui faisant force recommandations. Et à la grâce de Dieu! c'est un remords de moins pour notre conscience.

La route est longue, l'estomac se creuse et, la fatigue aidant,

Digitized by Google

nous nous trouvons bientôt dans cet état spécial des gens surmenés qui rient nerveusement pour rien et pour tout, et s'arrêtent aux idées les plus saugrenues.

Une lady et un gentleman débouchent d'un sentier latéral et marchent devant nous d'un pas précipité. C'en est assez pour que, dans nos cerveaux affaiblis, s'échaffaude toute une histoire. Ce sont deux contrebandiers qui viennent de passer la frontière italienne et, galopés par la peur, voient dans tous les sapins un douanier! La dame a, pour sûr, dans ses jupes rebondies, tout un magasin de dentelles, et le monsieur du tabac plein ses poches! Vous allez voir que devant le poteau du Zollampt, qu'on aperçoit de loin, ils seront pris d'une panique plus grande encore, et, par une amusante coïncidence, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'écriteau, ils se mettent à courir. Alors ce sont des rires à ne plus savoir continuer notre route, et je siffle sur mes doigts pour les avertir qu'ils sont découverts et les faire se retourner. Heureusement qu'ils n'ont rien entendu et qu'ils disparaissent bientôt sous bois...

Le soleil se couche et cuivre toute la vallée. Nous rentrons le soir à Saas-Fee, nos yeux rassasiés de paysages et nos mains sentant la bruyère. Après le dîner, comme nous annonçons notre départ pour demain, le petit groupe de la séance anecdotique me harcèle pour que je lui raconte encore quelque chose en guise d'adieu. Je me fais prier longuement pour avoir au moins quelque chose de commun avec les grands artistes, et enfin je me décide :

Janvier, la nuit.

Un pied de neige.

Dans la rafale, un coup de sonnette à la porte du médecin; le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre au second, l'apparition d'un casque à mèche et puis un « qui est là? » frileux.

« Descendez vite, docteur, une pauvre malheureuse qui souffre le martyre!

— Dans quel quartier?

— A Moscou! »

Un « nom d'un chien! » étouffé entre les dents et le bon docteur s'habille à moitié endormi; il sait qu'il devra marcher

Digitized by Google

loin, car c'est à l'autre extrémité de la ville, dans les champs ; mais il se hâte, car il entend la femme en bas se lamenter.

. . . . . .

Janvier, la nuit.

Deux pieds de neige.

Deux formes courbées fuyant dans la bourrasque le long des volets clos : la femme geignant, un gros mouchoir rouge noué autour de la tête ; le bon docteur, pieds et mains gelés.

Pas de veilleur de nuit.

Cela pendant une heure.

Enfin, les voilà arrivés. La femme pousse la porte et introduit le médecin.

« Et la malade ! » interroge-t-il, ne voyant personne dans la pièce.

Alors la femme au mouchoir rouge, ouvrant une bouche énorme et désignant une dent cariée :

« C'est là, dit-elle simplement.

— Ah ! nom d'un chien ! »

La porte s'ouvre et se referme avec fracas. Le bon docteur est de nouveau dans la tourmente.

. . . . . .

Trois pieds de neige.

Janvier, la nuit.

Ici s'arrêtent mes notes...

Le lendemain, nous partions en même temps que la poste représentée par une théorie de mulets, faisant songer à quelque caravane d'une contrée lointaine.

Nous respirons pendant de longs jours encore cet air rédempteur des montagnes que l'on voudrait pouvoir emporter avec soi, pour le répartir entre les pauvres ouvriers qui s'étiolent dans l'atmosphère impure des usines. Car lorsque, à mon retour, je vois défiler devant moi tous ces êtres hâves, rachitiques et scrofuleux qui, pendant toute la durée de mon joyeux voyage, se sont levés dès quatre heures du matin pour se rendre à leurs fabriques, je me sens mal à l'aise et j'ai honte de ne pouvoir leur conseiller, comme aux riches, une cure dans la montagne.

SIMON FRÉDÉRICQ.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS.

Comme la *Libre esthétique*, la *Société des beaux-arts* organise des expositions, non pour les peintres, mais pour le public ; aux amateurs de peinture, elle prétend montrer de la peinture capable de les intéresser. C'est une chose heureuse que la co-existence à Bruxelles de ces deux sociétés rivales et de tendances différentes. Alors que l'une nous renseigne sur les courants les plus nouveaux qui animent l'art contemporain, l'autre nous permet de contrôler les gloires consacrées. Une bienfaisante émulation règne entre elles et nous donne chaque année des salons intéressants. Malheureusement, le désir de nous montrer des splendeurs incontestables a poussé la *Société des beaux-arts* un peu loin dans la voie réactionnaire. Supposez que l'huissier solennel dont l'habit noir garde le guichet ait un instant quitté son poste, qu'un distrait, croyant entrer dans le musée, ait pénétré dans la salle d'exposition, rien ne lui montrera d'abord son erreur ; il constatera que la commission a fait quelques acquisitions heureuses, il critiquera justement l'achat d'une étude de Corot fort insignifiante, celui d'un Meissonnier trop minuscule, celui d'un Daubigny et d'un Charles Jacques comme il y en a dans toutes les collections ; il regrettera qu'on n'ait pris pour représenter Gustave Moreau qu'une toile de quatrième ordre, pour représenter Puvis de Chavannes qu'un médiocre tableau de chevalet. Il admirera

Digitized by Google

d'autre part une étude de Courbet que l'on peut citer parmi les meilleurs morceaux du maître d'Ornans; il se félicitera de voir les maîtres de l'impressionnisme figurer enfin dans nos collections nationales; il goûtera passionnément le style et la noble sobriété du portrait de Claude Monet, le charme fiévreux d'un petit paysage de banlieue de ce même peintre, l'âpreté de Rafaelli; il se réjouira de voir quelques portraits du trop oublié Ricard; il appréciera également une admirable collection de nouveaux Boulanger, qui complètent définitivement la physionomie de ce grand paysagiste national; il louera ceux qui achètent au nom de l'État d'avoir enrichi le musée de cette admirable *Chapelle de Saint-Hubert*, d'une si profonde et si juste impression sylvestre, de cet *Orage* plus inquiet et plus troublant que les plus beaux « orages » de Fourmois, de tant d'études hardies et colorées; mais jamais il ne lui viendra à l'esprit que c'est dans un salon contemporain qu'il est entré. Aussi bien, les jeunes eux-mêmes n'ont été admis à cette exposition qu'avec des toiles assez sages pour qu'on pût les prendre pour des vieux. Les jeunes! Le fait est qu'il y a peu de jeunes à ce salon. Je ne vois guère de vraiment jeune que M. Mathieu, car M. Léon Frédéric, qui n'expose du reste qu'un Frédéric de second ordre, est dès à présent un peintre arrivé, classé, catalogué.

Le tableau qu'expose M. Mathieu est du reste de tout point digne de figurer dans un musée. C'est une vision de Campine d'un sentiment très délicat et d'une harmonie grise dont la distinction et le charme demeurent inoubliables.

Il y a encore l'exposition de M. Gilsoul, qui certes ne peut être compté parmi les vieux, mais que l'on doit cependant déjà nommer parmi les peintres de valeur « coursable » et marchande. Il nous montre deux toiles; l'une est une vision de ce pays de Flandre dont il traduit à merveille les colorations vigoureuses, et dont il aime les ciels nuageux. C'est une manière de paysage synthétique du littoral, où ce peintre à la verve aisée et primesautière a mis toutes ses qualités de manieur de brosse sûr de son métier. L'autre reproduit un paysage mosan; il est infiniment moins heureux : le style âpre et dur du rocher

Digitized by Google

d'Ardennes échappe au coloriste brillant et souple qu'est Gilsoul. Il n'est point né pour peindre ces paysages d'énergie; c'est la volupté alanguie ou la luxuriante santé du paysage flamand qu'il faut à ce peintre exubérant et joyeux de vivre.

Quant aux peintres officiels pourvus de gloire définitive avec garantie du gouvernement, ils sont en nombre respectable à la *Société des beaux-arts*. Voici d'abord M. Courtens, coloriste admirable et paysagiste souvent superficiel; voici M. de Lalaing, dont la peinture correcte paraît plus vieillie que celle des plus anciens des illustres défunts dont on nous rappelle à ce salon la mémoire — ses portraits semblent destinés à orner le salon officiel d'une de ces grandes familles bourgeoises dont la gloire doctrinaire demeure figée dans le souvenir d'un aïeul, ministre sous Louis-Philippe. Voici M. Eugène Smits qui montre quelques-unes de ses charmantes études primesautières et colorées que l'on a trop peu vues. Voici M. Cluysenaer, décorateur officiel, qui nous montre une esquisse de plafond d'un style un peu théâtral. Voici M. Vinçotte, dont les bustes royaux apparaissent comme d'excellents morceaux de sculpture d'une noblesse admirable et d'un style parfait.

Tout cela fait assurément une belle exposition. Les amateurs, les dilettantes, ceux qui considèrent un tableau au point de vue de la décoration d'un appartement riche ou de la réputation d'homme de goût que son acquisition peut donner, les collectionneurs, les bimbelotiers trouveront beaucoup de charme à ce salon. De même, ceux qui aiment la belle peinture, le beau métier, à la flamande, le coup de brosse habilement donné, le glacis savoureux.

Mais est-ce bien ainsi que l'on doit regarder une exposition? Les étalages annuels de peinture contemporaine n'ont d'intérêt général qu'en tant que manifestations des conceptions esthétiques les plus récentes, qu'en tant que symptômes d'un état mental. Or, le salon de la Société des beaux-arts n'a rien de contemporain; c'est une collection incohérente plutôt qu'éclectique. Si vous cherchez dans l'art le symptôme d'une culture ou d'une psychologie, si vous voulez y voir l'expression des âmes, la détermination d'un idéal, la Société des beaux-arts ne sera

Digitized by Google

pas pour vous plus intéressante que l'exposition d'un commissaire-priseur; de même, si vous cherchez dans le spectacle des tableaux ou des sculptures l'émotion délicieuse que nous donne une impression familière définitivement exprimée. Le curieux de penser ne pourra en aucune façon trouver sa satisfaction à cette exposition de collectionneurs; le sentimental ne l'y découvrira qu'exceptionnellement.

La Société des beaux-arts organise ces expositions dans le but louable de plaire au public, mais elle ne connaît qu'un public, et ce n'est pas le plus intéressant.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Digitized by Google

CHRONIQUE DRAMATIQUE

MONNA VANNA [1]

Pièce en trois actes de M. MAURICE MAETERLINCK.

Florence assiège Pise; la Seigneurie a décidé la destruction de la ville ennemie, alliée de Venise, dont l'indépendance donne aux petites cités toscanes un exemple dangereux. Pour que la victoire soit plus sanglante, elle a confié le commandement de ses mercenaires à Prinzivalle, celui de ses *condottieri* qui passe pour le plus impitoyable; les armées de secours envoyées par Venise sont arrêtées par les Florentins. Pise, à bout de ressources, sans vivres, sans munitions de guerre, ses murs tailladés de brèches formidables, attend l'assaut que Prinzivalle tarde à ordonner.

Guido Colonna, commandant de la ville, a envoyé son père au camp ennemi pour excuser le meurtre d'un parlementaire florentin, assassiné dans les rues par le peuple affolé. Ce Marco Colonna est un vieillard sage et lettré, plein de miséricorde, de justice et d'indulgence, parce qu'il a appris la bonté à force de remplir ses yeux de beauté. Dans Pise agonisante, alors que le sort de la ville est presque entre ses mains, ce Nestor de la Renaissance — comme l'a appelé M. Catulle Mendès —

[1] Paris, Calmann-Lévy, éditeur, et *Revue de Paris* du 15 mai. — Représentée pour la première fois à Paris, au *Théâtre de l'Œuvre*, le 15 mai, et à Bruxelles, au *Théâtre royal de la Monnaie*, le 20 mai 1902.

Digitized by Google

parle avec la sérénité d'un Platon sous les blancs portiques d'Athènes. C'est un érudit épris de belles lettres et d'art, qui a retrouvé et traduit trois des immortels dialogues; au camp ennemi il a eu la joie de rencontrer Marcile Ficin, « l'âme de Platon reparue sur la terre »; ensemble, ils ont découvert, enfouis dans le sable, les débris merveilleux d'une statue antique, et il s'étonne que ses concitoyens fassent la guerre « quand renaît le printemps, quand le ciel est heureux comme un roi qui s'éveille, quand la mer se soulève comme une coupe de lumière qu'une déesse d'azur tend aux dieux de l'azur, quand la terre est si belle et aime tous les hommes ».

Il annonce que Prinzivalle, qui sert à contre-cœur une république perfide, offre aux Pisans de ravitailler leur ville en munitions et en vivres à l'unique condition que Vanna, femme de Guido, vienne sous sa tente, durant une nuit, seule et nue sous son manteau. Le mari, plein d'amour, se révolte, furieux, contre la proposition exécrable que son père a acceptée de lui transmettre, et sa colère n'a plus de bornes quand il apprend qu'avant de le voir, le vieux Marco a informé Vanna et la Seigneurie de Pise de la condition mise par Prinzivalle au salut de la ville. L'assemblée refuse de donner un avis. Un seul espoir reste à Guido : sa femme qui l'aime refusera d'accomplir l'horrible sacrifice. Mais elle y consent, pleine de bonté et de tristesse, souffrant uniquement du mal qu'elle fait à un être pour sauver tant de vies, et elle s'éloigne, simplement et sans cris, violemment repoussée par Guido qui la maudit au nom de leur amour.

Ce premier acte est un pur chef-d'œuvre d'exposition. Il n'y a pas un mot à retrancher dans les longs discours du vieux Marco, si pleins de précautions oratoires avant d'annoncer la fatale nouvelle, si persuasifs, si doucement tenaces quand il veut amener son fils au sacrifice héroïque. Un peu de bavardage tendre, exquis, tout de justice et de douceur, sied à ce vieillard à la voix harmonieuse. Il ne pleure pas sur la détresse de son fils, parce qu'il a passé l'âge où les larmes jaillissent du choc des passions. Il n'use pas de son autorité paternelle parce que, seules à ses yeux, la raison et la bonté doivent diriger la

Digitized by Google

volonté des hommes. Et si, parfois, il a des répliques presque cornéliennes (1), il semble que ce soit pour se mettre au niveau de son fils, dont les sentiments individualistes n'ont plus d'écho dans son âme, pleine de sagesse et de modération.

Je ne pense pas non plus qu'il faille voir dans les nombreuses réticences de ses discours ni dans le fait de prévenir Vanna et les Pisans de la condition de salut dictée par Prinzivalle avant même d'en avertir Guido, une sorte de tradition hellénique de diplomatie et d'habileté. La Grèce qu'aime et admire Marco Colonna n'est pas celle de l'industrieux Ulysse, comparable à Zeus pour la prudence. Si ses discours sont longs, c'est pour mieux préparer son fils à la résignation avant qu'il sente le malheur s'abattre sur lui. Si ses démarches se trouvent habiles, c'est presque par excès de naturel, par confiance entière dans la bonté de Vanna. « Rien ne vaut une vie que l'on sauve, et toutes les vertus, tout l'idéal des hommes, tout ce qu'on nomme honneur, fidélité, que sais-je? n'est qu'un jeu puéril en face de cela. » Sans doute aussi, depuis que les années ont givré sa chevelure, depuis que les passions sont remontées de son cœur à son cerveau, sait-il enfin qu'entre se livrer et se donner il y a tout un monde, il y a tout le véritable amour.

Au second acte, Prinzivalle attend sous sa tente le retour du vieux Marco. Il résiste aux injonctions de Trivulzio, commissaire de la seigneurie de Florence, qui l'accuse de compromettre toute la campagne par son retard à lancer ses troupes à l'assaut de Pise. Et, pressé par lui, il avoue, qu'écœuré par la perfidie, l'ingratitude et l'hypocrisie de Florence, il va trahir ses chefs et secourir les Pisans Des gardes emmènent Trivulzio. Cependant, Monna Vanna, pénètre sous la tente, drapée dans un grand manteau. Le dialogue s'engage bref, impressionnant par la froideur affectée des deux protagonistes. Prinzivalle rappelle les conditions; Vanna ne répond que par monosyllabes, et, par l'entrebâillement de la tapisserie un

(1) GUIDO. Êtes-vous mon père ?

MARCO. Et je suis fier de l'être. Si je lutte aujourd'hui contre vous, je lutte aussi contre moi-même, et je vous aimerais moins si vous cédiez trop vite.

Digitized by Google

instant soulevée, elle voit le convoi de ravitaillement quitter le camp pour pénétrer dans Pise.

Son sacrifice ainsi récompensé, Vanna attend, silencieuse, le moment de le consommer. Mais Prinzivalle tombe à ses pieds; il lui rappelle qu'à Venise, enfants tous les deux, ils ont joué ensemble et qu'il l'aimait déjà; que, depuis ce moment, le temps et l'absence ont embelli, ont augmenté son amour. Quand il est revenu à Venise, elle allait épouser un grand seigneur toscan, l'homme le plus riche et le plus puissant de Pise. Lui était pauvre et misérable et il lui sembla « que le destin lui-même exigeait de l'amour le sacrifice qu'il lui fit ». Vanna ne peut croire à cet amour qui renonce, mais peu à peu, sans que ce soit définitivement exprimé dans cet acte, elle se sent émue devant tant de passion, gagnée par tant d'amour. « Il me semble parfois que je suis à ta place, que c'est toi qui m'écoutes et que c'est moi qui dis tout ce que tu me dis. » Ils éprouvent l'un devant l'autre une sensation d'intimité, de compréhension complète que jamais encore ils n'avaient trouvée. Elle est sur le point de lui dire qu'elle l'aimera peut-être, quand le souvenir de Guido et de ses souffrances lui revient à la mémoire. Le jour se lève; de nouvelles troupes florentines approchent du camp; la trahison de Prinzivalle va être découverte. Vanna le sauve et l'entraîne à Pise.

Ils rentrent dans la ville en fête; la foule entoure Monna Vanna, l'acclame, et sur son passage s'élèvent des cris de joie qui montent jusqu'au palais de Guido. La colère de celui-ci redouble alors, et quand sa femme lui assure qu'elle a sauvé la ville et qu'elle lui revient pure, il ne veut pas la croire. Mais il triomphe à la vue de Prinzivalle. Il s'imagine qu'elle l'a ramené pour venger son crime, qu' « il suivait ses baisers comme un agneau suit une branche de fleurs ». En vain Vanna cherche à lui apprendre la vérité; il ne veut rien entendre et quand enfin elle peut la lui crier, il ne croit pas à sa réalité. Il jure de laisser Vanna quitter Pise avec Prinzivalle, pourvu qu'elle avoue, et, comme elle maintient ses affirmations, il veut faire torturer son rival. Alors Vanna s'élance entre les deux hommes; elle comprend maintenant l'abîme qui sépare leurs

Digitized by Google

deux amours pour elle; elle ment, elle s'accuse pour sauver celui qui l'aime vraiment; elle feint de vouloir se venger, le fait enfermer dans un cachot dont elle seule aura la clef et d'où ils fuiront tous deux pour vivre leur bonheur.

Peut-être ce dénouement un peu trop compliqué est-il la moins bonne partie de la pièce. En raison même de l'admiration que commande une œuvre aussi belle, pouvons-nous avouer que nous comprenons mal tant de subtilité en pleine crise des passions. Que Vanna, indignée de voir sa parole méconnue, radieuse de trouver enfin « cet amour que nous attendons tous au début de la vie, et auquel on renonce parce que les années éteignent bien des choses », pense à tromper Guido, à mentir pour sauver celui qui lui donne l'amour rêvé, cela se conçoit sans peine. Depuis cette nuit d'amour idéal elle n'aime plus son mari; sa brutale jalousie la détache encore de lui; chacune de ses violences confirme en elle l'idée d'une séparation nécessaire; en esprit, elle l'a déjà trompé; sa volonté est arrêtée, le premier événement la déchaînera. Mais que Guido, voyant Prinzivalle aux côtés de sa femme, pense tout à coup à Lucrèce et à Judith, c'est ce qui paraîtra peut-être un peu subtil. La nuit qu'il vient de passer a été torturante et inactive; elle a allumé en lui une soif terrible de vengeance; il découvre tout à coup son rival, et au lieu de bondir il explique longuement par quels moyens il est arrivé devant lui. Plus loin encore, quand Vanna a pu lui dire que Prinzivalle l'a respectée parce qu'il l'aime, ces seuls mots, *parce qu'il m'aime*, n'arment pas sa vengeance. Sa fureur n'est entière que parce qu'il croit qu'on ne lui avoue pas la vérité.

Remarquez que ces critiques s'appliquent moins aux actes de Guido qu'aux motifs invoqués par l'auteur pour les déterminer. Guido ne fait rien qu'il ne doive logiquement accomplir; son hésitation entre le désir de vengeance immédiate et la volonté de connaître entièrement la trahison de sa femme est parfaitement humaine. Mais il semble que dans les scènes suprêmes de ce dénouement mouvementé, il ne choisisse jamais le motif naturel, la cause principale de ses actions. Nous comprenons tous ses actes, mais pour d'autres raisons que celles

Digitized by Google

qu'il invoque, et peut-être le personnage y perd-il un peu de sa vie et de sa vraisemblance.

Ce mélange de complication et d'ingénuité rappelle un peu, mais dans sa forme seulement, les drames antérieurs de M. Maurice Maeterlinck. Dans un livre récent (1), l'auteur définit lui-même l'essence de ces petits drames pleins de poésie, d'émotion et de visions féeriques. « Le ressort de ces drames, c'était l'effroi de l'inconnu qui nous entoure. On y avait foi à des puissances énormes, invisibles et fatales, dont nul ne devinait les intentions, mais que l'âme du drame supposait malveillantes, attentives à toutes nos actions, ennemies du sourire, de la vie, de la paix, de l'amour. Peut-être étaient-elles justes, au fond, mais seulement dans la colère, et elles exerçaient la justice d'une manière si souterraine et si tortueuse, si lente et si lointaine, que leurs châtiments — car elles ne récompensaient jamais —, prenaient l'apparence d'actes arbitraires et inexplicables du destin... Cet inconnu prenait le plus souvent la forme de la mort. La présence infinie, ténébreuse, sournoisement active de la mort, remplissait tous les interstices du poème. »

Monna Vanna, au contraire, est un drame de vie puisque la beauté seule en est le ressort. Et cette beauté de l'existence se manifeste sous ses deux aspects les plus nobles : beauté intellectuelle et morale dans la raison harmonieuse de Marco Colonna; beauté sentimentale dans l'amour de Prinzivalle et de Vanna: la contemplation et l'action.

Rien n'est plus curieux et n'est plus contemporain de notre vie psychologique et sensible que l'évolution des idées et des sentiments de M. Maurice Maeterlinck, depuis les *Serres chaudes* jusqu'à la *Vie des abeilles*, de *Pelléas et Mélisande* à *Monna Vanna*. L'évocation du mystère était le premier arrêt d'un esprit d'analyse préoccupé des causes finales de la vie. Plus il l'a pénétrée, plus il l'a comprise, plus il a vu en elle seule de grandeur et de beauté. « C'est une vérité et, si l'on

(1) *Le temple enseveli*, 1 vol. Paris, Fasquelle. Voir le chapitre : « L'évolution du mystère ».

Digitized by Google

veut, c'est la plus vaste et la plus certaine des vérités, que notre vie n'est rien, que l'effort que nous faisons est dérisoire, que notre existence, que l'existence de notre planète n'est qu'un accident misérable dans l'histoire des mondes; mais c'est une vérité aussi que notre vie et que notre planète sont pour nous les phénomènes les plus importants et même les seuls importants dans l'histoire des mondes... L'essentiel n'est pas de s'attacher à la vérité qui est peut-être la plus vraie au point de vue universel, mais à celle qui est certainement la plus vraie au point de vue humain (1).

L'art de M. Maurice Maeterlinck a subi une évolution parallèle à celle de son inspiration. Il est actuellement maître d'un métier si parfait et si sûr que jamais il ne devient sensible, d'une langue si belle et si harmonieuse qu'elle évoque celle des plus beaux et des plus sobres prosateurs classiques. Son style a la beauté harmonieuse d'une belle statue aux formes pures. Il a renouvelé avec succès cet emploi de nombreux vers blancs épars dans une prose rythmée et sonore, « vraiment digne, comme l'a dit M. Catulle Mendès, d'un grand poète sans rimes, qui, à l'exemple de Flaubert, connaît l'art heureux de préciser, çà et là, le flou opulent de la prose par la ceinture stricte d'un vers bouclé d'une césure d'or (2) ».

ROBERT SAND.

(1) *Le temple enseveli*, « L'évolution du mystère ».

(2) Les exemples de ce genre pourraient être cités très nombreux. Je n'en choisis que quelques-uns des plus typiques :

« Florence a résolu de nous anéantir. »

« Je ne devine pas. Les mots les plus cruels ajoutent peu de chose à des malheurs réels. »

« Ils souriraient, mon fils, à des clartés plus grandes. »

« Guido, tu le feras, si l'amour te l'ordonne. »

« C'est fini, bien fini... Il n'en reste pas trace... Tout le passé s'abîme, et l'avenir aussi... Ah! oui, ces petits doigts, ces yeux purs et ces lèvres... J'y ai cru dans le temps... Il ne me reste rien. »

« Venez, voici mon lit. C'est le lit d'un guerrier. Il est âpre et farouche, étroit comme une tombe et peu digne de vous. »

Etc., etc.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

Épiloguer encore sur les élections de mai, c'est s'exposer à des redites, et son lecteur à l'ennui. N'en rien dire, c'est encourir un reproche peut-être plus grave. Pour peu significatives qu'elles aient été, ces élections sont une date à consigner. On a voulu qu'elles eussent une grande portée, et on a eu tort. Quelle portée pouvaient-elles avoir ? Celle d'une approbation ou d'une improbation de la conduite énergique du gouvernement ? Mais il était manifeste que nos pluralistes devaient donner à M. de Smet le certificat demandé. Ils le devaient d'abord parce que pluralistes, c'est-à-dire conservateurs d'essence et légitimement adversaires du désordre, ensuite parce que l'émeute si tôt réprimée avait eu sa source dans un désir trop ardent de conquête du S. U. Or, le S. U., c'est une *capitis diminutio* très grave pour les pluralistes, et ceux-ci n'avaient garde de perdre l'occasion qu'on leur offrait de dire qu'ils n'entendaient pas sacrifier leur privilège électoral.

En somme, il ne pouvait rien sortir de merveilleux d'une consultation boiteuse et partielle du corps électoral. La dissolution aurait peut-être eu des effets différents, et encore, au lendemain de la belle peur que nos socialistes avaient faite à la bourgeoisie de quelques villes, est-il problématique que celle-ci eût osé s'abstraire des préoccupations noires de l'heure, pour émettre un avis désintéressé et de pure philosophie sur la situation du pays.

Si l'on veut bien tenir compte de ces contingences, singulièrement déterminantes dans un régime pseudo-démocra-

Digitized by Google

tique, et dans un petit pays, où les contacts et les contre-coups sont plus prompts et plus sensibles que chez une grande nation, il faut s'étonner que le libéralisme n'ait pas subi une forte réaction politique. Le siège acquis à Bruxelles constitue même, à mon sens, un gain inespéré, et les quelques voix qui ont manqué à M. Tournay, dans ce bourg pourri de Dinant-Philippeville, n'ont aucune importance dans l'ensemble. En somme, nous couchons sur nos positions un peu partout, et nous sommes légèrement en progrès à Bruxelles, à Gand et à Charleroi, si nous sommes légèrement en recul à Malines, à Soignies, à Arlon et à Virton.

En revanche, le socialisme a éprouvé amèrement que toute faute de tactique se paie au jeu des Parlements comme au jeu d'échec. En 1894, il obtenait 300,000 voix plurales, il en conquérait 500,000 en 1900. Et voilà qu'il stagne, qu'il est même en recul à Bruxelles, à Liége, à Charleroi, à Namur et à Nivelles, c'est-à-dire dans des arrondissements, dont les uns sont industriels, et les autres agricoles, ce qui exclut l'hypothèse d'une défection partielle, due à des causes économiques, à plus forte raison à des causes locales. L'abstention des daensistes lui a profité dans quelques villes, à Louvain et à Alost particulièrement, mais il ne peut s'illusionner sur un flux et reflux, qui a l'inconstance et le rythme des marées. A Liége, l'échec lui fut particulièrement sensible, car allié aux progressistes, qu'il avait repoussés en 1900, il obtient 65,118 voix au lieu d'un total de 73,607 suffrages qui étaient allés, deux ans plus tôt, à ses candidats et aux progressistes, séparés dans la bataille. Les 8,500 voix perdues ont dérivé du côté catholique, comme à Verviers et dans d'autres lieux. Mais il ne faut pas oublier que les libéraux étaient d'avance exclus de toute réussite et qu'on savait qu'à voter pour eux, on perdait sa peine. C'est cela, et c'est aussi la réaction contre les tentatives émeutières qui explique l'accroissement des votes gouvernementaux. Croyez bien que, malgré les feux de joie, personne ne s'y est trompé à droite.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les livres. — Émile Faguet, *La politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire* (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, in-12).

Il est des livres qu'on ne peut lire, qu'on ne peut même feuilleter, sans se demander pourquoi ils n'ont pas été faits plus tôt.

A une époque où les questions d'origine préoccupent chacun, où le passé des institutions et des hommes sollicite toutes les curiosités, il est assez mortifiant de se dire qu'on ignore encore les véritables sources des grands principes politiques et administratifs qui nous régissent, ou du moins, que c'est là le domaine des seuls spécialistes, domaine fermé non seulement au vulgaire, mais aussi à la multitude des gens cultivés.

Et ce sont ces sources auxquelles remonte précisément, par une voie indirecte, M. Faguet dans son nouveau livre, *La politique de Montesquieu, Rousseau et Voltaire*. Le livre n'est pourtant pas une œuvre d'ensemble sur le XVIII^e^ siècle; comme son titre l'annonce, c'est l'étude de trois penseurs, dont l'influence a été prépondérante sur leur temps. De même qu'elle nous introduit et nous oriente dans le grand laboratoire d'idées générales que fut le XVIII^e^ siècle, ainsi cette étude, par sa division en chapitres (envisageant successivement le principe de liberté, le principe d'autorité, l'organisation sociale dans ses diverses formes, l'organisation politique, les réformes désirables), ressemble fort à une codification de ce qui a précédé et préparé la fameuse *Déclaration des droits de l'homme*, c'est-à-dire qu'elle a les mérites et l'utilité d'un traité général, sans en avoir la sécheresse, non plus que la rigueur.

La *Déclaration des droits de l'homme* n'a jamais été, même par M. Aulard, mieux commentée et plus strictement suivie jusque dans ses lointains affluents. M. Faguet montre qu'elle est loin de former

Digitized by Google

un tout homogène, et que si on se donnait la peine de la relire avec soin, on y relèverait des contradictions assez criantes, pour s'expliquer la prétention des libéraux, d'une part, celle des socialistes, d'autre part, quand ils affirment, les uns et les autres, être les fils de 89.

Ils le sont, indéniablement; mais les fils aînés sont les partisans de la liberté humaine, c'est-à-dire d'une thèse de pure philosophie, qui est déjà incluse dans les écrits des humanistes du XVIe siècle, lesquels l'avaient prise chez Tacite, Plutarque et chez les autres anciens. Pour eux, ce qui importe, ce n'est pas la souveraineté de tous, c'est-à-dire une entité respectable, et où il entre quelque peu de mysticisme, mais c'est bien la liberté de chacun, et il y a entre les droits du peuple, proclamés en 89, et les droits de l'homme, proclamés également en 89, la même différence essentielle qu'entre la philosophie de Rousseau et la philosophie de Montesquieu. Pour celui-ci, il s'agit de libertés à reconnaître à chacun; pour celui-là, il s'agit des droits supérieurs de la communauté, droits qui, codifiés, intensifiés, conduisent à la fameuse raison d'État, c'est-à-dire à un despotisme nouveau, succédant au despotisme ancien, mais à un despotisme, tout de même.

Entre ces deux prolongements, extrêmes dans leur divergence, de la philosophie politique du XVIIIe siècle, prend place un troisième aboutissant que l'on a ramené à Voltaire, comme à son juste point de départ. Voltaire n'est ni un libéral, ni un socialiste, il est plutôt l'inverse. Mais il est un anticlérical, convaincu et logique, qui s'accommoderait du despotisme, pourvu que ce despotisme fût tolérant et éclairé. C'est une conception qui a fait, en France, une trop grande fortune pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Le nationalisme de 1902 en est un lointain ricochet, et quand Sainte-Beuve, vers 1865, défendait chaleureusement Napoléon III et invoquait les Antonins à son propos, il était bien dans la logique du voltairianisme. Chez la plupart des Français il y a un reste de faiblesse humaine, qui les rallierait, le cas échéant, à un pouvoir fort, pourvu que ce pouvoir cloîtrât le curé dans son église et les laissât, comme Candide, cultiver tranquillement leur jardin.

Le voltairianisme est essentiellement français, il ne doit rien, ou quasi rien, aux études ou aux modes d'ailleurs; mais il n'en est pas de même des doctrines de Rousseau et de Montesquieu, sur lesquelles l'antiquité ou les législations étrangères ont fortement pesé. Analyser ces doctrines dans leurs éléments constitutifs et leurs affirmations cardinales, comme l'a fait M. Faguet, les comparer avec force et netteté, c'est rendre service à nos hommes politiques, à nos avocats, à nos magistrats, en général, à tous ceux qui pensent et cherchent à se faire une opinion raisonnée sur nos institutions judi-

Digitized by Google

ciaires, nos rouages politiques et la légitimité relative des diverses solutions, proposées au législateur dans nos modernes démocraties.

M. W.

*

Nous avons le plaisir d'annoncer l'apparition de la traduction allemande du second volume de l'*Histoire de Belgique* de M. Henri Pirenne (Gotha, Perthes, XXVIII-594 p. in-8°). Ce n'est pas le lieu d'analyser en détail ce volume, dont le texte français sera prochainement publié à Bruxelles. Mais signalons-le à l'attention des professeurs, des hommes d'étude et, en général, de tous ceux qu'intéresse le passé national. On y trouvera l'histoire des XIVe et XVe siècles, envisagés principalement au point de vue politique et social. Le premier livre est consacré aux princes et aux villes du XIVe siècle; il abonde en vues intéressantes sur le développement industriel et commercial des cités flamandes, sur le soulèvement de la Flandre maritime, sur Jacques Van Artevelde, sur la constitution territoriale du temps, etc. Le second livre nous retrace les débuts conquérants et les accroissements progressifs de la maison de Bourgogne, jusqu'à la mort de Charles le Hardi. Le troisième livre nous expose la politique de cette maison, les résistances qu'elle rencontra aux Pays-Bas et son triomphe définitif, qui fut celui de la centralisation; les deux derniers chapitres de cette IIIe section nous font connaître, l'un le développement économique, l'autre la culture intellectuelle et morale de nos anciennes provinces.

Paul Bourget, *L'étape* (Paris, Plon, Nourrit et Cie, in-16). L'évolution littéraire de Paul Bourget est vraiment remarquable. Après les études de psychologie sont venues les fantaisies de jeunesse, élégantes et féminines. Puis les cas de conscience ont requis l'analyste du *Disciple*, de *Terre promise*, de *Cosmopolis*, des *Drames de famille*. Aujourd'hui l'auteur, arrivé à la pleine maturité, nous donne un roman puissant qui rappelle Balzac par l'abondance des idées générale jointe au pathétique des situations. *L'étape* est l'histoire d'une famille de paysans, dont l'un des membres, ayant reçu une instruction disproportionnée avec son milieu, devient, de fils de cultivateur, un fonctionnaire et un bourgeois, sans la préparation nécessaire. Victimes de la poussée démocratique, cet homme et tous les siens avec lui subissent un transfert de classe trop rapide : la famille a « brûlé une étape ». Cette situation engendre, d'une façon logique, des malheurs dont le romancier analyse les causes. Tout le malaise de la France moderne est exprimé dans ces pages de vivisection sociale, si l'on peut dire, où se trouvent agités les plus essentiels des problèmes religieux, politiques et moraux de l'heure présente.

Digitized by Google

MAZE-SENCIER, *Vies closes* (Paris, Perrin, in-12). Joli volume, dont le sujet est original, comme le titre est énigmatique. Ces vies closes l'ont été avant l'heure. Ce sont celles d'un certain nombre de penseurs, de poètes, d'artistes, qui n'ont pas connu la maturité et n'ont pu tenir leurs promesses de talent. Les uns sont morts, sans livrer autre chose qu'un nom à leurs contemporains, et ce sont les mains pieuses de leurs proches ou de leurs amis qui ont retrouvé et exhumé quelques-unes de leurs pages, fragments déjà grandioses d'un monument resté inachevé. Les autres ont publié, de leur vivant, l'un ou l'autre écrit. Mais ce sont des fruits de la première jeunesse, qui en faisaient espérer de plus savoureux.

Parmi les portraits d'écrivains qui figurent dans cette galerie, les mieux venus sont ceux d'Étienne de la Boétie et de Maurice de Guérin. Si malaisé qu'il fût de parler de l'auteur du *Contre un* et de la *Servitude volontaire* après les grands critiques du XIXe siècle, de celui du *Centaure* après Sainte-Beuve et Barbey d'Aurevilly, M. Maze-Sencier a su dire du nouveau et rester dans sa note particulière. Il n'a pas été moins intéressant en nous racontant la trop courte existence d'Hégésippe Moreau, de Henri Regnault, de Charles Read, de Marie Bashkirtseff et de quelques autres jeunes talents trop tôt fauchés par le destin. Mais on voudrait que dans une seconde édition il nous dise pourquoi il a omis Fernand Pirmez, c'est-à-dire d'un haut esprit, éteint trop tôt, dont la biographie émue a été écrite, en une langue pleine de noblesse, par son frère Octave, sous le titre de *Remo* (chez Plon en 1881).

*

EDMOND CATTIER, *Ter herberg den Groenen Duivel*, traduit par H. Hiel, illustré par F. Gailliard, 1 vol. in-8°, Bruxelles, J. Lebègue et Cie.

H. CONSCIENCE, *Het geluk van rijk te zijn*, 1 vol. in-8°, illustré. Bruxelles, J. Lebègue et Cie.

H. CONSCIENCE, *De Arme Edelman*, 1 vol. in-8°, illustré, Bruxelles, J. Lebègue et Cie.

M. H. Hiel a rendu un service signalé à nos populations flamandes en leur donnant une bonne traduction de la *Distillerie du diable vert*, d'Edmond Cattier. Le *diabolus germanicus*, comme Bismarck appelait l'alcool, est, en effet, le pire de leurs ennemis. Il leur fait plus de mal à lui-seul que la tuberculose, les crises industrielles et le protectionisme économique. C'est l'abus qu'elles en font qui les prive des bénéfices de leurs plus belles qualités et abaisse déplorablement leur niveau moral. Combattre le fléau par tous les moyens, avec toutes les armes, est une tâche aussi utile, sinon aussi périlleuse que celle du soldat qui lutte contre l'invasion étrangère ou du médecin qui se dévoue pour arrêter les progrès d'une épidémie.

Digitized by Google

Le *Diable vert* est aux cabarets du bon vieux temps ce que le *Louvre* et le *Bon marché* sont aux boutiques des petits détaillants.

Vaste, neuf, décoré avec un luxe criard, pourvu d'un orchestre mécanique et de toutes les attractions qu'a pu inventer l'ingéniosité des exploitants modernes, il devient le gouffre où s'engloutissent le bien-être, la paix des ménages, l'avenir des enfants, la santé, l'honneur, la probité, la raison, la vie de toute une population villageoise.

Le récit est un peu poussé au noir, mais le conte populaire et moral a une esthétique particulière et l'auteur a usé d'un droit incontestable en accumulant sur un seul point des faits épars dans la réalité. D'un tas de menue monnaie il a fait une grosse pièce, d'une poignée de petits plombs, une balle de calibre.

Paresse, avachissement, dettes, saisies, querelles, rixes, accidents mortels, assassinats, suicides, émeutes, incendies, misère noire, tel est le bilan de l'alcoolisme dans la malheureuse commune de Thorines. La simplicité familière du style, rend plus saisissant encore le grossissement épique du récit.

Corrigera-t-il beaucoup de buveurs ? Nous en doutons. Il y a chez les passionnés de l'alcool une dégénerescence intellectuelle, une lésion de la volonté qui ne leur permet même plus de désirer la guérison. Comme certains malades, ils n'aiment que ce qui alimente et aggrave leur mal. Mais il est possible d'empêcher la contagion, d'atteindre ceux qu'elle a épargnés jusqu'à présent. Le meilleur moyen, c'est de faire naître un courant d'opinion contre les habitudes d'intempérance qui dégradent nos ouvriers et nos paysans. C'est aussi d'agir sur l'enfant par l'école, par l'image, par le livre. Il faut tâcher de l'amener par une suggestion répétée, incessante à voir dans le cabaret un lieu de perdition et non plus comme aujourd'hui le paradis de ses rêves. En y contribuant, le livre que vient de traduire M. Hiel fera un grand bien.

Fils de Français, Conscience a été le meilleur des Flamands. Ce ne fut pas un surhomme, mais un homme excellent. Nul n'a fait plus que lui pour le relèvement intellectuel et moral de sa race. Depuis des siècles les Flamands avaient fermé le livre et déposé la plume. Grâce à lui, ils ont rouvert l'un et repris l'autre. Il y a des gloires littéraires plus hautes et plus éclatantes que la sienne, il n'y en a guère de plus pures. Ni étoile, ni torche, il a été une lampe qui a répandu un peu de clarté douce dans le milieu familial.

Il faut avouer que dans ses romans historiques, son information est incomplète et souvent inexacte, que dans ses romans de mœurs et de caractères sa psychologie est assez sommaire et superficielle. C'est de la salle qu'il a assisté à la comédie humaine, en spectateur naïf, dupe des apparences et tout rempli d'illusions; il n'a pénétré ni

Digitized by Google

dans les coulisses, où les acteurs reprennent leur physionomie, leur geste et leur accent naturels, ni dans la loge où ils se travestissent et se maquillent. Aussi n'approche-t-il pas du réalisme cruel des observateurs plus sûrement documentés, comme M. Cyrille Buysse, par exemple. Il a fort bien peint et fait parler les honnêtes gens simples et sincères dont le caractère et la vie sont en pleine lumière et qui n'ont pas de pensées de derrière la tête. Par contre, il n'a jamais su mettre en scène un coquin. Ses pervers et ses corrompus font sourire; ce sont des fantoches qui n'ont pas de nerfs sous la percaline qui leur sert d'épiderme, ni de cerveau dans leur tête de carton. Il n'a guère réussi non plus dans la peinture des êtres supérieurs par l'esprit ou par la condition. La plupart ont un certain cachet de vulgarité.

En revanche, il a bien connu et bien compris les petits bourgeois, les ouvriers, les paysans. Ce sont eux, d'ailleurs, qui ont le mieux conservé les mœurs, les traditions, la tournure d'esprit, la vieille vie des Flandres. C'est aussi ce monde des petites gens qu'il est le plus facile d'observer, lorsqu'on daigne en prendre la peine, et qui trompe le moins l'observateur, car la parole y est plus près de la pensée et le geste de la sensation que dans d'autres classes sociales. Il les campe avec aisance dans le décor urbain ou rural qu'anime leur tranquille activité, ou leur gaîté parfois rude et tumultueuse, et que la poésie de leurs émotions et de leurs tendresses remplit d'une atmosphère fraîche et saine. Il les a beaucoup aimé ces humbles et ces obscurs, qui le lui ont bien rendu. Ils ont été ses premiers et ses plus fervents admirateurs; leurs enfants et leurs petits-enfants lui sont restés fidèles. Aujourd'hui encore, dans toutes les bibliothèques populaires du pays flamand, ses livres sont de beaucoup les plus demandés et les nouvelles éditions qu'on en fait s'écoulent rapidement.

Longtemps encore, sans doute, les générations futures garderont le culte du bon conteur. Si son auréole est destinée à pâlir et à s'éteindre, ce ne sera que lorsque les mœurs, la vie, les types, les façons de penser et de sentir, les intérieurs, les vieilles rues et les paysages même, qu'il a aimés et décrits, auront à jamais disparu, effacés, dissous par la civilisation industrielle et cosmopolite, dont nos descendants, qu'ils le veuillent ou non, subiront sans doute les alternances de travail fiévreux, de sports haletants et de repos stupéfié. Alors peut-être, quelque Barnum archéologue s'avisera d'étaler dans le coin d'une *world fair*, une résurrection carnavalesque de la vieille Flandre. On y verra à la vitrine d'une librairie à la mode du XIXe siècle le *Conscrit* et le *Gentilhomme pauvre*. Si par hasard la fille de quelque directeur de houillère de la Campine, devenue un pays noir et un des foyers de la lutte des classes, a la curiosité d'en lire quelques pages, elle éprouvera une impression à peu près pareille à

Digitized by Google

celle que donne aujourd'hui à un habitant de Chicago la lecture de la *Prairie* ou du *Dernier des Mohicans*.

L. Van Keymeulen.

La marche en avant

Sermons (1) *par* Arnold Rey, *pasteur à Liége.*

Des sermons ! C'était bien de sermons qu'alors il s'agissait ! Ainsi penseront sans doute beaucoup de personnes. Je crois les entendre : « Nous sommes en pleine crise sociale. Deux moitiés du pays se sont violemment heurtées. Le calme qui succède au choc n'est que superficiel et provisoire. La fermentation subsiste dans les esprits. Comment régulariser la situation? Faites voir clairement à tous ce qu'exigent le droit et la justice, et, en même temps, quelle double mesure d'énergie et de modération il faut déployer. Voilà ce qui importe, et avec quoi nous sortirons de nos difficultés. Mais des sermons ne sont pas notre affaire. »

Cela dépend, répondrai-je. Dans un pays comme le nôtre, avec un suffrage universel même restreint, le progrès ne se fera que moyennant la culture des esprits et des caractères. Pour être de bons électeurs, les jeunes gens devront joindre à leurs occupations quelque instruction spéciale. Électeurs, membres des Chambres et du gouvernement, tous devront être aussi clairvoyants et désintéressés que possible.

Et ce que je dis pour tous les hommes, je le dis aussi pour toutes les femmes, non pour en faire des électrices, mais pour elles-mêmes, et pour l'influence qu'elles exercent. C'est une question d'éducation générale. Or, le sermon peut jouer un grand rôle dans cette éducation, quand il est ce qu'il doit être.

Nous connaissons, dans les premiers jours du christianisme, un personnage, le Christ, dont les discours étaient d'une puissance extraordinaire. Il venait, disait-il, fonder le royaume de Dieu sur la terre. Nous dirions, substituer au culte exclusif et sacerdotal (clérical) de son peuple une religion qui pouvait être universelle, dont le programme était l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

L'œuvre était dangereuse autant que bienfaisante.

Dangereuse pour celui qui l'entreprenait et qui devait y perdre la vie.

Bienfaisante, entre autres par ceci : que sous une forme orientale,

(1) Paris. Librairie Fischbacher. Prix : 1 fr. 50 c.

Digitized by Google

il proclamait de glorieuses idées dont la vitalité ne périra pas.

Mais ni peuple, ni prêtres ne consentent facilement à reconnaître leurs torts. Ce charpentier de Nazareth, qui tenait pour rien leurs cérémonies et leurs privilèges de Juifs, devait périr.

Il périt, en effet, sur la croix.

Sa vie, sa parole, sa mort, ont inauguré une ère nouvelle pour l'humanité. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme », disaient quelques huissiers envoyés pour le saisir.

Qu'a-t-il laissé à ses disciples pour continuer son œuvre? Le souvenir de sa vie, et un esprit qui se transmettrait de proche en proche à travers toutes les générations.

C'était bien peu de chose. Mais on voit par là quelle confiance il avait en l'avenir de certaines vérités pour le bien du genre humain, et aussi quelle foi il avait en la liberté, puisqu'il ne constituait aucune autorité pour la société religieuse qui s'attacherait à lui. Ses disciples, laïques ou non, feraient des sermons, des conférences si l'on aime mieux, pour prêcher, au nom de Jésus-Christ, l'amour de Dieu et du prochain. Et ces sujets sont de nature à vivifier toutes les noblesses de l'âme humaine.

Il va sans dire, d'ailleurs, que pour bien connaître la religion chrétienne, ce n'est pas à l'Église que nous nous adresserons. Institution purement humaine, composée d'éléments purement humains, elle a, pendant les dix-neuf siècles de son existence, admis dans son sein des foules d'idées et de pratiques où Jésus ne se reconnaîtrait pas. Ses docteurs ont souvent créé des dogmes absurdes qu'il fallait professer, sous peine de mort par la torture.

Non. Nous chercherons nos informations dans le nouveau Testament, le plus ancien livre qui nous relate par à peu près la vie et les instructions de Jésus.

M. le pasteur Rey est un de ces chrétiens qui font soigneusement le départ entre le christianisme de l'Église et celui de Jésus dont il s'inspire.

Voyez les titres de son petit volume : *La marche en avant.* (Sermons.) Deux titres qui n'ont pas honte l'un de l'autre.

Le premier est moderne. L'auteur ne veut pas rester en place en fait d'idées. Si la religion de Jésus est immuable dans son essence — l'amour de Dieu et du prochain — elle doit progresser dans toutes ses applications : ceux qui l'acceptent devront suivre les progrès généraux de l'esprit humain.

Et le second titre, *Sermons,* signifie que cette *Marche en avant* fait partie de la religion, telle que Jésus nous l'a montrée. Individus, nations, humanité, tous doivent tendre au mieux. Plus haut! Toujours plus haut!

Quelques citations donneront la clef de ce petit volume.

Digitized by Google

Après avoir rappelé qu'il existe d'innombrables religions, dont chacune se croit la meilleure, M. Rey mentionne les différentes Églises chrétiennes : grecque, catholique, celle-ci se décomposant, rien qu'en France, entre catholiques et gallicans; protestante, où l'on admet en général une plus grande liberté de conscience.

« Aucun réformé, dit-il à ce propos, ne signerait intégralement les pensées de Calvin, ni aucun luthérien celles de Luther, pas plus qu'un ingénieur ne construirait des ponts comme Léonard de Vinci, ou des fortifications comme Vauban. »

L'Église du IVe siècle s'est plongée dans de violents débats sur la Trinité, sur le rapport du Fils au Père. « Il vaut mieux, reprend le pasteur, avoir un Christ humain vivant comme un exemple dans le cœur, quelle que soit la définition qu'on donne de sa personne, que de saluer de cris de convention un Christ hiératique et divin, mort et embaumé dans les dogmes orientaux du IVe siècle.... Il ne faut pas du tout nous troubler quand nous voyons l'esprit moderne faire des investigations consciencieuses dans le domaine de la théologie. Ce que des hommes ont fait il y a quatorze cents ans, d'autres hommes peuvent le défaire et le refaire mieux. »

Dans un sermon sur « Le cœur pur », l'orateur traite un sujet qui est souvent agité — ou plutôt qui traîne longuement parmi nous : je veux dire, le rapport de la morale et de la religion.

La morale demande l'honnêteté, les convenances, une certaine mesure d'empire sur soi-même, pour ne pas trop céder à la vie animale. Un homme moral devra être un bon citoyen, un bon patriote, et s'il est riche, donner aux pauvres plus ou moins de son superflu. Il pourra avoir d'autres qualités encore qu'on ne songe pas à lui refuser. Mais tout cela est d'une insuffisance notoire : tout cela est compatible avec un état d'âme déplorable.

Quiconque s'examinera sincèrement, trouvera dans son cœur le péché, c'est-à-dire, tour à tour ou en même temps, l'égoïsme, l'orgueil, la vanité, l'oubli du mal qu'il a fait et du bien qu'il a négligé, de mauvaises pensées de vengeance, une satisfaction de soi-même qui fait qu'il n'éprouve le besoin ni de la repentance, ni du progrès dans la vie spirituelle.

« O Dieu, crée en moi un cœur pur, et renouvelle au dedans de moi un esprit bien remis, » disait un grand chrétien avant le Christ. « Celui qui prie ainsi du fond de son âme ne saurait rester satisfait de ce qu'il y trouve. Ses yeux s'ouvrent à des réalités qu'il avait jusque-là méconnues. Parlons donc aujourd'hui de ce don nécessaire, de cette condition de tout changement, de ce qui nous fait besoin à tous, un nouveau cœur, un cœur pur. »

Suivent quelques développements que nous résumons en peu de mots. Si notre cœur est enclin au mal, incapable même de concevoir

Digitized by Google

le bien dans toute sa beauté, et plus encore de le réaliser, il nous faut un cœur nouveau, ce que l'évangile appelle une nouvelle naissance, une conversion. De là des luttes de tout genre avec soi-même et avec les autres. « Mais toutes grandes et parfois cruelles qu'elles sont, elles n'outrepassent cependant point les forces humaines, et sont comme une épreuve bienfaisante d'où l'on sort ferme et plus exercé.

« Si le nouveau cœur coûte à conquérir, quand on l'a reçu après l'avoir cherché, il peut aussi s'affermir chaque jour ; ce qui paraissait impossible hier devient facile aujourd'hui, et, c'est ici le cas de le dire, pendant que l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour ; joyeux et brave, il se jette dans l'action, sûr que la cause qu'il aime triomphera un jour. »

La vie religieuse, telle que nous la voyons en Jésus, fondée sur l'amour du Père céleste, et sur le respect de Sa volonté sainte, donne à la vie morale une grandeur, une élévation qu'elle n'aurait pas par elle-même.

Ce n'est pas un simple moraliste, c'est Jésus, qui sous une forme paradoxale nous appelle à être « parfaits comme notre Père qui est aux cieux est parfait ».

Nos fragments décousus ne donnent qu'une idée fort imparfaite de ce sermon. Mais ceux qui veulent approfondir la question retireront beaucoup de profit de cette lecture.

Au reste, après avoir fait connaître de notre mieux l'esprit du livre, nous n'allons pas l'analyser en détail. Il suffira d'en transcrire quelques passages particulièrement intéressants.

Pour juger les docteurs et les doctrines, Jésus disait un jour à ses disciples : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ».

Il faut déjà de l'intelligence pour bien distinguer ces fruits. A ne prendre que le monde chrétien, les différentes Églises pourraient, sans jalousie, rivaliser de bienfaisance, de zèle pour toute bonne œuvre, de travail pour le plus grand bien de l'humanité, de luttes contre les vices et contre la misère. Tels sont certains fruits que réclame la religion de Jésus. Mais ce n'est pas tout, reprend le pasteur. « Il faut surtout qu'ils soient propres à faire le bien nécessaire à des hommes d'aujourd'hui, à des hommes dont l'esprit a été plusieurs fois décentré depuis quelques siècles, à des hommes sur lesquels ont passé comme des ouragans la Renaissance et la Réforme, l'Encyclopédie et la Révolution, et qui se sont réfugiés sur le terrain élevé des sciences d'observation.

« Portons enfin nous-mêmes de ces fruits-là. Acceptons avec largeur dans la fédération chrétienne tous ceux qui veulent reconnaître le Christ comme un chef, et marcher à côté de lui, quelle que soit leur opinion sur son essence, et même s'ils n'en ont aucune. Et en

Digitized by Google

faisant cela vous ferez (1) aux hommes d'aujourd'hui le bien dont ils ont besoin. Et en face des systèmes de toute couleur qui se présentent, il n'y a qu'un point sur lequel le christianisme règne encore, c'est la vie morale ; c'est là qu'il faut poursuivre l'absolu, et c'est sur ce terrain qu'on peut tendre la main à tous les hommes de bien. »

A propos du *Dimanche des rameaux*, on nous retrace une partie du ministère de Jésus : « Il a promené ses pas dans les champs, les villages et les villes de moyenne importance de son temps. Il a connu le travail des mains et le travail plus éprouvant de l'âme et de l'apostolat. Il a plongé son âme jusqu'au fond des iniquités sociales ; il en a reconnu et flétri le principe. Pour réagir, il s'est entouré de pêcheurs et de méprisés, qui, en vue de se joindre à lui, avaient fait repentance. Il a écouté le vieillard (?) qui pleurait parce que sa fille allait lui être enlevée ; la femme insouciante et folle qui vivait dans l'abrutissement de son péché. Il a groupé autour de lui quelques illettrés ignorants, mais honnêtes, dans le vase grossier desquels il voulait verser le meilleur de ses espérances. »

Lors de son dernier voyage à Jérusalem pour la fête de Pâque, tout le monde sait quelle ovation triomphale lui firent les pèlerins du dehors. Mais quelques jours après, cette foule reste sans voix quand les pharisiens font juger et condamner ce Jésus, ce Christ qu'elle avait acclamé.

Une telle inconsistance n'est-elle pas une honte pour la nature humaine ? Elle n'est pas le fait des Juifs seulement. On la trouve plus ou moins partout, dans des circonstances différentes. Le pasteur en prend acte pour déclarer que la prédication chrétienne doit être toujours pleine de sévérité et d'amour.

Dans le sermon sur le Vendredi saint, nous voyons Jésus en proie à une angoisse inexprimable. Il sait bien que sa mort, son supplice, n'est plus qu'une question d'heures. Son peuple, qui se disait par excellence le peuple de Dieu, le repousse comme un faux prophète ; ses disciples l'abandonneront ou le trahiront ; son œuvre semble perdue. « Mon Père, s'écrie-t-il, s'il est possible, fais que cette coupe passe loin de moi ; toutefois, non point comme je le veux, mais comme tu le veux ! »

M. Rey termine ainsi son discours : « Puis-je vous réunir tous dans une même prière et dire avec vous à Dieu : Maître insondable et bon de nos vies éprouvées, nous voulons faire ton œuvre ici-bas ; nous voulons croire que tu nous l'as donnée à faire, que tu nous as donné un jour un modèle afin que nous marchions sur ses traces, et que nous soyons nous aussi des lumières qui brillent pour éclairer

(1) Ne pas oublier que le prédicateur s'adresse à un auditoire protestant, à Liége.

Digitized by Google

le monde. Avec des souffrances et des épines, nous voulons marcher vers la gloire infinie des cieux, nous voulons répandre, ici-bas, plus d'amour, de sainteté et de pardon. Nous voulons mettre plus de bonheur autour de nous, et amener plus de cœurs à toi; nous voulons être à ton service, et s'il te plaît de nous donner aussi une croix à porter dans la mesure de nos forces, nous voudrons la porter et nous te remercierons de nous avoir ainsi pris au sérieux. *Amen !* »

Nous pensons avoir justifié notre dire, que des sermons de ce genre ont leur rôle à jouer dans l'éducation du pays. On prend généralement le christianisme pour une religion de cloître, d'intolérance et de soumission servile. C'est la faiblesse humaine qui l'a fait dégénérer ainsi. Par lui-même au contraire, dans l'intention de Jésus, il est une force de piété et de charité, de conscience et de dévouement, pour tous ceux qui l'embrassent.

Ajoutons que M. Rey a fait acte de courage par la publication de son volume. Il aura contre lui des railleurs de plus d'un genre, qui s'étonneront de voir un homme d'esprit s'occuper encore de ces anciennetés. D'autres se fâcheront qu'on vienne leur parler de religion et de morale : « Je suis colère, et je veux pouvoir me fâcher tout mon soûl. »

D'autres, chrétiens à leur manière, n'admettent pas qu'on puisse être un disciple de Christ si l'on récuse certaines traditions, si l'on n'admet pas l'infaillibilité de l'Eglise ou de la Bible. Prêtres, pasteurs ou laïques, beaucoup traiteront de faux frère ou de mécréant celui qui jette par-dessus bord des faits ou des doctrines auxquelles il ne croit plus.

M. Rey ne s'inquiète pas de ces blâmes. Comme notre maître, il jette la semence à travers champs. Les grains qui tombent sur un terrain bien préparé, porteront beaucoup de fruit, le consoleront pour la perte des autres.

TH. BOST, pasteur en retraite.

P. S. — Je voudrais bien cacher dans ce *postscriptum* une prière, presque une sommation adressée à notre auteur. Il devrait à tout prix éviter des phrases interminables d'où l'on sort tout essouflé. Avec un peu de peine il saurait les découper et se ferait mieux comprendre. Il écrit trop bien pour ne pas se corriger dans les rares passages où ce défaut se fait sentir.

En outre, il faudrait qu'un jeune ouvrier de l'atelier veillât à faire disparaître nombre de négligences pour l'orthographe, les accents, la ponctuation, des bagatelles qui déparent un élégant petit volume.

Ces menus détails ne sont pas au-dessous même d'un penseur.

TH. B.

Digitized by Google

UNE ENQUÊTE

SUR

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN

EN BELGIQUE [1].

LES PROFESSEURS D'UNIVERSITÉ.

CONTRE LE « STATU QUO ».

La grande majorité des professeurs est opposée au maintien du programme actuel des études moyennes, et elle ne l'est pas moins au maintien du privilège, dont jouissent les humanités anciennes. C'est d'autant plus caractéristique que, humanistes eux-mêmes d'éducation pour la plupart, ces pédagogues n'ont pas eu personnellement à se plaindre d'un régime dont ils réclament ou concèdent l'abolition. C'est donc bien la conscience d'une nécessité urgente qui les fait agir.

Voici la lettre la plus caractéristique peut-être en ce sens. Elle est d'un philosophe gantois très réputé, M. HOFFMANN :

Le programme actuel des études moyennes a besoin d'une profonde modification, mais, permettez-moi de l'ajouter, non seulement le programme, mais les méthodes d'enseignement devraient être modifiées également. Car elles sont arriérées et elles ont une large

(1) Voir la livraison du 15 juin.

Digitized by Google

part au peu de résultats qu'on obtient dans les collèges et les athénées. Le gouvernement devrait faire une enquête sérieuse en chargeant des *missi dominici* extraordinaires d'inspecter les établissements de l'État et en organisant une conférence des hommes les plus compétents du pays. Mais je dois renoncer à m'occuper de ce côté de la question.

Nos programmes ont deux défauts principaux : d'abord, ils sont généralement trop étendus en proportion du nombre de leçons dont on dispose, ce qui rend l'enseignement superficiel et tend à surmener les élèves ; ensuite, ils ne sont pas assez harmonisés, c'est-à-dire que les différentes matières enseignées parallèlement ne sont pas choisies en vue d'une unité didactique et restent trop étrangères les unes aux autres. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer nos programmes avec ceux de nos voisins. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, nous enseignons l'histoire universelle jusqu'à la Révolution française en deux années, tandis qu'ailleurs, avec le même nombre d'heures, on lui consacre trois années. Une réforme sérieuse devrait avant tout tâcher d'éliminer ces défauts et proportionner rigoureusement la quantité de savoir, exigée dans un temps déterminé, aux capacités moyennes des enfants ; elle devrait aussi constituer pour chaque classe un centre, un point de repère auquel on pourrait rattacher toutes les matières.

Je voudrais aussi que la durée des études fût prolongée et portée à huit années, comme M. Devaux l'avait déjà demandé en 1850. L'âge d'entrée serait fixé à 10 ans et les conditions d'admission seraient établies de façon que la première année fasse suite à une classe *déterminée* des écoles primaires. Dans les deux premières classes, en huitième et en septième, on étudierait, à côté des sciences naturelles, de l'arithmétique, des éléments de l'histoire et de la géographie, la langue maternelle et une première langue étrangère vivante. Puis aurait lieu une bifurcation. Je suis d'avis que deux sections suffiraient, une section des humanités modernes et une section des humanités latines. Le grec serait supprimé. Actuellement, il est mal enseigné et mal appris et ne sert tout au plus qu'à déformer les esprits, surtout si l'on considère que sa présence sur le programme, comme cinquième ou sixième langue, est une des raisons pour lesquelles nos jeunes gens n'en savent aucune au sortir de l'athénée.

La différence entre les humanités modernes et les humanités latines n'est pas que les unes donnent plus d'extension à l'étude des sciences exactes et les autres aux études historiques et littéraires. Il est vrai, cette inégalité existe presque partout, mais elle est due à une tendance professionnelle qu'il faut écarter absolument des humanités. Le but de celles-ci, qui est un but d'éducation générale, comporte *un rapport défini* entre les éléments historico-littéraires et

Digitized by Google

les éléments physiques et mathématiques de l'éducation, et quelle que soit l'espèce d'humanités, ce rapport doit être le même. On comprend facilement que l'éducation littéraire ne change pas de nature, parce qu'elle emploie telles langues au lieu de telles autres, mais la fin qu'on veut atteindre est changée considérablement suivant l'importance qu'on donne aux différentes branches.

J'en conclus que, dans les deux sections dont j'ai parlé, les sciences naturelles et mathématiques devraient être enseignées dans toutes les classes et développées au même degré. Mais tandis que les humanités modernes se serviraient exclusivement des langues vivantes pour donner l'éducation littéraire, et feraient connaître particulièrement le monde moderne, les humanités latines, tout en ne négligeant pas ce dernier, s'efforceraient de compléter leur enseignement par l'étude de l'histoire et de la littérature romaines.

Je ne suis pas partisan de la réduction des études latines à quatre années et je ne crois pas qu'avec cette réduction les résultats actuels, qui sont déjà très peu brillants, fussent encore atteints. Sans doute, on se fonde sur l'âge plus avancé des élèves pour nous ôter la peur d'un mécompte. Mais comment les mêmes maîtres — car eux, ils ne changent pas comme les programmes — réaliseraient-ils en quatre années ce qu'ils réalisent maintenant à peine en six années? Enfin, s'il est possible d'apprendre assez de latin en quatre années pour pouvoir déchiffrer un texte, il n'est pas possible, à mon avis, de faire du latin, enseigné en si peu de temps, un agent sérieux de culture intellectuelle, morale et esthétique. Le jour viendra peut-être où l'on devra se contenter d'étudier cette langue simplement à cause de son utilité, mais ce jour ne me semble pas encore venu, et nous aurions grand tort de brusquer les choses.

D'après tout ce que je viens de dire, vous comprendrez qu'en principe je suis adversaire de tout privilège qu'on accorderait aux humanités anciennes. Si je ne me trompe pas, les jeunes gens qui sortiront des deux sections réformées seront également capables de faire toutes les études supérieures. Cependant, dans la situation actuelle, ceux qui ont passé par les humanités modernes ne peuvent aborder l'étude ni de l'histoire, ni de la philologie classique, ni du droit; car ils ignorent le latin, dont la connaissance est nécessaire à cette catégorie d'étudiants. Cet obstacle concourt ici heureusement avec une sage prudence. Il me semble en effet que, comme nous n'y sommes pas préparés du tout, ce serait aller trop loin que d'accorder l'accès de toutes les études aux porteurs de certificats d'humanités modernes complètes; mais rien ne s'oppose à ce qu'on les admette immédiatement à l'étude de la philologie germanique, à celle des sciences naturelles, des sciences physiques et mathématiques, et enfin à celle de la médecine.

Digitized by Google

Comme on le voit, M. Hoffmann est à la fois très hardi novateur et très conservateur. D'une part, il supprime le grec et réduit considérablement la prérogative des études anciennes; mais, de l'autre, il lui répugne d'admettre qu'on n'enseigne plus le latin que pendant quatre années. C'est aussi l'opinion de M. Thomas (1), l'éminent latiniste gantois, qui, très réservé sur l'urgence des réformes générales, parle en ces termes de l'enseignement des langues mortes :

S'il fallait réduire l'enseignement des langues anciennes, *je sacrifierais le grec;* mais le latin doit rester pour nous un des éléments principaux de notre culture historique. — Quatre années de latin, c'est bien peu, à mon avis. Il est plus difficile de pénétrer le génie d'une langue morte que celui d'une langue vivante, qu'on a d'ailleurs, dans la vie, mainte occasion d'approfondir Sans une base solide, qui demande une assez longue préparation, l'enseignement du latin est complètement illusoire. — Je désirerais que l'étude du français fût combinée avec celle du latin, au point du vue philologique et littéraire : il faudrait montrer aux élèves la filiation des deux langues et

(1) C'est aussi celle de notre savant collaborateur, M. Montigny, professeur de droit à l'Université de Gand, dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire intégralement la réponse. Pour lui « le latin est la langue scientifique par excellence » et il ne convient pas d'y toucher. Voici ce qu'il dit de l'enseignement du grec :

« J'ai appris le grec à une époque où, pour entrer à l'université il fallait subir la rude épreuve de l'examen d'*élève universitaire*, examen qu'on a eu grand tort de supprimer. C'est vous dire que je connaissais assez de grec, au sortir de l'athénée, pour lire et traduire *à vue* tous les auteurs classiques Mais au bout de quelques mois passés à l'université il ne me restait plus aucune notion de la langue d'Homère et je n'aurais plus été capable de conjuguer le verbe le plus régulier ni de décliner le substantif le plus simple Mille fois j'ai regretté de n'avoir pu consacrer à l'étude et à la pratique des langues anglaise et allemande, dont la connaissance est indispensable à un avocat, le temps que j'avais perdu à m'assimiler la connaissance fugitive et en tout cas stérile de cette langue morte.

« Je ne comprends pas davantage qu'on surcharge le programme de branches qu'on peut *apprendre*, mais qui ne *s'enseignent pas* et je range dans cette catégorie la géographie et l'histoire ancienne. Je puis admettre qu'on donne sur ces matières quelques notions tres simples et très courtes. Quiconque sait lire peut, s'il a du goût pour ces branches, en faire l'objet de ses études personnelles. J'estime que c'est un véritable abus, une perte de temps regrettable que d'obliger les élèves à dresser des *cartes*. Ils pourraient employer leur temps plus fructueusement en cultivant les langues étrangères au point d'être capables de les écrire et de les parler au sortir du collège, *ce qui n'arrive guère aujourd'hui.* »

Digitized by Google

des deux littératures. — Quant aux études dites modernes, il me semble qu'il convient de maintenir un juste équilibre entre la partie littéraire et la partie scientifique : donner une trop grande prépondérance à celle-ci, ce serait compromettre la culture générale de l'esprit, qui doit être le but des humanités.

Le même savant renoncerait volontiers au certificat d'humanités anciennes complètes, exigé aujourd'hui des élèves qui veulent entrer à l'université. A ses yeux, il ne constitue pas une garantie sérieuse :

« Je le repousse en principe, convaincu que, seul, un examen de maturité organisé par l'État constitue un contrôle efficace des études moyennes. Le certificat, quel qu'en soit le contenu, me laisse absolument indifférent. »

Ces vues sont à peu de chose près celles d'un grand nombre de professeurs d'université. Il serait fastidieux de rééditer sous leur signature ce que le plus compétent de leurs collègues, M. Thomas, a si bien dit en faveur du latin. Néanmoins, nous ferons une exception en faveur de M. PIRENNE, qui, en sa qualité d'historien national, familiarisé avec l'étude des textes du moyen âge et surtout plus au courant de nos besoins historiques, apporte dans son argumentation des vues plus personnelles sur l'utilité de l'enseignement du latin dans notre pays :

Je n'hésite pas à répondre qu'il me paraît inutile d'exiger un certificat d'humanités anciennes complètes (gréco-latines) des jeunes gens se destinant à la plupart des carrières libérales. Tout ce que l'on doit réclamer d'eux, c'est une formation intellectuelle suffisante pour leur permettre d'aborder avec fruit les hautes études. Un examen d'entrée aux universités, organisé de telle sorte qu'il puisse être abordé par tous les jeunes gens, quelles qu'aient été leurs études antérieures, répondrait, me semble-t-il, à tous les *desiderata*. J'ajoute qu'un tel examen aurait l'immense avantage de révéler bientôt, par ses résultats, quel est le programme d'enseignement (ancien ou moderne, scientifique ou littéraire) qui forme le mieux les esprits.

Je n'oserais me prononcer sur toutes les questions spéciales visées par le troisième point. La seule conviction que je puisse

Digitized by Google

formuler ici c'est que, dans un pays tel que le nôtre, l'étude du latin conserve une valeur considérable. Si on a pu la supprimer en Norwège, région isolée du reste de l'Europe et possédant depuis le haut moyen âge une littérature nationale, il ne saurait en être de même chez nous sans de graves inconvénients. L'antiquité n'est point pour nous, comme elle l'est pour les Norwégiens, une étrangère. Appartenant au groupe des peuples occidentaux, nous n'avons point à nous inspirer de l'exemple des Scandinaves et à chercher à nous isoler, au milieu de nos voisins, nous, dont la civilisation a toujours été et est encore directement influencée par celle de grands peuples qui nous entourent. Ce n'est point seulement en apprenant les langues de ces peuples que nous conserverons le contact avec eux. Le latin nous permet de remonter à l'origine commune de notre civilisation et de la leur; il nous rapproche d'eux en nous montrant que nous appartenons à la même famille, et il reste en cela vraiment moderne. Sans lui, nous devons renoncer à connaître non seulement cette antiquité dont nous avons conservé le patrimoine intellectuel, mais encore notre moyen âge. Car on peut affirmer sans crainte qu'eût-on lu la *Chanson de Roland,* le *Reinaert* ou les *Niebelungen,* on ne se fera qu'une idée incomplète et grossière de cette longue période de notre passé, si on ignore la langue qui a servi alors d'instrument par excellence à la pensée, c'est-à-dire le latin.

L'abandon du grec et le maintien du latin sans privilège sont dans les vues de M. PERGAMENI; mais cet excellent pédagogue ne partage nullement l'opinion de plusieurs de ses collègues de Bruxelles, notamment de M. VAUTHIER (1),

(1) M. Vauthier se rallie à la suppression du certificat d'études gréco-latines pour les futurs docteurs en droit, mais il fait une réserve, suivie de déclarations personnelles que nous reproduisons ici :

« Les jeunes gens qui voudraient aborder les études juridiques, après avoir suivi l'enseignement moderne (ils le pourraient en principe) devraient donc justifier d'une connaissance suffisante du latin. A cette fin, il suffirait d'annexer au programme de l'enseignement moderne, pendant les quatre dernières années, des cours *facultatifs* de latin, que suivraient les jeunes gens qui se destinent aux études juridiques.

« La concomitance d'un enseignement classique et d'un enseignement moderne permettra de ne pas dénaturer le premier. Le programme des études classiques devra rester, en substance, ce qu'il est aujourd'hui (sous la réserve d'améliorations de détail). Les études latines devront durer six ou sept années. L'étude du grec, bien loin d'être supprimée, pourrait être renforcée. Pas plus dans la section classique que dans la section moderne, je ne vois la nécessité de renforcer

Digitized by Google

sur la nécessité d'enseigner le latin pendant six années ; il n'est, non plus, de ceux qui concèdent à cette langue des qualités de formation intellectuelle supérieures, par rapport aux langues modernes. Mêlant les vues pratiques à la théorie, il s'exprime ainsi :

Il y a trente ans, en 1872, dans cette même *Revue de Belgique* qui me fait l'honneur de me demander mon avis sur la réforme des études secondaires, je publiais un article sur la *Réforme de l'enseignement moyen du degré supérieur* dans lequel je donnais nettement mon opinion sur la plupart des questions qui me sont posées aujourd'hui.

Cette opinion n'a pas changé ; une longue expérience de l'enseignement moyen et de l'enseignement supérieur n'a fait que la fortifier. Partant de ce principe que l'enseignement moyen a un double but, d'une part, former des hommes, d'autre part, préparer à certaines carrières, je condamnais en 1872 et je condamne encore la division de nos athénées en deux sections, la section des humanités et la section professionnelle et je préconisais un plan d'études communes à tous les élèves et réparties sur huit années. La langue française et les langues vivantes (allemand, anglais, flamand), les mathématiques, les sciences naturelles, l'histoire et la géographie figuraient en première ligne dans ce programme des études communes. Mais dans les quatre classes supérieures, à côté de ces études, j'établissais cinq groupes d'études particulières, selon les aptitudes des jeunes gens et les carrières qu'ils voudraient embrasser, le commerce, l'industrie, les mathématiques, les sciences naturelles et les lettres. Ces cinq sections réalisaient en partie les idées de M. Ribot dans le rapport qu'il vient de déposer en France et correspondaient à ce que l'*Indépendance belge*, dans son numéro du 20 novembre 1901, appelle la *multifurcation*. Les études communes comprenaient 28 heures en moyenne par semaine pour chaque classe, les études particulières 4 heures, en tout 32 heures dans les quatre classes supérieures. J'ajoute que dans ce système les langues anciennes ne figuraient que dans la section des lettres et n'étaient par conséquent enseignées que pendant quatre ans.

Enfin, par une concession que je repousse aujourd'hui, je maintenais les études gréco-latines pour les futurs étudiants en droit.

l'étude de la langue maternelle. Je me demande même s'il est nécessaire *d'apprendre* séparément sa langue maternelle. Cette langue s'apprend, dans la mesure où elle peut être apprise, avec le reste, et à l'occasion du reste. L'enseignement moderne devrait reposer avant tout sur l'étude des sciences naturelles et sur l'étude des langues vivantes. »

Digitized by Google

Telles sont quelques-unes des idées principales qui faisaient le fond de mon article de la *Revue de Belgique* de 1872. C'est en m'appuyant sur elles que je vais essayer de répondre succinctement aux diverses questions qui me sont posées.

Quant à la première question, je viens déjà d'y répondre. Oui, le programme actuel des écoles moyennes (athénées et collèges) doit être modifié : le nombre des années de classe doit être porté à huit et la bifurcation doit être remplacée par une *multifurcation* dans les classes supérieures (qui forment ainsi un second cycle scolaire), en ce sens qu'à côté d'un ensemble d'études communes, les élèves suivront certains cours spéciaux qui correspondent à leurs carrières futures. Que si l'on m'objecte qu'à quatorze ou quinze ans, on est bien jeune pour choisir une carrière déterminée, je répondrai qu'il vaudrait mieux sans doute que tous les élèves suivissent tous les cours, mais que dans la masse énorme des matériaux de la science actuelle, il faut bien se résoudre à établir un choix, et que, d'ailleurs, en fait, ce choix est le plus souvent déterminé à l'avance par des considérations de famille ou les goûts particuliers des jeunes gens.

Quant à la deuxième question, il faut distinguer. Je pense que tous ceux qui veulent faire des études supérieures doivent être soumis à un examen d'entrée analogue à notre ancien examen de gradué en lettres, mais beaucoup plus complet et plus difficile, car il est absolument nécessaire d'opposer une barrière au flot toujours montant des non-valeurs qui encombrent aujourd'hui nos universités. Une sélection s'impose ; l'examen de gradué seul peut la donner. Quant aux certificats actuels d'études moyennes complètes, c'est une véritable plaisanterie, de la paperasserie administrative, et rien de plus.

Mais si je crois que l'examen de gradué est nécessaire, je ne pense pas que les langues anciennes doivent y figurer obligatoirement, sauf pour les futurs docteurs en philosophie (philosophie, philologie, histoire) ; en d'autres termes, j'estime que les langues vivantes doivent pouvoir servir de passe-port d'entrée aux universités tout aussi bien que les langues anciennes et qu'il n'est pas indispensable de savoir le latin et le grec pour devenir un médecin, un avocat, un notaire ou un pharmacien, pourvu que l'on sache l'allemand et l'anglais. Quant au flamand, je crois qu'on est en droit d'en exiger la connaissance de la part de tous ceux qui veulent faire des études universitaires dans notre pays.

Je ne reviendrai pas sur l'éternelle question du grec et du latin. Le débat me semble épuisé et mes opinions à ce sujet sont bien connues ; voilà trente ans que je les défends dans les journaux et dans les revues. A mon sens, les humanités anciennes n'ont aucune vertu particulière ; nos littératures modernes valent les littératures anciennes et notre civilisation est, dans son ensemble, bien supérieure

Digitized by Google

à celle des Grecs et des Romains. Nous vivons avec les vivants et non avec les morts, et nous avons cent fois plus d'intérêt — je prends le mot dans son sens le plus élevé — à connaître les grands peuples qui nous entourent, à entrer en communion avec eux qu'avec des peuples disparus, quelque grand qu'ait été leur rôle dans l'histoire. *Roma fuit, non est*, disait un jour Barberousse aux Romains qui lui offraient la couronne impériale.

Certes, si l'on pouvait tout savoir, il serait absurde de repousser les trésors de la littérature gréco-romaine; mais il faut choisir et, la question une fois bien posée, le choix ne peut être douteux.

D'ailleurs, rien n'empêche ceux qui aiment l'antiquité de continuer de s'abreuver à ses sources; mais ce n'est pas pour ceux-là que les études moyennes sont faites, c'est pour le grand nombre, et le grand nombre préférera toujours l'étude des modernes à celle des anciens. Du reste, les faits sont là; malgré toute l'importance que l'on donne aujourd'hui aux langues anciennes, les neuf dixièmes des rhétoriciens sont à peine capables de déchiffrer péniblement un texte grec ou latin.

Comment, mal armés comme ils sont, pourraient-ils s'intéresser à la civilisation ancienne, à ses poètes et à ses penseurs? Il faut connaître une langue à fond, il faut n'être jamais gêné par les difficultés de la forme, pour pouvoir apprécier et goûter un Homère ou un Virgile. Nos collégiens en sont-ils là? Ont-ils seulement l'espoir d'y arriver jamais?

Les langues modernes, au contraire, *enseignées comme elles devraient l'être*, auraient pour eux un attrait puissant; la littérature allemande et la littérature anglaise les entretiendraient des sentiments, des intérêts et des idées de notre temps, et s'ils voulaient connaître la littérature des anciens, les traductions ne pourraient-elles leur donner une idée suffisante du génie de l'antiquité?

Je parle de traductions. On sait à quelles exagérations se laissent aller les partisans des lettres anciennes : d'après eux, tout traducteur est un menteur, on ne peut connaître un écrivain qu'en le lisant dans sa langue. Mais, à ce compte, la littérature ne serait plus qu'un domaine réservé à quelques polyglottes! Eux seuls auraient le droit de parler de la *Divine Comédie*, de *Don Quichotte*, de *Gulliver*, de *Faust*, des poèmes de Schiller, des romans de Tolstoï, des pièces d'Ibsen! De pareilles absurdités ne valent pas une réfutation. Je prétends, au contraire, que les collégiens auxquels j'expliquerais l'Iliade ou l'Odyssée en français, en en faisant valoir les mérites et l'originalité, en mettant en relief cette civilisation barbare des vieux âges de la Grèce, connaîtraient beaucoup mieux les chefs-d'œuvre homériques que les malheureux élèves, qui les traduisent aujourd'hui à coups de dictionnaire.

Digitized by Google

Un autre motif puissant qui doit faire préférer les langues modernes aux langues anciennes par de futurs universitaires, c'est qu'il est absolument impossible de se tenir aujourd'hui au courant de la science, sans connaître l'allemand ou l'anglais. Ni dans la médecine, ni dans le droit, ni dans l'histoire, ni dans aucun ordre d'études on ne peut se passer de la riche littérature scientifique de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Je laisse de côté le point de vue purement utilitaire, c'est-à-dire les facilités que donne la langue parlée dans les voyages ou les relations sociales, non pas que ce point de vue soit négligeable, mais parce que je veux éviter le reproche d'utilitarisme que les partisans des études anciennes nous jettent trop souvent à la tête.

Ce que je viens de dire répond en partie à la troisième question qui m'est posée. J'ajouterai seulement que, dans tous les cas, qu'on conserve ou qu'on supprime l'enseignement obligatoire du latin, le grec devrait être supprimé et que l'étude du latin devrait être restreinte aux quatre dernières années des humanités, amplement suffisantes, l'expérience l'a montré, pour donner des résultats satisfaisants. Quant au temps devenu disponible par la suppression ou la réduction du grec ou du latin, il faudrait le répartir judicieusement entre les études purement scientifiques (de l'histoire surtout) et l'enseignement de la langue maternelle et des langues vivantes, en y comprenant des notions assez étendues de littérature.

La tendance, qui se marque dans la très intéressante lettre de M. Pergameni, est celle de plusieurs de nos correspondants. Ils veulent — et on sait que c'est aussi la thèse de M. Prins, à Bruxelles, et de M. Kurth, à Liége [1] — faire bénéficier la littérature et les langues vivantes du temps qui sera reconquis sur les lettres de l'antiquité. De là à une prédominance exclusive des études modernes il n'y a pas loin. MM. LOGEMAN et VERCOUILLIE de Gand, les deux plus brillants représentants en Belgique de la « neuphilologie » dans le domaine des langues germaniques, ont, comme certains professeurs d'anglais, d'allemand et de flamand de nos athénées, franchi allègrement la distance qui restait à parcourir. Nous publie-

[1] Voir le discours rectoral du premier (Bruxelles, 1900) et du second le discours prononcé, en qualité de directeur de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, le 7 mai 1902, à Bruxelles.

Digitized by Google

rons de leurs réponses les parties essentielles. M. VERCOUILLIE s'exprime ainsi :

Je crois qu'il est urgent de modifier le programme des études moyennes *dans le sens radical :* il faut une bonne fois se résoudre à supprimer les langues anciennes dans l'enseignement moyen et les transférer à l'université à côté du sanscrit et de l'hébreu. A la place, il faut organiser franchement un enseignement moderne à double courant littéraire et scientifique, sans que l'un doive l'emporter sur l'autre.

La question de l'étude des classiques chrétiens n'entre donc pas en ligne de compte dans ce système. Elle n'est d'ailleurs qu'une nouvelle concession à l'esprit moderne de la part de ces « classiques », qui n'ont pas une confiance absolue dans la force des deux arguments qui leur servent d'ordinaire de défense.

Ces deux arguments — gymnastique intellectuelle et connaissance de l'antiquité — ne font que nous payer de mots, tout en insinuant que les adversaires des langues classiques veulent se passer de gymnastique intellectuelle et de connaissance de l'antiquité.

L'étude linguistique et philologique de n'importe quelle langue est de la gymnastique intellectuelle ; l'étude de la langue maternelle, et des langues des civilisations avec lesquelles on est le plus en rapport, sera la meilleure gymnastique intellectuelle; l'étude de langues que les maîtres ne possèdent qu'à l'état fragmentaire et que les élèves ne connaîtront jamais que d'une façon rudimentaire ne peut être qu'une gymnastique à bâtons rompus.

D'autre part ce que nos collégiens possèdent en fait en connaissances de l'antiquité, ils l'ont acquis aux cours d'histoire et par leurs lectures de textes modernes. D'ailleurs, leurs maîtres eux-mêmes ont puisé cette connaissance aux mêmes sources, puisqu'ils n'ont guère lu, en fait d'auteurs classiques, que les fragments qu'ils ont dû préparer pour leurs examens universitaires et pour leurs classes.

Cet argument, qui ne vaut donc guère dans la pratique, n'aurait de la valeur en théorie que s'il signifiait que l'enseignement moyen doit étudier dans les sources, et alors il exigerait également pour cet enseignement, à des titres différents, mais au moins aussi importants, l'étude de l'hébreu et des langues germaniques anciennes.

La conception actuelle du caractère des études classiques est assez moderne. Tant que le latin était la langue savante, les études classiques avaient pour but d'apprendre cette langue savante et de s'assimiler par elle la culture générale de son milieu. Ce but ne devrait pas être autre actuellement : s'assimiler la civilisation moderne au moyen des langues qui en sont les véhicules.

Digitized by Google

Aussi, la majorité se dirige maintenant vers l'enseignement qui répond le mieux à ce but. Les études classiques ne sont plus suivies que par la petite minorité, non pas à cause de leur excellence, mais parce que la loi les exige pour les études universitaires. Elles n'existent donc plus que par un système artificiel de protectionnisme.

Il y a cependant un grand intérêt social à avoir un enseignement moyen uniforme pour les classes dirigeantes.

Le couronnement d'un tel enseignement ne peut être un certificat d'études, formalité si pas illusoire, au moins de valeur très inégale. Il faut un examen conçu et organisé, soit comme examen de sortie de l'enseignement moyen, soit comme examen d'entrée à l'enseignement supérieur.

Le succès de cette réorganisation dépendra surtout — comme le succès de toute chose nouvelle — des hommes chargés de la réaliser. Il faudra donc pouvoir compter sur un corps enseignant particulièrement compétent. Cela ne sera possible que si sa formation tient compte de ces deux principes fondamentaux :

1° La préparation scientifique la plus sérieuse est impuissante sans une éducation professionnelle solide ;

2° Le système des professeurs de classe doit impitoyablement se substituer à celui des professeurs de branches spéciales. *Der Klassenlehrer wird das Gymnasium retten*, tel est l'appel qui a retenti récemment en Allemagne. Seul le professeur de classe parviendra à instaurer l'enseignement moyen moderne (1).

M. LOGEMAN nous a envoyé une véritable étude, riche en idée et en documents, et notre seul et vif regret est de ne pouvoir la publier *in extenso*. Après avoir observé que chaque jour de nouvelles préoccupations prennent rang dans la pédagogie, que de nouvelles disciplines naissent et s'imposent à nous d'époque en époque, le distingué professeur de Gand définit ce qui constitue pour lui l'essentiel d'une culture scientifique ; elle doit être une « préparation à la vie », et à ce titre renfermer, outre les connaissances pratiquement utiles, les éléments d'une éducation générale de l'homme. Puis vient la démonstra-

(1) J'entends par là un professeur des branches littéraires *et* un professeur des branches scientifiques par classe, tout au moins dans les classes inférieures et moyennes.

Digitized by Google

tion que, tant pour le fond que pour la forme, l'étude directe des langues anciennes n'a plus ce caractère indispensable qu'on lui concédait jadis. De bonnes traductions suffisent, et elles doivent être préférées, parce que toute la question est de savoir si le temps que réclame le difficile apprentissage de deux langues mortes « *vaut la différence* qu'il y a entre la traduction et l'original ». La conclusion de M. Logeman est évidemment négative. Puis il poursuit, en ces termes, son remarquable exposé :

... Mais si l'on me demande maintenant si l'étude des langues classiques est sans utilité quelconque, je réponds aussi sans hésitation : *Non!* Nous arrivons ici au fond de la question. Car celui qui veut se donner la peine d'examiner sans parti pris les arguments des partisans de ces langues ne peut que remarquer que beaucoup d'entre eux sont frappants. Tel, par exemple, l'argument que l'étude des deux langues en question forme la base historique de notre civilisation et que, par conséquent, on doit continuer à les étudier. C'est l'argumentation de M. Preudhomme qui, partant du même principe, nous dit (je cite les *Rapports préliminaires du Congrès national,* etc., p. 47) « que l'enseignement (du latin) est toujours trop formel...; il est temps d'élargir les programmes, il faut lire des auteurs de toutes les époques et de tous les genres... » et il parle de « la nécessité d'étudier d'une façon aussi complète que possible la vie du moyen âge et de l'époque de la Renaissance et le latin que l'on a parlé et écrit pendant ces périodes ».

Pour la discussion, je voudrais m'en tenir au premier point, parce que, dans le second, il s'agit de l'extension du programme et que, pour moi, qui désire le restreindre, il suffira d'avoir démontré qu'il n'y a pas lieu de continuer à mettre l'étude de ces langues au programme de l'enseignement moyen.

En effet, tous ces arguments frappants dont je n'en ai cité que deux, mais qu'il serait facile de multiplier, sont *indiscutables, si l'on veut se placer sur le terrain de l'enseignement supérieur, mais il n'en reste pas grand'chose quand on se place au point de vue de l'enseignement moyen.*

Certes, MM. de Wilamowitz et Bidez ont grandement raison de soutenir que le grec seul fait connaître la base de la civilisation moderne et que, par conséquent, il doit continuer à être étudié. Et je suis d'accord avec M. l'abbé Carlier pour dire que le but de M. Preudhomme est *grandiose* (*l. c.*). Mais pour l'amour de... tout ce qui est POSSIBLE, — il est grandement temps aussi de comprendre que tout cela est essentiellement l'affaire des études supérieures!

Digitized by Google

Comment! vous voudriez réellement, messieurs les « anciens », faire étudier les bases de la civilisation moderne, — c'est-à-dire une tâche qui comporterait des années et des années du travail persévérant d'un homme fait — par des jeunes hommes qui arrivent jusqu'ici, avec beaucoup de difficulté, à traduire (et comment!) quelques débris d'un prosateur facile? Vous voudriez faire entreprendre par eux un travail approfondi d'ensemble — j'ai en vue les sources — quand déjà l'étude très peu approfondie d'un seul auteur les rebute! Car le fait est constant, n'est-ce pas? Le résultat des examens, auquel j'ai le triste devoir d'assister au moins deux fois par an, me permet de le dire, quoique, personnellement, par le fait que je suis étranger, je n'ai pas pu le constater dans les institutions de l'enseignement moyen belge. Au contraire, faites disparaître les langues anciennes du programme de l'enseignement moyen, et cela non seulement dans l'intérêt de ceux qui croient, comme moi, que les langues modernes doivent y prendre leur place, mais encore dans celui de la jeunesse, ainsi que dans le vôtre! Car, en les réservant à des cours facultatifs à l'université (en un certain sens) parce qu'à l'université aussi ils ne seraient suivis que par ceux qui les choisissent librement — vous obtiendrez plus de résultats que maintenant. Maintenant les bons élèves sont impitoyablement retardés par la grande majorité des mauvais. Rendez cet enseignement facultatif et vous aurez un nombre restreint d'élèves d'élite, avec qui vous ferez, en deux ans, plus que pendant sept ans de travaux forcés à l'athénée.

De ce que je viens de dire, il résulte déjà que, si d'après moi l'étude des langues classiques — essentiellement du domaine de l'enseignement supérieur — peut avoir une grande utilité à l'université pour un certain nombre d'élèves, — sans même qu'ils entendent se vouer au professorat ou à ces carrières — telle la jurisprudence — où la connaissance du latin et du grec est désirable — il n'en est pas ainsi au point de vue de l'utilité pratique.

Car j'ai beau chercher et chercher encore où est l'utilité que l'on pourrait en retirer, je ne la trouve que chez les hommes de science, les savants qui, je le répète, en apprendront plus que suffisamment à l'université (1). Dans la vie, on n'en a besoin que pour se parer d'une

(1) Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un obstacle à maintenir les études classiques à titre purement facultatif dans les deux dernières années des études moyennes. Y assisteraient naturellement les seuls élèves qui, pour une raison quelconque, croiraient avoir besoin de ces connaissances. Ce serait en même temps un excellent moyen pratique de constater si réellement ces études répondent à un besoin. Pour le moment, les cours obligatoires constituent des camps de reconcentration, et ceux qui voudraient s'en *évader* seraient *recapturés*. Il y a lieu de protester contre cet état de choses au nom de l'humanité même!

Digitized by Google

belle citation qui ne fait grandir celui qui l'emploie — *so'n bisschen Latein ziert ganz den Mensch!* — qu'aux yeux de ceux qui ne comprennent pas (1).

Dans ces conditions, il y a lieu de substituer à l'étude des langues anciennes — qui, malgré tous leurs attraits, ne renferment pas l'autre élément que nous avons reconnu être essentiel : celui de l'utilité pratique pour la vie, — il y a lieu, disons-nous, de substituer l'étude des langues modernes, qui réunissent incontestablement les deux éléments précités : celui de l'utilité pratique et celui d'une culture générale.

Dois-je encore consacrer des pages entières au développement de cette thèse? Ne suffit-il pas, pour l'utilité pratique, de rappeler que nous avons de plus en plus besoin de pouvoir entrer en contact direct avec les autres nations? Et est-ce que le rêve d'une langue universelle n'est pas... un rêve? Je ne parle même pas de ces monstruosités : les langues soi-disant universelles artificielles, auxquelles on a déjà fait trop d'honneur en les discutant sérieusement; j'ai en vue une langue naturelle qui se serait élevée au-dessus des autres, et qui aurait pu graduellement se voir adoptée comme telle par les autres peuples civilisés. Les récents événements politiques ont mis fin à tout espoir que l'on pouvait concevoir à cet égard.

Et pour la culture, nierait-on la force éducatrice, inhérente aux œuvres d'un Ibsen, d'un Gœthe ou d'un Shakspeare?

Je crois avoir répondu implicitement à toutes les questions que vous m'avez adressées, à l'exception de celles qui se résument en le « comment » de votre première.

Voici — rapidement esquissé — « comment » je voudrais voir répartir les heures devenues libres, si un projet analogue à celui que je préconise était adopté :

Une large part en reviendrait en premier lieu à la langue maternelle, surtout dans les classes inférieures, et puis aux autres langues modernes. Je crois qu'il peut y avoir un grand danger à trop réglementer, soit par une loi, soit par des arrêtés royaux ou ministériels : je serais partisan, ici aussi, de la liberté « individuelle », c'est-à-dire ici de la liberté « communale », — option locale, dirait-on en Angle-

(1) Y a-t-il lieu de réfuter *sérieusement* cet argument en faveur du maintien des langues anciennes dans l'enseignement non universitaire, qui dit que, sans connaissance du latin (surtout), on se heurterait à chaque instant à des citations latines qu'on ne comprendrait pas? Oui, on en rencontre encore. Mais où? En règle générale dans les discours adressés à quelqu'un, qui est sensé les comprendre. Dans les auteurs anciens elles resteront nécessairement, tandis que dans les œuvres modernes elles deviendront de plus en plus rares. Mais on ne peut pas continuer à étudier deux civilisations pour quelques citations!

Digitized by Google

terre. Car la question des langues modernes en Belgique n'est pas aussi simple que dans un pays « unilingue », comme la Hollande ni la Norvège Et ce qui est langue maternelle en telle ville est langue étrangère à telle autre. Je voudrais donc, tout au plus, voir légiférer quant au nombre d'heures à attribuer : 1° à la langue maternelle (première langue nationale); 2° à la seconde langue nationale (si le français est langue maternelle à X, le flamand y serait nécessairement considéré comme seconde langue nationale, et *vice versa*); 3° à la première langue étrangère; 4° à la seconde langue étrangère; 5° à une ou plusieurs autres langues étrangères éventuellement à enseigner, et ce serait le conseil communal qui, sur la proposition de M. l'échevin de l'instruction publique, déciderait ce que pour la commune on considérerait comme première et seconde langue étrangère et qui déciderait s'il y a lieu d'enseigner encore d'autres langues modernes, et éventuellement s'il y a lieu d'instituer les cours facultatifs de langues anciennes dont j'ai parlé auparavant.

Je dois faire remarquer qu'il ne suffirait pas ici de baser cette répartition sur le régime wallon et le régime flamand actuellement en vigueur. Telle commune, rangée officiellement sous un certain régime, peut décider pour des raisons locales et temporaires (qu'on ne peut pas prévoir dans des dispositions légales) qu'il importe de donner plus d'extension à une certaine langue; je suppose par exemple qu'à Liége il se fonde une colonie flamande importante, ou qu'à Bruges la colonie anglaise, actuellement déjà très forte, se développât anormalement. Il devrait alors être loisible à ces communes de changer le programme des études, non pas nécessairement pour toutes les écoles, mais pour une partie. Mais ce sont là des questions de détail dans l'étude desquelles je ne veux pas entrer; je n'y ai touché que parce qu'il fallait indiquer au moins superficiellement en quel sens je voudrais voir appliquer la réforme discutée.

Une observation encore, et j'ai fini. On m'objectera certainement que l'on ne peut pas renvoyer MM. les professeurs de langues classiques, et que leur crime n'est pas tel que l'on puisse les condamner tous à mort. C'est très vrai, et j'y ai songé.

D'abord si je ne me trompe, c'est déjà actuellement à eux qu'est confié, en grande partie au moins, l'enseignement d'une des langues nationales du pays. Eh bien, ils trouveraient leur carrière toute tracée devant eux, si d'un trait de plume quelque Napoléon décidait, un beau matin, que l'étude des langues classiques a vécu! Cela doit même être l'idéal de MM. les « extensionnistes » qui pourraient alors réellement étudier, eux, les professeurs, toute une civilisation, en suivre le cours dès l'antiquité, à travers le moyen âge et jusqu'à nos jours et faire bénéficier leurs élèves des résultats de leurs recherches.

Digitized by Google

Et puis, il importe de dire les choses telles qu'elles sont : je ne me fais pas d'illusions. Ce ne sera pas encore fait demain, provisoirement les « anciens » peuvent encore dormir tranquilles. Nous vivons dans un monde tellement conservateur et ayant une telle peur du changement qu'il n'y a que le provisoire qui dure!

Reste une dernière catégorie de réformateurs, dont le programme, malgré des divergences de détail, a été tracé par MM. Proost, de Louvain, et Degive d'une part, par M. Heger, l'ancien recteur de l'université de Bruxelles, d'autre part. Ceux-là sont d'avis que le salut est dans un renforcement et un perfectionnement de l'enseignement scientifique, soit qu'ils entendent soumettre toutes les intelligences à ce nouveau régime, soit, au contraire, qu'ils se désintéressent des futurs avocats et professeurs de langues et d'histoire pour consacrer leur attention aux futurs étudiants en sciences, avec toutes les subdivisions et bifurcations ultérieures (médecine, corps des mines, etc.), que comporte cette importante corporation.

La plus radicale des solutions — en ce sens qu'elle englobe tous les collégiens — est celle que préconise le savant zoologiste bruxellois, M. AUG. LAMEERE :

Le programme actuel des études moyennes doit être profondément modifié. L'enseignement doit être intégral, le même pour tous les élèves et suffisamment étoffé pour que toutes les aptitudes puissent trouver à s'y dévoiler. Il doit être combiné de manière à développer avant tout l'esprit d'observation et le génie expérimental, et non pas seulement la mémoire et une stérile imagination, comme actuellement : nos rhétoriciens savent aligner des phrases creuses sur une foule de sujets auxquels ils ne peuvent même rien comprendre, mais ils sont incapables de décrire une paire de bottes.

L'écorce cérébrale n'est pas le seul organe à exercer, mais bien aussi les sens, les mains et les muscles : il faut de la musique, du dessin, de la peinture, du travail manuel, de la gymnastique.

Je ne supprimerais pas complètement le latin, ni même le grec, mais j'estime qu'il est mauvais de faire pivoter l'enseignement autour de ces langues mortes et de pénétrer l'adolescence de l'exemple d'une civilisation barbare à laquelle la science, basée sur l'observation et l'expérience, manquait. Je donnerais une place prépondérante

Digitized by Google

aux littératures allemande et anglaise; je consacrerais beaucoup d'heures à l'histoire, à la géographie, aux sciences exactes et naturelles; le latin pourrait être enseigné homéopathiquement en seconde et en rhétorique, comme annexe au cours de français; le grec devrait être mis sur le même pied que le latin, car si l'on s'obstinait à conserver une langue morte comme base de l'enseignement, je choisirais sans hésiter le grec de préférence au latin (1).

M. SPEHL, de l'université de Bruxelles, expose des vues qui offrent quelque analogie avec celles de M. Lameere; mais il est d'avis de supprimer le grec et de réduire le latin à trois ou quatre années, en quoi il s'accorde avec beaucoup de réformateurs d'un autre clan, et il ajoute ceci :

Le temps considérable, devenu disponible par ces modifications, devrait être partagé entre trois groupes d'études complémentaires : littéraires, artistiques, scientifiques.

a) *Littérature.* — Outre l'étude la plus complète possible du français, je préconise l'étude *approfondie* du flamand, de l'allemand et de l'anglais.

Celle-ci devrait commencer par des exercices pratiques de conversation (méthode naturelle), complétés progressivement par les règles de la grammaire, dans les classes de 7e, 6e, 5e, 4e, et se terminer par des études littéraires en 3e, 2e et rhétorique.

Les élèves pourraient ainsi, à leur sortie des humanités, non seulement s'exprimer convenablement dans les diverses langues étudiées, mais encore lire *couramment* la plupart des ouvrages écrits dans ces mêmes langues, ce qui est actuellement d'une nécessité absolue dans tous les domaines.

b) En matière d'art, en dehors d'un cours obligatoire de dessin, je voudrais voir donner un cours d'*histoire générale de l'art,* depuis ses origines jusqu'à nos jours (architecture, sculpture, peinture).

c) Enfin, au point de vue scientifique, je proposerais d'ajouter aux cours de botanique, de physique et de chimie existant déjà, des notions élémentaires d'astronomie, de géologie, de géographie physique du globe et d'anthropologie; ces diverses branches, qui

(1) C'est aussi la pensée de notre collaborateur, M. le professeur Leclère, dont nous utiliserons la contribution, lorsqu'il s'agira des « classiques chrétiens ». Je suis, dit-il, de ce sentiment que, dans l'enseignement réorganisé « il faut conserver à la langue et à la littérature grecque autant — je voudrais même dire plus — de place qu'à la langue et à la littérature latine ».

Digitized by Google

peuvent être logiquement reliées l'une à l'autre, ne sont enseignées qu'à un petit nombre de spécialistes dans les écoles supérieures, et présentent cependant, comme moyen de culture générale, une utilité incontestable.

D'autres professeurs ne vont pas jusque-là; ils maintiennent les subdivisions ayant cours dans l'enseignement moyen; ils se contentent de remaniements d'ordre intérieur d'une part et, de l'autre, ils entendent émanciper les futurs élèves en sciences — la grande majorité de nos étudiants, en fait — du fardeau des études littéraires. M. BOULVIN, professeur à l'université de Gand, a admirablement exprimé le sentiment de ces novateurs, disposés à faire la part du feu et, avant tout, désireux de réalisations pratiques. Après avoir réfuté les arguments des partisans de l'éducation gréco-latine, affirmé que « pour tout esprit supérieur le mode de culture est à peu près indifférent, que la gymnastique des nombres et des lignes vaut au moins celle des déclinaisons », il ajoute :

C'est parce qu'on impose à trop de jeunes gens une culture qui devrait être réservée à quelques élus, que les humanités ne donnent pas, à ceux qu'elles devraient nourrir, la moitié des résultats qu'ils seraient en droit d'en attendre. Ainsi, dans l'intérêt même des humanités, il est temps de rompre avec des traditions surannées; il ne faut plus les exiger que pour l'accès à la candidature en philosophie et lettres, car il n'est pas sérieux de prétendre qu'elles sont indispensables à la terminologie de la botanique, de la chimie, etc.

Par contre, il faut, pour aborder l'étude des sciences, un aliment autrement indispensable et sans lequel elles ne sauraient plus progresser. N'est-il pas dérisoire de penser qu'il suffit de posséder aujourd'hui un certificat d'humanités (et quelles humanités!) pour être admis aux cours de physique, de chimie et de cristallographie de la candidature en sciences naturelles? Il est inutile d'insister, car il est de toute évidence qu'il faut une connaissance sérieuse des mathématiques élémentaires pour comprendre les théories qui forment la base de toutes les sciences.

Ainsi, une réforme s'impose, et sans entrer dans le détail, je crois pouvoir dire qu'elle ne doit pas tant porter sur le programme des athénées que sur une répartition plus judicieuse des élèves qui se partagent aujourd'hui entre les diverses sections.

Digitized by Google

En n'imposant plus les humanités anciennes que pour les études philosophiques et littéraires, les classes s'épureront, et on sera enfin en droit d'exiger que les élèves de rhétorique possèdent une connaissance suffisante du grec et du latin.

En exigeant d'un autre côté des élèves qui abordent les sciences naturelles des connaissances mathématiques sérieuses, quoique moins complètes que celles qu'il faut pour entreprendre les études de la candidature en sciences physiques et mathématiques, on ne fera que ce qui est indispensable, rigoureusement, pour rendre fructueuse l'étude de ces sciences.

Quant aux langues modernes, il n'est pas possible de différer d'opinion à leur sujet; elles doivent être imposées, dans la mesure nécessaire pour ne pas surcharger les programmes, à toutes les sections de l'enseignement moyen, indistinctement.

(A suivre.)

Digitized by Google

L'ÉVOLUTION DE L'HABITATION URBAINE

Les maisons d'une même localité, qu'elles logent des riches ou des pauvres, ont comme un air de famille; il y a entre elles un ensemble indéfinissable de caractères communs qui les distinguent très nettement des maisons des autres villes; ainsi les immenses casernes, où s'accumulent les bourgeois de Paris, ne ressemblent pas à celles de Berlin, de Vienne ou de Saint-Pétersbourg; *a fortiori*, n'ont-elles pas d'analogie avec nos demeures, ni avec celles des Anglais, qui n'abritent en général qu'un seul ménage. Il y a plus : déjà dans notre petite Belgique, la maison d'Anvers n'est pas celle de Gand ou de Liége, surtout pas celle d'Ostende ou de Spa.

Je ne chercherai pas à établir, dans le cadre restreint d'un article de revue, le pourquoi de cette espèce d'affinité psychologique qui existe entre la ville et la maison; ce serait là un chapitre bien intéressant que je signale à l'auteur de la *Philosophie de l'habitation*, un livre qui reste à faire. Je me contenterai de noter le fait et d'en tirer une déduction : si l'on veut étudier l'évolution de la maison moderne, il faut en même temps étudier l'évolution de la ville moderne; il faut même commencer par là.

Ville moderne est évidemment synonyme de grande ville, de grande capitale, car ce n'est pas dans une vieille cité qui meurt qu'il faut aller chercher des initiatives en matière de construction; tout l'effort architectural que l'on pourrait y

Digitized by Google

découvrir se bornerait à de serviles copies de recopies d'anciennes demeures, qui furent belles à leur époque, mais les surcharges, les ajoutes, les fioritures ineptes dont chacun des impuissants copistes a cru devoir agrémenter les copies de ses prédécesseurs, ont produit la maison actuelle, ce chef-d'œuvre de pompeuse banalité qui fait l'orgueil du bourgeois-gentleman.

Soit dit en passant, ce n'est pas dans les seules vieilles villes, ni dans les petites villes de province, ni même à la campagne que sévit la rage de copier : c'est partout, c'est la note dominante de notre époque, témoin cette histoire que contaient récemment les journaux : une milliardaire de New-York ayant fait reproduire intégralement dans sa propriété un ancien palais de Venise, une de ses concurrentes en snobisme fit mieux; elle acheta un ancien palais authentique, aussi à Venise, le fit démolir, le fit transporter, pierre par pierre, et réédifier sur les bords de l'Hudson! Mais, Madame, si votre palais était peut-être charmant alors qu'il dormait au bord de la lagune à côté de vieux monuments séculaires, il doit être hideux à New-York, il doit être là à sa place (pardonnez-moi l'expression, elle est de Victor Hugo), comme une plume au cul d'un porc!

Je comprends encore, sans l'admirer naturellement, le bâtisseur qui fait une maison avec la préoccupation qu'elle puisse servir à tout le monde et, partant, se louer facilement; c'est, de sa part, un placement; pourvu que ça rapporte, ça lui suffit; le reste lui est bien égal : il n'habite pas sa maison! (A Paris, il n'y a que 15.5 p. c. de propriétaires habitant seuls leurs maisons.) L'absentéisme des propriétaires est certainement une des principales causes de la laideur des grandes villes.

Car, il n'y a pas à le nier, les grandes villes, à part quelques rares coins, deviennent de plus en plus laides; elles perdent successivement tout ce qui leur donnait du cachet; leurs monuments publics se font sur des moules internationaux, quand ils ne copient pas tout bêtement des temples grecs ou des monuments de l'ancienne Rome. Leur tendance générale est à

Digitized by Google

l'uniformité : toujours des kilomètres de maisons quelconques, alignées tristement le long d'interminables rues toutes semblables, et partout et toujours c'est la même chose, et cette monotonie navrante continue dans les intérieurs : partout les mêmes dispositions, les mêmes ameublements, les rééditions *ad nauseam* de styles plus ou moins Louis XV ou Louis XVI, les sempiternelles copies de meubles faits jadis pour de vastes et somptueuses salles de palais et qui deviennent bouffons dans nos chambres étriquées, accolés à des murs tapissés de simple papier à quelques sous ou à quelques francs le rouleau, pauvres modèles de meubles auxquels chaque génération d'ébénistes s'est ingéniée à ajouter quelques « crolles » ! Et les maigres villas de banlieue avec leurs tourelles empruntées aux anciens châteaux-forts où elles avaient leur raison d'être en servant à guetter l'approche de l'ennemi, et les façades feuilletées comme certaines pâtisseries, ou ornées (?), comme la mode s'en répand aujourd'hui, de céramiques soi-disant esthétiques, mais, dans tous les cas, bien criardes ! Tout cela est fort banal, en vérité, et manque de cette belle simplicité qui est la forme la plus raffinée de l'art. Si, comme le pense Charles Garnier, le grand architecte qui a construit l'Opéra de Paris, « l'habitation peut être considérée comme un miroir qui nous fait voir fidèlement reproduite la physionomie vraie de l'habitant », la conclusion qui se dégagera, forcée, d'une étude approfondie de la maison actuelle ne sera guère flatteuse pour nos contemporains ; ce sera la constatation évidente que nous vivons à une époque extrêmement vulgaire et prétentieuse, à une époque que l'on a pu durement mais justement appeler l'âge du muffle.

Ce côté d'une étude de l'habitation moderne pourrait constituer encore un chapitre de la *Philosophie de l'habitation;* mais ce n'est pas là le but de cet article ; revenons donc à l'évolution de la ville moderne.

Dans cet ordre d'idées, le premier phénomène qui frappe, c'est le développement énorme que prennent les grandes villes. Entre 1800 et 1890, Amsterdam, Birmingham, Bruxelles, Manchester et Rome ont doublé ; Copenhague et Mar-

Digitized by Google

seille, triplé; Prague, Lyon, St-Pétersbourg, Paris et Londres, quadruplé. La population est devenue cinq fois plus nombreuse à Dresde, Cologne, Breslau, Hambourg et Vienne; six fois à Liverpool et à Varsovie; sept fois à Sheffield et Glasgow; huit à Munich; neuf à Leipzig, Buda-Pest et Berlin; dix à Baltimore. Mais nulle part l'accroissement n'a été aussi rapide que dans les quatre villes de New-York, de Philadelphie, de Chicago et de Brooklyn; les deux premières comptent aujourd'hui vingt-cinq fois plus d'habitants qu'au commencement du siècle; la population s'est accrue à Chicago dans la proportion de 1 à 245, à Brooklyn dans la proportion de 1 à 339. Rien que de 1861 à 1896, la population de Londres a passé de 2,800,000 à 4,390,000; celle de Berlin, dans la même période, a passé de 547,000 à 1,667,000.

Ce n'est pas dans l'excédent des naissances sur les décès qu'il faut chercher les causes de ces accroissements prodigieux, puisque dans les grandes villes la natalité est spécialement peu élevée. L'accroissement des villes a comme contre-partie la dépopulation des campagnes. Déjà, en 1861-1862, une commission officielle de députés et d'économistes parcourut toute la France pour faire une enquête sur cette question. Elle fut suivie de bien d'autres depuis, mais la dépopulation des campagnes n'a fait que s'accentuer. De 1872 à 1891, 3,470,000 personnes ont quitté les villages de France; 1 million environ sont allées dans le département de la Seine; 2,300,000 dans d'autres villes; le reste à l'étranger ou dans les colonies.

En Belgique, il y avait :

En 1846, 3,205,516 ruraux sur une population totale de 4,337,196;

En 1890, 3,972,875 ruraux sur une population totale de 6,069,321.

Pendant cette période, la population rurale ne s'est donc augmentée que de 567,359 habitants, tandis que la population urbaine s'augmentait de 1,164,766 habitants.

En Prusse, en 1849, 28 p. c. de la population vivait dans les villes; aujourd'hui, ce chiffre est devenu 43.6 p. c.

En Angleterre, d'après une enquête faite l'an dernier par

Digitized by Google

l'économiste Seebohm Rowntree, les campagnes se dépeuplent au point qu'elles ne représentent plus que 23 p. c. de la population totale du pays.

La concentration de la population dans les grandes villes est donc bien un phénomène commun à tous les pays; il a du reste été étudié d'une façon complète et en France, et en Angleterre, et en Allemagne, et aux États-Unis. En Belgique, Émile Vandervelde, notamment, s'est beaucoup occupé des villes *tentaculaires,* selon la puissante expression du poète Verhaeren.

Ce qui a été moins étudié jusqu'à présent, c'est le développement *intérieur* des grandes villes. En effet, on se figure assez généralement qu'une ville pousse au hasard; c'est une profonde erreur; le hasard n'existe pas et le mathématicien Laplace a pu dire très justement que ce qu'on appelle le hasard n'est que l'ignorance des causes. Si l'on veut donc se donner la peine d'étudier certains faits qui se reproduisent aujourd'hui dans toutes les grandes villes, régulièrement, partout, toujours les mêmes, on peut en déduire qu'il n'y a pas de véritables lois naturelles qui régissent leur développement interne.

Ces faits pourraient se résumer en cette double proposition :

1° *Le centre des grandes villes se dépeuple,* en ce sens que l'on y habite de moins en moins et que les maisons s'y transforment de plus en plus en magasins, hôtels, bureaux, ateliers, etc.;

2° *Par contre, la banlieue des grandes villes augmente avec une rapidité réellement extraordinaire.*

En voici quelques preuves :

A *Londres,* le mouvement d'exode a commencé depuis longtemps déjà; il s'accentue néanmoins d'année en année. En 1851, le territoire de la Cité proprement dite logeait environ 127,000 personnes; ce nombre est tombé aujourd'hui à 26,897 ; en revanche, dans ce même territoire, il entre chaque matin près de 250,000 personnes qui viennent du dehors à leur bureau, à leur magasin.

Digitized by Google

Il ne faudrait pas croire qu'à Londres ce soit dans la Cité seule que se produit ce dépeuplement; le même phénomène se constate dans tous les quartiers avoisinants. L'aire centrale de Londres, qui comptait en 1881 environ 1,098,000 personnes, n'en comptait plus, en 1891, que 1,022,951; dans la décade suivante, le mouvement continue; voici les diminutions par quartiers :

	1891.	1901.			Différence.
Cité	37,705	26,897	=	—	10,808
Bermondsey . . .	136,014	130,486	=	—	5,528
Finsbury	109,981	101,476	=	—	8,505
Saint-Mary le Bone	144,083	133,329	=	—	10,754
Holborn	66,778	59,390	=	—	7,388
Shoreditch . . .	124,727	118,705	=	—	6,022
Westminster . . .	201,969	182,977	=	—	18,922
			soit au total		67,827

personnes de moins en dix ans.

Les faubourgs proprement dits de Londres (par opposition à la banlieue) qui comptaient, en 1891, 3,188,792 habitants, voient encore leur population s'accroître, c'est vrai, mais ce mouvement se ralentit; l'accroissement, qui avait été de 30 p. c. entre 1861 et 1871, n'est plus que de 10 p. c. en 1881-1891.

En revanche, la banlieue (*Outer ring*) s'accroît sans relâche. L'augmentation de l'*Outer ring* a été :

De 1871 à 1881, de	49.5	p. c.
» 1881 à 1891, de	50.5	—
» 1891 à 1901, de	45 5	—

A première vue, il semblerait donc que la dernière décade ait vu une diminution de l'exode du centre à la périphérie; mais en regardant de plus près, on s'aperçoit que la diminution de la banlieue officielle est largement compensée par le fait que les gens vont de plus en plus loin et que Londres, dépassant le comté de Londres, déborde sur les comtés voi-

Digitized by Google

sins, notamment l'Essex, le Kent et le Surrey, comme le montre la statistique suivante :

Population.	En 1891.	En 1901.		
Essex	578,471	816,503	= +	238,032
Kent.	807,328	936,003	= +	128,675
Surrey	419,115	519,521	= +	100,406

En négligeant même ces derniers chiffres, la comparaison entre, d'une part, l'augmentation de la population du seul comté de Londres et, de l'autre, la diminution de celle de la Cité, est réellement typique :

	1881.	1891.	1896.	1901.
Comté de Londres.	3,834,194	4,232,118	4,433,018	4,536,063
Londres-Cité . .	50,658	37,705	31,148	26,897

A *Paris*, les mêmes phénomènes se reproduisent, sur une échelle évidemment plus réduite.

On a pu constater qu'en 1891 et 1896 la population a diminué dans tous les arrondissements du centre (excepté dans celui du Luxembourg et celui du Palais-Bourbon, où l'augmentation est d'ailleurs faible); au total, dans l'ensemble des dix premiers arrondissements (peuplés par 1,008,170 habitants), la diminution est de 10,205 habitants (soit 1 p. c. en cinq ans).

De 1896 à 1901, le premier arrondissement seul (Louvre) perd 1,654 habitants; le second (Bourse), 2,735.

La banlieue de Paris prend, par contre, un développement considérable. La population totale du département de la Seine, qui était en 1896 de 3.308,007 âmes (dont 2,511,629 pour Paris et 796,378 pour la banlieue), s'est élevée, en 1901, à 3 millions 599,991, soit donc une augmentation de 291,984 habitants, dont 148,930 pour Paris et 143,054 pour la banlieue.

M. Pierre Leroy-Beaulieu (*Économiste français*, 8 février 1902) constate qu'à Paris les quartiers du centre sont de plus

Digitized by Google

en plus exclusivement consacrés aux affaires, ceux de la périphérie aux logements.

A *Vienne* (d'après le *Journal de la Société de Statistique de Paris*), le premier arrondissement ou *Bezirk* (*Innere Stadt*) est en diminution constante depuis 1880; depuis cette époque, la décroissance totale de ce *Bezirk* est de 12,073 habitants (de 69,635 à 57,562), soit de 17 1/4 p. c. Il est spécialement intéressant de noter que cette diminution est surtout afférente à la dernière décade (9,467 sur 12,073). Le VI^e^ et le VII^e^ *Bezirk* diminuent également.

Il y a vingt ans, la *Innere Stadt* représentait 6.40 p. c. du total des habitants de Vienne; aujourd'hui, elle n'en représente plus que 5.20 p. c.

Par contre, la périphérie augmente d'une façon continue; des *Bezirke* comme Döbling (19^e^), Währing (18^e^) ont doublé en vingt ans.

Il s'est formé autour de Vienne de nombreuses colonies de villas, à Währing, à Döbling, *Auf der hohen Warte*, etc. Soit dit incidemment, on appelle aujourd'hui, dans les pays de langue allemande, une colonie de villas, un ensemble de villas s'érigeant sur un plan général, adopté par tous les propriétaires et tel que le tout ne vienne pas à être déparé par le mauvais goût ou le mauvais vouloir d'un seul.

A *Berlin*, les deux *Bezirke* du centre qui forment le cœur de Berlin (Alt Köln et Friedrichstadt) perdent ensemble plus de 11,000 habitants dans la période de 1895 à 1900, soit *en cinq ans le dixième de leur population totale!*

En 1875, ces deux quartiers représentaient 17 1/2 p. c. de la population totale de Berlin; en 1885, ils n'en représentaient plus que 10 p. c.; en 1890, 7.3 p. c.

Par contre, la banlieue de Berlin a pris et continue à prendre un développement réellement prodigieux; alors que la périphérie de cette ville ne comptait en 1871 que 430,000 habitants, en 1895, elle en comptait 1,034,000; en 1900, elle en comptait 1,226,000.

New-York est outillée pour transporter journellement, entre 7 et 9 heures du matin, 300,000 personnes qui viennent à leur

Digitized by Google

travail et retournent entre 4 et 7 heures de l'après-midi. Le centre des affaires se centralise tellement que les terrains y atteignent des prix formidables (9,000 francs le mètre carré, tel est le prix qui fut payé en 1896 par la Société d'assurances Manhattan). Pour pouvoir assurer un revenu à des terrains aussi précieux, les architectes américains en arrivent à construire des *office buildings* de vingt-cinq et même de trente étages.

Par tous ces exemples, il est donc bien évident que l'on se trouve en présence d'un mouvement général dans toutes les grandes agglomérations, dans tous les pays : *centralisation des affaires, décentralisation des habitations.*

Ce mouvement est parfaitement logique; plus que jamais, à notre époque où le temps, c'est de l'argent, le centre des villes devient le grand marché où chacun va pendant la journée vendre son travail ou ses marchandises. Or, les magasins, les bureaux, ceux des particuliers, ceux des grandes sociétés commerciales, qui peuvent payer des loyers élevés, chassent les habitants, qui doivent s'éloigner du centre pour trouver des maisons salubres et commodes à des prix abordables. La facilité des communications devient telle, que petit à petit on s'éloigne à des distances auxquelles on n'aurait jamais songé il y a cinq ou six ans.

L'importance réelle de ce mouvement d'exode ne date que d'hier ; c'est le tramway électrique qui lui a donné la véritable impulsion. Le tram a traction animale n'avait pour lui que le bon marché; il avançait à la façon des escargots. Le tram à vapeur n'a jamais pu largement s'établir dans les grandes villes. Le tramway électrique, lui, a marqué une date dans l'histoire de l'habitation urbaine ; il a centuplé la puissance du transport intraurbain et son développement a été réellement prodigieux.

La ville, où peut-être cette influence a été la plus marquante, est Berlin. Voici ce que disait (16 février 1972) la *Chronique des travaux publics* (Bruxelles) : « Ce développement extraordinaire des tramways électriques doit nécessairement amener un changement profond dans l'agglomération berlinoise.

Digitized by Google

C'est ainsi que partout on voit déjà naître de nouveaux hameaux. On construit énormément *autour* de la ville si on ne construit plus tant en ville même. On va maintenant en tramway électrique de Berlin à Marlendorf, à Kœpenick, à Steglitz, à Britz, au Grünewald, au Halensee, à Rixdorf, Pankow, Treptow, Stralau, enfin à une foule de localités situées jusqu'à 15 kilomètres de la ville, et cela pour la somme de 10 pfennigs ou 12 1/2 centimes! »

Si l'on ajoute encore aux tramways les modestes bicyclettes, les automobiles qu'on ne voit plus en panne, les gares centrales, les métropolitains, les correspondances s'établissant entre toutes les lignes existantes, demain les voitures automotrices circulant sur les rails du chemin de fer, on verra que cela est en voie de créer de telles facilités que la distance n'existera plus : le XX^e^ siècle sera le siècle des transports ultra rapides et ultra économiques!

Le passé, à ce point de vue ne peut rien nous apprendre; s'il y a eu dans les temps anciens de grandes agglomérations, depuis la Thèbes aux cent portes, jusqu'à nos villes actuelles, en passant par la Rome impériale, jamais on n'y a connu le *rapid-transit* : le mot est aussi nouveau que la chose.

Il est du reste établi aujourd'hui que la facilité des communications fait naître le besoin de se déplacer. Ainsi, par exemple, d'après l'*Annuaire statistique de Belgique*, le nombre des voyages sur le seul réseau de l'État belge a été :

VOYAGES.	SOIT PAR TÊTE D'HABITANTS.
En 1880, 43 millions	7
— 1890, 64 —	11
— 1898, 101 —	15
— 1899, 114 —	17

On voyage donc aujourd'hui deux fois et demi de plus qu'il y a vingt ans.

La population ouvrière, par nécessité, a été la première à utiliser ces facilités de transports pour réaliser ce double problème : *travailler où la main-d'œuvre est la mieux rétribuée*,

Digitized by Google

c'est-à-dire en ville; se loger où les loyers sont les moins chers, c'est-à-dire à la campagne.

La progression du nombre de voyages effectués en Belgique sur le seul réseau de l'État par les ouvriers au moyen d'abonnements spéciaux de semaine en fait foi :

Ceux-ci étaient, en 1872, au nombre de. 863,198

Ce chiffre s'élève :

en 1877, à	2.604,498
en 1882, à	6,285,984
en 1887, à	9,623,510
en 1892, à	17,027,012
en 1897, à	30,183,821
et en 1900, à	48,222,239

Ces chiffres pourraient se passer de commentaires. Pourtant, il est intéressant de remarquer que les voyages d'ouvriers abonnés ne sont pas loin de représenter la moitié du nombre total des voyages effectués sur le réseau (48 millions sur 114). L'importance de ce chiffre grandit encore si on l'oppose aux 66 millions d'autres voyages, qui comprennent naturellement tous les parcours effectués par les étrangers ; il en résulte donc que les voyages d'ouvriers abonnés dépassent de beaucoup tous les voyages réunis des autres citoyens belges : c'est certainement là un fait bien symptomatique au point de vue de l'habitation.

La classe ouvrière, par nécessité, a donc ouvert la voie ; la bourgeoisie, un peu par nécessité, plus encore par raison et même par goût, commence à suivre, comprenant qu'aujourd'hui, pour le prix exorbitant que coûtent les maisons étriquées, malsaines, des quartiers du centre, elle peut avoir dans la banlieue des habitations joyeuses et claires, un grand jardin, le luxe prestigieux de la nature, le grand air, le bon soleil, la verdure, les fleurs, toutes choses qui ne coûtent rien et qui se payent si cher en ville!

Le vrai mouvement d'exode ne fait que commencer et la

Digitized by Google

ville de l'avenir ne ressemblera en rien à nos formidables agglomérations modernes, à nos monstrueuses villes tentaculaires ; la ville de l'avenir sera un océan de verdure dans lequel nicheront des milliers d'habitations riantes et surtout salubres.

On ne semble pas bien se rendre compte aujourd'hui de ce qu'est devenu le surpeuplement des villes, que les Anglais appellent si nettement *l'overcrowding*. On ne semble surtout pas comprendre ses funestes conséquences, parce que ces conséquences se manifestent d'une façon lente, sournoise ; un volcan engloutit 30,000 personnes, c'est une catastrophe, un désastre ! L'*overcrowding* tue, lui, sans répit, des centaines de milliers de personnes chaque année ; on ne s'en aperçoit pas !

Quelques chiffres sur l'*overcrowding* et ses conséquences répondront à ceux qui me taxeraient d'exagération.

D'après le règlement municipal de Londres (1891), une chambre unique servant à la fois de chambre à coucher et de cuisine pour un adulte doit contenir au moins 400 pieds cubes (soit environ 11 mètres cubes). Une chambre ne servant que de chambre à coucher peut n'avoir que 300 pieds cubes. Toute habitation ne remplissant pas ces conditions est considérée comme *overcrowded* et le propriétaire est passible d'une amende. Or, d'après une enquête officielle faite l'année dernière, plus de 900,000 Londonniens vivent dans cette situation *illégale*. Les pouvoirs publics avouent leur impuissance et ne peuvent sévir. Une brochure parue l'an dernier : *No room to live* (Pas de place pour vivre), donnait sur le manque de logements des détails sinistres : des milliers et des milliers de ménages vivant dans une seule chambre (et quelle chambre !) couchant pêle-mêle, enfants, parents, filles, garçons ; de braves ouvriers, *ayant du travail*, forcés de conduire leur femme et leurs enfants au *workhouse* en implorant un abri ; des travailleurs de nuit, gardiens, boulangers, obligés de louer pour la journée un lit occupé la nuit par un autre malheureux ; de plus pauvres encore réduits à louer un lit pour huit heures, le même lit étant encore loué successivement à deux autres dormeurs, sinistre application des trois-huit ! Et c'est partout la même chose, à Paris, à Berlin, dans toutes les grandes villes. A

Digitized by Google

Bruxelles, M. Hector Denis a établi que, sur cent ménages ouvriers, 49 environ vivent dans une seule pièce, chambre cave ou mansarde.

En réalité, toutes proportions gardées, les bourgeois sont logés à l'avenant, surtout dans les villes où l'on vit en appartements.

On ne sait pas assez combien nos villes usent l'individu et la race, combien elles sont meurtrières aux grandes personnes et mortelles aux tout petits. Le Dr Legué, de Paris, a établi d'une façon indiscutable que *le taux de la mortalité est exactement proportionnel au surpeuplement, à la densité de la population.*

Ainsi, Londres, où l'on ne connaît guère la vie en appartement et où, pour ainsi dire, chacun a sa maison, Londres est plus salubre que Paris ou Vienne, malgré son climat humide et ses nombreuses fabriques; à Londres, le nombre moyen d'habitants par maison est de 18; la mortalité annuelle est de 23 pour mille.

Paris a en moyenne 35 habitants par maison; la mortalité annuelle est de 26 p. m.

Saint-Pétersbourg a en moyenne 52 habitants par maison; la mortalité annuelle est de 41 p. m.

Vienne détient le record; elle est la capitale la plus surpeuplée; elle est la plus malsaine; la moyenne d'habitants par maison est de 55. La mortalité annuelle est de 47 p. m., soit le double de celle de Londres!

Le Dr Körösi, qui a spécialement étudié l'influence de l'habitation de Buda-Pest sur la durée moyenne de la vie humaine, est arrivé aux désolantes constatations suivantes : la durée moyenne de la vie étant 47 ans chez les personnes logeant seules ou à deux dans une chambre unique, descend à 39 quand la même chambre abrite trois au quatre personnes; les malheureux qui habitent jusqu'à dix dans la même chambre (et il y en a des milliers à Buda-Pest) ne vivent pas en moyenne 32 ans!

D'après un article de M. P. Strauss, sénateur de la Seine, article paru en janvier 1902 dans la *Revue de Paris*, on a établi,

Digitized by Google

d'après un parallèle fait entre deux arrondissements absolument différents, le XIV^e^, très peuplé, et le XIX^e^, qui l'est fort peu, qu'à Paris la *mortalité par tuberculose est en raison directe du nombre des étages et en raison inverse de la dimension des cours.*

Naples a une population d'une densité extrême, en moyenne 939 habitants par kilomètre carré et jusqu'à 1,254 dans un de ses arrondissements. Londres n'en a que 147 par k. c. Le climat de Naples est merveilleux, celui de Londres brumeux, humide. Or, chose extraordinaire, la mortalité annuelle par tuberculose est identique dans les deux villes : 17.6 p. m.! N'est-ce pas frappant? N'est-ce pas la meilleure preuve de l'influence de l'habitation sur la santé?

On a pu dire, chiffre en main, que la vie dans les grandes villes est aussi malsaine que la vie sous les tropiques.

Au bout de trois ou quatre générations de citadins, les familles s'éteignent, épuisées. (Voir PAUL MÖLLER, *Jahrbücher für Nationalöconomie*, décembre 1901.) D'après une enquête sur les millionnaires américains faite par la *Review of Reviews*, les 45 familles de la 5^e^ avenue de New-York ont, ensemble, 12 enfants!

La mortalité des enfants en dessous d'un an atteint dans les grandes villes 40 et 60 p. c., et jusqu'à 75 p. c. pour les enfants illégitimes; la campagne que le journal français *le Matin* a entreprise contre les falsificateurs de lait a révélé des faits réellement atroces. Des enfants qui résistent à la première année, les trois quarts sont anémiques (d'après les recherches faites par les docteurs allemands Baginsky à Berlin et Nobiling à Munich), par suite du manque d'exercice et du manque de grand air; d'après les mêmes autorités, les trois quarts aussi des enfants des villes sont atteints de rachitisme sous une forme plus ou moins grave, quelquefois seulement temporairement, plus souvent pour toute la vie.

Les jeunes filles de la ville sont généralement pubères un an, deux ans avant celles de la campagne; elles sont souvent comme ces plantes dont la floraison commence trop tôt et qui ne viennent jamais à maturité. Les inspecteurs

Digitized by Google

médicaux officiels des écoles primaires de Dresde ont établi que la moitié des enfants fréquentant les écoles sont anormaux. Le développement de la myopie chez les écoliers des villes est encore un fait acquis, indiscuté.

La taille diminue dans la population des villes, ainsi qu'on l'a constaté par la mensuration des miliciens, en Allemagne ; les villes allemandes ne fournissent plus qu'une proportion très réduite des soldats admis dans la garde impériale.

La vie fiévreuse et agitée de la ville cause la débilité, la neurasthénie, qui est la maladie spéciale de notre époque. Les ouvriers de Londres, d'après une enquête officielle du gouvernement anglais, perdent chacun au moins vingt jours par an, en dehors des jours de maladie, par fatigue, par *exhaustion*.

La vie, constamment surexcitée de la ville, est la principale incitation à l'alcoolisme, qui n'est pas une cause, mais un effet. Jules Simon a dit un jour que ce qui vaut mieux qu'une leçon, qu'un sermon pour combattre l'ivrognerie, c'est une demeure saine et gaie; on pourrait ajouter que le jour où chaque ouvrier aura son petit jardin, les cabarets pourront fermer, faute de clients.

Les médecins ont beau inventer des sérums nouveaux, des antiseptiques de plus en plus puissants (hier encore on a découvert le bacille du cancer) : ce ne sont que des palliatifs ; si l'on veut comparer les chiffres de la population dans les grandes villes, avec ceux des décès qui y sont causés par les maladies épidémiques et miasmatiques, on verra que, depuis un demi-siècle environ, la mortalité infectieuse dans les villes de la Belgique a augmenté d'un quart. (« L'infection progressive. » *Le Soir*, 30 septembre 1899.)

On s'agite beaucoup depuis quelques années au sujet de la lutte contre la tuberculose; la philanthropie publique et privée crée des sanatoria ; des placards invitent à ne pas cracher dans les rues! Tout cela ne peut servir à grand'chose, ce n'est qu'une goutte d'eau dans la mer ; le seul médecin, c'est le soleil ! Ce qu'il faut, avant tout, c'est une réforme radicale de l'habitation et, en même temps, le retour à la « vie simple » ; tout le reste est illusoire.

Digitized by Google

Le Dr Guérard, l'expert nommé par la législature de New-York pour étudier les ravages de la tuberculose dans New-York City, a déclaré que, sur 663 maisons qu'il a visitées dans ce district, 248 étaient contaminées, que 541 cas y ont été relevés en trois ans, et il arrive à cette conclusion que ces maisons étant infectées à ce point, il est nécessaire de les démolir pour empêcher la propagation de la maladie.

Or, il en est de même dans toutes les grandes agglomérations, partout où sévit le surpeuplement, l'*overcrowding;* c'est lui qui est la cause principale de toute contagion; c'est lui qui prépare le terrain pour la phtisie, le typhus, l'influenza et les autres épidémies infectieuses; c'est donc lui qu'il faut combattre.

Maintenant, chercher à ramener les citadins à la campagne d'une façon absolue est une impossibilité absolue : chacun doit gagner sa vie d'abord, et la ville est et restera le grand marché du travail; vouloir le contraire serait, du reste, vouloir retourner en arrière; c'est donc impossible. Soit dit en passant, les moyens préconisés en général pour ramener au travail des champs la population des villes ne paraissent pas être bien efficaces; on sent de l'hésitation chez les économistes, qui reconnaissent évidemment que la vie est plus saine aux champs et qu'il y a un danger social à voir grandir l'armée mécontente des prolétaires urbains; mais, ces mêmes économistes comprennent fort bien que l'on ne peut retenir les gens à la campagne si on ne peut leur fournir le moyen d'y gagner leur vie; ce moyen, personne ne le trouve, et il est fort probable qu'on ne le trouvera pas.

On attribue généralement la dépopulation des campagnes aux chemins de fer, qui ont mis en contact ruraux et citadins; généralement aussi on considère cette migration des paysans vers les villes comme un fléau; c'est surtout l'opinion des grands propriétaires terriens qui sont désolés de ne plus trouver assez de salariés pour cultiver leurs champs. Pour ma part, je suis assez enclin à croire que ce n'est pas un si grand mal; ce qui est un mal, c'est la conséquence de cet afflux qui a été trop brusque. Nos villes n'ont pas été faites pour contenir

Digitized by Google

tant de monde, et, surtout, les moyens de communication sont ridiculement insuffisants. Nos villes éclatent; nous sommes comme au temps de la Satire Ménippée : « Serrez, pressez, envahis, bouclez de toutes parts et ne prenons air que l'air puant d'entre nos murailles, de nos boues et égouts. » Des Haussmann seraient insuffisants! Quant aux pouvoirs publics, ils ne s'inquiètent guère de l'avenir; nos honorables n'ont de temps à consacrer qu'à l'étude d'insultes nouvelles à lancer à leurs adversaires politiques! Heureusement, il reste un personnage plus important que tous les Haussmann et tous les pouvoirs réunis : le public lui-même. C'est le public qui fera cette transformation des villes, non pas simplement parce qu'elle est juste, saine et utile physiquement et intellectuellement à tous, mais parce que le public y gagnera de l'argent : la bourse est le point sensible de chacun; c'est le grand argument, le grand levier de notre époque!

Appliquons, en effet, les principes exposés ci-dessus : centralisation des affaires, décentralisation des habitations, à l'estimation de la valeur future des terrains urbains.

La grande ville sera plus que jamais composée de deux parties bien distinctes : le centre, où, de plus en plus, s'installeront les bureaux, les grands magasins; l'autre partie sera surtout consacrée à l'habitation, avec, par exception, dans quelques rues de passage, quelques magasins qui vendront toujours plus cher et seront moins bien fournis que ceux du centre. Si l'on divise donc une grande ville en cercles concentriques, le centre, où les terrains sont pourtant déjà chers, verra malgré cela se produire une augmentation, lente mais continue, de la valeur vénale du sol; le cercle suivant entourant le premier aura probablement des chances de plus-value, mais, dans tous les cas, celles-ci seront plus restreintes. Par contre, dans tous les cercles suivants jusqu'à la périphérie, la valeur de la propriété est fatalement destinée à diminuer, et dans des proportions sérieuses, peut-être pas du jour au lendemain, mais certainement en quelques années.

On comprendra aisément combien il est difficile de donner des preuves de ce que j'avance; cela exigerait des recherches

Digitized by Google

extraordinairement longues, coûteuses et difficiles, et un travail de bénédictin. J'ai cependant eu le plaisir de trouver dans un récent article de M. Pierre Leroy-Beaulieu, intitulé : « La propriété immobilière, les loyers et les impôts directs à Paris, » des chiffres corroborant entièrement mes affirmations. J'en extrais ces réflexions : « On voit qu'à Paris les quartiers du centre sont de plus en plus exclusivement consacrés aux affaires, ceux de la périphérie aux logements. Par suite du perfectionnement croissant des moyens de communication d'une part et des avantages que possède le grand commerce sur le petit commerce d'autre part, la population s'éloigne ainsi de plus en plus du centre des villes, tandis que les boutiques et magasins tendent au contraire à s'y agglomérer. C'est ce qu'on aperçoit bien clairement en se reportant aux enquêtes effectuées successivement à plusieurs reprises sur la valeur locative des divers locaux. La comparaison des valeurs locatives d'*habitation* en 1889 et en 1900 fait ressortir que, dans cet intervalle de onze années, ces valeurs ont diminué dans dix-huit des quatre-vingts quartiers de Paris.

« C'est un fait caractéristique du mouvement de la population vers la périphérie que de voir diminuer les loyers d'habitation dans le quartier de la Madeleine, considéré, il n'y a pas longtemps encore, comme le plus riche de Paris : le recul est encore assez léger, puisqu'il n'est que de 600,000 francs sur 21 millions et demi; mais il est probable qu'il ne fera que s'accentuer et que ce quartier suivra le sort de la chaussée d'Antin, l'un des plus élégants, il y a soixante ans, et où l'ensemble des valeurs locatives d'habitation a baissé de 13,291,000 francs en 1889, à 11,856,000 en 1900. Ce mouvement de baisse des loyers d'habitation ne paraît s'être prononcé qu'à une époque assez récente; la comparaison, non plus des enquêtes de 1889 et 1900, mais de 1878 et de 1889, montre, en effet, qu'à cette dernière époque (1889) on ne l'observait encore que dans trois quartiers : Vivienne, Bonne-Nouvelle et la chaussée d'Antin. »

Ce qui se passe à Paris doit logiquement, mathématiquement, arriver dans toutes les grandes agglomérations; comme pour

Digitized by Google

tout ce qui s'achète et se vend, la valeur des terrains propres à l'habitation subit la loi de l'offre et de la demande : or, il est né, grâce au tramway électrique, une demande, et même une demande très active, pour un type d'habitation, qui avait presque entièrement disparu, malgré tout son charme : la maison ville et campagne, incontestablement la maison de demain.

CHARLES DIDIER.

Digitized by Google

LA PLUS HAUTE LOI

C'était à Java, dans le massif de Tjeremai, à la lisière du bois sacré de Sangean. Le soleil descendait à l'horizon lointain.

A mi-chemin du sommet, le pavillon de chasse où je comptais me reposer de mon long voyage était détruit, dévoré tout entier par les fourmis blanches. Sur les conseils de mon guide soendanais, qui connaissait, non loin de là, au bord d'un lac, la cabane d'un indigène, mes chevaux et ma carriole continuèrent à gravir le chemin sinueux qui pénétrait dans les profondeurs de la forêt.

J'étais étendu, durement cahoté, recru de lassitude, et non seulement mon corps, mais toute ma pensée étaient abattus. Depuis de longues heures, je traversais cette contrée et pourtant, à chaque pas, je croyais voir se révéler à moi un monde nouveau et une existence inconnue.

De grand matin, ce jour-là, j'étais descendu du train à la petite gare de Rantja Ekkek. La lumière égale de l'aube blanchissait la campagne. Le soleil n'avait pas encore émergé à l'est, où les cimes des noires montagnes fumaient contre le ciel orangé. Les lignes allongées des collines aux pentes douces et la plaine, à des lieues à la ronde, s'effaçaient dans les brumes.

Il faisait si frais que les indigènes qui se rendaient aux rizières s'étaient enveloppé la tête dans leur manteau. Le cocher qui m'attendait avec sa carriole grelottait et les fringants petits

Digitized by Google

chevaux, pendant qu'ils galopaient à travers champ, soufflaient par leurs naseaux une buée que le vent de la course collait le long de leur crinière.

Au ras de la plaine, le vent roulait des amas de vapeurs qui charriaient dans leurs plis le froid matinal. La jeune verdure des rizières apparaissait par place; un marais, sous le reflet des nuages montant à l'Orient, scintillait d'une pourpre atténuée.

Pour les gens de la campagne, le jour avait déjà commencé. Dans le brouillard flottant, j'aperçus un abri fait de grandes gerbes inclinées; deux hommes y étaient accroupis près d'un feu où cuisait une marmite. Sans doute, ils avaient passé la nuit sous ce toit de verdure vivante et embaumée. Étendus parmi les herbes dans la rosée, sous la lueur des étoiles, encensés par les haleines de la moisson mûre, ils avaient dormi, comme une couple de perdrix dans un sillon; l'éclat de l'aube avait ébloui leurs paupières et la brise frissonnante qui soufflait des montagnes les avait réveillés. Ils allaient commencer leur journée, ayant pour nourriture les plantes que le soleil pour eux faisait croître...

Un oiseau s'envola d'entre les sabots de mes chevaux, une alouette, qui, à travers la brume, pointa dans l'azur en lançant des trilles toujours plus sonores et plus douces à mesure que l'environnait plus de splendeur.

Les hauteurs du ciel se diaprèrent. La lumière fauve, que reflétaient les petits nuages aux apparences de duvet et les mares hérissées de joncs, ruissela plus puissante. De l'écarlate magnifiait l'espace. Les brumes se coloraient et rayonnaient pareilles à des champs de roses éclatantes. Les vapeurs, en se dissipant, dévoilaient des bouquets de palmiers, sombres dans la magnificence de l'aurore. Les guérites, juchées sur des pieux et servant à surveiller les rizières, se doraient. Sous le feuillage étincelant des bambous, se devinait un hameau. Soudain, toute cette pourpre pâlit, se dégrada pour prendre la nuance des claires topazes. Il faisait jour!

Immensurables, chatoyaient les rizières et, jusqu'aux confins

Digitized by Google

violets où s'estompaient les montagnes, s'étalait une vaste étendue : campagnes en terrasses entourant une mer de verdure où le soleil ruisselait, où la brise, en se jouant, traçait des moires de lumière. Parfois, une cascade dardait un éclair, des champs submergés luisaient, les nuages traînaient des ombres errantes. Mais, malgré ces éclats changeants, tantôt étouffés, tantôt ravivés, l'opulente teinte des verdures demeurait, indépendante des saisons et des jours, pareille au bleu du ciel, éternellement le même, pareille aux teintes glauques de la mer. Cette verdure était la couleur de la terre féconde, sa vie même, surgie au jour du plus secret de ses chaudes entrailles.

Petites taches éparses, des travailleurs, en vêtements bigarrés, s'agitaient dans les champs. Présence toute fortuite d'ailleurs, comme si un essaim d'insectes bruns et jaunes fût venu s'abattre là. Tantôt, le vent aliait les emporter, et les tiges qu'ils avaient foulées se redresseraient, se déploieraient de nouveau librement. Quelle trace autre resterait-il du passage de ces êtres éphémères dans cette nature plantureuse et féconde?

Plus j'approchais d'un village, plus le chemin s'animait. A ma rencontre s'avançaient des femmes qui se poursuivaient, riaient et plaisantaient en gens se rendant à une fête. En effet, elles avaient mis leurs plus beaux atours, s'étaient drapées d'étoffes rouges, vert clair et violettes; une écharpe chatoyante tombait avec grâce de leurs épaules sur leurs hanches; des fleurs rayonnaient dans la torsade lissée de leur chevelure, où elles avaient fiché, en guise de parure, la faucille de bois qui leur sert à couper le riz. Elles allaient à la moisson. Leurs compagnes et les jeunes hommes dans les champs mûrs leur criaient :

« Venez ici, Satyrah! venez! »

Dans les champs, leurs gestes avaient une grâce déliée; elles glissaient plutôt qu'elles ne marchaient, s'arrêtaient, puis, s'inclinant légèrement, coupaient un épi mûr après l'autre en semblant cueillir des fleurs pour une guirlande. Dans la splendeur du soleil, elles moissonnaient de la joie...

Nous avions laissé loin derrière nous les chaumières du vil-

Digitized by Google

lage et passé à gué une rivière que, tantôt, nous avions vue devant nous scintiller dans l'éloignement. Le soleil se mettait déjà à descendre.

Toujours et toujours, des rizières immenses. De distance en distance, émergeant des flots verdoyants, un bosquet de bambou; de la fumée s'élevait; il venait un bruit de voix : c'était un village dans son enceinte de verdure. Les arbres éployaient leur feuillage et, à l'abri frais des ombrages, les habitants vaquaient à leurs travaux.

Ils croissaient, heureux de vivre, se multipliaient et chaque jour apportait son pain. De quoi se fussent-ils souciés? La nature les fournissait abondamment de tout; leurs désirs, elle les prévenait en les comblant et, sans cesse, elle renouvelait leur richesse.

En traversant un bois, nous entendions, dans les branchages, bourdonner la vie; puis ces rumeurs se taisaient, le bois se dérobait derrière nous, puis de nouveau les champs illimités s'étendaient, en même temps en croissance et en fleur. L'horizon montagneux reculait toujours dans le même effacement et le même lointain. On ne discernait point de limite ni de changement, rien, sous l'azur enflammé, qu'une mer de verdure opulente; tout était immensité, puissance accablante, magnificence, richesse, torrent de vie irrésistible.

Je songeais à mon pays, à la populeuse Néerlande, à cette terre qui n'a d'autre force que celle que lui laissent les hommes; des cités de pierre l'oppriment; des routes la sillonnent, des mines la pénètrent; à peine a-t-elle de l'espace pour fleurir et s'embaumer, et elle est si épuisée que le laboureur doit lui verser de la sève quand il veut la contraindre à être féconde.

Était-ce bien la même terre...?

Et j'avais perdu tout sentiment du temps écoulé et de l'espace quand, enfin, j'atteignis la limite extrême de la plaine.

Le chemin montant se dégageait des verdures. L'ombre des pentes nues descendait sur moi. Dépassant le cercle des cimes qui m'entouraient, les flancs abrupts du Tjeremai s'allumaient

Digitized by Google

d'or dans la claire fraîcheur du jour déclinant. A l'endroit où resplendissait, sur les pentes inégales, aux teintes tantôt grises, brunes ou vertes, le feuillage de pourpre d'un bois de djamboe, s'élevait mon pavillon de chasse.

Mes yeux découvrirent son emplacement et, soudain, à la pensée de ces quatre murs au toit trapu et bas, mon cœur se réjouit comme si, après avoir couru des dangers, j'allais trouver en eux la sécurité d'un refuge. Autour de moi, le ciel et la terre avaient trop d'éclat, trop de magnificence, trop d'ampleur; mon esprit s'anéantissait dans ces abîmes de splendeur et d'infini.

Mais, au pied de la montagne, où les petits chevaux, habitués à la route, s'arrêtèrent d'eux-mêmes, je vis le gardien du pavillon venir à ma rencontre.

« Maître, la maison n'est plus. »

Il me tendit la clef et la serrure, qui lui étaient demeurées dans les mains quand, voulant ouvrir la porte, le bois tomba en poussière et que la façade s'écroula.

Pour tout éclaircissement, il dit :

« Les fourmis blanches...! »

Je regardai au-dessus de moi vers la forêt aux frondaisons de pourpre, et j'aperçus entre les troncs, par terre, un tas confus ressemblant à de la cendre et d'où émergeaient quelques pieux.

Nous voyons en une maison une bâtisse solide, durable, assise sur de larges fondements, à l'épreuve des rafales et des eaux : comment se faire à l'idée que cette maison soit tout à coup disparue, elle que l'on a édifiée avec toutes les ressources dont on dispose, qu'elle ait été dévorée par un essaim d'insectes et réduite en un monceau de vermoulure qu'emporte le vent?

Je tenais la clef d'où tomba un peu de bois qui y était resté. J'avais le cœur oppressé en songeant combien la volonté des hommes est précaire au milieu des forces innombrables de ces contrées. Peu à peu je comprenais pourquoi les hommes du Nord sont incapables de résister à un séjour dans les Indes, à moins de s'entasser dans les villes; pourquoi celui qui vit dans l'isolement s'ensauvage et s'abêtit. Des prestiges le surmontent

Digitized by Google

auxquels il ne saurait se soustraire ; ce sont la luxuriance des verdures, le fourmillement des bêtes, le vent d'Est changeant les airs en une mer bruissante, le vent d'Ouest qui brûle et crevasse la terre, le soleil qui fait flamboyer les cimes sourcilleuses, les îles qui s'enflent soudain du fond de la mer, des volcans qui crèvent. L'âme qui n'est point en état de se mettre à l'unisson de cette puissance est anéantie.

Sur les hautes pentes, l'éclat des fleurs dont se jonchait le sol s'éteignait, se fondait dans une teinte brune et grisâtre à mesure que montait la marée d'ombre du crépuscule. Les ténèbres menaçaient d'être complètes sur les chemins de la montagne avant que j'eusse atteint le village le plus proche.

Mais l'homme me parla d'une cabane isolée au bord du lac de Sangean. Nous en prîmes la route par des sentiers que nous apercevions à peine sous nos pas et qui serpentaient en traversant de petits ruisseaux et des fourrés.

Nous approchâmes du bois sacré de Sangean qui, devant nous, se dressait comme une muraille abrupte et noire contre le ciel orangé ; les arceaux des branches basses ressemblaient à des entrées de cavernes. Les sabots des petits chevaux s'enfonçaient dans un sol sableux. Au-dessus de moi, disparut le ciel glorieux et soudain la forêt m'enveloppa comme un flot glacé.

Déjà la nuit régnait sous les arbres ; on ne les distinguait plus. Çà et là, s'entrevoyaient des masses sombres, des piliers, des entassements de ténèbres pareils à des nuages qui traînaient en lambeaux. Tandis que nous avancions à pas lents, je sentais sans cesse un fouettement de branches invisibles.

Parfois un frémissement traversait l'épais feuillage. Qu'était-ce ? Un fruit mûr alourdi de sève qui rompait sa tige et tombait dans les broussailles ? Le bond soudain d'un fauve sur la proie qu'il guettait ? Un serpent qui glissait à ras de terre en se contractant et en se détendant tour à tour ?

Il flottait une touffeur que nul souffle ne remuait.

L'air vibrait d'un bourdonnement continu que déchirait le grincement pénétrant et âpre des grillons. Parfois tout bruit se

Digitized by Google

suspendait et le silence alors semblait plus redoutable, à cause de ce qu'il y avait d'occulte dans toutes ces existences cachées.

Le Soendanais s'était fait une torche d'une tige de bambou remplie d'huile et bouchée au moyen d'un tampon d'écorce et de filaments. Il l'alluma et la brandit au-dessus de sa tête pour faire flamber le feu qui pétillait. Un reflet roux tomba sur l'encolure des chevaux et sur leur croupe lasse ; des deux côtés du chemin, luisait le feuillage, d'un vert clair ressortant étrangement sur les ténèbres.

Le guide qui menait le premier cheval par la mâchoire se retourna.

Était-ce la lueur fauve de la torche, le mystère de la forêt? Je ne sais ; mais un nimbe glorieux environnait cet homme. Il ne m'apparaissait plus comme le serviteur dont j'avais vu si souvent le visage morne dans l'ensoleillement de mon jardin ou la clarté de ma lampe. Il devenait, à mes yeux, un fils de sa race que les droits de sa naissance revêtait d'une dignité. Il foulait une terre qui était son héritage et que ni les conquêtes ni l'empire de l'étranger ne réussissaient à lui aliéner. A lui, l'obscurité, le bois, les animaux cachés étaient familiers. Il marchait comme un fils de roi au milieu de la cour paternelle. Le mercenaire, qui étrillait hier mes chevaux, était devenu un prince, de même que ces arbres, qui, ailleurs, épuisés, languissaient sous la poussière des cités, devenaient ici des masses imposantes. Le bourdonnement de ces mêmes insectes qui, dans les maisons, se brûlent misérablement à la flamme des lampes, faisait ici l'effet d'une mer grondante aux vies infinies. La nature dévoilait son âme véritable débarrassée de toute la petitesse que nous autres Occidentaux avons répandue sur l'Orient ; la nuit et la solitude la balayaient comme les flots lavent les ordures que les pêcheurs d'un village ont déposées au pied des falaises, dénudant les rocs qui reprennent leur splendeur de choses éternelles.

Les indigènes, d'une voix étouffée, parlaient entre eux. Le Soendanais racontait des histoires du village, la fête du riz, la

Digitized by Google

querelle de deux voisins à propos d'un buffle qui avait piétiné un champ en fleur, les intelligences entre l'usurier arabe et la jeune femme du hadji. Par intervalle, ils riaient doucement.

Je me mis aux écoutes.

Les sons cadencés de la langue malaise, les pensées dévoilées de ces Orientaux me semblèrent avoir un ton que jamais encore je n'avais entendu, des sens jusqu'alors insoupçonnés. Dans ces commérages, je devinais, en frissonnant, tout le mystère, tout l'insondable abîme que dissimulent ces âmes.

Ce je ne sais quoi de déroutant qui tient de l'énigme et qui hallucine était l'Orient tout entier.

Les énormes frondaisons de la forêt, l'accablement des solitudes, le soleil et les ténèbres, le visage de mon serviteur, les paroles du Soendanais, ces choses disparates se fondirent dans ma pensée avec ce que j'avais autrefois observé de singulier dans ces contrées d'Orient qui nous demeurent obscures et secrètes malgré une conquête datant de trois siècles. Mon sentiment ne pouvait s'exprimer en paroles. Je revoyais les marchands de fruits trébuchant misérablement de long du chemin; les femmes nues et éclatantes se baignant dans la rivière ensoleillée d'aurore; des joueurs assistant à un combat de grillons; des fêtes où des gens couraient masqués de mufles de bête. Avec ces tableaux, s'accordaient le chant en fausset de la danseuse de rue qui s'incline et se balance, se tord sur ses pieds immobiles comme un svelte arbuste secoué par la tourmente; le regard d'extase du fumeur d'opium entrevoyant des paradis; le visage crispé et ensanglanté d'un possédé que l'on assomme sur le chemin comme un chien enragé. Toutes ces choses, constituant un monde à part, formaient un enchaînement d'étrangetés qu'un lien occulte nouait pourtant entre elles.

L'entretien des indigènes continuait. J'entendis un nom : Aïssa.

Aïssa...? Aïssa...? Je me rappelle.

C'était le nom d'une femme, jeune et belle, qui, pendant que

Digitized by Google

son amant, le noble Hadi Koesoemo, reposait, la tête sur ses genoux, l'avait poignardé.

Pourquoi? Les hommes et les femmes de son sang comprenaient sans doute ce forfait tandis qu'ils la condamnaient. Ils la condamnaient non parce qu'elle avait commis un meurtre, mais parce qu'elle avait frappé un homme de noble race.

L'histoire me revint d'un domestique qui, après avoir servi fidèlement pendant quinze années, avait d'un coup de hache abattu la femme de son maître, quand tout à coup il perdit son enfant que cette femme avait la coutume de choyer et de cajoler.

Je me souvenais d'une fille qui, repoussée, avait secrètement suivi son amant parti à la guerre, avait parcouru pendant un jour et une nuit le champ de bataille jusqu'à ce qu'elle eût trouvé, parmi les cadavres, le mourant, qu'elle emporta sur son dos, sous le feu des Atchinois.

De plus en plus nombreux, du lointain brumeux de ma mémoire, surgissaient des récits et des actes demeurés incompris et dont l'étrangeté trouvait sa source dans le grand mystère de l'Orient.

La plus noble tendresse, le plus entier dévouement d'une fille de bas-étage, — une longue fidélité à laquelle succède un crime, — une haine qui sourit, enlace et assassine. — Pourquoi? Pourquoi?

Si les indigènes avaient pu me répondre, j'aurais peut-être compris leurs paroles, mais je n'en aurais point pénétré le sens. Nous estimons l'amour, l'honneur, la fidélité, la bravoure. Eux aussi. Mais ce que nous appelons amour n'est pas ce qu'ils entendent par ce mot; l'honneur chez eux n'est pas ce qu'il est chez nous. Nos idées du bien et du mal ne sont pas les leurs.

Orient, Occident. Un autre ciel, une autre terre et, au-dessus du gouffre, aucun pont n'est jeté.

La torche eut un sursaut, flamboya plus haute; je sentis un vent humide effleurer mon front.

Digitized by Google

Mon guide se retourna.

« Nous sommes arrivés au lac. Là-bas, vous voyez la cabane. »

Il m'indiquait une longue ombre rougeâtre et, en approchant, j'aperçus une hutte ouverte et éclairée qui se dédoublait dans les eaux du lac en s'y mirant.

Le guide courut en avant, appelant :

« Kerto! Kerto! Voici un blanc qui veut passer la nuit. »

Un petit vieillard, vêtu d'un sorte de chemise violette qu'en marchant il serrait autour de son corps décharné, apparut dans la lueur rousse de la torche.

« Ma maison est la vôtre, seigneur! »

Un lumignon qui brûlait dans un plat de terre empli d'huile traçait sur le sol un cercle de lumière d'un rouge jaunâtre autour duquel s'épaississait l'ombre du toit et des murs. Un banc de bambou s'entrevoyait dans un coin obscur, à côté d'un filet, d'assiettes et de cruches de terre faites dans la contrée. Par l'entrebâillement d'une porte, j'aperçus, dans une autre chambre, une femme accroupie près d'un feu de branchages qu'elle faisait flamber au moyen d'un éventail en forme de drapeau. Le bruit de mes pas lui fit tourner la tête. Elle se mit lentement debout, s'approcha, avança dans la lumière.

C'était une très vieille femme, toute ratatinée, maigre et frêle comme une feuille desséchée. Des cheveux blancs entouraient son visage creusé, pareils à une étrange auréole.

Elle m'adressa le salut à la manière des Javanais, avec des mouvements lentement solennels, qui demeurent dignes, malgré l'humilité apparente du corps prosterné et du front qui s'incline. Et, silencieuse, elle se mit à préparer le repas du soir.

Je m'étais assis sur un banc devant la porte de la hutte. De ma place, je pouvais voir la femme aller et venir près de son feu de branchage; elle m'apparaissait comme une forme surgie de la nuit, elle se dessinait et se colorait à mesure qu'elle s'approchait du brasier, puis s'effaçait de nouveau dans les ténèbres. A

Digitized by Google

l'éclat des flammes, il me semblait, sous les rides et la peau terne, voir revivre, fraîche et altière, sa beauté de jadis. Deux fois, je surpris ses yeux dardés sur moi. Elle me regardait avec un air d'ardent espoir et en même temps de défiance, comme une créature accoutumée à la solitude dévisage un inconnu qui vient du monde dont elle vit séparée.

Le vieillard s'accroupit à mes pieds.

Je lui tendis quelques cigarettes, qu'il accepta. Ses yeux luirent; un sourire flotta sur sa bouche édentée.

« Je vous rends mille grâces, seigneur. Il y a loin d'ici à Toenggoel, où l'on vend du tabac. Je suis âgé; l'air fiévreux du lac endolorit mes membres. »

Je demandai :

« Mais pourquoi demeurez-vous ici, vieillard, s'il y fait si malsain, loin de la grande chaussée et des villages? »

Il répondit en éludant :

« Il y a si longtemps, si longtemps que nous y sommes. »

Puis, après un silence :

« Le riz croît ici aisément et, dans les eaux du lac, il y a abondance de poisson. »

Il regarda en clignotant vers la vieille femme, qui se penchait sur son feu et dont je pouvais, comme dans un miroir, suivre tous les mouvements dans les yeux de l'homme; ils ne se détachaient d'elle, pareils aux yeux d'un chien qui attend un signe de son maître.

L'homme se dressa et entra dans la hutte.

J'entendis la vieille femme ordonner :

« Va puiser de l'eau; n'en prends point à la rive, mais avance dans le lac jusqu'à l'endroit où jaillit la source. »

Il reparut ayant une cruche de terre à la main et descendit la berge.

Surpris, je tâchais en vain de m'expliquer quelle sorte de rapports existait entre cette femme et cet homme. Ce commandement, cette obéissance ne sont pas choses communes entre indigènes.

Digitized by Google

Après un instant, la vieille femme m'apporta le repas du soir : du riz et un poisson grillé, offerts sur une large feuille fraîchement cueillie. Je mangeai et j'allai, pour dormir, me coucher sur le banc de bambou où j'avais étendu ma couverture de voyage.

Mais mon corps et mon esprit étaient si accablés de fatigue que je ne pus fermer les paupières.

Me tournant et me retournant sur le banc, qui craquait, je fixais devant moi un reflet de lune sur le sol noir de la hutte. La tache devint plus claire, reproduisit l'image allongée de la lucarne ouverte dans les murailles de chaume tressé.

Sans doute, au dehors, la nuit était éclatante. Les oiseaux nocturnes qui planaient là-haut sur leurs ailes silencieuses voyaient sous eux les forêts comme de vastes prairies argentées qu'entourent les cimes lointaines des montagnes, et à leurs yeux ne se révèle d'autre demeure humaine que la cabane où je reposais, dans les profondeurs, près du lac.

Quelle allure fantasque, pensai-je, disparate avec la routine journalière de la vie, avaient ces deux vieillards perdus dans ces solitudes. L'homme semblait abêti, mais la vieille, combien ses yeux et ses mouvements étaient inquiétants pour qui l'observait!

Dans le toit de feuilles qui couvrait la hutte, un gekko s'éveilla et poussa son cri rauque : « Gekko! Gek-ko, Gek-ko! »

Involontairement, je comptai les cris râpeux du lézard, qui finirent par un râle — un cri pour chaque année de sa vie, selon la croyance populaire.

Je me levai, énervé de mon insomnie, et je sortis.

La lune, large et blanche comme de l'albâtre, brillait au zénith. Le lac scintillait et, comme une muraille de granit, sombre et lourde au milieu des clartés, s'érigeait la forêt nocturne. L'ombre d'un arbre près de la cabane se découpait sur le sol blanchi de lune, si nette et si immobile qu'il semblait le dessin d'un arbre étalé au feuillage de crépuscule et aux fleurs

Digitized by Google

de ténèbres. Pas une haleine ; par instants, une fraîcheur glacée montait des eaux.

Les rumeurs des nuits tropicales se taisaient et ce silence me figurait l'attente muette d'un prodige sur le point de s'accomplir et que n'avaient fait que préparer tous les prodiges et toutes les merveilles de la journée. Involontairement, je retenais mon souffle.

Noire, à côté de moi, sur le sol, soudain une ombre...

Oppressé, je me retournai.

La vieille, avec des prunelles ardentes, me regardait.

Je demandai :

« Que désires-tu de moi, ô femme de Kerto ! »

Dans une attitude implorante, elle se prosterna et prononça les paroles solennelles avec lesquelles les Javanais commencent une prière.

« Seigneur, disposez de ma vie et de ma mort puisque j'ai l'audace de me traîner jusqu'à vos pieds. »

Je répondis :

« Dis-moi sincèrement ce que tu désires de moi, ô vieille ! J'écoute.

Elle commença :

« Seigneur, mon cœur est affligé. Dans peu de jours on entrera dans le mois de Poeasa et il convient que je fasse, en ces jours, une offrande sur la tombe de mon fils, à Singon. »

Je devinai le souhait qu'elle n'osait exprimer.

« Je ne me rends pas à Singon. Et je devrais faire un long détour pour t'y conduire. »

Elle mit d'abord ses mains jointes sur mon pied, puis l'embrassa avec des gestes ardemment suppliants.

« Par l'âme de votre mère, seigneur, permettez que je vous suive. Voyez, je suis vieille et ne suis plus appelée à vivre de longs jours. Qui, après moi, honorera d'offrandes la tombe de mon fils ? »

Elle se lamentait, elle, la mère du mort, comme si elle voyait son enfant loin d'elle, abandonné sans secours.

Digitized by Google

Compatissant, je demandai :

« N'as-tu pas de belle-fille et ton enfant n'a-t-il lui-même laissé personne qui puisse honorer sa mémoire selon la loi sainte? »

Sa voix s'assourdit :

« Comment se pourrait-il, Seigneur? Il n'avait que quelques mois quand Allah l'appela devant lui; il se désaltérait encore à mon sein. »

Instinctivement, elle croisa les bras comme si, contre sa poitrine où il but la vie, elle berçait son enfant. Elle remuait les lèvres. Sans doute redisait-elle dans un rêve les mots puérils qu'elle chantonnait autrefois pour l'endormir, rassasié et la bouche encore mouillée de lait.

Ému, je promis d'accomplir son souhait.

« Je ferai le long détour, mère! je vous conduirai, toi et le vieux Kerto, à Singon. »

Ses bras croisés retombèrent, son visage se crispa durement.

« Qu'est-ce que Kerto irait faire sur le tombeau de mon fils? Il n'est pas plus que le pieu que l'on enfonce dans un champ et qui y reste; il est comme le mortier dans lequel j'écrase mon riz. »

Je tentai de prendre la défense du vieillard.

« Peut-être désire-t-il aussi déposer des œufs, des fleurs et des baumes odorants sur la pierre où repose son enfant.

— Par Allah! je ne veux pas qu'il fasse d'offrande sur le tombeau de mon fils. Kerto fut lâche devant Hadi Koesoemo, lâche jusqu'à baiser le pied qui l'avait frappé; je le méprise lui comme j'exècre son ancien maître; puisse-t-il ne jamais échapper à l'enfer! »

Elle abaissa ses fixes prunelles; mais ses lèvres frémissaient et, sous le linge, je devinais les bondissements de son cœur.

« Lequel est-ce, ô mère! qui t'a fait du mal et pour quel péché voues-tu son âme aux éternels tourments? »

Avec un mouvement soudain pareil à celui du serpent qui se dresse, elle releva la tête.

Digitized by Google

« C'est lui, Hadi Koesoemo! Il chargea un de ses serviteurs de verser du poison à mon enfant. Ah! ah! puisse les ossements de sa mère et les siens être maudits! Puisse Allah anéantir sa race! »

Son visage avait blêmi. Je craignis de la voir défaillir. Pour qu'elle revînt à elle, je dis gravement :

« Femme! Le Coran ne condamne-t-il pas les blasphèmes? Il faut remettre la vengeance aux mains d'Allah, à sa suprême clairvoyance, à sa suprême justice. Ne sais-tu pas que l'homme qui a fait mourir ton enfant a succombé lui-même misérablement? Une femme, son esclave Aïssa, le poignarda pendant qu'il dormait sur son sein. »

Un rire cruel étira son visage.

« Je le sais, je le sais bien. »

Elle me regarda :

« Je suis Aïssa. »

Involontairement je reculai ; elle ne le remarqua point.

Elle se mit à narrer son crime et sourdement, péniblement les mots venaient à sa bouche comme si la griffe des souffrances et des souvenirs étreignait sa poitrine.

« On circoncisait le fils de Pak-Djojo et je m'étais rendue à la cérémonie pour aider à préparer le festin. Hadi Koesoemo y assistait et, à ma vue, sa chair brûla de convoitises.

« Le soir, un de ses serviteurs vint à ma cabane. J'étais mariée. Il me dit : — Aïssa, venez pour servir la femme de mon maître qui célèbre l'achèvement d'une nouvelle grange à riz.

« Mais je redoutais Hadi Koesoemo, car je connaissais sa conduite impie et son cœur cruel.

« Aussi répondis-je : — J'ai un enfant qui boit à mon sein. Comment puis-je l'abandonner?

« Le serviteur s'en alla.

« Je me rendis auprès de mon mari : — Kerto, le prince veut que j'aille à sa demeure, le permets-tu? — Femme, répondit-il, je suis un homme de peu, comment puis-je résister aux volontés du chef, qui est puissant?

Digitized by Google

« Alors j'eus peur, je ne sortis plus et, le soir seulement, je descendais à la rivière pour me baigner et laver les langes de mon enfant.

« Un soir, pendant que Kerto fumait étendu, je déposai l'enfant à côté de lui en disant : — Veille sur lui, fais qu'il ne pleure point, jusqu'à ce que je reviens.

« Je me baignai et je lavai les langes.

« A mon retour, l'enfant avait disparu.

« Je criai à mon mari qui s'était rendu aux champs : — Où est l'enfant? — Que me demandes-tu? N'est-il pas dans la cabane?

« Nulle part je ne le trouvai.

« Sur le chemin, passait une femme. — Aïssa! Aïssa! fit-elle, j'ai vu un serviteur du chef qui emportait ton enfant.

« De trouble, je laissai choir les langes que je portais dans mes mains et, échevelée, je courus à la demeure du chef. Il fumait sur la terrasse.

« En riant, il me saisit. — Qu'y a-t-il, Aïssa, viens. — Seigneur, où est mon enfant? — Il est ici, il crie; aussi pourquoi le laisses-tu sans lui donner à boire?

« Et il ordonna à son serviteur de me mener dans sa demeure et j'y fus étroitement enfermée.

« J'entendis, la nuit durant, pleurer mon enfant jusqu'à ce que sa gorge devint rauque. Et la servante, qui était auprès, disait : — Tais-toi, si tu ne veux pas que je t'étrangle.

« Elle le frappait sur la bouche et j'entendais les coups! »

Aïssa, les mains crispées sur sa gorge, semblait de nouveau, dans sa misère, le bercer.

« Mon enfant, hélas! mon seul enfant! »

Ses gémissements me perçaient le cœur, et, dans mon trouble apitoyé, je ne savais que dire.

Elle continua.

« Je dis au chef : Je suis votre esclave, faites de moi selon votre désir, mais rendez-moi mon fils.

« Il ricana, le maudit! — Oui, demain, demain! »

Digitized by Google

« Quand le jour reparut, la femme qui avait eu la garde de mon enfant me l'apporta. Mais nous étions, lui et moi, dans une cage. Quand le chef voulait me tourmenter, il l'arrachait de mes bras. A la fin, il me dit : — Que t'occupes-tu tant de cet enfant dont le père est un homme misérable. Moi, je suis las de le voir.

« Alors je redoutai que Hadi Koesoemo lui fît du mal et je dis à une des femmes : — Quand le chef sera près de moi, emportez mon enfant, aussitôt qu'il s'éloignera, rendez-le moi. En retour, je vous ferai un présent, quelque grand que vous puissiez le souhaiter.

« Un jour, je tenais mon enfant dans mon giron et je jouais avec lui; le chef s'en aperçut. Il ne prononça pas une parole et j'eus peur.

« Le lendemain, mon enfant tomba malade. Son corps était glacé. Il ne voulait plus boire à mon sein. A toute reprise, il pleurait. Je le pressai contre ma poitrine pour le réchauffer et je le tins ainsi pendant tout le jour et la nuit qui suivit.

« Hadi Koesoemo vint auprès de moi et dit : — Qu'est-ce cela, femme, ton enfant est-il malade ?

« Je ne répondis pas.

« A l'aube, mon enfant mourut.

« Il mourut, mon seul enfant ! »

Elle était accroupie, les bras ballants le long de ses jambes pliées et sa tête retombait en arrière. Elle semblait sur le point de succomber. Lentement, à lourdes gouttes, les larmes coulaient de ses paupières, elles ne cessaient point de ruisseler et c'était comme si son âme tout entière s'épanchait.

Je parvins enfin à lui dire :

« Que Dieu te console, ô Aïssa!

— Mon fils est mort, » dit-elle sourdement et, pour elle, il semblait que cette mort venait seulement de s'accomplir.

Après un moment, elle reprit :

« J'avais le cœur malade et le prince riait de ma peine : — Tu es insensée, me dit-il, de te lamenter sur l'enfant d'un

Digitized by Google

homme pauvre. Si tu veux, je te donnerai vingt fils qui, dans leurs veines, auront le sang d'une race illustre. Ne retourne plus chez ton mari, mais demeure ici pour me servir.

« J'avais conçu en mon cœur de lui faire expier son forfait. Aussi répondis-je : — J'y consens, seigneur, je vous servirai.

« Alors cessa ma captivité.

« J'attendis tout un jour. Le lendemain je me rendis chez la sorcière ; je lui narrai les événements tels qu'ils s'étaient passés. — Aidez-moi, demandai-je, à me venger.

« Alors elle me donna une formule de maléfice, lut dans un livre, fit des calculs.

« Le vendredi, qui se nomme Djoemahat Wageth, le jour « sacré, accomplis ce qus tu as dans le cœur et tu réussiras. »

« Quand l'heure fut venue, je me montrai très tendre et Hadi Koesoemo fut satisfait. Il me dit : — Peigne-moi les cheveux.

« Et il mit son front dans mes mains.

« Alors dans ma boîte à bétel, je pris la lame effilée, je récitai le maléfice que la sorcière m'avait appris et j'enfonçai mon couteau dans la nuque de mon amant, criant : — C'est mon enfant qui te le donne ! »

Et sa main, fermée sur la poignée d'une arme, faisait encore le geste de frapper.

« Aïssa ! Aïssa ! cria-t-il.

« Il tomba en travers sur mes genoux. Je repoussai son corps. Il n'était point mort et il tentait de se défendre avec son kriss. Mais j'étais plus forte que dix hommes à la fois. Je plongeai mon couteau dans sa poitrine et dans son cou... Là... Là... »

Les poings toujours crispés, pliée en deux, sentant se tordre sous ses genoux le corps du maudit, elle faisait encore le simulacre de le poignarder.

« Ma lame prit un bain de sang. Les traits de son visage se contractèrent jusqu'à n'avoir plus rien d'humain. Ah ! je lui fis endurer vingt fois la mort. »

Elle s'exaltait sauvagement. Ses yeux rayonnaient. Je n'aper-

Digitized by Google

cevais plus sa vieillesse, ses cheveux gris, son faible corps décharné; ils avaient disparu comme la cendre d'un feu quand soudain le vent souffle et ravive les flammes. Elle avait de nouveau ses dix-huit ans; je revoyais en elle la mère dépossédée, affolée de douleur, qui égorge le ravisseur de son enfant.

« Ah! s'écria-t-elle, ah! » Et son visage effroyable riait.

Elle s'affaissa.

Un moment, elle darda devant elle ses yeux où passaient des lueurs.

Enfin elle prononça, avec la joie d'une délivrance longtemps souhaitée :

« Mon cœur était libre! »

Je la regardai cette meurtrière qui avait fait servir sa chair comme appât de la mort. Et il s'avéra en moi que son crime était sacré et s'élevait au-dessus de ce que nous croyons être les plus saintes vertus.

Je me hasardai à dire :

« Celui qui donne les enfants aux mères, Celui-là voit votre cause et la trouve juste, ô Aïssa! »

Elle s'était redressée.

Debout, en extase, la lumière blanche de la lune autour de son front, semblait son âme triomphante qui rayonnait d'elle.

AUGUSTA DE WIT.
Traduit par LÉON PASCHAL.

Digitized by Google

LE RETOUR

Ne va pas plus avant, voyageur, et regarde!

Un agreste décor, envahi par le soir,
Déroule à l'horizon lointain, que les monts gardent,
Ses hameaux dont les toits, comme des encensoirs,
Exhalent dans l'air calme une lente fumée,
Ses vergers, ses enclos, plantés d'arbres en fleurs,
Où flotte en ondulant une écharpe embrumée,
Ses prés, ses bois, ses champs, pleins de douces lueurs
Et par-dessus l'enchantement du beau paysage
Le soleil décliné met un traînant adieu.
Le val bleuit et les troupeaux dans les pacages
Beuglent confusément; déjà brillent les feux
Que les bergers parfois allument dans la plaine;
Un char grince là-bas; un rayon glisse et meurt;
La rivière en chantant s'écoule à rives pleines
Et l'on entend se dissiper toute rumeur.

Pourquoi ton œil se mouille-t-il à ce spectacle?
Pourquoi ton cœur, étreint d'un trouble intérieur,
Fond-il comme un glaçon perdu dans la débâcle
A respirer la capiteuse et forte odeur
Que dégage le sol vers lequel tu te penches?

Digitized by Google

Tu cherches un appui sur les bords du chemin,
Tu trembles comme un arbuste sous l'avalanche,
Tu laisses choir ton front pensif entre tes mains,
Ton âme a des sursauts d'allégresse et de joie.
Ah! ce site champêtre est ton pays natal,
Et ce que ton regard, comme un fauve sa proie,
Découvre du haut des coteaux au fond du val,
C'est le pays où s'écoula ta belle enfance;
Ces arbres, ces ruisseaux, ces fermes, ces forêts,
Ces magiques décors pleins d'ombre et de silence
Sont bien pareils à ceux qui, jadis, t'enivraient,
Quand, foulant d'un pas neuf les routes de la vie,
Tu marchais sans soucis, libre, fier, ingénu,
Comme un oiseau qui vole ou le roseau qui plie,
Avec tes yeux rieurs et tes petits pieds nus...

Tu revois en pleurant la maison paternelle;
A travers le brouillard qui descend devant toi
Tu distingues un vol de bleus ramiers fidèles
Qui vient en tournoyant s'abattre sur les toits.
Tu reconnais le sinueux sentier qui mène
Au seuil qu'ombrage encor la vigne d'autrefois;
Le même jour filtrant par les branches du chêne
Baigne les carreaux gris où la clarté décroît;
Le même écho répète à ton oreille lasse
Les bruits sereins du village qui s'assoupit
Et le bras diligent du forgeron tenace
Bat l'enclume d'airain comme un fléau l'épi.

Mais ton œil soucieux vers la douce demeure
Revient comme un fidèle à l'autel préféré.
Hélas! l'âtre morose où les souvenirs pleurent
N'assemble plus autour de son cercle éclairé
Les hôtes familiers des anciennes veillées;
Des visages nouveaux que tu ne connais pas
Peuplent le pur foyer dont l'âme fut souillée
Par le geste brutal des étrangers ingrats.

Digitized by Google

Ne descends point par les chemins de la montagne
Vers le verger profond aux vieux arbres tordus.
L'hostile aboi des chiens qui, la nuit, accompagne
Les maraudeurs errants serait ton seul salut
Et la porte de bois aux lattes ajourées,
Qui, dans le temps, s'ouvrait sur la prairie en fleurs
Oppose maintenant à tes sombres pensées
Son air indifférent et son accueil moqueur.

***

Pourquoi, pourquoi, fils oublieux de ta patrie
Cherchas-tu vainement le fugace bonheur
Dans les honteux combats sans gloire de la vie?
Tu ne verserais pas sur toi-même ces pleurs
Si, dédaignant l'appel de jadis, héroïque,
Tu n'avais pas cherché jusqu'au delà des mers
Le fantôme de ton amour mélancolique.
Ah! clos ta lèvre et ferme ton cœur amer;
Ne lève point pour le passant les sombres voiles
Qui couvrent à jamais ton malheureux destin.
Ce n'est point sans raison que ton haut front s'étoile
D'un large pli, pareil au sillage incertain
Que laisse dans les eaux quelque puissant navire.
Et ton épaule cède encor sous les poids lourds
Qu'y charge pour ta mort un quotidien martyre.
Ah! que n'as-tu vécu de purs et calmes jours
A l'ombre de l'église où tes parents reposent
Et, bornant ton désir et ton inquiet amour
Aux horizons pensifs que la lumière arrose,
Que n'as-tu découvert, sans poursuivre toujours
Un but toujours lointain, la paix immatérielle
Que verse à l'âme un ciel longuement contemplé!
Vois, la tranquille nuit a refermé son aile,
On n'entend plus frémir que la vague des blés,
Le doux pays natal s'endort dans le silence
Et les étoiles d'or naissent au firmament...
Voici l'heure. Reprends ta force et confiance.

Digitized by Google

Il est encor là-bas un enclos et des champs
A qui manque un laboureur aux bras robustes ;
Va, défriche le sol, défonce ton lopin
Et relève la tête et redresse le buste.
L'aurore te verra, libre et debout, demain,
Attaquant d'un effort joyeux et de main ferme
Le travail coutumier des simples paysans
Qui, fiers des outils, des moissons et des fermes,
Te salueront plus bas, comme un prodigue enfant !

PAUL MUSSCHE.

Digitized by Google

UN PRÉCURSEUR DU COLLECTIVISME

CHARLES FOURIER

> Je voudrais que tous ceux qui charpentent des plans d'organisation sociale puissent passer par l'école de la vie réelle avant de commencer à construire leurs utopies : nous entendrions alors beaucoup moins souvent parler de ces projets pyramidaux d'organisation militaire de la société.
>
> (KROPOTKINE, *Autour d'une vie*, p. 223.)

Le mot de socialisme éveille en nous l'idée d'une doctrine sociale, expression d'un parti politique, le parti collectiviste, le plus jeune mais l'un des plus puissants, parce que unissant en un même faisceau d'action commune les forces qui lui sont particulières chez chaque race, dans chaque état.

Cette notion et cette réalité sont neuves. Elles datent d'hier, de l'Internationale, du manifeste communiste. Elles datent de Karl Marx et de ses continuateurs. Collectivisme, communisme, anarchie, ce sont là des choses désormais définies et à peu près fixées. Mais il y a un siècle, ce n'étaient que des tendances éparses, filons lointains, sillonnant les flancs de l'humanité et mis au jour, de siècle en siècle, aux époques troublées surtout, dans l'irruption de théories isolées, sous le coup de pioche de quelque esprit inquiet et chercheur. Puis, depuis l'émancipation révolutionnaire, et sans parler de la tentative babouviste, les idées se précisent ; trois hommes surgissent, exprimant tous trois ces aspirations confuses dans des directions diverses et laissant derrière eux des

Digitized by Google

« systèmes » : Saint-Simon, Robert Owen, Charles Fourier ; le socialisme contemporain les reconnaît pour ses parrains et fait remonter à leurs œuvres la filiation de ses doctrines actuelles.

Saint-Simon, le plus théorique des trois, rêva un ordre de société dont le pivot serait une hiérarchie théocratique et exaltant les capacités ; Robert Owen joignit à l'utopie de théories morales audacieuses des plans d'organisation pratique dont la réalisation fut l'un des germes du mouvement coopératif ; Fourier, enfin, le plus original de tous, conçut un système d'association complexe et fut le précurseur du collectivisme, plus encore par sa critique acerbe et profonde de la société que par ses projets de communisme.

***

Le récit de la vie de Charles Fourier ne nous retiendra pas longtemps : elle fut obscure et modeste. Il n'a pas été, comme Owen, reçu et écouté dans de grandes cours européennes, il ne portait pas, comme Saint-Simon, un des grands noms de France, et n'eut pas même, comme les disciples de l'école Saint-Simonienne, les honneurs d'une poursuite retentissante. Né en 1772, à Besançon, il mourut à Paris en 1837, et si l'on ajoute qu'il exerçait la profession de courtier ou commis de magasin, de « sergent de boutique », comme il s'intitulait et consacrait les loisirs de cette profession banale à se créer une érudition éclectique, puisée au hasard des cabinets de lecture, puis à exposer et commenter dans de gros traités le système qui occupa sa pensée entière, on aura dit toute sa vie.

Il n'était pas homme d'action, et si, dans les dernières années de sa vie, il donna quelques conférences au public parisien, il restait pour les fidèles le théoricien infaillible, le chef hiératique et inapproché de ses troupes, et ce sont ses disciples, Considérant surtout, qui, après sa mort, préparèrent la splendeur de l'école.

Il ne se maria jamais, et l'un de ses commentateurs note qu'il garda jusqu'à la mort toutes les habitudes et les manies d'un

Digitized by Google

vieux garçon, ou mieux, d'une vieille fille; il adorait les chats, les fleurs et appréciait fort la bonne chère (1).

Le trait paraît juste, car cette image de Fourier se reflète à mainte page de son œuvre. Il n'a pas connu la famille et l'a, en somme, rayée de ses projets de réforme de la société; il restera le patron des célibataires, et pour ce qui touche la bonne chère, nous verrons en quel honneur il voulait qu'on la tînt.

Ch. Fourier publia son premier ouvrage en 1808 : la *Théorie des quatre mouvements;* on y trouve une vive critique de la civilisation, du commerce surtout et, vaguement esquissées, les grandes lignes de son système. En 1822 paraît le *Traité de l'unité universelle;* puis vient le gros et terrible *Traité de l'association domestique et agricole*, livre congestionné, exposé quasi illisible du système, et, enfin en 1829, le *Nouveau monde industriel*. Pour être complet, signalons encore les œuvres posthumes : la *Fausse industrie* et les *Manuscrits* publiés par la librairie phalanstérienne.

Nous disions que ce sont ses disciples seulement qui ont répandu sa doctrine, et la chose s'explique facilement dès qu'on aborde la lecture de ces ouvrages, car il avait une méthode originale, et toute personnelle, de les composer dont le mérite n'était pas précisément la clarté. L'ordre des matières y suit une classification à laquelle nous sommes peu accoutumés et qu'il appelait d'ailleurs « l'ordre dispersé ». Il affectionne les avant-propos, et les longues introductions, qui, dans le *Traité de l'association domestique et agricole* notamment, absorbent à peu près la moitié de l'ouvrage et qu'il complète encore de prolégomènes et de cislégomènes; puis viennent des préludes, des *postlogues,* des épi-sections, des ultra-pauses, etc.

Un seul ouvrage fait vraiment exception à la règle, c'est le *Nouveau monde industriel.* Fourier l'écrivit pour donner un exposé de la doctrine qui fût à la portée des gens du monde. C'est un livre normal, et le seul sans doute qui ait été vrai-

(1) GIDE, « Charles Fourier ». *Œuvres choisies*, édition Guillaumin.

Digitized by Google

ment lu. L'auteur a eu le bon esprit de vouloir enfin être clair et l'on y trouve un exposé méthodique, précis et suffisant de son système.

***

Le point de départ de ce système est dans les vices de la civilisation.

J.-J. Rousseau l'avait dit un demi-siècle plus tôt : la civilisation a gâté et avili l'humanité : « Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme (1). » Fourier reprend ces accusations avec une vigueur nouvelle » : Le vice de nos soi-disant régénérateurs est d'accuser tel ou tel abus au lieu d'accuser la civilisation entière qui n'est qu'un cercle vicieux d'abus dans toutes les parties » (*Nouveau monde industriel*, Avant-propos, p. XXX), et cela parce que « la morale enseigne à l'homme à être en guerre avec lui-même, à résister à ses passions, les réprimer, les mépriser, croire que Dieu n'a pas su organiser sagement nos passions, qu'il avait besoin des leçons de Platon et Senèque pour apprendre à distribuer les caractères et les instincts ». (*Id.*, t. Ier, p. 42.)

Mais, chez Fourier, le procès de la société se cantonne surtout dans le domaine économique, et cette civilisation que Rousseau condamne par ce que civilisation, il la condamne, lui, par ce que civilisation développée en dehors de son système. Elle a fait fausse route parce qu'elle a méconnu les lois de l' « attraction passionnée », et, comme c'est dans les vices originels de son système économique qu'apparaissent le plus lumineusement les conséquences funestes de cette hérésie trois fois millénaire, c'est par eux principalement qu'il nous fera la démonstration de ce que la société « n'est qu'un cercle vicieux d'abus dans toutes ses parties ».

Des deux grands facteurs de l'activité économique dans la civilisation moderne, le commerce et l'industrie, Fourier con-

(1) Première phrase de l'*Émile*.

Digitized by Google

damne le premier systématiquement et, quant au second, nous verrons quelles critiques il lui adresse.

On nous dit que s'il aimait peu les marchands (1) c'est qu'il avait appris à les connaître et que son indignation contre eux, quelque peu plaisante (car la destinée de toute sa vie fut d'être des leurs), datait du spectacle de quelques spéculations hardies dont il fut témoin et même complice; lui-même nous raconte : « J'ai présidé, en qualité de commis, à ces infâmes opérations et j'ai fait, un jour, jeter à la mer 20,000 quintaux de riz, qu'on aurait pu vendre avant leur corruption avec un honnête bénéfice, si le détenteur eût été moins avide de gain. » (*Théorie des quatre mouvements*, page 239.)

La raison en était, croyons-nous, plus générale ; mais, avant de la rechercher dans les événements mêmes au milieu desquels il vécut et qui influencèrent la pensée, notons, en passant, cette verve satirique qui donne à l'œuvre de Fourier une saveur littéraire originale et amusante. Il manie le pamphlet un peu à la façon du comédien d'autrefois ; le trait est grossier, souvent au niveau des goûts du gros public qui comprendra toujours qu'on lui dise que les marchands sont voleurs. Parfois aussi, sous l'empire de son imagination brillante, cette verve s'épanouit en des fusées d'énumérations colorées, rappelant la richesse de langue de certains chapitres de Rabelais. Ainsi voici l'énumération des espèces variées de la banqueroute :

« Sentimentale, enfantine, cossue, cosmopolite;
Galante, béate, sans principes, à l'amiable;
De bon ton, de faveur, au grand filet, en miniature;
En casse-cou, en tapinois, en Attila, en invalide;
En filou, en pendard, en oison, en visionnaire;
En posthume, en famille, en repicqué, en poussette. »

(*Nouveau monde industriel*, t. II, p. 265.)

Comme a dit Bonaparte, qui est le seul homme qui ait « bien jugé le tripot commercial », on ne connaît rien au commerce,

(1) Voici quelques-unes des épithètes qu'il leur adresse : classe improductive, mensongère et malfaisante, malfaiteurs tolérés, légion de fourbes, vautours mercantiles.

Digitized by Google

et Fourier prétend en exposer pour la première fois une théorie quelque peu complète : « Cette science rampante (la politique moderne) n'a pas osé faire l'analyse du commerce, de ses caractères qu'il faut distinguer en genres et espèces ; de sorte que le monde social ne sait pas ce qu'est le commerce. » (*Id.* II. p. 255.)

Or, parmi ces caractères, Fourier en distingue quatre fondamentaux : 1° l'*accaparement*, « le plus odieux des crimes commerciaux, en ce qu'il attaque toujours la partie souffrante de l'industrie. S'il survient une pénurie de subsistances ou denrées quelconques, les accapareurs sont aux aguets pour aggraver le mal, s'emparer des approvisionnements existants, arrher ceux qui sont attendus, les distraire de la circulation, en doubler, tripler le prix par des menées qui exagèrent la rareté et répandent des craintes qu'on reconnaît trop tard pour illusoires. Ils font dans le corps industriel l'effet d'une bande de bourreaux qui irait sur le champ de bataille déchirer et agrandir les plaies des blessés » (*Théorie des quatre mouvements*, p. 237); 2° la *banqueroute*, dont nous avons vu toutes les variétés; 3° l'*agiotage* qui « livre les empires à la merci d'une classe parasite, qui, n'étant ni propriétaire, ni manufacturière, ne tenant qu'à son portefeuille et pouvant d'un jour à l'autre changer de patrie, est intéressée à désorganiser chaque contrée et bouleverser alternativement chaque branche d'industrie » (*Id.*, p. 247). Sur l'agiotage cette citation encore, qu'on peut dire d'un intérêt actuel : « L'agiotage spolie le corps social en détournant les capitaux pour les faire s'entre-choquer dans les tripotages de hausse et de baisse, qui fournissent d'énormes bénéfices aux joueurs les plus habiles. Dès lors, les cultures et fabriques n'obtiennent qu'à des prix exorbitants les capitaux nécessaires à leur exploitation et les entreprises utiles, qui ne donnent qu'un bénéfice lent et pénible, sont dédaignées pour les jeux d'agiotage qui absorbent la majeure partie du numéraire » (*Id.*, p. 254); enfin 4° le *parasitisme*, l'abus des agents intermédiaires dans l'échange des produits, et, source commune et générique de ces différents maux : la *libre concurrence*.

Digitized by Google

Nous disions que l'on peut rechercher les raisons de ces vues pessimistes dans les événements au milieu desquels vécut Fourier. Il écrivait au lendemain de la Révolution. La liberté de commerce vient d'être proclamée, les constitutions l'ont décrétée, des traités internationaux l'ont consacrée, les doctrines économiques nouvelles la justifient : les physiocrates avaient jeté la formule magique : laissez passer. C'est un des grands faits économiques qui ouvrent l'ère moderne ; Fourier ne l'a pas compris ; c'est qu'ayant le sens simpliste des choses, il ne voit que les conséquences immédiates et préjuge l'avenir par la difficulté du début.

La liberté économique s'inaugure d'ailleurs sous de mauvais auspices.

Au fur et à mesure que les événements de la Révolution se précipitent, son idéal se rétrécit; le radicalisme jacobin a, pour ainsi dire, dissous l'État. La hideuse banqueroute, que Mirabeau a dénoncée dans un discours fameux, dévore la France. Livrées à des mains malhabiles, les finances publiques sont détruites; leur source est tarie, car on ne paie plus l'impôt (1). Pour combler le gouffre, on recourt à la monnaie magique, l'assignat, mais, comme pour une valeur réelle de 3 ou 4 milliards que représentent les biens nationaux, on en a émis pour 45 milliards, cette monnaie dont on attendait le salut ne tarde pas à fondre entre les mains de l'État et des particuliers, auxquels une législation draconienne en oblige l'usage (2).

De telles oscillations de la valeur appellent l'agiotage ; en dépit des prohibitions illusoires de la Convention : loi du maximum, loi interdisant la détention de tout métal précieux sous peine de confiscation, les manœuvres d'accaparement devien-

(1) Une anecdote typique est rapportée par M. STOURM : *Finances de l'ancien régime et de la révolution*, t. Ier, p. 350 (note). Le célèbre Santerre, brasseur et commandant général de la garde nationale, n'a pas payé les droits sur les bières fabriquées dans ses brasseries depuis plusieurs années. On le poursuit, mais sur un rapport ministériel il est exempté de l'impôt « parce que le peuple a consommé la plus grande partie de ces bières à l'occasion des mouvements auxquels la révolution a donné lieu ».

(2) L'assignat d'une valeur de 96 p. c. en janvier 1790 tombe à 40 p. c. en 1794 et à 0.54 p. c. en 1796.

Digitized by Google

nent la loi courante des transactions commerciales, et Fourier nous donne à cet égard une indication d'un sens économique juste : « Si l'on réprime directement des classes évidemment malfaisantes, comme celle des accapareurs, *le mal devient plus grand, les denrées deviennent plus rares et l'on s'en est assez convaincu sous le règne de la Terreur.* » (*Id.*, p. 238.)

La soif et la facilité de s'enrichir impriment à la probité professionnelle une déformation qu'accentueront sous l'empire les fructueuses spéculations dans les fournitures militaires. Ces mœurs commerciales nouvelles, Fourier les a vues de près, il était là où l'on pêchait en eau trouble, et l'on peut ainsi retrouver le point de départ de ses indignations contre le commerce des civilisés, et des théories absolues auxquelles elles l'ont conduit. Cette société, qu'il a décrite sous de si noires couleurs, ce n'est pas la société, c'est la France au lendemain de quatre-vingt-treize, et, par la sincérité naïve de son témoignage, cette partie de son œuvre est pour l'histoire un document, une déposition.

Mais s'il a exagéré ses critiques, appelant vices fondamentaux du commerce des abus qui n'étaient que le contre-coup des événements politiques, il fut plus clairvoyant dans le grief qu'il fait à la libre concurrence de favoriser le développement du parasitisme des intermédiaires : « la superfluité d'agents est partout effrayante et s'élève communément au quadruple du nécessaire dans tous les emplois commerciaux », et on lira avec intérêt dans le *Traité de l'unité universelle* les pages dans lesquelles il expose le « tableau des improductifs en civilisation » qu'il divise en « parasites domestiques, sociaux et accessoires ». Par là il inaugure vraiment la critique collectiviste.

Lorsqu'après avoir hérité de ce qui resta des essais et des rêveries du socialisme idéaliste, la sociale démocratie donnait au collectivisme, un peu après le milieu du XIX^e^ siècle, des titres scientifiques qui paraissent définitifs, l'un des articles de son programme était la suppression des intermédiaires, le rapport direct du producteur au consommateur. Fourier avait donc été tout près du but atteint aujourd'hui par l'évo-

Digitized by Google

lution socialiste, et il est intéressant de noter que, dans un ouvrage récent (1), un des *leaders* du nouveau parti termine un chapitre sur la pléthore des « petits détaillants » par cette citation du plus fidèle et du plus notable des disciples de Fourier, Considérant : « Le commerce n'est utile que pour servir les besoins de la production et de la consommation; il doit être le valet des deux autres branches... Son rôle est subordonné. Improductif de sa nature, il n'ajoute rien par lui-même, en quantité ni en qualité, aux objets qui passent par ses mains; ses opérations doivent être exécutées avec le plus petit nombre d'agents possible. Or, ceci n'est réalisable qu'au moyen d'une organisation administrative qui mette le producteur directement en rapport avec le consommateur et qui supprime tous les intermédiaires, voleurs, grugeurs et parasites. »

N'y eût-il donc que cela dans l'œuvre de Fourier, que déjà il faudrait reconnaître en lui un des précurseurs directs du collectivisme.

Voilà pour le commerce. L'industrie n'est guère plus florissante : « l'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et peut-être plus jonchées de mendiants que les contrées indifférentes à ce genre de progrès » (*Nouveau monde industriel*, I, page 48). *Industrialisme*, le mot fait image, car il marque une époque de l'évolution industrielle.

La grande industrie, essaimant des agglomérations ouvrières nombreuses, est de date récente; ses premiers progrès en France ont été accomplis lentement dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle; mais à cette époque, les manufactures qui emploient plus de 300 ouvriers se comptent; les plus perfectionnées sont mues par la force hydraulique; d'autre part, en dépit des « privilèges royaux » et des lettres de noblesse accor-

(1) ÉMILE VANDERVELDE, *Le collectivisme et l'évolution industrielle*, p. 60.

Digitized by Google

dées à quelques industriels, l'industrie est encore profession roturière, et si l'on rencontre quelques privilégiés capitalistes, dans le sens moderne du mot, le grand nombre trouve d'un placement plus avantageux de dépenser leurs revenus en frais de représentations fastueuses, à Versailles, sous l'œil du roy (1).

Mais au commencement du XIXe siècle la production industrielle est révolutionnée par l'apparition de deux facteurs nouveaux : les capitaux, la vapeur. Après le bouleversement des fortunes, qui fut un des grands faits sociaux de la Révolution, et la disparition des barrières dont le préjugé enserrait la vie économique, une classe de capitalistes pouvait se former et les capitaux allèrent tout naturellement à l'industrie, et, quant à la transformation de la force motrice par l'utilisation de la vapeur, il est inutile d'en rappeler l'importance.

Munie de ces armes nouvelles, grâce à la seconde surtout, favorisée par tous les perfectionnements de mécanisme et de méthode que la science multipliait, la production industrielle ne tardait pas à faire littéralement de véritables bonds (2). *Produire le plus possible, le plus vite et le moins cher possible*, telle est la formule de l'époque que Fourier appelle « l'industrialisme ». On n'y trouve rien autre, et notamment, on y chercherait vainement la trace de préoccupations des intérêts de la classe ouvrière.

Car, s'il est vrai que « la Révolution a été, avant tout, soutenue par une transformation du travail (3), elle ne fut faite ni par les travailleurs, ni, surtout pour eux. Jusqu'à ce siècle, le prolétariat, qui n'était d'ailleurs pas un prolétariat industriel, tant à raison du peu de développement de l'industrie elle-même que de l'action bienfaisante des institutions corporatives dont les cadres étroits avaient convenu à des temps de production réduite, demeure ignoré, et c'est très rarement, à

(1) Sur les conséquences politiques et sociales et la transformation du travail, voir les belles études de M. Ch. Benoist, « Le travail, le nombre et l'État » (*Revue des deux mondes*, 15 mars, 1er août et 1er novembre 1901).

(2) Voir Levasseur, *Histoire des classes ouvrières depuis* 1789. De 1820 à 1830, le nombre des machines à vapeur passe de 65 à 625.

(3) Van Drunen, « La philosophie de l'industrie » (*Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre 1901).

Digitized by Google

long intervalle, qu'une voix isolée, et peu écoutée, ose dire, comme celle de Vauban, dans la *Dîme royale*, que « près de la dixième partie du peuple est réduite à la mendicité ». Et de cela subsista dans l'esprit de ceux qui préparèrent la Révolution, comme dans l'esprit de ceux qui la réalisèrent ou qui la continuèrent, une indifférence profonde à l'égard des aspirations de ce qui devenait le quart-état. Et même, lorsque dans l'âme du prolétariat industriel s'éveilla confusément la conscience de ce qu'il croyait être ses droits et qu'instinctivement il s'apprêta à en poursuivre la conquête par la voie de l'association commune et solidaire, cette indifférence devint de l'hostilité non déguisée et la législation pénale se hérissa de défenses et de contraintes. Voilà de quelle façon la loi s'occupa du travailleur; on y chercherait inutilement quelques mesures d'intervention sérieuse ou de garantie efficace en faveur de l'ouvrier. Et pour caractériser l'époque, rapprochez de cette législation pénale, braquée sur la liberté d'association, ce fait que la première loi qui ait réglementé le travail des enfants, en France, date de 1841; encore fixe-t-elle à 8 ans l'âge d'admission minimum des enfants à l'atelier (1).

Pour cette classe de citoyens, la révolution s'est arrêtée au premier terme de la devise trinitaire. Encore la liberté ne va-t-elle pas jusqu'à la faculté de se défendre par l'association, fût-ce contre les atteintes incessantes de ce qu'on appellera plus tard les *risques professionnels* (risques de mort, d'accident, risques de chômage, fréquents à cette époque par suite de l'extension brusque du machinisme).

Et au lieu d'ouvrir aux esprits l'espérance d'un avenir meilleur par la promesse d'une organisation harmonique du cahos industriel, la science, l'économie politique assombrissait encore les réalités douloureuses, paraissait cacher toute issue de progrès. C'est de ces temps que date Ricardo et les lois de la rente et du maximum de salaire, que date la loi d'airain, que date aussi Malthus. L'incompréhension où vivait l'école économique classique de la fécondité presque infinie de

(1) Citée par M. Ch. Benoist. Voir plus haut.

Digitized by Google

la nature, son imprévoyance à l'égard des ressources inépuisables et ouvertes à tous que réservaient l'accroissement et le perfectionnement de la production même aboutissaient, dans l'œuvre des maîtres, à des prédictions de famine, armes bénies plus tard aux mains de l'école socialiste (1). Aussi rarement temps économiques furent plus propices à l'éclosion d'aspirations vers une société nouvelle, meilleure et plus riante.

Fourier avait noté des documents édifiants : *Assemblée des maîtres artisans de Birmingham*, 21 mars 1827. Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère, que la masse des salariés employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt réellement de faim dans un pays où il existe surabondance de vivres. »

A la Chambre des communes de Londres, 28 février 1826, M. Huskisson, ministre du commerce, dit : « Nos fabriques de soierie emploient des milliers d'enfants, qu'on tient à l'attache depuis 3 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir : combien leur donne-t-on par semaine? Un shelling et demi, trente-sept sous de France, environ *cinq sous et demi par jour*, pour être à l'attache dix-neuf heures, surveillés par des contremaîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout enfant qui s'arrête un instant. »

Les *journaux de Dublin*, 1826, disent : « Il règne ici une épidémie *parmi le peuple* : les malades qu'on amène à l'hôpital guérissent dès qu'on leur donne à manger. » (*Nouveau monde industriel*, t. Ier, p. 49 et 50.)

Ces tableaux ne nous paraissent pas exagérés; les premiers temps de l'industrie moderne furent durs pour la classe ouvrière; mais, comme nous l'avons vu à propos du commerce, Fourier jugeait l'organisation industrielle plus par les abus causés par des circonstances contingentes que par son esprit même, par ce qu'il y avait en elle de valeur sociale. Il n'avait pas prévu la destinée mondiale fabuleuse de cet « industrialisme », de ce productivisme, comme on dit aujourd'hui, de la

(1) L'économie politique au berceau avait été baptisée par Carlyle de *dismall science*, science lugubre (LEROY-BEAULIEU, *Traité théorique et pratique d'économie politique*, t. Ier, p. 484).

Digitized by Google

production à outrance, débordant des vieux continents et conquérant les mondes nouveaux, véritable levier du siècle, auquel s'essaye et se mesure la force des nations. Il n'avait pas prévu non plus qu'un jour viendrait où les revendications ouvrières seraient écoutées et trouveraient un écho dans l'opinion publique, qu'un souffle de solidarité passerait sur les hommes, dissipant les méfiances, abattant les barrières qu'elles avaient élevées entre les classes, et qu'en même temps que la grandeur du capitalisme ferait la force des armées du prolétariat industriel, une évolution pacifique se dessinerait par l'élaboration dans les Parlements de lois de progrès et de paix sociale. Ne l'ayant pas prévu, il ne l'avait pas désiré. Mais peut-on lui faire un grief d'avoir voulu autre chose, un grand recommencement de l'humanité, alors que la science elle-même posait les termes angoissants de la question sociale?

(*A suivre.*) GEORGES HERLANT.

Digitized by Google

CHRONIQUE DRAMATIQUE

CHERUBIN [1], **comédie en vers de M. Francis de Croisset.**

Il y a un peu plus d'un an aujourd'hui, les journaux nous apprenaient que le comité de lecture du Théâtre français venait de recevoir, à l'unanimité, trois actes en vers d'un jeune auteur belge dont un premier volume, les *Nuits de quinze ans*, avait confirmé les espérances de ses amis des premières heures littéraires. Depuis Georges Rodenbach, qui fut, je crois, le premier et le seul, aucun de nos compatriotes n'avait eu l'honneur de voir une de ses œuvres jouées sur la première scène dramatique française. L'importance de la pièce, car le *Voile*, en raison de ses dimensions, n'avait pu être donné qu'en lever de rideau ou en spectacle coupé, et l'âge de M. de Croisset — il n'avait que 25 ans — donnaient à ce premier succès une valeur toute particulière.

Le travail sur scène commença; les amis de la Maison, ceux de l'auteur et même le public, par quelques entrefilets de journaux, en furent tenus de loin en loin au courant, sans que jamais rien dans les multiples indiscrétions qui rayonnent autour du foyer d'un théâtre ne pût faire soupçonner moins de confiance dans le succès de l'œuvre.

Aussi la répétition générale parut-elle une vraie révolution. Le premier acte fut très applaudi, le second reçu plus froide-

(1) Paris, Fasquelle, éditeur.

Digitized by Google

ment et le troisième passa avec peine. La première représentation fut remise indéfiniment; on parla d'un remaniement de la en deux actes seulement; puis le silence se fit, et M. de Croisset a fort heureusement terminé cette affaire en publiant *Chérubin;* c'est sa plus brillante et sa plus habile justification.

Que s'était-il passé? Le public, aiguillonné par une cabale, accusait le talent de l'auteur; les critiques tonnaient contre le comité de lecture; la chronique mondaine parlait encore de l'obstination d'une des interprètes à se faire appeler mademoiselle, chose imprudente parfois quand le travesti est de rigueur, et les artistes enfin se plaignaient de M. Claretie comme s'il eût dû écrire la pièce, la jouer et l'applaudir tout à la fois.

La plupart de ces raisons étaient peut-être excellentes, mais toutes réunies elles ne suffisaient pas à justifier le retrait de la pièce. La comédie de M. de Croisset n'était peut-être pas un chef-d'œuvre parfait; mais il me serait facile de citer une cinquantaine d'œuvres dramatiques beaucoup moins bonnes qui eurent les honneurs de la première et d'une critique plus indulgente. Le jour où le répertoire sera réduit aux seuls chefs-d'œuvre, les théâtres ne joueront plus qu'une fois par semaine et ne monteront de pièce nouvelle que tous les dix ans, et encore. Le comité de lecture paya de sa vie ce qu'on lui attribuait comme une grosse erreur, car la lutte contre lui devint plus acharnée à partir de cet échec. Il serait à ce propos piquant de savoir, puisqu'il est certain qu'on va le rétablir, s'il entend avoir sa vengeance entière et jouer enfin le *Chérubin* qu'il avait reçu avec tant d'enthousiasme. La jeune pensionnaire prit un congé qui lui était bien nécessaire, et M. Claretie, trop occupé à reviser le décret de Moscou, oublia qu'il avait à sa disposition le talent raffiné et poétique de M^lle^ Marie Lecomte, celle de ses pensionnaires qui eût le mieux incarné ce rôle de persiflage élégant et de naïvité rouée. Quant à M. de Croisset, il se consola en voyant la *Passerelle*, qu'il avait écrite en collaboration avec M^me^ Fred. Grésac, dépasser la centième au théâtre du Vaudeville.

Maintenant que l'été est venu calmer les passions des gens

Digitized by Google

de théâtre et que M. de Croisset a publié sa pièce, renonçant ainsi à la faire jouer, d'ici quelque temps du moins, il ne sera pas sans intérêt peut-être d'analyser cette œuvre et de réveiller nos souvenirs d'une répétition houleuse et mouvementée.

Chérubin, marquis de Lys, bien que colonel dans la garde, sent que son nom commence à peser, symbole bien lourd sur les désirs de ses seize ans. Il voudrait trouver une femme qui l'aime; pour la découvrir plus vite il se sent disposé à les aimer toutes à la fois, et à toutes il répète cette déclaration d'adolescent déjà exprimée par le même poète :

> Mon cœur depuis longtemps ne battait plus de même,
> Il attendait quelqu'un qui le caresse et l'aime :
> De toi seule il dépend qu'il se sente guéri (1).

Sa marraine, la baronne ou même plus tard la Cloé, une danseuse à l'Opéra, lui paraissent devoir être de divines initiatrices. Il les aime toutes les trois et n'en préfère aucune; son amour va vers celle qui se trouve à ses côtés et il n'ose choisir de peur de les perdre toutes ensemble. Il l'avoue même un jour à sa marraine et à la baronne avec une naïveté qui voudrait être de la rouerie :

> ... Je vous adore
> Sans avoir su jamais qui je préfère encore.
> A vous voir toutes deux si belles on se dit :
> « Laquelle choisirai-je ? » et l'on reste interdit.
> Oui, ce fut le motif de mes incertitudes,
> Mais je sais à présent que mes inquiétudes
> Venaient d'un double amour. J'étais fou d'avoir peur
> De ces deux sentiments qui luttaient dans mon cœur.
> Car il fallait les réunir, les fondre ensemble,
> Pour n'en faire qu'un seul grand amour. Il me semble
> Que, m'éveillant enfin de cette obscurité,
> Vos deux beautés pour moi n'ont plus qu'une beauté,
> Et qu'à tant fiancer vos formes dans mon âme
> Vous aimant toutes deux, je n'aime qu'une femme !

Mais, si Chérubin a en partage la beauté, l'esprit, le courage, l'élégance et une impertinence toute aristocratique, il lui manque une qualité pour être vraiment aimé, c'est la

(1) *Les nuits de quinze ans*. Hemione et Ménalkas.

Digitized by Google

sincérité du cœur. Son ami Albert, si délicieusement maladroit, se ferait bien plus facilement que lui adorer de la baronne, s'il ne disparaissait pas niaisement au moment où il va se battre pour elle. Deux sentiments en effet éveillent souvent l'amour : la vanité et la bonté. La vanité fait aimer l'homme sortant des bras de toutes les rivales de l'amante glorieuse ; la bonté fait aimer celui qui aime pour apporter du bonheur, plus que pour en recevoir.

Chérubin ne peut être le premier ; ce grand ténébreux de vicomte de Byron le lui montre fort bien ; il n'aime guère être le second, car

Je ne conçois ainsi que l'amour d'un vicaire.

Tout le premier acte, qui se passe dans un salon élégant transformé en cabaret champêtre, n'est qu'une suite de déclarations mouvementées plus impertinentes qu'amoureuses, de Chérubin à la marraine et à la baronne. Mais sa marraine, qui l'aime pourtant beaucoup, le trouve bien peu viril quand elle le compare au beau Byron, et la baronne l'estime bien fort lorsqu'elle voit les larmes d'Albert :

Je le trouve touchant d'un peu souffrir pour moi
Et votre air conquérant ne vaut pas son émoi.

Chérubin ne peut souffrir d'être ainsi délaissé ; il jure de se venger, cherche une affaire au vicomte de Byron qu'il voit presser trop amoureusement la marraine, arrête Albert qui rentre du jardin enlaçant tendrement la taille de la baronne, et les gifle tous deux dans la fureur de son dépit.

Au second acte il va chercher à tirer parti de cette situation. D'abord il veut se battre ; un duel fait d'un adolescent un homme aussi bien qu'une liaison connue. Les femmes se sentent souvent flattées des dangers qu'elles font courir et Chérubin espère les trouver moins rebelles au sortir de son équipée. Il commence par écrire une lettre à sa marraine puisqu'il a souffleté Byron, et comme il a encore souffleté Albert, il accourt faire visite à la baronne ; à toutes les deux il déclare son amour. Quand la baronne apprend qu'il va se battre avec le vicomte, elle s'en offense et obtient de lui qu'il renonce à

Digitized by Google

son duel, chose d'autant plus facile que la marraine a supplié Byron de pardonner à Chérubin. De même, la marraine s'affole et s'indigne à l'idée d'un duel possible avec Albert; sur ces entrefaites arrive la Cloé, à laquelle Chérubin plaît infiniment; elle l'attire près d'elle, l'embrasse et le fait surprendre ainsi par son protecteur, le Chevalier, qui provoque Chérubin et le blesse en duel.

Voilà donc Chérubin heureux de s'être battu sans être guère plus avancé pour cela, puisque sa marraine et la baronne s'installent toutes deux, jalouses garde-malades, à son chevet et empêchent la Cloé d'arriver jusqu'à lui. Il guérit et s'ennuie; faire la cour à deux femmes qui sont toujours ensemble et qui ne lui pardonnent pas son duel pour une rivale, est chose plutôt compliquée; ce ne pourrait être qu'un marivaudage sans issue possible. Mais Cloé force la porte de son amoureux; ses deux ennemies, piquées, lui laissent la place et Chérubin, vraiment ému enfin, tombe dans ses bras, éperdu.

Telle est donc, brièvement racontée, cette comédie amoureuse presque toujours sans amour; à peine de temps en temps en voit-on un tout petit peu, et encore ce sont plutôt des promesses chez le sentimental Albert et des souvenirs chez le ténébreux Byron. Mais nous admettons facilement au théâtre un marivaudage sans amour. Ce qui dans *Chérubin* semble moins heureux c'est la lenteur du drame et quelques longueurs — la scène de la toilette de la baronne, par exemple, — au second acte, et surtout l'arrêt de toute action au troisième. L'existence même du troisième acte me paraît, en somme, d'une nécessité très discutable. Au premier acte nous voyons la rivalité de la baronne et de la marraine; il est normal qu'au second le succès revienne à la troisième larronnesse, la Cloé, pour laquelle Chérubin est blessé en duel. La pièce est dès lors terminée; il suffirait d'ajouter un baiser; quand on est encore Chérubin cela s'appelle faire une fin.

Mais ce qui mérite d'être loué presque sans restriction, c'est l'écriture de la pièce, le vers toujours élégant, rapide, simple et raffiné tout à la fois. Dans ses *Nuits de quinze ans*, les vers de M. de Croisset avaient ce ton soutenu, plus régulier,

Digitized by Google

presque un peu déclamatoire de la poésie lyrique; dans *Chérubin*, le procédé est tout différent; la phrase est en action, généralement courte mais rapide; les tirades lyriques sont rares, leur ton est modéré et harmonisé avec le dialogue.

Cette souplesse dans le talent de M. de Croisset a toujours mérité d'être applaudie et elle s'est rarement révélée d'une manière plus heureuse que dans cette charmante comédie.

Peut-être trouverait-on là l'explication de l'hostilité qu'il a rencontrée même de la part de certains écrivains qui lui avaient publiquement rendu autrefois un hommage d'admiration? Ce que Dionys Ordinaire disait un jour au Parlement : « La défaite aiguise souvent la conscience des partis, » pourrait sans doute se dire parfois de la sensibilité des confrères critiques. La cabale est une forme de l'admiration forcée.

ROBERT SAND.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

Il est toujours intéressant, au lendemain d'une bataille électorale, d'entendre les voix discordantes ou contradictoires qui s'élèvent dans chaque camp. Les vainqueurs sont loin de s'accorder entre eux, car les appétits sont tôt en conflagration; mais c'est surtout chez les vaincus qu'on discute, et même qu'on polémique avec ardeur.

Ni vainqueur, ni vaincu, comme je l'exposais ici même il y a un mois, le parti libéral n'a pas bougé. Si fait, il y a eu un brin de discussion entre des journaux de Bruxelles, dont le plus qualifié (par l'ancienneté, la diffusion et d'autres mérites) est *l'Étoile belge*. On y a soutenu que le sot anticléricalisme de certains clans avait nui à notre succès et avait, par les retours d'un juste effroi, rejeté dans l'Église plus d'une conscience. C'est en somme ce qu'un groupe de notables Verviétois exprimaient dans un manifeste, vers la même date, et ce qui les incitait à se coaliser pour des fins modératrices et antirévolutionnaires. Tentative vaine, d'ailleurs, aussi vaine que les conseils de *l'Étoile* étaient sages. Tout ce dont nous avons besoin, c'est de bonne entente, mais non de sécessions. Hélas! il y en a eu trop de ces dernières, dans notre armée, où la discipline ne fut jamais bien rigoureuse, et si je n'ai aucun éloignement pour les discussions académiques, je redoute pardessus tout l'émiettement de nos forces, déjà si réduites.

Est-ce cet émiettement, sont-ce ces discussions, sans cesse renouvelées, qui ont conduit M. Hermann Dumont à écrire un curieux article sur l'opportunité d'un gouvernement neutre?

Digitized by Google

Je ne sais. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'on a fait grise mine à ce conseiller mélancolique. Pourtant il était bien intentionné en prenant la plume, et, comme il le dit, il s'appuyait sur une longue expérience des hommes politiques :

« ....Dans cette campagne pour la R. P., menée par une association dont l'esprit de parti était exclu, je me suis trouvé « en contact avec de hautes personnalités du parti catholique, « M. Beernaert, M. de Smet de Naeyer, sans compter quantité d'autres seigneurs de moindre importance; eh bien ! j'ai « toujours constaté qu'en général ces messieurs n'étaient ni « des sectaires ni des gens déraisonnables; évadés momentanément de leur parti, ils se montraient accessibles à l'impartialité, et cependant, les mêmes hommes, une fois revenus « au Parlement, n'ont pas trouvé une parole de protestation « contre les mesures d'oppression et d'iniquité qui s'y commettent à tout instant; ils étaient redevenus les prisonniers « de leur parti et votaient comme un seul homme tout ce que « leur demandait M. Woeste, celui qui, chez eux, incarne le « plus parfaitement cet esprit de partialité et d'injustice. « Ne l'a-t-on pas vu encore, ces jours-ci, morigéner ce bon « M. Arthur Verhaegen, qui avait eu l'audace de préconiser « une solution de la question scolaire sans avoir pris auparavant le mot d'ordre des chefs? »

***

La dernière observation de M. H. Dumont me fournit la transition la plus naturelle vers ce qui se passe dans un autre camp, depuis que les feux d'un apparent triomphe y sont éteints et qu'on y songe à tirer profit d'un léger gain, obtenu dans la campagne.

Comme en 1884 et en 1895, l'ambition ouverte des catholiques se tourne vers une réforme scolaire. Les larges accroissements de leur puissance morale, sanctionnés il y a sept ans par la loi, ne suffisent plus à les satisfaire. On a subsidié les écoles confessionnelles après qu'elles étaient, jadis, simplement tolérées. Et voici que l'école publique étant devenue confessionnelle elle-même, de l'aveu de M. Woeste, les éta-

Digitized by Google

blissements rivaux se ressentent du malaise que toute concurrence un peu forte provoque dans les milieux commerciaux. La boutique — pardonnez-moi le terme —, la boutique ne va plus. Sans doute elle a les apparences les plus prospères. Mais si les collèges et pensionnats ne désemplissent pas, s'il y a, par exemple, trois athénées catholiques à Bruges et deux à Liége, il arrive que dans le cercle des études primaires, les seuls indigents peuplent un grand nombre de classes, où l'on ânonne quelques prières de plus que dans celles dont les instituteurs sont diplômés. De là un déficit croissant, de là le désir instant d'être soulagé de charges par trop lourdes, de là, enfin, le projet de M. Verhaeghen.

Le député de Gand n'a eu garde d'attirer l'attention sur les défaillances de ses amis. Il s'est contenté de déclarer que l'école publique n'était pas encore au diapason catholique et qu'elle devait s'y mettre à tout prix. Songez donc qu'il est des écoles où l'on n'enseigne pas la religion, en raison de la présence de dissidents, et que ces écoles sont la grande majorité dans certaines villes! Songez qu'ailleurs, à Liége et dans le Hainaut, par exemple, ce sont des libres penseurs qui commentent le catéchisme imposé. « Je demande, conclut M. Ver- « haeghen, que ce régime fasse place à un autre, qui respecte « davantage la liberté des catholiques, et qui, par voie de « conséquence, respecte davantage la liberté des incroyants. » Mais comment faire? Mettre l'État hors de l'école? Ah! ce serait l'idéal; mais cet idéal est plus loin de nous que la coupe n'est loin des lèvres. Subsidier également toutes les écoles, suivant le défunt projet Lorand-de Harlez? Ouais da, mais que faites-vous de toutes ces administrations libérales des villes, qui veillent sur le trésor des libertés morales et qui organiseront la lutte scolaire avec autant d'entrain que les catholiques l'ont fait en 1879?

Une autre solution s'impose, et M. Verhaeghen l'expose ainsi, dans une lettre au *Bien public :*

Je propose, comme le législateur de 1884, de laisser au conseil communal le soin de décider s'il ajoutera au programme légal l'enseignement de la religion. Le conseil communal est, en somme, l'émanation de la majorité des pères de

Digitized by Google

famille. Que si cette majorité ne veut pas, *pour ses enfants*, de l'enseignement religieux, elle a, constitutionnellement, le droit d'assurer le respect de cette volonté. Vous l'avez loyalement reconnu. Mais la minorité a, de son côté, le droit tout aussi constitutionnel d'assurer à ses enfants l'enseignement religieux avec ses conséquences naturelles.

Ce qu'il faut réaliser — et tel est à mon sens notre premier devoir — c'est que pas un père de famille, qui veut pour ses enfants de l'enseignement religieux, ne soit obligé d'envoyer ceux-ci à une école que sa foi répudie. Tel est le résultat qu'atteindrait mon projet d'une façon bien supérieure à celle de la loi de 1895.

Moyennant un sacrifice qui ne serait nulle part au-dessus des forces des catholiques, il y aurait désormais, partout où l'école serait neutre en fait, une école franchement catholique.

L'école neutre ne tromperait plus, comme aujourd'hui, des milliers de pères de famille qui envoient leurs enfants à l'école communale parce que le prêtre y va, et qui sont tout étonnés de les voir devenus, à leur sortie de l'école, indifférents, libres-penseurs et souvent socialistes.

Il y a plus. L'école neutre, plus elle sera hostile à la vérité religieuse, détachera du parti des libres-penseurs sectaires beaucoup de braves gens qui envoient aujourd'hui leurs enfants aux écoles communales neutres, mais ne se soucieraient pas d'aider à entretenir autour d'eux des foyers d'athéisme et de révolution.

Le machiavélisme de l'honorable député est, avouons-le, un machiavélisme plutôt bénin. Et ce n'est pas encore sa recette qui empoisonnera notre potage. Car de se figurer qu'il suffit de recevoir l'instruction catholique intégrale pour être à l'abri des tentations du « mauvais esprit », c'est d'une jolie candeur chez un homme qui a fait ses classes et qui ne peut ignorer que depuis Voltaire, éduqué par les Jésuites parisiens, jusqu'à M. Maeterlinck, élève du collège Sainte-Barbe à Gand, ils sont des centaines d'esprits libres, émancipés et émancipateurs, qui ont été couvés sous la robe noire. Il est vrai que la rébellion mentale est moins à redouter chez de petits enfants de 8 à 12 ans que chez des adolescents, avoisinant l'âge d'homme. Mais il faut aussi se dire que l'empreinte, chez ceux-là, est moins profonde si la résistance n'ose autant s'affirmer. Il règne, en ce temps, une atmosphère générale, peu favorable aux crédulités vieillotes, qui est plus opérante que toutes les formules scolaires et contre laquelle les innovations de parti ne prévaudront pas.

***

Digitized by Google

Pour finir, signalons, chez les véritables vaincus du 23 mai, chez les socialistes, une levée de boucliers contre la tactique qui a prévalu en avril dans les maisons du peuple et qui a donné de si piteux résultats. Nos lecteurs trouveront dans l'*Idée libre* les appréciations d'un fervent de l'idée collectiviste, M. Camille David. Elles ne sont pas tendres pour les chefs qui ont, comme il énonce « les tares de leur classe ». Suivant ce Mentor imberbe, qui a le verbe bien haut pour un inconnu et qui traite avec bien du sans-gêne des hommes, dont certains ont une incontestable valeur, c'est la faute aux attaches libérales, si le socialisme a mordu la poussière en avril et en mai, et si la violence et la légalité lui ont été également défavorables. Il ne nous déplaît pas d'entendre dire que la supériorité de nos tendances individualistes et de notre tenue sociale s'est imposée même à nos plus implacables adversaires, et, à y bien regarder, M. David fait dans son camp la même besogne que M. Verhaeghen dans le sien. Il tâche de le prémunir contre le virus de la liberté. C'est donc que ce virus a encore toute sa vertu et que si le libéralisme est — et pour longtemps — éclipsé dans la politique, il constitue encore et toujours quelque chose comme le sang artériel, circulant dans l'organisme social.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Il est tard, il n'est pas trop tard pour annoncer ce beau livre : *Du sentiment artistique dans la morale de Montaigne,* œuvre posthume d'Ed. Ruel, qu'une longue préface de M. Émile Faguet introduit, explique et commente abondamment (Paris, Hachette, in-8°). Depuis quelques années on a beaucoup écrit sur l'auteur des *Essais,* et pas toujours dans la proportion d'inédit ou d'originalité qui convenait. Cette fois, nous nous trouvons devant un livre qui commande le respect et même l'admiration. On y sent, à défaut d'une composition savamment ordonnée, l'effort réfléchi, renouvelé souvent, d'une méditation appliquée au grand écrivain du XVIe siècle par un esprit indépendant, habile aux déductions et aux comparaisons, spéculatif jusqu'à l'abus et toujours servi par des formes d'argumentation, qui n'ont rien de vulgaire, ni de sophistique. M. Faguet a révélé le plan de l'ouvrage, resté inachevé, du brillant universitaire que fut Ed. Ruel. Dans une première partie, qui nous a été heureusement conservée, il est traité de Montaigne en tant qu'*artiste.* Les subdivisions de cette partie nous apprennent ce que voulait dire une telle qualification, appliquée à l'homme qui a le moins connu l'apprêt et les réussites dues à une technique d'école. L'artiste est l'homme qui aime la vérité et qui essaie d'en surprendre le plus d'aspects qu'il peût et de les peindre. L'œuvre d'art est une image fidèle et complexe de la vie. Soit, et quoiqu'il y eût à chicaner dans cette définition, on ne peut que s'accorder sur le parti considérable qu'Ed. Ruel en a tiré, une fois appliquée à l'étude de son cher écrivain. Celui-ci est successivement envisagé dans son observation des hommes et des choses, dans son culte de la vérité (et que de jolies pages sur sa conception politique), dans l'importance qu'il attache à son *moi* (et que d'antécédent du Nietzschéisme à y noter), dans le sentiment qu'il a de la faiblesse humaine, dans son amour raisonné de la vie, dans son goût pour la mesure, condition de toute perfection artistique, enfin dans ce qu'il faudrait bien appeler son idéalisme, si ce

Digitized by Google

mot trop usité ne jurait avec la finesse de pensée dont témoigne ce dernier chapitre du fragment légué par Ed. Ruel. La deuxième partie (nous n'avons plus que des notes, d'un beau jet et qui font penser à Pascal, sinon par l'objet, du moins par le fouillé et la hauteur d'objectif) aurait eu pour thème la philosophie de Montaigne. M. Faguet en a ingénieusement indiqué quelques points, sur lesquels on peut faire crédit à sa critique et à son amitié. Celle-ci l'a peut-être encore mieux servi, si cela se peut, lorsqu'il lève un coin du voile qui recouvre la vie, toute de labeur, de dignité et d'immolation d'Ed. Ruel. Il s'en dégage une émotion qui est comme un bienfait.

M. W.

*

Henri Mazel, *Quand es peuples se relèvent*. Paris, Perrin, in-12. La mode des livres écrits en dialogues semblait passée, il y a dix ans. Elle sévit aujourd'hui dans les tons graves et dans les tons gais. Car il n'y a pas que Henri Lavedan, Alfred Capus et Michel Provins qui usent de ce procédé de comédie, familier à leur verve, pour nous introduire dans les arcanes peu profondes de leur philosophie sociale; déjà, en Belgique, on a pu lire avec plaisir de spirituelles conversations de M. de Monge sur les grands faits de la littérature du moyen âge, d'autres trop visiblement tendentielles de M. de Renesse, sur les méfaits de la religion; en France, il y a reprise en ce même sens, et je ne connais pas de plus joli spécimen de ce nouvel engoûment que le livre de M. Mazel.

Sous un titre qui allèche et qui est criant d'actualité, le très distingué publiciste nous expose un problème, intéressant le patriotisme de nos voisins, avec une franchise et un souci de montrer les deux faces des choses, dont sont incapables la plupart des théoriciens monocordes des régions académiques et politiques. Après avoir énuméré, en les définissant, les grands facteurs sociaux de tous les temps, les interlocuteurs qu'il imagine se demandent la part qu'il convient de faire à chacun d'eux dans la constitution de la France idéale, dont leur zèle et leur tendresse de fils ont rêvé pendant les jours sombres de l' « Affaire ». De là l'importance peut-être exagérée que la question juive revêt à leurs yeux, un peu éblouis par la courte perspective dont se contente leur regard, de là des vues sur la religion catholique, sur l'armée, sur la réforme parlementaire qu'on n'est pas en droit d'imputer à l'auteur, mais qu'il favorise visiblement dans les joûtes verbales dont son livre est rempli et animé agréablement. Pour nous, Belges, il y a, d'ailleurs, dans ce remuement d'idées plus d'un bon grain et aussi plus d'une argumentation à utiliser, et, ne fût-ce qu'à ce titre, abstraction faite de l'érudition multiforme et de la virtuosité d'écrivain de M. Mazel, nous nous devions de recommander son livre.

M. W.

Digitized by Google

PAUL AZAN, *Annibal dans les Alpes*. Paris, Picard, in-8°. C'est une nouvelle étude sur l'itinéraire qu'a suivi le célèbre général. Ornée de plans, de cartes et de photographies, cette étude est faite sur les documents historiques, reproduits intégralement lorsqu'ils apportent quelque lumière, toujours analysés et discutés lorsqu'ils cessent, par leur accord, de faciliter les voies à la critique. L'auteur paraît être au courant des travaux récents; notamment, il utilise le livre d'Osiander, *Hannibalweg*, paru en 1900, et il en discute certaines vues. Il faudrait avoir une compétence spéciale pour décider entre tant d'autorités, avec lesquelles M. Azan est familier; il est toutefois permis de louer sa sincérité et l'étendue de ses recherches.

*

ED. DESCAMPS, *La neutralité de la Belgique*, au point de vue historique, diplomatique, juridique et politique. Paris, Pedone, in-8°. En annonçant, il y a un mois, le livre de Dollot, qui fait remonter à une pensée de Richelieu la constitution de la nationalité belge, on ne prévoyait guère qu'il allait paraître une œuvre aussi considérable sur un sujet, étroitement apparenté à celui qu'a traité le publiciste français. On ne peut, dans ce numéro de la *Revue*, entreprendre une analyse détaillée, encore moins une critique des 639 pages in-8° de l'honorable sénateur, pour Louvain; mais, étant donné le rôle que celui-ci a joué au Congrès de la paix et ses publications antérieures sur les questions de droit international, on doit espérer de lui une œuvre pensée et écrite sur un thème dans lequel le patriotisme est intéressé plus encore que la curiosité scientifique. La partie historique occupe environ 300 pages, le reste est réservé à la partie juridique et à la partie politique, cette dernière particulièrement passionnante et actuelle, comme il n'est pas besoin de l'expliquer.

*

PIERRE CALMETTES, *Choiseul et Voltaire*. Paris, Plon, in-12. Joli volume, d'une écriture alerte et d'une nouveauté d'autant plus méritoire que tout, semble-t-il, a été dit sur Voltaire et qu'après les huit volumes de Desnoiresterres, il n'était pas un recoin de sa vie qui n'eût été exploré. Pourtant on ne savait pas qu'il eût servi de médiateur officieux entre la France et la Prusse, à l'époque des guerres de Frédéric II et de Marie-Thérèse, et on considérait comme un gros péché de fatuité les allusions qu'il faisait, dans sa correspondance, à ses rapports avec le duc de Choiseul et à l'espèce de mission diplomatique qui lui aurait été confiée, dans des conjectures particulièrement délicates. M. P. Calmettes, en mettant la main sur un recueil de lettres du ministre de Louis XV, adressé à sa « chère marmotte » de Ferney, a éclairci ce point d'histoire littéraire et

Digitized by Google

politique à la fois. Il est vrai qu'à la lumière plus vive qu'il projette sur eux, ni Voltaire ni Choiseul n'ont à gagner. Le premier apparaît bien, une fois de plus, comme l'être de ruse et d'égoïsme que nous révèlent maints traits de sa vie et maintes pages de son œuvre; le second parle un langage, dont le cynisme, la légèreté insouciante et la platitude, à certains endroits, achèvent de témoigner de l'abaissement où étaient tombés la monarchie et le milieu aristocratique du temps.

Néanmoins, il faut louer M. P. Calmettes d'avoir passé par-dessus des scrupules qu'il nous confesse et d'avoir su être original, critique et discret. Son commentaire est sobre et intelligent, et le tout se lit comme un roman, un roman qui serait cruellement vrai.

M. W.

*

Léopold Courouble, *Profils blancs et frimousses noires*. Bruxelles, Lacomblez. Cette réimpression a un avantage matériel, celui de réunir deux études de l'auteur sous une seule couverture; il y a donc économie à se la procurer; mais il n'y a pas que ce gain-là, il y a le plaisir de quelques heures d'indolente lecture, pareilles à une longue promenade en un canot, abandonné au fil de l'onde. Pour avoir l'écriture aussi fluide et souriante, il faut aimer son sujet, et M. Courouble ne s'en cache pas, il l'aime avec une passion qui n'a d'égale que celle que lui inspire la famille Kaekebroek et ses nombreux rejetons. Cet heureux homme, si Belge de ton et de sens en Belgique, est excellent Congolais en Congolie; il réalise une harmonie, dont le besoin se fait par trop sentir chez un peuple, dont M. Georges Lorand est une gloire plus ou moins incontestée. Etre patriote avec esprit, avec gaîté, sans lourdeur, sans attaches aussi visibles que le pelé du cou d'un bon chien de garde, sans des préoccupations officielles et officieuses: être soi et plaire aux autres jusqu'à être courtisé par un dauphin et lu par la foule démocratique, que de victoires, aussi étonnantes que des gageures! M. Courouble méritait bien de les remporter, lui, qui dans le plus béotien des coins de terre, et à la plus matérialiste des époques, a su vivre, voyager, sentir, écrire à la bonne étoile, persévérer malgré l'indifférence du milieu, en triompher et se créer, par une langue et des peintures qui ne ressemblent à rien autre, cette chose si rare qu'elle en est invraisemblable à Bruxelles, un public.

R.

*

M. Roustan, *La lettre* (évolution du genre). Cette plaquette, éditée par M. Paul Delaplane, l'éditeur parisien connu de tous les hommes d'enseignement, fait partie d'une des collections à bon marché de

Digitized by Google

cette maison, rivale intelligente des maisons allemandes de l'espèce. Sous ce titre « les genres littéraires » y ont été publié une série d'opuscules sur l'épopée, le roman, la comédie, le drame et la tragédie, l'éloquence, enfin sur la *lettre,* c'est-à-dire sur les œuvres de style épistolaire dont M. Roustan fait l'historique en une centaine de pages, claires et agréables, depuis les origines de la langue jusqu'à notre temps. Comme de raison, c'est le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle qui occupent le premier rang dans cette revue, et les notices consacrées à Madame de Sévigné et à quelques dames du temps suivant, qui tenaient bureau d'esprit, sont autant instructives que le permet l'espace restreint où se meut la pensée critique de l'auteur. De courtes indications biographiques (en note) et une biographie bien comprise achèvent de donner à cette publication, comme aux précédentes, un sérieux caractère d'utilité pédagogique. Il faut toutefois s'étonner que le XIX^e^ siècle ait été si complètement sacrifié, et que peut-être pour des convenances de programme scolaire on n'ait pas cherché à caractériser des correspondances comme celles de Joubert et de Doudan, de Mérimée, de Georges Sand et de Flaubert, pour ne pas citer vingt noms illustres d'hier et d'aujourd'hui.

*

PAUL BERGMANS, *Dans le Nord de la France.* Gand, C. Vyt, in-18. Ces notes de voyage, illustrées par Armand Heins, font suite à celles que le même publiciste a consacrées à l'Ardenne grand-ducale. Les préoccupations archéologiques y trouvent une grande place, et, avec une ponctualité méritoire et sûre, M. Bergmans nous promène à travers les vieilles villes de la Flandre française, puis de la Picardie et des régions côtières du Pas-de-Calais.

Lestement écrites, sans souci d'un pittoresque trop cherché, ni de l'effet littéraire, ces notes ne seront pas inutiles aux touristes qu'attireraient à Valenciennes, à Lille, à Douai, à Amiens, à Abbeville, etc , le sentiment du passé et le désir de connaître un pays si proche du nôtre et si négligé par les agences Cook et autres.

*

C. SMEESTERS, *L'essor industriel et commercial du peuple belge.* 1 vol. in-18, Bruxelles, Osc. Schepens. L'ouvrage de M. C. Smeesters, avocat à Anvers, est une étude documentée sur les progrès économiques réalisés par la Belgique pendant ces dernières années. S'appuyant sur les textes officiels, l'auteur passe successivement en revue le prodigieux développement de notre commerce avec les divers marchés du monde, les entreprises créées par nos nationaux à l'étranger, en Égypte, en Perse, en Chine, au Japon, au Congo; le perfectionnement gradué de notre outillage économique : voies

Digitized by Google

ferrées, canaux et ports. Ce sont là des données utiles et relativement neuves, qu'il valait la peine de rassembler. Reprenant à un point de vue plus systématique l'œuvre de M. Deiss, M. Smeesters analyse ensuite les progrès de nos grandes industries. Enfin, dans une dernière partie, il recherche les causes de notre prospérité économique, qu'il faut attribuer surtout au tempérament du peuple belge; il caractérise, d'après certains économistes, la crise que l'industrie et le commerce ont traversée en ces derniers temps et qui, phénomène normal et attendu, ne doit pas, à son sens, faire craindre pour l'avenir. L'ouvrage se termine par la recherche des moyens à mettre en œuvre pour développer encore notre prospérité, dont l'auteur tend à attribuer au gouvernement une part fort exagérée. En somme, il fait suite aux études de Georges Blondel sur l'Allemagne, de Carl D. Wright sur les États-Unis, de J. Michat sur la Russie. C'est le plan de M. Blondel qui a été adopté par M. Smeesters; il faut le louer d'y être resté fidèle, tout en constatant qu'il aurait pu faire œuvre plus personnelle et introduire un peu de philosophie et d'histoire, là où il se contente d'une analyse, généralement impartiale, des faits établis.

Digitized by Google

ALFRED DE VIGNY

Le grand poète inégal que j'ai entrepris d'évoquer mit un soin farouche à cacher sa vie. On se rappelle la jolie image de Sainte-Beuve :

Mais Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait.

Or, le hasard, qui est aussi ironique, à lui seul, qu'Ernest Renan et M. Anatole France ensemble, s'est plu à contrarier le soin du poète. Le terrible orage qui s'abattit sur la tour d'ivoire n'a plus rien de mystérieux. Sainte-Beuve, dans ses *Nouveaux Lundis,* au lendemain de la mort d'Alfred de Vigny, commença d'allécher la curiosité publique. Depuis, M. Louis Ratisbonne publia le *Journal d'un poète;* M. Maurice Paléologue peignit un portrait pour la galerie des grands écrivains français; les revues se jetèrent sur les lettres à Alexandrine du Plessis et à Mlle Maunoir; enfin, M. Léon Séché nous donne aujourd'hui *Alfred de Vigny et son temps* (1), une

(1) Léon Séché. *Alfred de Vigny et son temps.* Un vol. in-8° contenant des documents nouveaux et inédits, orné de dessins, portraits et autographes. Paris. Félix Juven. Une étude sur les origines maternelles d'Alfred de Vigny, trois chapitres, d'un intérêt égal, consacrés à Delphine Gay, à Mme de Vigny, à Marie Dorval; puis les chapitres intitulés Hugo, Sainte-Beuve; le chapitre des idées politiques, celui de la religion et, enfin, la description du Maine-Giraud, voilà certes plus qu'il n'en faut pour attirer les lettrés et les curieux. Les graphologues mêmes consulteront ce livre avec intérêt.

Digitized by Google

biographie complète, patiente, que rien ne décourage, où rien n'est oublié, dans laquelle il y a, sous une fine petite pluie d'anecdotes, des fragments de critique, des pages d'histoire, et, si j'ose employer ce terme, une méticuleuse tentative de mensuration intellectuelle et morale. Désormais nous savons tout, et le reste. La vie intime du poète apparaît maintenant en pleine lumière, sans voiles et béante : nous sommes forcés d'y plonger. En y descendant, nous regrettons l'indiscrétion qui nous l'ouvre : en remontant, nous la bénissons. C'est que cette vie, coupée en deux par la foudre, est belle d'une singulière beauté. Elle est belle comme un drame et comme un poème, belle d'une beauté dont la beauté de l'œuvre n'est qu'un reflet.

Pour bien comprendre l'œuvre écrite, il faut commencer par étudier les deux drames dont il fut le vivant théâtre : celui qui se joua dans son cœur et celui qui se joua dans sa pensée.

I. — Sa vie.

La vie d'Alfred de Vigny fut une succession d'écroulements. Quand il naquit à Loches, le 27 mars 1797, la révolution avait ruiné ses parents. Son père appartenait à une vieille famille beauceronne anoblie par Charles IX, et dont tous les membres avaient porté l'épée. M^me^ de Vigny, une demoiselle de Baraudin, était fille d'un chef d'escadre de la marine royale. De sa mère, personne d'une beauté parfaite et d'un esprit cultivé — il existe un exemplaire des *Poèmes* annoté et corrigé de sa main —, Alfred de Vigny reçut la sensibilité et l'imagination poétique; de son père, l'amour des armes et de la gloire militaire.

Enfant délicat, d'une beauté suave et féminine, frileusement blotti dans la soie parfumée des robes maternelles, la vie du collège, dure et spartiate, lui sembla odieuse. La bonté native de l'homme lui fut révélée, à coups de poing, par quelques jeunes brutes, qui lui en voulaient de ne pas leur ressembler. Quelquefois ses camarades lui disaient

Digitized by Google

« Tu as un *de* à ton nom : es-tu noble? » L'enfant répondait oui, et ils le frappaient. Ainsi lui fut révélée la démocratie. Il apprit à refouler ses sentiments jusqu'au fond du cœur. Il se consolait en dévorant les livres de la bibliothèque paternelle; mais il ne songeait pas encore à en écrire lui-même. Bien au contraire, il lui prit un amour désordonné de la gloire des armes. « Vers la fin de l'empire, écrit-il plus tard, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres — et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants. Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum!* Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres eux mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de : Vive l'Empereur! interrompaient Tacite et Platon. »

Aussi, lorsque Mme de Vigny l'interrogea sur sa vocation, l'enfant s'écria en frappant du pied : « Lancier rouge! je veux être lancier rouge! »

Quand il reçut le cheval et l'épée de gendarme de la garde, l'empire était tombé. Son uniforme était beau, mais l'or de ses épaulettes ne devait point être hâlé par la poudre. C'était alors un adolescent frêle, joli comme une fille, mais dont le caractère se trempait énergiquement. « En 1819, écrit-il dans son *Journal,* j'étais malade : je crachais le sang. Mais, comme, à force de jeunesse et de courage, je me tenais debout, marchais et sortais, il fallait continuer le service jusqu'à la mort. Ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie, dans un régiment... Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant le sang sur toute la route et

Digitized by Google

demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais. Je me laissais dévorer par le vautour intérieur... » Ainsi la caserne continuait l'œuvre du lycée. Pendant les Cent jours, il accompagna Louis XVIII à Gand. Au retour, il fut versé dans la garde royale à pied et nommé capitaine. Tombé dans la monotonie de la vie de garnison, il anima sa bruyante solitude en rimant des vers. *La Dryade,* son premier poème, date de 1815. La muse suivait le régiment, l'accompagnait, pendant les marches, des Pyrénées aux Vosges. Elle se glissait, la nuit, sous la tente du jeune capitaine endormi, et le regardait longuement. Le lendemain, il écrivait *Moïse.* L'année suivante, il publie *Eloa,* qui lui vaut la renommée discrète décernée par les lettrés et par les artistes.

Célèbre à demi, à demi inconnu, il est à l'aube de la gloire et de l'amour. Jamais aurore ne fut plus charmante. Gentilhomme, soldat, poète, il avait 20 ans et il était beau, beau comme un jeune Grec ou comme un jeune lord anglais. Pour peindre ce nouveau Philippe Wharton, il aurait fallu un autre Van Dyck. Le portrait du musée Carnavalet, qui n'est pas un chef-d'œuvre, nous laisse deviner la poésie de cette figure surnaturelle, auprès de laquelle le masque trop vanté d'Alfred de Musset semble prosaïque et vulgaire.

A son aspect, tous les cœurs se troublent. La charmante Delphine Gay, qui devait devenir la femme du plus positif des lanceurs d'affaires, fut éblouie par le plus poétique des poètes. Mais l'heure d'Alfred de Vigny n'avait pas encore sonné; sa mère coupa court à l'idylle qui s'ébauchait, et se hâta de le marier avec une jeune Anglaise qu'elle lui destinait depuis longtemps. Lydia Bunbury était très belle. Son père, un original insolemment riche, n'avait pas consenti au mariage. Il oubliait, ou feignait d'oublier le nom de son gendre. Un jour, à Florence, Lamartine reçut à dîner M. Bunbury. Pendant le repas, l'Anglais dit à Lamartine qu'il avait une fille

Digitized by Google

mariée à l'un des premiers poètes de France, dont il ne se rappelait pas le nom. Lamartine nomma, au hasard, quelques rimeurs, et, chaque fois, l'Anglais de dire : « Ce n'est pas ça. » Enfin, il cita l'auteur d'*Eloa*, et l'original de répondre : « Oh ! oui, je crois que c'est ça ! » Lydia Bunbury fut médiocrement dotée, et son père la déshérita. Elle n'eut d'autre esprit que celui d'être belle, et ne l'eut pas longtemps. Vigny fut parfait pour elle, l'entoura de soins fidèles et touchants, de tous les raffinements d'une amitié délicate, mais ne l'aima point d'amour. Il n'était pas encore mûr pour la grande passion à laquelle il était voué; mais déjà la flèche du cruel chasseur le visait dans l'ombre.

Il avait d'ailleurs d'autres soucis. Il venait de publier *Cinq-Mars*, et depuis quelques années, une lutte obscure se livrait dans son esprit entre l'écrivain et le soldat. La paix sans gloire rendue à la France par les Bourbons avait glacé son juvénile enthousiasme, et la réalité soufflétait le rêve. Le grand succès d'*Eloa* et de *Cinq-Mars* avait déjà failli trancher le conflit, lorsque le soldat fut soumis à une tentation dernière. La guerre d'Espagne venait d'éclater. Son régiment marcha vers la frontière. Tous ses rêves d'enfant lui remontèrent à la tête, et il courut à la guerre comme Don Juan à un rendez-vous. Hélas ! en arrivant aux Pyrénées, son régiment trouva l'ordre de s'arrêter. Ce fut la mort du soldat. Il rendit son épée en 1828.

Il faillit cependant la reprendre, quelque temps après, dans des circonstances dramatiques, sous l'empire d'un sentiment qui lui fait honneur.

Royaliste par tradition de famille, il ne fut point surpris par la révolution de juillet. Il ne croyait plus au droit divin des rois, et ne croyait pas au droit divin des peuples. Il semblait donc qu'Alfred de Vigny dût assister à la chute des Bourbons en témoin indifférent et sceptique. Il n'en fut rien. Il se souvint d'avoir porté l'épée : la religion de l'honneur pouvait, dans certain cas, lui

Digitized by Google

ordonner de mourir pour des princes auxquels il ne croyait plus. Pendant la sinistre nuit du 29 juillet 1830, il eut un grave tête-à-tête avec sa conscience. Qu'on imagine ce soliloque rythmé par le canon et le tocsin :

« Depuis ce matin, on se bat... Quel est mon devoir? Protéger ma mère et ma femme. Que suis-je? Capitaine réformé. J'ai quitté le service depuis cinq ans. La Cour ne m'a rien donné durant mon service. Mes écrits lui déplaisaient : elle les trouvait séditieux... Et pourtant, si le roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux... J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi appelle tous ses officiers, j'irai. — Et sa cause est mauvaise, il est en enfance, ainsi que toute sa famille; en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. — Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort? — Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, sous l'empire, me faisait baiser sa croix de Saint-Louis : superstition, superstition politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, parenté du serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il nous appelle tous? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi, qu'est-ce donc? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra. La nuit est presque achevée. — Encore le canon... »

Le lendemain, Charles X n'étant pas monté à cheval, il s'écrie : « Ils ne viennent pas à Paris; on meurt pour eux! Race de Stuarts! Oh! je garde ma famille. »

Ce fut vers cette époque qu'il rencontra Dalila. Les jeunes poètes du cénacle romantique, qu'il coudoyait chez Nodier, étaient en proie au démon du théâtre. Ils ne juraient que par Shakspeare, qu'ils ne connaissaient pas beaucoup. Alfred de Vigny jurait moins par lui, mais le connaissait davantage. Ses jeunes amis le poussèrent à traduire *Othello*, et le poète d'*Eloa* descendit de sa tour

Digitized by Google

d'ivoire pour fréquenter les théâtres. C'est ainsi qu'il écrivit la *Maréchale d'Ancre* et — peut-être était-ce Shakspeare qui se vengeait — qu'il rencontra Mme Dorval.

Ce fut la plus belle antithèse du romantisme.

Marie Dorval, enfant de la balle, comédienne de tempérament et de passion, jouant les ingénnes au théâtre et les Messalines à la ville; grande dame sur les planches, fille et femme du peuple dans sa loge et dans les coulisses; vivandière du romantisme montant à l'assaut du Théâtre français; assez rouée pour duper le diable, assez actrice pour être sa propre dupe, et qui, lorsqu'elle ne jouait pas pour les autres, jouait pour elle-même; capable de tout, même d'apprendre pour un moment la pudeur en l'exprimant, Marie Dorval, brûleuse de planches et brûleuse de cœurs, Dorval larmoyante, gémissante, échevelée, Dorval qui disait d'elle-même : « Je ne suis pas belle, je suis pire! », Dorval, fleur capiteuse poussée entre deux pavés de la grande route, œillet ardent dant le poivre grisa toutes les cervelles romantiques, Marie Dorval et le comte Alfred de Vigny! C'était la chute d'un ange; c'était le sujet d'*Eloa*, retourné. L'antithèse fit du tapage sur le boulevard de Gand et Ulric Guttinguer — un poète célèbre par une dédicace de Musset — eut ce mot qui fit fortune : « Sur quel sein cette larme du Christ est-elle allée tomber! »

Alfred de Vigny se jeta sur l'amour comme Achille sur l'épée. L'orage, amassé depuis des années, éclata. Il aima comme un poète, comme un chevalier, comme un adolescent, de toute la fougue d'une jeunesse longtemps contenue. Son âme s'empourpra comme un palais en flammes, son cœur bondit dans sa poitrine et tout le sang de ses veines se mit à chanter.

Mme Dorval aima Vigny parce qu'il ne ressemblait pas aux autres. Il y eut dans son amour de la vanité satisfaite, de l'étonnement, de la curiosité. Elle fut sincère, mais d'une sincérité particulière aux grands comédiens, d'une sincérité professionnelle, où l'artifice se mêle et se

Digitized by Google

substitue à la nature. L'interprête de génie ne conserve point sa personnalité. La comédienne vit dans un carnaval perpétuel, où elle change d'âme et de masque. Elle s'offre la comédie à elle-même. Elle s'écoute et se contemple. Un petit démon familier lui tend sans cesse un beau miroir de Venise où, tantôt de face et tantôt de profil, elle essaie des jeux de visage et des gammes de gestes, où elle se découvre, où elle s'adonise, où elle s'applaudit, où elle se regarde changer. Sans le savoir, M^me^ Dorval obéissait à son instinct de grande comédienne : elle se servait d'Alfred de Vigny pour pénétrer dans un monde d'émotions qu'elle ignorait, qu'elle n'avait pas encore exprimées. Elle étudiait un rôle pour lequel elle se passionnait. Elle créait un personnage nouveau : une Marie Dorval noble, pure, vouée par le sort à un seul amour mélancolique. Elle traversa une crise mystique, et, comme les enfants pleurent en faisant leurs dents, elle pleura en faisant ses ailes!

Quant à Vigny, il la voyait, non pas telle qu'elle était dans la vie, mais telle qu'elle était sur la scène, telle qu'elle aurait été dans les drames qu'il rêvait, telle qu'elle fut, grâce à lui, dans *Quitte pour la peur* et dans *Chatterton*. Il la voyait au travers d'une hallucination séraphique, comme une muse, comme une fille de sa propre pensée, comme une Perdita ravie au berceau et miraculeusement retrouvée sous un arbre, dans la forêt enchantée de Shakspeare, telle enfin qu'elle apparaît dans ces vers qu'il lui adressait en 1829, en lui envoyant sa traduction d'*Othello :*

Quel fut jadis Shakspeare? — On ne répondra pas.
Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas,
Rien de plus. — Je le fis en cherchant sur sa trace
Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse :
Gloire, fortune, amour, pouvoir ou volupté!
Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté
Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures,
Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,
Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,
Le dédain sur la bouche et vos grands yeux baissés.

Digitized by Google

Ce fut à cause d'elle qu'il écrivit *Quitte pour la peur*. Elle en avait assez des héroïnes du mélodrame : elle voulait un rôle de marquise, dans une pièce exempte de tout rugissement. Elle voulait lutter avec sa grande rivale, M^lle^ Mars. Vigny se souvint d'une histoire qu'il tenait de la princesse de Béthune, et qu'il avait notée dans son *Journal :*

« Je me rappelle en travaillant, écrit-il, un trait fort beau que la princesse de Béthune me conta un soir.

« M. de X... savait fort bien que sa femme avait un amant. Mais, les choses se passant avec décence, il se taisait. Un soir, il entre chez elle; ce qu'il ne faisait jamais depuis cinq ans.

« Elle s'étonne. Il lui dit : — Restez au lit; je passerai la nuit à lire dans ce fauteuil. Je sais que vous êtes grosse, et je viens ici pour vos gens.

« Elle se tut et pleura : c'était vrai. »

Cette histoire devint sous sa plume un marivaudage héroïque : *Quitte pour la peur*. M^me^ Dorval y fut exquise.

Ce fut aussi pour M^me^ Dorval qu'il écrivit *Chatterton*, un drame tiré du deuxième épisode de *Stello*. *Chatterton*, dit M. Maurice Paléologue, demeure avec le *Cid* l'exemple du plus grand succès remporté sur une scène française. Une même acclamation salua Vigny et M^me^ Dorval.

Elle se révéla transformée. Une vierge était sortie de la vivandière; une madone, de la bacchante. Au dénouement du drame, elle électrisa la salle par un coup de théâtre saisissant, dont le secret n'avait pas été confié à Polichinelle. Je veux parler de la célèbre scène de l'escalier.

Un jour, les artistes trouvèrent tout équipé sur la scène le fameux escalier en spirale exigé par le poète. « Qu'est-ce que c'est que cette machine-là? » s'écrièrent-ils en chœur.

« Cette machine-là, répondit Dorval d'un air bon enfant, c'est l'escalier du haut duquel je dois tomber pour mourir au dénouement... Vous verrez ça le soir de la première, mais pas avant... »

Digitized by Google

Ce soir-là, personne ne rit. On se rappelle la situation. Au troisième acte, Chatterton s'est empoisonné. Il git dans sa chambre sur son grabat. Kitty Bell, qui aime le malheureux et qui pressent la catastrophe, gravit l'escalier qui conduit à la mansarde du poète... Le soir de la première représentation, Dorval se traîna de marche en marche, haletante, presque à genoux... Elle regarda le lit, poussa un cri d'horreur dans lequel sembla s'envoler son âme, et comme tuée par l'épouvantable spectacle, se renversa sur la rampe de l'escalier et d'un coup vint s'abattre sur le sol, livide, mourante, morte.

Le poète triomphait, mais l'amant fut trompé en plein triomphe. Alors qu'elle lui apparaissait encore plus belle et plus pure de la pure beauté qu'elle avait exprimée, Mme Dorval, qui s'était servi du poète pour créer Kitty Bell, se fatigua d'être un ange et d'avoir des ailes. Elle voulut se transformer encore et, se conformant à sa destinée, tomba des bras d'Alfred de Vigny dans ceux du comédien Mélingue.

Vigny fut quelque temps à ouvrir les yeux. Ce fut tragique. Toutes les étoiles de son ciel tombaient et sa vie fut comme suspendue. Il rompit, les yeux brûlés par une abominable image toujours renaissante, frappé dans son âme et dans sa chair, et s'enfuit, s'enfuit sans rien dire, gardant dans sa gorge le cri de son désespoir.

Il l'y garda quatre ans, sans desserrer les lèvres. « Le cœur, dit-il quelque part, a la forme d'une urne. C'est un vase sacré, tout rempli de secrets. » Il ne prit à témoin ni le ciel ni la terre; il ne se confessa point sur la place publique. Il n'imita point Musset, exhibant son cœur comme un animal blessé, afin d'inspirer de la pitié au mépris. Il ne roula point, comme Musset, dans la débauche. Le stoïque resta debout sur son bonheur détruit, et il écrivit dans son *Journal* cette maxime tombale :

« On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur. Là, elle vous repousse et vous rejette au dehors, écrasée de cette influence souve-

Digitized by Google

raine et trop pesante. » Il se tut et porta sa gloire comme un deuil.

L'amant n'avait pas été plus heureux que le soldat, ni le soldat plus heureux que le gentilhomme. Il fallait encore que le poète fût humilié et livré à la risée de la foule.

En 1845, après trois échecs, Alfred de Vigny fut élu à l'Académie. Soutenu mollement par les romantiques, il fut âprement combattu par les derniers classiques et par ce qu'on appellerait aujourd'hui le parti des ducs. Ses visites académiques, qu'il a racontées dans son *Journal*, donnèrent lieu à des incidents piquants. Quelques réceptions particulières, entre autres celle de Royer-Collard, lui donnèrent un avant-goût des humiliations que lui réservait la réception publique.

L'entretien de Vigny et de Royer-Collard est célèbre. Le récit du poète est une excellente scène de comédie. Quand Vigny se présenta chez Royer-Collard, il fut introduit — on était au mois de janvier — dans une antichambre glaciale. Il vit surgir, non pas le Royer-Collard de la Chambre, avec sa tête de saint-sacrement sur l'autel de sa triple cravate, mais un vieillard au nez et au menton rouges, la perruque sur l'oreille, enveloppé dans la robe de chambre d'Argan, la serviette au col, et comme échappé des mains de M. Purgon. « Oui, Monsieur, dit le grand doctrinaire, je ne lis rien de ce qui s'écrit depuis trente ans! » Et le poète de répondre avec douceur : « Dès lors, Monsieur, comment pouvez-vous donner votre voix, si ce n'est d'après l'opinion d'un autre? » Cette conversation dans l'antichambre, que Vigny semble avoir fidèlement rapportée dans le *Journal d'un poète,* faillit compromettre son élection. Sainte-Beuve, visiblement préoccupé d'atténuer les torts de Royer-Collard, affirme toutefois que la vieille cravate vota pour le poète.

La réception publique tourna au scandale. On connaît le charme de ces menuets d'immortels, qui sont aussi des cérémonies mondaines. Sainte-Beuve, dans ses *Lundis*, a raconté cette cérémonie célèbre. La version du

Digitized by Google

critique, qui fut à la fois un des esprits les plus agiles et l'une des âmes les plus puniques de son temps, est un chef-d'œuvre de méchanceté et de perfidie. Le mensonge s'y mêle adroitement à la vérité.

Le discours du poète était long, solennel, et il fut débité avec une solennité qui ne le raccourcissait pas. Il contenait un éloge du romantisme qui, sous la coupole de 1845, sonnait encore comme un défi. C'était M. Molé, le comte Molé, qui devait répondre à Vigny. Le comte Molé, homme d'État, ministre et prêteur de serments à la façon de Talleyrand, appartenait, comme le disait si vertement de Barras le premier consul, au parti des pourris. Ainsi que le prince de Bénévent, le comte Molé avait servi et trahi tous les régimes. Orateur médiocre, il n'avait guère de relations avec la littérature. Il savait qu'elle existe, et la détestait. Il éprouvait pour Vigny l'incurable aversion des politiciens médiocres pour les écrivains de talent.

M. Molé, dont la réponse avait paru insignifiante aux membres de la Commission et au récipiendaire, la lut avec des airs si agressifs, et sur un tel ton de persiflage, qu'elle prit les allures d'une exécution froidement préparée. L'auditoire, où les ennemis du poète étaient en majorité, fit un grand succès à M. Molé, dont les moindres traits furent soulignés d'applaudissements et de rires. Alfred de Vigny paya, ce jour-là, et pour le romantisme qu'il avait célébré, et pour la pureté de son œuvre, et pour la dignité de sa vie, et pour la jeune épée qu'il avait rendue, et pour la vieille noblesse qu'il portait si fièrement, et pour la beauté de son âme et pour celle de son visage, pour tout son génie et pour tout son cœur!

Ce fut le dernier acte de sa vie publique. Il disparut de la scène parisienne en pleine force et en pleine gloire. Il se retira, près d'Angoulème, dans son château patrimonial. Paris ne le vit plus qu'une fois l'an et désapprit son nom. Il ne publia plus de livres et sembla frappé de stérilité. Comme on entre en religion, il entra en solitude

Digitized by Google

et en silence. Il laissa l'oubli s'épaissir autour de lui comme un brouillard. Tandis que ses rivaux de 1830 poursuivaient aux yeux de tous leur éclatante carrière, tandis qu'Alexandre Dumas, comte de Monte Christo, tirait pour la foule l'amusant feu d'artifice de ses romans et de ses drames; que Sainte-Beuve, devenu pontife et primat de la critique, jugeait au nom de la France, devant l'Europe, les vivants et les morts; que Lamartine, chanteur incomparable, orateur magnifique, faisait l'histoire de demain en écrivant l'histoire d'hier, et répandait sur tous, avec une prodigalité féerique, les trésors de son facile et puissant génie; que Victor Hugo élevait vers le ciel, comme un Escurial gigantesque, le prodigieux monument de son œuvre, la haute et mince tour d'ivoire d'Alfred de Vigny s'évanouissait dans la brume du souvenir et n'était plus qu'une tour-fantôme. Il semblait mort depuis de longues années, et pourtant il n'avait jamais été plus vivant. Il se taisait, et il était plein de paroles. Son intelligence souveraine fleurissait dans la solitude, et le silence entendait chanter son esprit grave et tendre. Il n'avait pas renié ses dieux : il leur parlait face à face loin de la rumeur des villes. D'admirables poèmes naissaient de lui dans l'ombre. Toutes les nuits, pendant dix-huit ans, dans son château, une lampe s'allumait, qu'on pouvait voir de loin dans la campagne endormie. Elle brillait en 1848, en 1852, en 1859, pendant le tumulte des révolutions et des guerres. Pendant dix-huit ans, personne ne sut ce qu'elle éclairait. Et cette clarté de toutes les nuits, cette clarté ignorée, cette lumière assidue, calme et pure, cette lampe à la fois réelle et symbolique, c'était une grande pensée solitaire, c'était la plus haute pensée de la France.

(*A suivre.*) ALBERT GIRAUD.

Digitized by Google

L'EXPOSITION DES PRIMITIFS FLAMANDS

A BRUGES

Pour donner à l'œuvre d'art sa valeur véritable, pour la situer à son véritable rang, il faut l'examiner dans le cadre où elle fut placée d'abord. A la considérer « en soi », on est amené fatalement à l'estimer pour la seule satisfaction momentanée qu'elle nous donne à l'admirer plus ou moins suivant la couleur des pensées que nous avons cette année-là. Ce point de vue subjectif n'est au fond que médiocre. La valeur profonde du tableau, de la statue, du poème, c'est qu'il nous donne un document décisif sur un aspect d'humanité, c'est qu'ils sont la fleur d'une civilisation, d'une culture. Telle est la seule raison que nous ayons de considérer comme inférieure l'œuvre artificielle, l'œuvre d'imitation, la seule qui donne tant de prix à la sincérité de l'artiste.

L'œuvre d'art est dépaysée et passablement dépréciée dans l'entassement confus des musées. Le Louvre, la National Gallery, la Pinacothèque de Munich peuvent posséder les chefs-d'œuvre de l'art italien : on ne comprend bien ce merveilleux rêve esthétique qu'aux sanctuaires où il se développa. Qui n'a pas vu l'hôpital de Bruges ne connaît pas Memling.

Aussi faut-il louer les organisateurs de l'exposition des primitifs flamands d'avoir choisi la vieille capitale des comtes de Flandre pour y loger l'exposition des maîtres dont ils veulent consacrer la gloire. Bruges, centre désaf-

Digitized by Google

fecté d'une civilisation morte, convenait seule à une telle tentative. D'autant plus que pour goûter les primitifs plus encore que pour goûter des artistes plus récents, il faut une préparation, une explication préliminaire.

Et ce n'est pas seulement pour les comprendre en historien qu'il faut le replacer dans leur milieu, mais aussi pour les comprendre en sentimental. Imaginez qu'au sortir d'un de ces musées d'Italie où l'on goûte avec tant d'intensité la curiosité désabusée, le désir de l'éternel, et la magnificence de la passion tendre et décorative, vous soyez transporté tout à coup devant ces panneaux minutieux, gauches, et dont l'élégance est toujours hésitante et timide, où l'éclat des étoffes dissimule imparfaitement la médiocrité des corps, où les physionomies nobles sont uniquement des physionnomies d'ascètes, où le type ordinaire est celui du bourgeois scrupuleux, bon commerçant et marguillier de sa paroisse; comprendrez-vous la beauté secrète de cet art pieux, tendre et craintif? Votre rêve ne se reportera-t-il pas passionnément et exclusivement vers les beautés grandioses et d'ordre plus général que vous venez de contempler? Ne serez-vous pas ébloui par le souvenir du soleil méridional, et cela d'autant plus que vous appartenez à une race septentrionale et que vous avez au cœur l'invincible attraction du Celte et du Germain vers le sud?

Au contraire, si vous avez parcouru ce pays des plaines flamandes que l'effort continu des générations a seule rendu belles, si vous avez promené vos pas dans l'intimité des houblonnières, des sentiers ombragés de saules, des villages paisibles où le travail des âges a fait naître une possibilité de bonheur; si vous avez pénétré le charme des petites villes endormies de la vieille Flandre, Nieuport, Ypres ou Furnes, si vous avez regardé avec sympathie leurs maisonnettes multicolores semblables à des joujoux, leurs pignons noircis; leur églises sculptées, leurs canaux silencieux, leurs remparts démantelés où les enfants jouent, vous trouverez devant les Memling d'inou-

Digitized by Google

bliables émotions. Pauvres cités, très tendrement, très joliment humbles, qui se résignent avec grâce au regret de leur gloire oubliée. Minutieuses et craintives, elles mesurent leurs journées monotones au son de la cloche des chapelles et des béguinages et leur paix rêveuse et qu'on dirait chimérique enseigne avec une intensité merveilleuse la volupté du renoncement.

De toutes ces villes, Bruges n'est pas la plus émouvante. Gand, bien que plus moderne et plus vivante, a gardé plus intacte la rudesse démocratique des Artevelde; Ypres a le sombre héroïsme de ses halles; Furnes et Nieuport s'endorment et se renoncent avec autant de grâce et peut-être plus d'intensité. Mais Bruges est la cité la plus fameuse, la plus représentative, celle qui, pour l'étranger, représente la Flandre d'autrefois, celle aussi dont la légende est la plus belle. Pour goûter parfaitement l'école des primitifs, cette fleur de Flandre, il faudrait avoir parcouru toute la contrée; mais une promenade attentive du béguinage à la porte des Baudets, de la Grand'Place au canal de Dam est déjà une convenable préparation.

Au surplus, l'âme de ce vieux pays particulariste, dont les « villes sœurs » se combattirent si longtemps et si âprement, est complexe et bigarrée. L'élément sentimental et psychologique, qui explique l'école de Van Eyck et de Memling, se retrouve à Gand, à Ypres, à Furnes, mais non point dans les mêmes proportions qu'à Bruges. Il y est combattu par des aspects différents et même passablement contradictoires de la race et de la terre. Ce n'est nullement la rudesse héroïque, la turbulente indépendance populaire, dont les grandes révoltes du XIII^e^ siècle, dirigées par les Artevelde, Pierre Dubois, Zannekin, sont l'expression historique, qu'évoque l'art des primitifs flamands. On n'y trouve pas non plus la trace de cette joie de vivre, un peu lourde, mais si triomphante, que représente Rubens. C'est un sentiment très différent, un sentiment particulier à un moment de l'histoire flamande,

Digitized by Google

un sentiment qui est peut-être plus brugeois que flamand.

Remarquez qu'à Bruges les souvenirs de l'époque héroïque où la Flandre fut réellement grande par la vigueur de sa vie communale, par la richesse de ses gildes, par le travail de ses métiers, apparaissent au second plan. A Gand, vous trouvez le souvenir vivant des Artevelde; à Bruges, c'est un monument officiel qui rappelle seul Breidel et De Coninck. La gloire de Bruges, celle du moins qui s'impose à nos esprits, date de la décadence flamande. Son architecture ciselée et voluptueuse évoque Philippe le Bon, le despote matois qui étouffa la liberté flamande et la fit oublier dans le tumulte des fêtes. C'est lui aussi que rappelle l'art des primitifs. Ces artistes précurseurs expriment une société en train de mourir, et c'est là l'étrangeté de cette école, phénomène infiniment rare dans l'histoire des civilisations : un art très neuf, très sain, très vivant, exprimant une décadence.

Cette décadence fut brillante. Le monde féodal ou communal, avant de mourir pour faire place à la société monarchique et centralisée eut, dans l'Europe entière, quelques années d'un éclat fort joli. Toutes les cours occidentales sont, à la fin du XIV^e^ et au XV^e^ siècle, très gentiment chevaleresques et très élégamment corrompues. Les amours, les tournois et les banquets, les petits vers et les fêtes occupent une noblesse qui va bientôt se soumettre à la domesticité royale. Fini le temps des grands barons, des puissants souverains agricoles, guerriers et chrétiens; c'est le temps des bons chevaliers, du gentil seigneur de Bayard et du sire Jacques de Lalaing. De toutes ces cours, celle de Bruges est la plus brillante. La cité flamande est la grande ville élégante du nord de l'Europe, celle où l'on s'amuse, où l'on s'habille avec luxe, où l'on apprend les belles manières (1). Jordaens, De Crayer,

(1) Cela était vrai entre 1400 et 1450; mais il doit être entendu que les ducs de Bourgogne, dont M. Pirenne vient de se constituer l'apologiste dans le second volume de sa *Geschichte Belgiens* (non encore traduit), furent les élèves des princes français, élèves appli-

Digitized by Google

Teniers, tous les continuateurs de Rubens ont accrédité une légende qui donne uniquement au style flamand une bonhommie assez grossière, une simplicité rustique et populaire. Tel n'est nullement l'aspect de la civilisation brugeoise du XV^e^ siècle; c'est une civilisation raffinée, policée, aristocratique ou plutôt oligarchique, car le luxe des grands bourgeois égale le luxe des nobles; les richesses affluent dans les maisons des « poorters » et dans les hôtels des chevaliers. Dans nulle ville de l'Europe, racontent les chroniqueurs, hors les cités d'Italie, on ne voit un tel luxe de vêtements, une telle abondance de velours, de draps d'or, de fourrures précieuses. Les beaux esprits, les nobles dames, les galants chevaliers affluent à la cour du bon duc de Bourgogne et festoient, sans trop de dédain, avec les grands bourgeois et avec leurs femmes. Tout est occasion de festoiement et, comme dans toutes les sociétés finissantes, l'insouci du lendemain et cette vague mélancolie qui embellit les fins de fête règne sur ce monde frivole et charmant.

Cependant cette volupté décadente n'a point l'intensité ni la noblesse des grands cimetières historiques où l'odeur des souvenirs garde un relent des grandes passions exclusives et violentes qui y régnèrent. Aux sanctuaires d'Espagne et d'Italie, sous les voûtes austères des cathédrales françaises, dans les allées attristées du parc de Versailles,

qués, intelligents et jaloux de rivaliser avec leurs maîtres, mais un peu lourds et pas toujours heureux dans leurs prédilections. Sur ce point, il y aurait beaucoup à dire, et les visiteurs de l'exposition de Bruges qui ne se satisferont pas d'une fête des yeux et voudront rehausser leur plaisir feront bien de lire le beau volume, tout analytique, que M. Coville vient de consacrer aux premiers Valois (*Histoire de France,* sous la direction de M. Lavisse, tome quatrième, I). Ils y trouveront, en un raccourci très adroit, la peinture des cours de Charles V et de Jean de Berri, le rôle de Mécène joué par l'un et et l'autre personnages, l'énumération des œuvres de grands et petits arts inspirées par ces magnifiques seigneurs, dont les ducs de Bourgogne ne furent que les continuateurs légèrement embourgeoisés par la vie qu'ils menèrent chez nous. M. W.

Digitized by Google

on se sent écrasé par la grandeur du rêve qui s'exprima en ces lieux; le rêve qui édifia Bruges est humble et modeste.

Ceux qui ont conçu cette beauté, dont il faut du reste saluer le charme, avaient l'âme ordonnée, ménagère et minutieuse, uniquement soigneuse du modeste enclos où le hasard la plaça. C'est le béguinage qui est leur vraie patrie, leur vrai symbole : de petites maisons proprettes, tranquilles et toujours closes entourant de leurs murs bien blanchis, dont les fenêtres ont des regards de dévots, une pelouse verte, où de grands arbres jettent vers la lumière un appel étouffé. La noblesse de Bruges, c'est sa tristesse. Dans la gaîté d'un matin, cette ville n'est rien autre chose qu'un reposoir aimable où l'on peut, dans le calme et le silence, soulager ses neurasthénies; par les jours gris, ou simplement vers le soir, quand le ciel rougeoie et que les nuages se dorent, les rues trop tranquilles, les canaux où les reflets dorment, les monuments d'un luxe intime et discret semblent exprimer le regret confus des âmes étroitement dévotes et repliées sur elles-mêmes pour les magnificences de la fantaisie désordonnée et de la grande passion décorative. La beauté de Bruges est qu'elle regrette de n'avoir pu être Venise.

* * *

C'est cet ensemble de sentiments qu'exprimèrent, avec plus ou moins d'intensité, les artistes dits Primitifs. La plupart d'entre eux ne sont pas brugeois; mais c'est à Bruges qu'ils travaillèrent, et c'est à Bruges que s'exprima le plus complètement la culture dont ils participent.

L'exposition qui les réunit n'est ni parfaite ni complète: dans les salles de ce palais provincial, où elle se trouve installée, règne une lumière médiocre; les panneaux sont groupés sans grand art, avec un souci didactique qui n'est pas toujours heureux.

Digitized by Google

Pour complaire à des propriétaires puissants, on a été obligé de respecter des étiquettes mensongères; quelques-unes des œuvres les plus importantes et les plus significatives n'ont pu être recueillies; mais des tentatives semblables à celle-ci ne peuvent réussir complètement, et quelles que soient les imperfections de ce groupement éphémère, il n'en est pas moins intéressant, et il n'en laisse pas moins une impression vive et durable.

Dans le dessein d'enseigner aux visiteurs le développement de l'école primitive flamande, les organisateurs de l'exposition ont disposé à l'entrée les quelques petits panneaux qui représentent les ancêtres de la peinture flamande : le peintre anonyme du *Christ en croix* sur fond gaufré,, qui appartenait autrefois à la corporation des tanneurs de Bruges et qui décore aujourd'hui l'église Saint-Sauveur, et les œuvres qui représentent ou sont censées représenter le vieux maître yprois Melchior Broederlam. Cet imagier qui fut le peintre ordinaire de Louis de Mâle, puis le peintre et valet de chambre de Philippe le Hardi, est l'auteur des volets du retable de Dijon. C'est la seule œuvre qu'on lui puisse attribuer avec certitude, mais des critiques fort consciencieux estiment qu'on peut lui donner les curieux ouvrages que les hospices d'Ypres, MM. Weber, de Hambourg, et Charles Léon Cardon, de Bruxelles, ont envoyé à l'exposition; il faut l'admettre et saluer avec émotion ce précurseur des Van Eyck.

Si le comité avait pu mettre à exécution ses projets la salle réservée à ces maîtres célèbres eût suffi à donner à l'exposition un luxe incomparable. Il avait espéré reconstituer le fameux polyptique de l'*Agneau mystique,* le premier en date et le plus important peut-être des chefs-d'œuvre de la peinture flamande. On sait que ce gigantesque travail qui fut exposé pour la première fois à Bruges, le 6 mai 1432, a été décomposé et dépecé par les ignorants fabriciens de l'église Saint-Bavon à Gand, laquelle garde le centre de l'œuvre, tandis que les autres

Digitized by Google

panneaux se trouvent répartis entre Berlin et Bruxelles. Au musée de Berlin, on s'était d'abord montré plutôt favorable à la demande du comité brugeois ; mais les conservateurs timides, craignant la responsabilité qui leur incomberait au cas où quelque accident se fût produit, finirent par faire triompher leur opinion. D'autre part, la fabrique de l'église Saint-Bavon considérant les profits qu'elle retire chaque année, durant les mois d'été, de son célèbre tableau, hésitait à s'en dessaisir, même contre indemnité. Bref, après de longues négociations, il fallut se contenter pour représenter l'*Agneau mystique,* des deux panneaux latéraux du musée de Bruxelles, Adam et Eve. Ce sont des morceaux de premier ordre, mais tout le monde les connaît, et l'absence de l'œuvre complète a été pour le public de l'art une grosse déception. On a du se rabattre sur des œuvres moins importantes : la *Vierge glorieuse* adorée par le chanoine Van der Paele de Jean Van Eyck (musée de Bruges, inachevée) une seconde *Vierge glorieuse,* (collection Helleputte, à Louvain); les *Saintes femmes au tombeau* (collection sir Francis Cook, à Richmond); la *Consécration de Thomas Becket* (collection du duc de Devonshire, à Chatsworth); la *Vierge au donateur*, du musée d'Anvers; deux *Madones à l'enfant* (collection de lord Northbrook), deux admirables portraits, l'un prêté par le baron Albert Oppenheim à Cologne, l'autre par le musée du gymnase evangélique d'Hermanstadt. Cela fait déjà un ensemble fort estimable et qui donne une vision très nette de l'art austère et grave des Van Eyck. Quand on parle de la conscience des gothiques, de leur respect de la nature, de leur pieuse fidélité, de leur humilité devant l'œuvre du Dieu qu'ils exaltent, c'est d'abord aux Van Eyck que l'on songe. Ces maîtres avaient l'âme plus sérieuse que leur temps. J'imagine qu'ils participèrent peu aux réjouissances de la cour comtale. Ce devait être des hommes sincères et pieux, vivant dans le silence de leur œuvre, des hommes du passé qui regrettaient secrètement un temps plus religieux, plus digne et plus grave

Digitized by Google

que celui de ces princes bourguignons qui aimaient avant tout les fêtes, le faste et la gloire. C'est à force de piété, de conscience, de respect du modèle qu'ils arrivent à cette prodigieuse perfection technique qui révolutionna la peinture du nord de l'Europe et la porta d'un coup presque à son maximum d'expression. Regardez avec le respect obligatoire ces *Saintes femmes au tombeau,* pour la première fois exposées en Belgique : il y a de la naïveté, de la gaucherie, de la maladresse même, dans les attitudes et les visages, mais une telle profondeur de sincérité, une telle fraîcheur de piété qu'un peu de contemplation devant cette œuvre singulière vous vaudra peut-être plus d'émotion que telle toile violemment passionnée, et plus directement, plus immédiatement touchante.

Ce ne sont rien moins que des mystiques. Leur piété est simple et saine; elle ne cherche point l'impossible. Leurs vierges et leurs christs n'ont ni la passion déjà désordonnée de certains maîtres italiens, ni la curiosité de l'absolu ou la lassitude désabusée que cherchera le Vinci, ni le symbolisme hiératique de Cimabue ou de Giotto. Ce sont des divinités très humaines, très près de nous, des dieux de la maison et du clocher — les dieux d'un peuple qui ne cherche jamais à voir trop loin, qui se contente de connaître son logis, de l'ordonner avec soin, et d'y vivre nettement et commodément selon les règles d'un devoir étroit mais certain.

Roger Van der Weyden appartient au même type; comme les Van Eyck, il est demeuré grave. C'est encore la tristesse et le sérieux du moyen âge qui ont formé son cœur. Ses portraits sont particulièrement austères; rien de plus significatif que le Pierre Bladelin, trésorier de la Toison d'or, qu'à envoyé M. von Kauffmann, de Berlin, et surtout que le superbe *Donateur recommandé par saint Jérôme,* dans lequel certains ont vu une œuvre de l'école gothique française, mais qui paraît décidément devoir être attribué à Van der Weyden. Ces honmes sont de même formation que l'artiste qui les représenta;

Digitized by Google

ils ont subi la longue domination d'une religion dure, rigide et fermée. Durant des siècles, leurs ancêtres ont comprimé leurs violents instincts de bête libre sous l'effort de la plus rude discipline; ils ont consacré des générations à combattre le diable. Puis, d'autre part, ce sont les longs efforts accomplis sous un climat dur et dans une société désorganisée pour obtenir la vie aisée et honorable, qui se lisent sur ces faces bourgeoises. Ici nulle frivolité, nulle recherche de grâce, rien de cet alanguissement, de cette mélancolie mystique, de cette volupté timide et comme dissimulée que nous trouverons chez des maîtres subséquents et qui se dégage si puissamment de l'atmosphère brugeoise.

Van der Weyden, au surplus, est très peu Brugeois; il n'a fait que passer au palais comtal, et comme les Van Eyck, il s'est formé seul, dans le silence d'un travail pieux. Il semble n'avoir guère aimé la cour trop festoyante des ducs bourguignons. Il vécut la plus grande partie de sa vie loin d'elle et les biographes assurent qu'il s'est établit de bonne heure à Bruxelles, dont il fonda du reste l'école.

Les œuvres vraiment authentiques de Van der Weyden sont fort rares dans les collections privées. Aussi, pour qu'il fût dignement représenté, a-t-on dû recourir au musée de Bruxelles, qui a décidément beaucoup contribuée au succès de l'exposition brugeoise. On lui a emprunté son admirable *Pieta*. Ce tableau, que l'on a véritablement découvert par hasard dans une des villas de la famille Pallavicini-Grimaldi, près de Gênes, où il était attribué à Mabuse, est un des plus significatifs du maître bruxellois, un de ceux où sa manière se montre la plus complète, la plus parfaite. C'est un des chefs-d'œuvre les plus émouvants de l'art gothique flamand.

Le compartiment réservé à Van der Weyden comprend encore quelques petits panneaux d'une grâce naïve, infiniment touchante, telles les *Madone allaitant l'enfant Jésus* et quelques tableaux douteux, mais que leurs propriété-

Digitized by Google

taires, MM. Lewis, de Bristol, Butlery, de Londres, et Hughes, de Londres, tiennent absolument à attribuer à Van der Weyden. Ce sont, du reste, des panneaux intéressants quel que soit leur auteur.

Les œuvres qui portent à l'exposition brugeoise le nom d'Hugo Van der Goes, sont également fort contestés. Le célèbre panneau du musée de Glascow, un *Donateur recommandé par saint Victor,* a été attribué par M. Camille Benoît, le savant conservateur du Louvre, à l'école primitive française, et M. A.-J. Wauters pense qu'il eut raison. D'autre part, le petit triptyque appartenant au prince de Lichtenstein et représentant l'*Adoration des rois* est également douteux, ainsi que l'admirable *Mort de Marie* exposée par le musée de Bruges; mais ce maître demeure mystérieux, et les critiques ne peuvent guère lui donner avec certitude que la fameuse *Adoration des bergers* du musée des Offices, à Florence, une œuvre qui suffirait d'ailleurs à la gloire d'un artiste. Les panneaux sur lesquels on a mis son nom sont de cet art grave et simple qui distingue les successeurs immédiats des Van Eyck.

Bien que le musée de Bruxelles n'ait point pu se dessaisir de ses fameux tableaux représentant la *Justice d'Othon,* le maître louvaniste Thierry Bouts est beaucoup mieux représenté au palais provincial de Bruges que Van der Goes. Trois ouvrages fort importants, la *Cène,* le *Martyre de saint Erasme* et le *Martyre de saint Hippolyte,* appartenant à l'église Saint-Sauveur de Bruges, caractérisent sa manière avec toute la netteté désirable. Elle est brillante et pittoresque, avec de curieuses recherches coloristes, un goût de l'anecdote joliment décrite qui annonce Memling.

Parmi les prédécesseurs de ce maître dont la légende a donné le nom à la beauté brugeoise, l'exposition du palais provincial comprend encore la *Pieta* et l'étrange crucifiement que le catalogue attribue au mystérieux Pierre Cristus, un peintre auquel les érudits refont lentement un

Digitized by Google

œuvre, et quelques panneaux que l'on donne au peintre anonyme que les savants allemands ont baptisé le maître de Flémalle, parce que son ouvrage principal, la *Vierge et sainte Véronique,* appartenant aujourd'hui au musée Staedel à Francfort, avait été exécuté pour la maison des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Flémalle.

* * *

C'est la collection des Memling qui constitue incontestablement le clou de l'exposition. Il n'y a guère que les fameux tableaux des églises de Lubeck et de Dantzig, ainsi que les *Joies et les douleurs de la Vierge*, des musées de Munich et de Turin, dont on doive regretter l'absence. Aussi peut-on se faire ici une idée complète et parfaite de son génie. Rien de plus juste. La physionomie de Memling domine l'école, non que la supériorité de son mérite soit éclatante — il y a plus d'émotion, plus de sérieux, plus de grandeur véritable dans les Van Eyck et dans les Van der Weyden, — mais c'est lui qui a donné son nom à l'ordre d'émotion que représentent les Primitifs. L'histoire de l'art est pleine de ces injustices. Est-ce bien une injustice dans le cas présent? Memling, quel que soit le jugement que nous portions sur lui dans l'Absolu, est le maître le plus universellement connu de l'école primitive, et ses défauts, à ce point de vue représentatif, complètent ses qualités. Nous pouvons préférer l'art des Van Eyck; ils n'en sont pas moins des précurseurs : ils aboutissent au peintre de sainte Ursule. C'est celui-ci qui apporte à la physionomie flamande son trait final : cette mélancolie élégante et lasse, ce regret résigné de ne pouvoir partager les fièvres héroïques et les joies grandioses, cette volonté de se contenter de son idéal restreint et de la volupté qu'il offre. Ces sentiments se devinent à peine chez les Van Eyck et Van der Weyden; ils s'ajoutent, chez Memling, à la piété très humaine et très simple que nous admirions chez les précurseurs. Il est vrai qu'ils se mêlent de

Digitized by Google

quelques scories : un rien de frivolité, un attendrissement un peu femmelette, une minutie souvent puérile, un goût mesquin du détail minuscule (voyez les petits personnages qui animent l'arrière-plan de l'*Adoration des mages*). Au fond, il a l'âme d'une béguine. Eh quoi ! ne cherchez pas dans ce pays et à ce moment de l'histoire les beaux désordres passionnés, le goût de l'aventure, l'espoir héroïque ou la joie débordante, vulgaire et magnifique que la Renaissance apportera plus tard à la race; ne cherchez point les curiosités sublimes ou le sourire désabusé de ceux qui ont poursuivi l'impossible; contentez-vous des beautés modestes et intimes qu'on vous offre. On peut, dans l'âme d'une béguine, découvrir d'étranges et de profondes choses, pour peu qu'on y sache regarder. Il faut admirer Memling d'avoir su exprimer si complètement et si parfaitement son temps et son idéal, fussent-ils un peu médiocres. On peut s'émouvoir très profondément de la grâce alanguie de ses vierges, du charme propret de ses paysages; on peut goûter finement l'élégance de ses jolis seigneurs, sans compter que ceux qui aiment la peinture pour la peinture peuvent s'enthousiasmer de son incomparable technique. Il est merveilleusement représenté à l'exposition brugeoise. Cette ville a eu le bonheur rare de conserver le meilleur de son œuvre : l'admirable *Mariage mystique de sainte Catherine*, la *Châsse de sainte Ursule*, l'*Adoration des mages* et les merveilleux portraits de l'*Hôpital*. Si l'on complète cet important contingent par la célèbre décoration d'orgue du monastère de Najera, appartenant au musée d'Anvers, on a déjà un ensemble suffisant. On y a pu joindre quelques œuvres de premier ordre : trois remarquables tryptiques, appartenant au duc d'Anhalt, au duc de Devonshire, au docteur von Kaufmann; un grand nombre de portraits féminins et masculins : celui du médailleur italien Spinelli, graveur de Charles le Téméraire, précédemment attribué à Antonello de Messine, celui du peintre de missels Guillaume Vryelandts et de sa femme, celui du bourgmestre Moreel et de sa femme, de

Digitized by Google

l'échevin Van Nieuwenhove, les donateurs du tableau des *Sept douleurs de la Vierge* (musée de Turin). Puis encore une très belle *Annonciation* prêtée par le prince Radziwill de Berlin, l'étonnante *Pieta* du prince Doria, la *Vierge au donateur,* du prince de Lichtenstein, et deux madones appartenant à MM. Thiem (San-Remo) et Clemens (Munich). Cet ensemble fait un musée Memling vraiment inoubliable.

Quelques-uns des maîtres qui ont subi directement ou indirectement son influence la complètent; tel Simon Marmion, dont on a une *Vierge remettant le rosaire à saint Dominique*, et des *Moines dominicains distribuant le rosaire à des femmes,* que certains critiques attribuent, il est vrai, à Gérard de Harlem, dit Gérard de Saint-Jean; tel Gérard Van der Meire, dont M. De Ryck, de Gand, a prêté une *Prise de Jérusalem*, très curieuse au point de vue documentaire.

C'est encore au style Memling qu'il faut rattacher l'œuvre de Gérard David. Cependant, cet artiste demeure toujours original et fidèle à lui-même. Dans l'enclos restreint cultivé par le maître brugeois, il a su découvrir des coins inexplorés. Sa piété a des tendresses qui lui sont particulières, des voluptés pensives que n'avait pas connu Memling. On a de lui à l'exposition brugeoise quelques purs chefs-d'œuvre. Celui qui attire l'attention, dès l'abord, c'est le grand panneau représentant *la Vierge et l'enfant Jésus entourés de saintes et d'anges*, que le musée de Rouen a fort obligeamment prêté. L'histoire de ce tableau qui est parmi les plus émouvants de l'art gothique flamand est assez curieuse. Il fut exécuté pour les Ursulines de Bruges. Ce couvent, fermé à l'époque des édits de Joseph II, le mobilier en fut vendu et le tableau de Gérard David acheté par un seigneur français, de passage à Bruges, pour une quarantaine de florins, tant l'art gothique était déprécié à cette époque. Ce gentilhomme rapporta son acquisition en son château d'Anjou. Survint la révolution, le propriétaire émigra, ses biens

Digitized by Google

furent confisqués et le tableau erra de grenier en grenier, jusqu'au moment où Napoléon, distribuant les provisions de peinture gouvernementale, le donna au musée de Rouen.

A côté de ce chef-d'œuvre, figurent honorablement, à Bruges, une *Vierge et un enfant Jésus entre deux saints*, de la collection Somzée, le *Baptême du Christ* et le *Jugement de Cambyse*, du musée de Bruges, plus un certain nombre de tableaux de moindres dimensions, prêtés par M. Oppenheim de Cologne, lord Crawford, le musée Hohenzollern et le comte d'Arco Valley.

A des expositions comme celle de Bruges, certains maîtres sont forcément sacrifiés; un des plus médiocrement représentés ici, est l'admirable Quentin Metsys. Ce peintre, qui est le plus vraiment mystique, peut-être le seul vraiment mystique des primitifs flamands, le seul qui fasse songer à Ruysbroeck l'Admirable, ne possède à l'exposition brugeoise aucune de ses œuvres décisives. Il est vrai qu'elles sont rares, et l'on n'a pu songer, paraît-il, à transporter l'admirable triptyque du musée d'Anvers, non plus que celui de Bruxelles. Mais rien de ce qui, d'une façon certaine, peut être attribué à ce maître, n'est de second ordre, et le souvenir du tableau de Bruxelles n'empêche pas qu'on ne soit vivement ému devant la *Madone embrassant l'enfant Jésus*, que prête M. Albert Oppenheim, ou même devant le superbe portrait de Gardiner, le secrétaire de Henry VIII, que prête le prince de Lichtenstein, et devant l'*Ecce homo* de la cathédrale de Tournai.

D'un tout autre caractère, la *Passion* d'un maître inconnu que le musée de Bruxelles a récemment acquise de la famille d'Oultremont. Ce tableau n'a rien de l'émotion pénétrante qui nous séduit dans la plupart des gothiques. Mais il est d'un merveilleux éclat coloriste, d'une perfection technique qui l'apparente aux Memling, et d'une singularité anecdotique qui lui donne, au point de vue documentaire, un intérêt de premier ordre. On

Digitized by Google

cherche à l'attribuer à Gérard de Saint-Jean, à Mostaert et à Joost de Calcar. Mais rien n'est moins certain que ces attributions.

La période transitoire, qui mène des peintres primitifs aux maîtres de la Renaissance, possède à l'exposition brugeoise quelques excellents représentants. Si l'on n'a de Van Orley que des œuvres de second ordre, on y trouve de Jean Gossart dit Mabuse quelques tableaux d'un intérêt vraiment extraordinaire : la célèbre *Adoration des mages*, appartenant à lord Carlisle, le *Saint-Luc* du musée de Prague, la *Madone à la fontaine* du musée de Glasgow; une délicieuse *Sainte Catherine* appartenant à Sir Francis Cook et deux portraits qui sont parmi les perles de l'exposition : l'effigie de fillette appartenant à Charles Léon Cardon — et que l'on croit être la princesse Isabeau, sœur de Charles-Quint — et l'*Évêque d'Utrecht*, prêté par M. Percy Macquoid de Londres. C'est un maître charmant que ce Mabuse; il a toute la grâce aisée, heureuse et libre de la première Renaissance. C'est bien le portraitiste de ces princesses du commencement du XVI^e^ siècle, érudites, voluptueuses et passionnées, dont Marguerite de Navarre est le type légendaire. Mabuse a, du reste, connu l'Italie, et si les œuvres de sa jeunesse sont demeurées très fidèles au style consacré de l'école flamande, ses derniers tableaux cherchent obstinément la grâce transalpine, au point de tomber parfois dans l'afféterie.

* * *

Il y a dans les fonds d'un grand nombre des tableaux de l'école des primitifs des paysages d'un charme infiniment pénétrant, des paysages à la fois réalistes et chimériques, où les peintres naïfs composaient de leurs souvenirs très précis le pays imaginaire où ils auraient voulu vivre; mais Patenier est le premier qui ait donné au paysage la première place, le premier qui ait songé à peindre des aspects de pays, à dessiner la figure des arbres.

Digitized by Google

Certes, il ne pratique pas le « d'après nature » ; il n'entend point reproduire exactement des sites déterminés ; mais les paysages qu'il peint, il les a vus, il en a senti le charme, il connaît l'harmonique beauté d'un chêne, la poésie d'un horizon imprécis, où la ligne des forêts se confond avec le brouillard, et ses petits panneaux minutieux et harmonieux dégagent une mélancolie infiniment délicate et qui nous touche profondément, sans que nous ayons besoin de replacer le peintre dans son époque et dans son milieu. Il semble, au surplus, devancer son temps. Dans cette école flamande du XV^e^ siècle, si éclatante et si somptueuse, il est isolé ; il est moins brillant et plus sobre, son goût est plus sûr. Ce n'est, du reste, pas un Flamand ; il est né à Bouvignes, dans cette vallée mosane dont les paysages sont à la fois énergiques et voluptueux et qui prolongent les plaines lorraines, patrie de Claude Gelée. Aussi bien les deux artistes ont-ils, à plus d'un siècle de distance, certains traits communs qui se remarquent dès l'abord : une compréhension analogue du paysage, un même souci de style et de noblesse, un même soin de disposer harmonieusement les bouquets d'arbres, de distribuer les plans pour faire valoir le charme mystérieux des horizons voilés de brume. Grâce au D^r^ von Kaufmann, de Berlin, dont la collection est très riche en Patenier, cet artiste est brillamment représenté à l'exposition brugeoise ; on y voit notamment un *Saint Jean l'Évangéliste dans l'île de Pathmos*, qui est une des perles de ce salon rétrospectif.

Si la plupart des primitifs flamands sont des peintres de cour et d'église, quelques-uns cependant ont exprimé le tempérament populaire, les joies, les tristesses, la goguenardise du paysan.

Le premier en date de ces précurseurs de nos peintres rustiques est Jérôme Bosch, l'étrange et savoureux caricaturiste, dont le musée de Bruxelles possède une incroyable *Chute des anges*. Par Jérôme Bosch, le critique est mené des vieux tailleurs d'images, sculpteurs de

Digitized by Google

gargouilles à Brueghel le Vieux et à David Teniers. Il introduit dans la peinture la foule, le grouillement de peuple; ses *Portements de croix* nous montrent le personnel de la Cour des Miracles; il entoure le Seigneur d'une infinité de trognes plus ou moins repoussantes. Son comique a quelque chose de forcené, de diabolique, qui fait songer au fameux *Christ aux outrages* de Henri De Groux. Rien de rare chez nos races occidentales comme l'imagination fantastique. Bosch la possède prodigieuse et toujours facile. Chacune de ses figures a l'air d'une hallucination, et son œuvre entière est un cauchemar ironique, où le rire est particulièrement douloureux. Aussi bien, quelques-unes de ses œuvres demeurent-elles inexplicables. Telle l'extraordinaire cavalcade prêtée par M. Léon Cardon.

A l'exposition brugeoise, on voit de Jérôme Bosch quelques œuvres significatives. Outre le *Portement de croix* déjà nommé, et prêté par M. Scribe, de Gand, et le panneau de M. Cardon; on y voit un curieux *Jugement dernier,* prêté par M. Pacully, de Paris; un *Ecce homo,* prêté par M. Maeterlinck, de Gand; une *Tentation de saint Antoine,* prêtée par M. Cels; une *Tour de Babel,* prêtée par M. Willett, de Brighton, et un panneau indéchiffrable prêté par le comte Harrach, de Vienne.

Il était difficile en une exposition éphémère comme celle de Bruges, de donner à Brueghel l'importance qu'il revendique. Ses grandes œuvres se trouvent toutes dans des musées trop fréquentés et trop populaires pour qu'on ait pu songer à les leur emprunter. Elles sont du reste extrêmement rares. Aussi n'y a-t-il à Bruges que très peu de tableaux de ce maitre. Ils sont heureusement choisis et représentent bien les deux aspects différents de l'étrange et magnifique talent de ce grand artiste.

Le *dénombrement à Bethléem,* que le musée de Bruxelles vient d'acquérir à la vente Huybrechts à Anvers, et qu'il a prêté, représente les Bruehhel tragiques et douloureux dont *La parabole des aveugles* est le prototype; un curieux

Digitized by Google

panneau représentant trois personnages étendus à l'ombre d'un arbre, prêté par le Dr von Kaufmann, nous montre le Brueghel ironique et joyeux. On s'est demandé ce que représentait ce tableau ; un de mes amis m'en fournit une interprétation ingénieuse. On nous assure, me dit-il, que c'est un proverbe Ces truands sont endormis sous un arbre dont les branches se chargent de victuailles ; un pourceau déjà à demi découpé fuit vers les buissons. En vérité ce n'est là autre chose que le rêve de ces affamés. Le proverbe, c'est « qui dort dîne ». Je donne cette interprétation pour ce qu'elle vaut. Cette impression ironique et savoureuse termine très heureusement une visite à l'exposition brugeoise. Il vaut mieux ne se point arrêter devant les Lancelot Blondeel, qui n'ont vraiment qu'une valeur documentaire. Quant aux Pourbus, avouerai-je que j'ai eu une déception? Je les avais goûtés bien davantage dans les églises où ils se trouvaient précédemment.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Digitized by Google

LE PORTRAIT

I

« Regarde le merveilleux paysage! »

Et Jacques, tendant le bras, montra de la main la vallée, les collines, l'horizon. C'était comme un inextricable fouillis de verdure où le soleil couchant mettait d'étranges colorations. Certains coins apparaissaient d'un glauque sombre; d'autres, plus clairs, avaient gardé comme une caresse alanguie de la lumière estivale; les sommets de l'Occident flamboyaient. On eût dit un immense feu de joie, un de ces feux qui, le soir de la saint Jean, illuminent la campagne de leurs joyeux reflets. La rumeur du jour s'éteignait en un indéfinissable murmure et la paix du crépuscule enveloppait les vallons comme une chlamyde parfumée.

Jacques s'était appuyé sur l'épaule de son ami. Celui-ci, les bras croisés, semblait perdu dans un rêve, la pensée au loin, traversant les horizons déjà bleutés du soir, vers quelque contrée merveilleuse et chimérique.

Un silence pesa sur eux, et Jacques tourna ses regards vers son compagnon. C'était un homme d'une quarantaine d'années. Son visage maigre et hâlé, ses cheveux gris, relevés en brosse, ses yeux pleins d'énergie, décelaient un tempérament, une volonté sûrs d'eux-mêmes. Il formait un contraste frappant avec Jacques, un peu plus mince, plus élancé, au visage

Digitized by Google

allongé, coupé seulement d'une fine moustache, aux yeux bleus, des yeux de douceur et de rêve.

« Je songe à un paysage semblable, prononça lentement Robert, à un paysage semblable, là-bas, au delà de l'océan tranquille, sous l'implacable soleil d'Afrique. Je songe à une heure exquise comme cette heure et je songe au pauvre enfant qui repose sous les grands bananiers au bord du lac murmurant...

— Marcel?

— Marcel, mon pauvre frère, le compagnon de mes jeux d'enfance, le seul être qui m'attachait encore à la vie, et que les misérables ont torturé, en pleine jeunesse, en pleine force... »

Robert tendit son bras vers le sud, où s'allumait la première étoile et Jacques, suivant ce geste, évoqua la scène du meurtre horrible où Marcel avait succombé.

Ils quittèrent la fenêtre et revinrent s'asseoir auprès du bureau sur lequel s'effeuillait lentement un bouquet de roses.

« L'Afrique, c'est bon pour des demi-sauvages comme moi, continua Robert après un silence. Mais lui, si frêle, si doux, si raffiné...

— En effet, je n'ai jamais rien compris à ce brusque départ. Lorsque, après une absence assez longue, je rentrai à Bruxelles où devaient se célébrer mes fiançailles, je fus tout étonné d'apprendre le départ subit de ton frère pour l'Afrique. Nul n'a pu m'expliquer les motifs de cette décision. Son souvenir, uni au tien, a vécu parmi nous, et nous attendions avec impatience votre heureux retour en Europe. Hélas! tu reviens seul...

— Seul!...

— Mais pourquoi donc est-il parti? Une carrière brillante s'ouvrait devant lui, sa réputation de jeune musicien grandissait de jour en jour; il pouvait tout vouloir, tout espérer.

— Tout? »

Robert avait mis tant d'amertume dans cette simple interro-

Digitized by Google

gation que Jacques leva les yeux vers lui. Il était pâle et deux grosses larmes roulaient lentement sur ses joues. Jacques ne l'avait jamais vu pleurer et cette souffrance sur ce visage volontaire lui causa une immense pitié. Il prit dans ses mains la main de son ami.

« Pardonne-moi, poursuivit celui-ci, je me sens faible, comme le soir, un soir pareil à celui-ci, où nous avons trouvé mon pauvre frère agonisant sur la berge du lac. J'ai senti, pendant cette minute horrible, se fondre toute l'énergie que j'avais réussi à enfermer dans mon âme. Je n'étais plus l'homme fort que six années vécues aux pays vierges avaient réussi à modeler en moi; je n'étais plus qu'un frère pleurant son frère, et, vois, je ne suis plus que cela maintenant. »

Il pleurait avec lenteur. Sa rude poitrine se soulevait pesamment et Jacques comprit l'infini de la douleur humaine en face de cette figure crispée par le souvenir. Il respecta cette détresse. Lui-même se sentit étreint par la pensée de l'inexorable, et seuls, les murmures de la nuit accompagnèrent de leur mélopée les sanglots à peine étouffés.

Mais Robert se redressa; une brusque secousse sembla le débarrasser d'un fardeau mystérieux et, par un effort intense de sa volonté ressaisie, il reprit possession de lui-même.

« A quoi bon pleurer? Ce qui m'étouffe, c'est le secret qui m'emplit l'âme, c'est la révélation que m'a faite, au moment de clore à jamais ses yeux, le pâle enfant, effleuré déjà par la mort.

— Un secret?

— Oui, et laisse-moi, au milieu du calme de cette heure, te dire tout ce que j'ai renfermé en moi depuis presque un an. »

Jacques se leva; il poussa un peu la croisée, car la brise avait fraîchi; il alluma la liseuse qui jeta sa clarté discrète sur les objets familiers et, se rapprochant du sofa où Robert s'était assis,

« Parle, dit-il, je t'écoute.

— Comme tu le sais, j'étais à la tête d'un poste avancé sur

Digitized by Google

les bords du Tanganika. Je menais, là-bas, ma rude existence de pionnier, à demi sauvage, presque oublié du reste de mes semblables, n'ayant que de rares nouvelles de la côte. Mêlé aux populations nègres, j'avais réussi à m'imposer, et ces natures frustes obéissaient au moindre signe de ma main. Cependant, un sourd mécontentement agitait la contrée; un vent de révolte soufflait, et je compris que ma situation devenait critique. Nous n'étions, en effet, que trois Européens avec une cinquantaine de noirs sur qui nous n'osions trop compter. J'expédiai en toute hâte un courrier pour mettre mes supérieurs au courant de l'état de choses. Peu de temps après, le messager ordinaire arriva. Il m'apportait des journaux, des ordres, quelques lettres du pays, et parmi celles-ci la longue et affectueuse missive que Marcel m'adressait à chaque départ de bateau. Quelle ne fut pas ma stupéfaction! Mon frère m'annonçait son engagement au service de l'État, son embarquement, son arrivée prochaine. Je voulus lui répondre, le supplier de ne pas accomplir cette folie. Il était trop tard. D'après les dates indiquées, Marcel devait être déjà en route pour me rejoindre. Je ne me trompais pas. Moins de huit jours plus tard, un noir parvenait à mon poste et me prévenait de l'approche des renforts demandés. Le lendemain matin, Marcel était dans mes bras. Te dire ce que j'éprouvai en le voyant lui, si mince, si délicat, si frêle, parmi ces visages énergiques et hâlés! Ce fut une sensation de pitié profonde. Et puis, d'ailleurs, je le retrouvais bien changé; ses traits s'étaient tirés, ses yeux cernés, son teint pâli. Il avait dû souffrir, et mon affection soupçonna quelque douleur cachée, une de ces douleurs qui déracinent une destinée... »

Robert s'arrêta pendant quelques instants, comme écrasé par le souvenir, et Jacques vit se dessiner dans la pénombre la silhouette élégante du jeune musicien rencontré tant de fois dans les réunions mondaines, et dont le charme enveloppait tous ceux qui l'abordaient. Pris d'une curiosité douloureuse et sympathique, il attendit avec impatience le mot de cette énigme.

Robert continua :

Digitized by Google

« Le pays s'agitait. Il fallait s'organiser. Avec mes renforts, je n'avais plus aucune crainte. Marcel me fit jurer de le traiter comme chacun de mes soldats, réclamant sa part des dangers et des corvées. Huit jours passèrent. Pendant les longues heures du crépuscule, nous allions nous asseoir tous les deux au bord du lac. Nous causions de la patrie absente, des amis restés au loin. J'attendais qu'il me confiât lui-même sa peine, car je n'osais l'interroger. Pourtant, un jour, désespérant de connaître jamais les motifs de son exil volontaire, je tentai de soulever le voile. Il détourna aussitôt la conversation et je compris qu'il voulait garder son secret. Mon affection souffrit de cette méfiance, mais ma pitié augmenta encore pour le pauvre enfant. Deux jours plus tard, il était désigné pour surveiller un coin de la forêt. C'était une lourde après-midi d'été. L'air était étouffant; une torpeur avait envahi tout le camp et nous nous étions assoupis. Soudain, un cri strident déchira le silence, un appel immédiatement couvert par des hurlements. Nous étions attaqués. Mes hommes furent bientôt prêts à la défense. Nos mausers eurent vite raison des javelots ennemis et les assaillants se dispersèrent dans la brousse. J'accourus à l'endroit où Marcel avait jeté l'alarme. Ah! il me semble que tout ceci date d'hier et que je revois encore la scène sanglante! Mon pauvre frère était couché sur l'herbe rougie, une flèche enfoncée dans le corps, une de ces flèches empoisonnées dont la blessure ne pardonne jamais. Surpris par derrière, il avait eu le temps de pousser le cri qui nous avait sauvés, puis il s'était affaissé, blessé à mort. Je m'agenouillai auprès de lui. Il me regarda et son visage s'éclaira d'un pâle sourire.

— Es-tu content de ton soldat, frère? demanda-t-il. »

L'émotion me serrait la gorge. Lui, il haletait; son corps si frêle se tordait dans mes bras. Alors, en quelques mots hachés, il me fit sa confession. Ses paroles sont restées gravées dans mon âme et la mort seule pourra les en effacer. Il parlait avec effort, par phrases entrecoupées :

« Je suis parti parce que j'aimais... et que je ne pouvais être

Digitized by Google

aimé. Cet amour a brisé ma vie... Mais je n'en veux pas à celle qui m'a fait souffrir, elle était bonne ; le destin avait placé un autre sur son chemin, je suis venu trop tard... »

Il s'arrêta, secoué par un frisson. Puis, du regard, montrant sa poche, il me dit :

« Mon portefeuille ? »

Je le pris et l'ouvris.

« Des lettres..., un portrait, son portrait emporté à son insu. Jure-moi d'ensevelir toutes ses chères reliques avec moi, sous un grand bananier, près du lac..., jure..., jure. »

Je jurai, presque inconscient.

Alors, il m'attira vers lui.

« Pauvre frère, tu souffres, pardon... »

Un nouveau spasme le fit se tordre de douleur; ses yeux s'agrandirent; je sentis son étreinte faiblir et sa tête retomba soudain sur ma poitrine. Il était mort...

Ce dernier mot se perdit dans le silence qui avait envahi la pièce. Un papillon de nuit volait autour de la lumière ; seul, le heurt de ses ailes contre l'abat-jour rose troublait le calme. Quelques minutes s'écoulèrent, prises tout entières par le souvenir de l'absent...

« Et les lettres, le portrait ? » demanda Jacques à mi-voix.

— J'ai placé ce dépôt à côté du mort aimé. Mais les traits de cette femme sont vivants dans mon âme. Jamais, je ne les oublierai et, si je la rencontrais un jour, je n'hésiterais pas à la reconnaître. »

Jacques crut surprendre, dans le ton dont cette dernière phrase avait été prononcée, comme une menace, une haine concentrée,

« Que ferais-tu ? dit-il.

— Ce que je ferais ? Écoute-moi bien, Jacques, et ne me juge pas d'après les principes suivant lesquels vous êtes habitués à peser les actions humaines. Je me suis fait, à vivre dans ces contrées lointaines, une morale spéciale, individuelle. Ce que je ferais ? »

Digitized by Google

Sa voix prit ici une expression de férocité et de volonté qui fit frémir Jacques.

« Eh! bien, suppose que demain, je me trouve devant cette femme. Elle est mariée, elle est heureuse, son mari l'adore, un jeune enfant babille sur ses genoux, elle connaît tout ce qu'on peut connaître de la félicité humaine; eh! bien, sans une hésitation, sans un regret, je briserais tout ce bonheur, je détruirais en un moment toute une destinée; je m'en sens la force...

— T'en sens-tu le droit ? Marcel lui-même a pardonné.

— Moi, je n'ai pas pardonné. Jugé par la morale conventionnelle, j'ai tort, j'accomplis un crime. Qu'importe! J'agis comme j'ai résolu de le faire... Mais laissons ces douloureux souvenirs. Voilà que j'ai assombri ton âme. Ah! c'est que tu es heureux, toi!

— Heureux, oh! oui! Marié depuis un an à une femme que j'adore, cachant notre ivresse sous les grands feuillages de ce parc centenaire, oui, je suis heureux. Je t'ai dit que Suzanne allait rentrer. Je vais la chercher tantôt à la gare voisine. Une indisposition de sa mère l'a soudain appelée à Bruxelles et je n'ai pu l'accompagner. Veux-tu venir au devant d'elle avec moi, ou préfères-tu te reposer ?

— Je vais plutôt me coucher. J'ai besoin d'une bonne nuit... et puis, deux amoureux comme vous trouveraient importune la présence d'un vieux grognard par une soirée aussi délicieuse. »

Il s'était rapproché de la fenêtre et l'avait rouverte. La lune éclairait d'une lueur de rêve tout l'horizon. Devant la villa, le sable de la cour bien ratissée brillait comme en plein jour et les allées se perdaient dans une mystérieuse pénombre.

« Voici ta voiture », dit Robert en se retournant.

Un bruit de grelots rompit le silence; un chien aboya dans la nuit, et les chevaux, arrêtés devant le perron, piaffèrent d'impatience.

Jacques sonna.

« Conduisez monsieur à la chambre qui lui est réservée, » dit-il au domestique qui venait d'entrer.

Digitized by Google

Tendant la main à Robert :

« Passe une bonne nuit, ajouta-t-il, et considère-toi comme dans ta propre maison. »

Robert pressa énergiquement la main de son ami et suivit le domestique.

Resté seul, Jacques demeura quelques instants immobile, l'âme emplie des souvenirs évoqués durant cette causerie, puis il consulta sa montre, s'enveloppa d'un pardessus, alluma un cigare et, souriant de bonheur à la pensée de l'aimée qu'il allait bientôt revoir, il sortit en chantonnant de la villa et monta dans sa voiture, qui s'éloigna au milieu de la sérénité de la nuit parfumée.

II

Robert apaisa d'une caresse le chien qui accourait au devant de lui, en aboyant; puis il gravit les marches du perron conduisant au vestibule. Il s'accouda un instant à la rampe de fer forgé et laissa errer ses yeux autour de lui. En face, l'allée s'élargissait, aboutissant à la grille d'entrée du parc. Au delà de la route, on apercevait les collines vertes, l'horizon devant lequel ils avaient si longuement parlé la veille, Jacques et lui...

La pensée de son ami lui fit tourner la tête vers la maison silencieuse.

« Les paresseux ! » murmura-t-il en souriant.

Depuis une heure, Robert était descendu dans le parc, avide de jouir de cette radieuse matinée d'été. Lorsqu'il avait ouvert les croisées de sa chambre, tous les souffles de l'aurore avaient pénétré dans la pièce surchauffée. Robert était habitué à vivre depuis de longues années en communion intime avec la nature; son âme était sensible à tous ses appels, et comprenait en quelque sorte le langage du vent et les séductions des parfums. Il sortit en silence, car il était seul éveillé dans le chalet, et, durant une heure, il se grisa de la jeunesse et de la beauté des choses.

Dans le vestibule, le coucou de la vieille horloge sonna

Digitized by Google

six heures. Un domestique descendait. Robert se rappela qu'il devait écrire quelques lettres; il gagna le bureau de Jacques. Cette chambre lui apparut plus vaste que la veille. Les appartements prennent, aux heures du crépuscule, un air d'intimité qui leur donne plus de charme et semble en faire les dépositaires de quelque délicieux secret. La lumière emplissait maintenant la grande chambre aux murs couverts d'aquarelles. Au milieu, en face des fenêtres, le bureau était encombré de journaux, de livres, de feuillets. Robert s'arrêta, un instant, à considérer ces mille choses parmi lesquelles vivait son ami. Il compara cette existence à celle qu'il menait dans les forêts équatoriales et son esprit resta insensible à la douceur d'une pareille vie; il ne pouvait concevoir que les heures ne fussent pas chargées du poids de la monotonie, sa vie à lui était toute extérieure, et il ne pouvait admettre l'idée que, pour l'écrivain, pour le rêveur, le monde est souvent un univers créé par lui, un monde qui s'agite et vit au dedans de son âme, et que sa solitude se peuple des mille fantômes suscités par son imagination, aimés comme de véritables enfants.

Il s'assit devant le bureau, et se mit à écrire. Sa plume courait sur la feuille blanche, y traçant des caractères fins et serrés. Il ferma sa lettre et, cherchant un enveloppe parmi les papiers qui encombraient la table, il dérangea une pile d'épreuves qui semblaient avoir été jetées là, sans ordre, dans la hâte d'un départ. Soudain, il crut avoir eu un éblouissement... Enfermé dans un cadre sur lequel s'étiolait une pensée, Robert venait de voir surgir devant ses yeux un visage de femme! Il se crut tout d'abord le jouet d'une hallucination, et resta pendant quelques secondes immobile, les yeux dilatés, fixant le pur visage féminin qui souriait à quelque songe intérieur. Cependant, à mesure que l'image pénétrait en lui, le souvenir s'éveillait lentement et la certitude se faisait plus forte, plus impérieuse, plus douloureuse. La ressemblance était frappante. Oui, c'était bien ce même portrait qu'il avait tiré du portefeuille de Marcel! Et voilà que, dans la douceur de ce matin de juillet, au milieu du

Digitized by Google

silence exquis de cette chambre où semblait errer le bonheur au pas furtif, toute sa haine, tous ses désirs de vengeance emplissaient son âme d'une sourde rumeur comme la rumeur confuse des foules qui menacent et qui vont frapper. Et, tout à coup, un nom sortit de ses lèvres : Suzanne !... Robert se souvint que ce nom avait été prononcé, la veille, dans cette même chambre. Suzanne, la femme de Jacques, ce portrait, Marcel !... Toutes ces idées se heurtaient, tourbillonnaient dans son esprit, emportées par les remous d'une sorte de folie soudaine.

D'un violent effort de volonté, Robert se ressaisit. Il passa plusieurs fois la main sur son front brûlant, et se mit à marcher à grands pas dans la chambre. Aux heures critiques, il s'était habitué à chercher dans une agitation toute extérieure une diversion au trouble qui faisait battre plus violemment son cœur. Il vint s'appuyer contre la vitre. Le soleil l'avait déjà chauffée, et il n'éprouva pas la sensation d'apaisement physique qu'il cherchait.

Que faire cependant ? A quoi se résoudre ? Il y avait dans cette subite révélation quelque chose d'atroce. Sur l'âme de cet homme énergique le destin avait brusquement laissé tomber le poids de l'irréparable. Dans quelques heures, dans quelques minutes peut être, une femme allait entrer dans cette chambre. Les rayons du matin mettraient autour d'elle l'auréolement de leur clarté joyeuse. Cette jeune femme allait venir à lui, le sourire aux lèvres, le sourire dans les yeux, tendant vers lui sa main délicate. Et cette femme, c'était la même qui, peut être avec le même regard, avait brisé, d'une parole, la vie de Marcel. Cette main qu'il prendrait, c'était la même qui sans doute s'était tendue vers le frère aimé, pour le repousser, l'affoler, le jeter sur la route de la mort !...

Robert s'arrêta devant une aquarelle. C'était une perspective de forêt que le couchant striait de flèches dorées. Un bûcheron s'en venait, si petit, si courbé, sous son faix de bois mort, que l'on éprouvait une véritable pitié pour ce pauvre être humain

Digitized by Google

que la forêt dominait, entourait d'un cercle d'émeraude... Robert regardait machinalement. Son esprit s'oubliait à cette contemplation. Il ne voyait rien, ne distinguait aucune des particularités du tableau ; son âme semblait s'être endormie.

Tout à coup, il tressaillit. Une voix forte venait de troubler le silence de la maison. La porte s'ouvrit; Jacques entra.

« Déjà levé ! déjà sorti, m'a-t-on dit. On voit que tu es un homme des bois ! »

Et il s'avança vers Robert, lui tendant la main, souriant, le visage illuminé par le bonheur.

« As-tu bien dormi ?

— Très bien », répondit Robert. Il était horriblement pâle; un sourire crispait ses lèvres; mais tout son être était calme, le paraissait du moins.

« Ma femme va nous rejoindre dans un instant. La voilà ! »

Un froufrou soyeux; un pas léger et rapide, et, sur le seuil, Suzanne apparut. Une robe blanche moulait admirablement son corps aux lignes impeccables. Sa chevelure brune accentuait encore la pâleur de son visage aux yeux noirs.

Elle tendit la main à Robert. Celui-ci s'inclina et, en prononçant une banale formule de politesse, il plongea ses yeux au fond des yeux de la jeune femme.

Alors, leurs âmes se découvrirent. Suzanne eut un léger tressaillement, et tous les deux comprirent qu'une présence occulte les séparait. Dans le silence d'une seconde pleine d'infini, ils entendirent passer entre eux le vol de l'irréparable destinée.

III

Le soleil faisait scintiller par places le sable de l'allée. Les bouleaux et les hêtres mettaient un peu d'ombre sur le chemin où Suzanne et Robert, silencieux et pensifs, marchaient côte à côte. Jacques devaient les rejoindre, dans une demi-heure, un travail pressant l'ayant réclamé à son bureau, dès la fin du déjeuner.

Digitized by Google

Suzanne avait compris que Robert connaissait le secret de Marcel. Une gêne, vite dissipée, pesa sur les premiers instants du repas. Cependant, grâce à la bonne humeur de Jacques, grâce à l'exquise urbanité de la jeune femme, le déjeuner se termina sinon joyeux, du moins cordial. Mais maintenant qu'elle se sentait seule, au milieu du parc, seule avec le frère de celui qui, là-bas, était mort pour elle, l'angoisse l'étreignait de nouveau. Elle avait lu dans les yeux de Robert qu'une volonté énergique, implacable peut-être, se cachait sous ce front déjà chargé de rides. Qu'allait-il faire ? Il lui parlerait sans doute de ce passé qu'elle avait enfoui au plus profond de son âme. Elle aimait Jacques ; celui-ci l'adorait ; elle ne vivait que du présent ; qu'importait à son bonheur les choses disparues? Certes, une mélancolie avait assombri son visage, quand son mari lui avait annoncé la mort terrible de Marcel. Elle se rappelait à présent les moindres détails de cet événement oublié. Ils déjeunaient ensemble sous une tonnelle ; elle émiettait du pain pour les oiseaux familiers qui voltigeaient dans la feuillée ; Jacques parcourait les journaux. Tout à coup, il poussa une exclamation de douloureux étonnement. Et tandis que d'une voix tremblante, il lisait le court articulet, il ne vit pas Suzanne fermer les yeux et pâlir d'émotion. Elle se rappelait qu'à cette minute précise, elle avait évoqué la vision du jeune homme, son visage ravagé par la douleur, le jour où, loyalement, elle lui avait avoué son amour pour Jacques, ses promesses, ses prochaines fiançailles. Oui, c'était pour elle qu'il était mort là-bas, dans les circonstances tragiques que le journal leur apprenait.

Puis, comme toute chose, ce souvenir s'affaiblit, s'évanouit presque. Elle était trop heureuse, et sa quiétude de femme aimée ne souffrit pas de cette mort dont elle était la cause involontaire. Mais aujourd'hui tout ce passé surgissait devant elle, en voyant marcher à ses côtés le frère, en entendant son pas énergique.

Ils n'avaient pas prononcé une parole depuis leur sortie de

Digitized by Google

la maison. Devant eux, une charmille s'ouvrait, prometteuse de fraîcheur. Ils pénétrèrent sous son ombre et s'assirent sur un banc de pierre. Suzanne avait fermé son ombrelle. Du bout de sa canne, Robert tourmentait le sable.

« Il fait vraiment exquis sous cette charmille! dit-il.

— N'est-ce pas? » répondit Suzanne.

Leurs yeux se rencontrèrent. Alors, oppressée, pâlissante, à mi-voix, elle demanda :

« Vous savez tout?

— Oui. »

La voix de Robert avait un accent tellement étrange que la jeune femme frissonna.

« Ainsi, c'est bien vous? reprit-il après un silence. Le doute n'est plus possible. En vous voyant tout à l'heure, j'avais craint d'être le jouet d'une hallucination. Car j'ignorais votre nom, madame...

— Mais alors?

— Marcel avait un portrait de vous. »

Il arrêta d'un geste Suzanne qui voulait l'interrompre.

« Rassurez-vous, il vous l'avait dérobé. Ah! vous avez été bien aimée, par lui, madame. »

Suzanne releva ses yeux et les fixa sur le visage assombri de Robert.

« Vous m'en voulez? Vous me haïssez?

— J'aimais mon frère. Je n'avais plus que lui. C'était sa pensée qui venait illuminer ma vie difficile. Ses longs messages m'apportaient l'affection de son cœur si bon. Je trouvais la traversée atrocement longue quand je le savais m'attendre au port d'arrivée. Maintenant, je n'ai plus cette affection; je suis seul, désemparé; il ne me reste qu'à continuer mon existence aventurière jusqu'à ce qu'une flèche empoisonnée me cloue au tronc d'un arbre. Vous allez me croire égoïste, et cependant j'aurais fait le sacrifice de ne plus le revoir, de ne plus me réchauffer à sa jeune affection fraternelle, si c'eût été nécessaire à son bonheur. Il avait devant les yeux une carrière brillante;

Digitized by Google

l'avenir lui souriait; la fortune l'avait élu, et parce qu'un jour vous êtes passée sur sa route...

— Le hasard nous a mis face à face.

— Et parce que vous, qu'il aimait, vous, dont il avait fait désormais le but de son existence, vous l'avez repoussé, il a vu s'ouvrir devant lui la perspective étroite et sombre de la route vers la mort.

— Mais, pouvais-je agir autrement? J'étais fiancée; j'aimais Jacques.

— Jacques!... »

Et Robert resta pensif. Son âme était en proie à une lutte terrible.

Il était venu avec des idées de vengeance. Il ne songeait qu'au frère perdu, à la femme qui avait affolé son intelligence et l'avait livré au désespoir. Et cette femme, il la retrouvait au bras de son dernier ami; il la voyait à ses côtés, si frêle, si blanche, si douce...

« Est-il donc mort sans me pardonner? interrogea Suzanne d'une voix oppressée.

— Son âme en était incapable. C'était une de ces natures qui ne peuvent frissonner d'un désir de vengeance. Oui, il vous a pardonné; il ne vous en a jamais voulu; il vous aimait trop pour cela. »

Tout à coup une pensée rapide traversa l'esprit de Suzanne.

« Et Jacques, vous ne lui avez pas révélé?...

— Non, puisque je n'étais pas sûr.

— Et maintenant? demanda-t-elle, haletante.

— Maintenant?... Je veux être franc. Écoutez-moi, madame. Sans rien savoir, je vous le jure, ignorant que vous étiez celle que je cherchais, j'ai narré à Jacques, dans ses moindres détails, la mort de mon frère; je lui ai dit que je briserais le bonheur de celle qui avait brisé sa vie, que je serais implacable. Ah! voyez-vous, nous autres, hommes presque sauvages, habitués à vivre d'une vie inquiète et pleine d'embûches, nous nous dépouillons peu à peu de ce vernis de civilisation, bien inutile

Digitized by Google

là-bas. Et puis, lorsque, comme moi, l'on n'a plus qu'un seul être à aimer, on reporte sur lui toute l'affection qu'on devrait enfermer dans son âme, ainsi que dans une tombe, si le souvenir ne nous arrachait pas pour quelques minutes aux réalités de cette existence primitive et presque barbare. Vous comprenez que j'aimais mon frère, vous comprenez que sa mort m'a été douloureuse, et que... »

Il s'arrêta; il avait parlé, les yeux baissés; sa voix scandait les mots qui jetaient dans l'âme de Suzanne le trouble et la terreur. Il s'arrêta, comprenant qu'il torturait la jeune femme. Il avait parlé tout d'abord d'un ton brusque, ayant perdu l'habitude de voiler sa pensée, d'atténuer ce que sa voix pouvait avoir de rude, de mauvais même. Mais, en relevant les yeux sur Suzanne, blanche, si blanche, si délicate au milieu du sombre décor de la charmille, il eut une soudaine intuition de s'être trompé, d'avoir pris pour un juste châtiment un instinct farouche et cruel, un de ces instincts barbares qui avaient grandi dans son âme pendant son séjour dans les forêts africaines.

Suzanne avait joint les mains et, les larmes aux yeux, suppliante :

« Je vous en conjure, monsieur, si vous me croyez coupable parce que j'ai agi ainsi que le voulait mon cœur, ne brisez pas la quiétude de Jacques. C'est un esprit rêveur, épris de chimères, qu'un rien trouble. Ces poètes, vous le savez, vivent autrement que nous. Et lui, je le connais si bien; il y a tant de puérilités dans sa vie! Je lui ai caché cet amour, ce douloureux amour, et si maintenant, il savait que j'ai menti, il peuplerait le passé de fantômes, et ces fantômes, oh! je le sens si bien, ces fantômes se dresseraient sans cesse entre nous et peut-être ne saurait-il plus aimer comme il faut qu'il aime, lui! Je vous en conjure, ne brisez pas sa quiétude. Laissez-moi le souvenir de cette mort dont je suis la cause involontaire; c'en est assez pour assombrir le ciel qui semb'e pourtant si radieux autour de moi... »

Digitized by Google

Tout à coup, un pas fit grincer le sable. Suzanne s'arrêta, haletante, craignant l'arrivée de Jacques. C'était un domestique qui venait, pour quelques minutes, réclamer sa présence. Elle se leva, s'excusa, troublée, auprès de Robert, et disparut vers la maison.

Robert resta immobile, le front penché. Cette voix qui venait de s'éteindre était si angoissée, si tremblante qu'il avait senti un frisson qu'il croyait ne devoir plus connaître. Plus que jamais, l'incertitude s'emparait de son âme. Ah! lui, l'homme fort, l'homme énergique qui savait réaliser jusqu'au bout tout projet bien arrêté dans sa pensée, voilà qu'il se sentait troublé en face de cette femme suppliante...

Il y avait tant de bonté autour de lui, dans cette nature calme et parfumée!... Le silence était si profond, si reposant! Le souvenir des soirées où Marcel et lui parlaient d'une voix étouffée dans l'ombre étendue sur le lac, le souvenir des heures où Marcel avait dérobé son secret, le reprenait tout entier. Il ouvrit machinalement son portefeuille et en retira le portrait de son frère, comme s'il avait besoin d'un conseil, comme s'il voulait demander au mort aimé de répondre aux questions multiples qui se posaient à son esprit hésitant. Il contempla longtemps le visage mélancolique. Nul bruit ne troublait sa songerie. Ses yeux étaient fixés sur les yeux un peu souriants, pleins de douceur. L'âme affectueuse de Marcel semblait parler à son âme, dans le regard profond de ce portrait tant de fois contemplé. L'âme de Marcel qui avait pardonné, qui ne voulait pas qu'elle souffrît, celle dont la vision avait illuminé pour lui l'heure suprême...

Un flot de bonté coulait dans l'âme de Robert; autour de lui, les frissons des ramures trahissaient le bonheur des nids cachés; tout invitait à la joie, à l'oubli du mal. Il crut que son cœur battait plus vite; il eut la sensation qu'une écorce l'avait enserré jusqu'aujourd'hui et qu'elle se brisait lentement, lentement... Une larme coula le long de sa joue hâlée et, sans honte, presque inconscient, il se mit à pleurer, non plus avec l'im-

Digitized by Google

pression d'amertume de la veille, mais avec une sensation d'apaisement, de douceur infinie...

Jacques et Suzanne s'en revenaient, à pas menus, enlacés. Il leva, vers le couple heureux, son visage souriant. Et, dans l'épaisseur de cette charmille ombreuse, il tendit vers eux ses mains tremblantes, de tout l'élan de son âme ouverte à la bonté.

FERNAND BLONDEAUX.

Digitized by Google

UN PRÉCURSEUR DU COLLECTIVISME [1]

CHARLES FOURIER

Brigandages et parasitismes commerciaux, bagnes industriels, voilà les tristes fruits des vices fondamentaux de la structure économique du monde civilisé. Pénétrons dans un autre domaine. Le civilisé peut-il au moins se reposer de ces calamités dans la paix et le bonheur du foyer familial? Erreur et duperie des peuples! La famille est « la société la plus petite possible et, par suite, la plus opposée aux vues de Dieu ». Quant au mariage, qui en est la base, rarement célibataire lui lança plus violent anathème. Dans les chapitres abondants qu'il consacre à la matière dans le *Traité de l'unité universelle* (p. 69 et suiv.) démontrant la vanité des plaisirs conjugaux et des joies de la paternité, il nous énumère la gamme « des disgrâces de l'état conjugal », notamment : disparate de goût et caractère, monotonie, discord en fait d'éducation et séparation des enfants, y compris naturellement l'adultère « qu'on nomme cocuage sur les théâtres de France ». Et d'ailleurs, si les moralistes nous font l'éloge du mariage, c'est « qu'ils y poussent le peuple afin d'avoir abondance de conscrits et d'ouvriers faméliques pour enrichir quelques chefs ». (*Nouveau monde industriel*, t. II, p. 35.)

***

Ainsi de toutes parts l'humanité a fait fausse route, la ques-

(1) Suite, voir la livraison du 15 juillet 1902.

Digitized by Google

tion sociale est universelle, tant morale qu'économique ou politique. Voilà le mal; il faut une réforme intégrale, un monde nouveau; voilà le remède.

Or, il y avait un « plan de Dieu » prédestiné à l'essor des sociétés humaines, plan dont elles se sont écartées et dont il faut retrouver les traces.

Newton a révélé les lois de l'attraction du corps : les astres se meuvent, selon des règles immuables, hors de toute intervention humaine. De même, des lois préexistantes à tout accord humain doivent gouverner l'activité des hommes; ces lois se manifestent dans des attractions qui portent les hommes, naturellement, inconsciemment, à faire ce qu'il est écrit dans la nature qu'ils doivent faire, « l'attraction passionnée est l'impulsion, donnée par la nature antérieurement à la réflexion et persistant malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc. » (*Nouveau monde industriel*, t. Ier, p. 79.) Ces attractions sont passionnées parce que chez chaque homme, elles ont leur siège et leur signification dans les passions.

Tel est le principe fondamental de la doctrine. De là, deux conséquences : d'abord, que si tout va mal, c'est qu'on a contrecarré ces attractions par l'intervention des règles erronées et la prétendue morale; ensuite, qu'il faut désormais trouver une combinaison sociale qui, sans compromettre la société, laisse libre essor au jeu ou aux passions. Et cette combinaison sera obtenue par l'association, ou mieux, par une forme d'association appropriée, de telle sorte que chacune des passions de chacun agisse pour la plus grande satisfaction de tous.

Ces passions, dans lesquelles se révèlent les attractions, Fourier les a méticuleusement dénombrées, numérotées, dénommées; elles sont au nombre de douze :

1° Les passions « tendant au luxe », les cinq « ressorts sensuels » : le goût, le toucher, la vue, l'ouïe et l'odorat;

2° Les passions « tendant à la formation de groupes et séries » : l'amitié, l'ambition, l'amour et la fraternité;

Et enfin, 3°, ce qu'il nomme les « passions mécanisantes » (*Nouveau monde industriel*, t. Ier, p. 3 et suiv.). Ce sont, avec

Digitized by Google

leur appellation barbare et toute fouriériste, la cabaliste, la composite et la papillone.

La *cabaliste*, c'est l'esprit d'intrigue, de cabale, utile dans la société, car il engendre l'émulation et aiguillonne l'amour-propre; la *composite*, par contraste, est la plus romantique des passions : c'est la fougue irréfléchie, l'enthousiasme, nous dirions l'emballement, exaltant les esprits et inspirant les élans généreux. L'un et l'autre de ces mobiles passionnels remplaceront « les viles ressorts qu'on met en jeu dans l'industrie civilisée, le besoin de nourrir ses enfants, la crainte de mourir de faim ou d'être mis en réclusion dans les dépôts de mendicité ».

Quant à la papillone, « c'est le besoin de variété périodique, situations contrastées, changement de scène, incident piquant, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler sens et âme à la fois ». Dans l'organisation du travail, cette passion acquiert une importance considérable; afin d'en assurer l'application la plus large, on suivra dans la marche des travaux la méthode des *courtes séances*, « les plus longues bornées à deux heures ». Afin de ne pas entraver la manie de voltiger de plaisirs en plaisirs, on pratiquera également *l'exercice parcellaire*, « le travail de chacun doit se borner à telle parcelle de fonctions »; c'est le système de la « rotation du travail », que plus tard des théoriciens de l'école socialiste opposera à celui de la division du travail.

Voici du reste, à titre d'exemple, le programme de la journée de deux harmoniens, un pauvre et un riche (*Nouveau monde industriel*, p. 113 à 115) :

Heures. *Journée de Lucas au mois de juin.*

A 3 1/2. Lever, préparatifs.
« 4. Séance à un groupe des écuries.
« 5. « à un groupe de jardiniers.
« 7. *Le déjeuné.*
« 7 1/2. Séance au groupe des faucheurs.
« 9 1/2. « au groupe des légumistes sous tente.
« 11. « à la série des étables.

Digitized by Google

A 1. *Le dîné.*
» 2. Séance à la série des silvains.
» 4. » à un groupe de manufacture.
» 6. » à la série d'arrosage.
» 8. » à la bourse.
» 8 1/2. *Le soupé.*
» 9. Fréquentation amusante.
» 10. *Le coucher.*

Journée de Mondor en été.

Heures. Sommeil de 10 1/2 du soir à 3 h. du matin.
A 3 1/2. Lever, préparatifs.
» 4. Cours du lever public, chronique de la nuit.
» 4 1/2. *Le délité*, premier repas, suivi de la parade industrielle.
» 5 1/2. Séance au groupe de la chasse.
» 7. » au groupe de la pêche.
» 8. *Le déjeuné*, les gazettes.
» 9. Séance à un groupe de culture sous tente.
» 10. » à la messe.
» 10 1/2. » au groupe de la faisanderie.
» 11 1/2. » à la bibliothèque.
» 1. *Le dîné.*
» 2 1/2. Séance au groupe des serres fraîches.
» 4. » au groupe des plantes exotiques.
» 5. » au groupe des viviers.
» 6. *Le goûté* à la campagne.
» 6 1/2. Séance au groupe du mérinos.
» 8. » à la bourse.
» 9. *Le soupé*, cinquième repas.
» 9 1/2. Cours des arts, concerts, bal, spectacle, réceptions.
» 10 1/2. *Le coucher.*

Voilà, il faut le reconnaître, des journées bien remplies.

Fourier, commentant ce tableau, note que « l'habitude des séances courtes et variées donnera un prodigieux appétit ».

Digitized by Google

Parmi les ressorts sensuels, il en est un qui mérite une mention particulière, car c'est celui qui le préoccupe davantage : c'est le goût, se manifestant, en effet, comme attraction, par la gourmandise.

Fourier réhabilite la gourmandise et s'en justifie avec bonhomie : « Peut-on présumer que Dieu considère comme vice la passion à laquelle il a donné le plus d'empire? » Faut-il trouver dans cette préférence un reflet de ses tendances épicuriennes, ou a-t-il voulu nous apporter un socialisme tentateur, indulgent aux faiblesses humaines, faire miroiter à nos yeux les perspectives riantes d'une société jouisseuse et sensuelle? On peut rapprocher de ce fait qu'en maints passages de son œuvre il insiste, dans le style ronflant d'un prospectus financier, sur les grands avantages pécuniaires que nous vaudra notre conversion au phalanstérianisme; les artistes, les savants, les littérateurs verront le monde entier souscrire à leurs œuvres, et comme il y aura au moins 500,000 phalanges sur le globe, une souscription de 1 ou 2 francs par phalange rapportera à l'heureux auteur 500,000 francs ou un million.

Toujours est-il qu'il conçoit la gourmandise comme un grand ressort d'activité sociale; « elle sera le germe provisoire des accords sociaux », parce que de toutes les passions c'est la plus puissante, — et il aurait pu ajouter, la seule qui survive à tous les âges, — c'est aussi l'une de celles dont les exigences amèneront le plus grand développement et le plus grand perfectionnement dans la production industrielle, car elle aura pour effet de « stimuler au travail en alliant les intrigues de consommation avec celles de production, préparation et distribution ». Il y attache d'ailleurs une vertu philosophique, et la gastronomie, avec les fonctions accessoires, la cuisine, la culture et la conserve des aliments, formera un art élevé et deviendra la *gastrosophie*, « sagesse hygiénique », « ressort principal d'équilibre des passions ».

Et quand nous citions les vices de la société, nous aurions pu ajouter l'ignorance gastronomique du civilisé; il le dit d'ailleurs rudement aux Parisiens dans une de ces boutades humoristiques qui lui sont familières : « En 1797 on les habitua

Digitized by Google

aussi, par mode anglaise, à manger de la viande à demi crue, avec fourchettes courbées à rebours, et presque impossibles à manier. C'est encore l'anglomanie qui les a habitués à proscrire au déjeuné les bons mets de leur pays et les remplacer par une vilenie qu'on appelle thé, drogue dont les Anglais s'accomodent forcément, parce qu'ils n'ont ni bon vin, ni bons fruits à moins d'énorme dépense. Ils sont réduits au thé comme les malades, et au beurre comme les petis enfants à qui une mère pauvre donne une rôtie de beurre.

« Peut-on nommer gastronomes des êtres sans goût prononcé, dociles à toutes les sottes idées que leur suggère la mode, l'astuce mercantile? Témoin la vogue de la colle ronce nommée *vermichelli*, qui est devenue soupe générale à Paris, parce qu'elle fait gagner l'épicier et épargne du temps à la cuisinière. Voilà le savoir du Parisien en gastronomie, la docilité à tout fripon qui veut les duper ». (*Nouveau monde industriel*, t. II, p. 18, note.)

Ainsi la vie, en régime harmonien, deviendra une suite ininterrompue de jouissances et réalisera enfin « le vrai bonheur ». Mais pour vivre, l'homme doit travailler, doit produire; Fourier ne le conteste pas, mais il n'admet que le *travail attrayant*. L'existence « n'est qu'un long supplice pour celui qui exerce des fonctions sans attraits »; or, dans l'organisation actuelle, le travail n'est pas attrayant, « il est, dit fort bien l'Écriture, une punition de l'homme : Adam et ses rejetons sont condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front ». Et le prolétariat, n'est-ce pas la classe des *travailleurs ?*

Donc, le travail attrayant doit être l'un des résultats essentiels de la réforme sociétaire. Pour qu'il le soit, il faut que chacun puisse exercer le métier ou la profession vers laquelle il est *attiré* par ses aptitudes naturelles. Et comme c'est dans l'enfance que celles-ci se dessinent, il sera prescrit aux éducateurs, aux « mentors et mentorines » de conduire l'éducation des enfants de façon à ne contrarier en rien ces dispositions, mais au contraire de manière à les développer en leur laissant le plus libre essor; « la propriété la plus saillante de l'éduca-

Digitized by Google

tion harmonienne est de développer dès le bas âge, de 1 à 4 ans, une vingtaine de vocations industrielles ». (*Id.*, p. 180.)

Chacun travaille donc selon ses goûts personnels ; les différentes professions correspondent à des *séries*, sortes de corporations ouvertes, dans lesquelles on s'enrôle librement. Ainsi se formeront les séries de l'institution (enseignement) de la laiterie, de l'ébénisterie, des cavistes, de la chasse, de la physique, de la charcuterie, etc. Chaque série, par une application très complète du principe de la division du travail, se subdivisera, selon la diversité des tâches, en autant de *groupes*, et ceux-ci en *sous-groupes*. Dans la série des fleuristes, par exemple, nous trouverons le groupe de la jonquille, et les sous-groupes du bêchage, de la fumure, de la semaille, de l'arrosage, de la conservation des outils, de la cueillette des graines, etc.

Voilà les bases de l'organisation, il fallait passer aux mesures d'application pratique. D'abord la formation et le groupement des séries ; car une série doit composer un ensemble harmonique ; le nombre des groupes et des représentants de chaque groupe est soumis à des règles mathématiques rigoureuses, car sinon on aboutit à des séries faussées, à des « cacophonies passionnelles ». De toute l'œuvre de Fourier c'est l'une des parties les plus obscures, et ses démonstrations par chiffres et signes algébriques comme ⋊ groupe de pivot, X groupe de contrepivot, ⅄ groupe de sous-pivot ascendant, ⋋ groupe d'ambigu ascendant, sont peu faites pour éclaircir la matière. Se défiant d'ailleurs de l'assimilation de cette technique sériaire par ses disciples eux-mêmes, il a désavoué prudemment à l'avance toute expérimentation de son système dans laquelle il ne serait pas intervenu directement.

L'aspect administratif des États modernes disparaît ; plus de villes, ni de villages, mais une décentralisation absolue, des communautés isolées, les *phalanges* hospitalisant, pour ainsi dire, à leur siège, le *phalanstère*, tous les habitants d'un rayon donné.

Le phalanstère est la conception la plus complète du communisme : travail, plaisir, habitation ; c'est la vie en commun

Digitized by Google

dans la mesure la plus large. Mieux qu'aucun des grands utopistes, Fourier a précisé, matérialisé la vie et les mœurs de la société qu'il rêve. La disposition des constructions du phalanstère, l'aménagement et le prix des appartements, les perfectionnements dans le confort, la rue-galerie, chauffée en hiver, qui parcourra tous les bâtiments, les porches chauffés, salles de spectacle et de banquet, oratoire, etc., tout est prévu, réglé, minutieusement décrit, inventorié; ce n'est plus une fantaisie spéculative, mais par cet infini dans le détail, cela en devient presque pratique, raisonnable. Et nous trouvons ici cette qualité maîtresse chez Fourier, l'imagination; moins l'imagination créatrice de chimères que celle ingénieuse à poursuivre la réalisation d'un plan d'ensemble jusque dans les moindres éventualités de détails. Pour s'en convaincre on lira un petit livre curieux que nous a laissé un disciple du maître, contenant un tableau vivant et animé de la vie phalanstérienne telle que la concevait Fourier, *Visite au phalanstère*, par Briancourt.

Cette ingéniosité de l'inventeur de la théorie sociétaire apparaît notamment dans la solution de l'une des grandes difficultés du système. Il est admissible, en effet, que pour beaucoup de travaux, le peu d'attraits qu'ils offrent dérive moins de leur nature même que des circonstances dans lesquelles on s'y adonne, et surtout de la nécessité où l'on est de s'y livrer : l'abattage des arbres est un métier dur pour qui doit y trouver son gagne-pain; c'était aussi le délassement d'un grand homme d'État. On peut donc concevoir une organisation sociale dans laquelle des travaux même manuels, moyennant certaines conditions, et notamment la variété et les courtes séances, deviendraient pour tous « travail attrayant ». Mais il en est une catégorie qu'à raison du genre d'opérations qu'ils comportent, il sera toujours plaisant supposer attrayant : ainsi le curage des égouts. Or, comme au phalanstère, chacun ne se livrera qu'aux travaux répondant à ses aptitudes naturelles, qu'il restera d'ailleurs seul maître d'apprécier; le bon sens dictait cette objection qu'il ne se trouverait aucun amateur pour semblables tâches. Fourier a résolu la difficulté d'une

Digitized by Google

manière assez inattendue : ces services seront assurés par des brigades d'enfants que, dans sa langue pittoresque, il appelle *petites hordes*.

Nous avons noté l'importance qu'il attachait à l'enfance, estimant que c'était par les générations nouvelles que l'on pouvait le plus aisément introduire la réforme. Après avoir été, jusqu'à 1 an, *nourrisson*, puis de 1 à 2 ans *poupon* ou *pouponne*, de 2 à 3 ans *lutin* ou *lutine*, l'enfant passe successivement dans l'ordre des *bambins* ou *bambines*, puis des *chérubins* ou *chérubines* et des *séraphins* ou *séraphines*.

C'est à ces derniers âges de l'enfance que se manifestent les tendances des caractères. Les uns seront paisibles, dociles aux bonnes manières, les autres, violents; ce sont ceux qui « inclinent à la saleté; ils aiment à se vautrer dans la fange et se font un jeu du maniement des choses malpropres ». C'est parmi ces derniers que se recruteront les petites hordes, « milices de Dieu »; elles doivent s'emparer de toutes les branches d'industrie qui, par excès de répugnance, obligeraient à rétablir les classes de salariés et de gens dédaignés; à un certain âge, ils sont « montés sur chevaux nains ».

Ainsi, « si une route de poste essuie le moindre dommage, l'alarme est à l'instant donné; les petites hordes vont faire une réparation provisoire et arborer le pavillon d'accident, de peur que le dommage, étant aperçu par quelque voyageur, ne donne lieu d'accuser le canton d'avoir une mauvaise horde, reproche qu'il encourrait de même si on trouvait un reptile malfaisant, une bourse de chenilles ou si on entendait un croassement de crapauds à proximité des grands chemins : cette immondicité ferait dédaigner la phalange et baisser le prix de ses actions » (*sic*). (*Il.*, t. Ier, p. 345 et suiv.)

* * *

Quelle place Fourier faisait-il à la religion dans l'organisation phalanstérienne? Il est malaisé de répondre de manière précise. Il croyait en Dieu, d'une foi simple et paisible, et, quand il parle de Dieu, c'est toujours dans des considérations

Digitized by Google

métaphysiques assez innocentes. Mais bien que, voulant mettre son œuvre prudemment à l'abri des querelles religieuses, il ne se soit donc que peu aventuré sur ce terrain dangereux, il ne peut s'empêcher d'y puiser ce qu'il y trouvera d'arguments à l'appui de sa théorie. Les lois de l'attraction passionnée sont l'œuvre de Dieu, et il en tente la démonstration par les évangiles mêmes. La chose est intéressante, sans être bien neuve, car l'évangile a toujours été la grande source d'amour, de charité et de justice à laquelle ont puisé tous les grands réformateurs. La morale chrétienne est, à son origine même, une morale égalitaire et niveleuse et, à ses prescriptions d'un réalisme souvent obscur et, partant, favorable au commentaire, il n'est pas malaisé de rattacher la filiation de la morale socialiste d'aujourd'hui; nous nous rappellerons que, récemment encore, un adepte éminent du parti collectiviste, qui, lui aussi, a prêché le retour à une vie simple, développait cette thèse que le socialisme moderne est, pour ainsi dire, projeté tout entier dans le Sermon sur la montagne. Mais Fourier demande plus aux évangiles; un témoignage vague et général ne lui suffit pas, et le sens enfermé dans les paraboles recueillies par saint Mathieu et saint Luc notamment, c'est que la société en a reçu le conseil impératif d'adopter l'ordre sociétaire, le seul conforme aux vues de Dieu. Quand Jésus dit : « Je vous bénis, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et que vous les avez révélées aux simples » (saint Mathieu, XI), c'est pour « nous apprendre que la vraie lumière, la découverte du mécanisme sociétaire est réservée aux esprits droits qui dédaigneront le sophisme et étudieront l'attraction ». (*Id.*, t. II, p. 200.)

Mais, dans l'organisation même du monde sociétaire, la religion est laissée de côté, et, si Fourier fut un antisémite de la première heure, il ne l'était pas plus par zèle religieux, à la manière d'autrefois, que par chauvinisme à la façon d'aujourd'hui, mais parce qu'imbu du préjugé économique qui fit longtemps considérer le prêt d'argent comme opération improductive et regardant la profession banquière ou marchande comme la fonction dominante de la race juive, il la condam-

Digitized by Google

nait de cette appellation méprisante : race de « patriarcaux improductifs » (1).

* * *

L'œuvre de Fourier est vaste et inégale, intéressante souvent, toujours originale, car il a le grand mérite d'avoir pensé seul, en dehors des grands écrivains de son temps, qu'il paraît d'ailleurs avoir ignorés. Mais, à raison de cette originalité et, surtout, de la verve primesautière qui l'amenait à suivre les inspirations de sa pensée où qu'elles puissent le conduire et sans souci de quitter la voie tracée, il est difficile de se faire de de cette œuvre une vue d'ensemble. Marchant à grands pas au travers de ses écrits, nous avons suivi tant bien que mal le fil des idées directrices de son système. Mais nous avons laissé beaucoup de choses dans l'ombre et non des moins intéressantes. Ainsi, sa théorie de l'évolution des civilisations, les idées modernes qu'il avait sur les bienfaits de la coopération, nous montrent entre autre un exemple frappant pour notre pays de syndicats agricoles : « On voit cent laitières civilisées porter au marché 300 brocs de lait, que remplacerait en association un tonneau sur char à soupente, conduit par un homme et un cheval, au lieu de cent femmes, trois cents vases et une trentaine d'ânes », et aussi son institution de comptoirs communaux, sortes de coopératives d'État destinées à exproprier le commerce morcelé.

Nous avons noté de-ci, de-là, par quels titres se justifie pour Fourrier la qualité de précurseur du collectivisme. En réalité, des semailles d'idées éparpillées à tous les vents de son imagination, quelques graines ont germé, laissant éclore des conceptions marquées au coin de l'esprit et de la logique collectiviste, telle la critique du parasitisme commercial. Mais il serait vain de chercher dans son œuvre des vues d'ensemble annonçant et dessinant la doctrine sociale démocratique. Et même, il faut

(1) « La classification des types sociaux n'est pas inférieure à celle des grands philosophes de l'Allemagne de son époque; elle les dépasse même parfois en exactitude et en ingéniosité. » G. DEGREEF. *Le Transformisme social*, p. 191.

Digitized by Google

reconnaître que l'idéal de ses rêves de communisme différait essentiellement de l'idéal socialiste moderne. Il n'était pas interventionniste, attendant plus de la libre initiative des individus que de l'action de l'État, et la base passionnelle de son système était, d'ailleurs, fortement individualiste. Enfin, s'il voulait, comme les socialistes d'aujourd'hui, une révolution profonde dans les formes de la production industrielle, il respectait le capital et, dans ses règles de répartition des bénéfices, recueillis par séries, il lui attribuait une rémunération à peu près égale à celle du travail.

Fourier a laissé derrière lui une école brillante, qui agit sur le siècle et se survit encore aujourd'hui; mais s'il eut, dans les dernières années de sa vie, la joie de voir enfin les disciples venir à lui, il prêcha plus souvent dans le désert.

C'est que la nature l'avait, hélas! doué d'un défaut qu'on ne pardonne pas : il fut ridicule, et dans un pays où le ridicule tue. Nous décrit-il les perfectionnements de confort que réalisera le phalanstère, rue-galerie couverte, porche chauffé, etc., projette-t il cette organisation théâtrale du travail avec cortèges en musique et costumes qui égayait l'activité « attrayante » d'une perpétuelle féerie, ou bien, étudiant avec une sollicitude maternelle le problème de l'éducation de la prime enfance, — grave réformateur parti en guerre, comme Rousseau, contre le préjugé barbare du berceau et du maillot, — nous vante-t-il les avantages de ses « nattes élastiques » ou de ses berceaux mécaniques, ou, plus tard, veut-il qu'on apprenne aux enfants à se servir de leurs pieds comme de leurs mains, afin de parer à toute éventualité, propose-t-il de remplacer les sonneries des cloches par des « hurlements de dogues », ou même, invente-t-il son institution des « petites hordes », toutes ces conceptions, renfermant un semblant de possibilité matérielle, sont encore d'une imagination incolore en comparaison des innovations qu'il réclamait de la nature même. S'il n'a pas fait à l'homme la promesse d'une queue munie d'un œil, ainsi que le remarque M. Gide, il nous prédit qu'en monde sociétaire la longévité moyenne atteindra 140 à 150 ans Puis, sans parler des changements avantageux que subiront nos climats,

Digitized by Google

il expose une théorie transformiste dont l'originalité ne peut lui être disputée ; la faune s'enrichira de types nouveaux, ainsi, des anti-lions, des anti-requins, destinés à détruire leurs incommodes homonymes, des anti-phoques, des anti-baleines qui remorqueront nos vaisseaux sur les mers. Mais où ses connaissances zoologiques prennent l'orientation la plus inattendue, c'est dans la science nouvelle dont il donne la clef aux harmoniens, la science de l'*analogie*, dont les découvertes, à la portée de tout esprit quelque peu méditatif, confirment ce principe fondamental que les passions humaines, attractions universelles, sont représentées dans la nature par des emblèmes, hiéroglyphes animés dont on peut déchiffrer le sens ; ainsi, le chardonneret : « cet oiseau est l'opposé du serin ; son plumage gris boueux, mais propre et lustré, indique une pauvreté industrieuse, et dépeint l'enfant issu de parents pauvres, tenu sévèrement, élevé par eux aux idées ambitieuses, à la prétention de s'avancer. Il est préoccupé de cette idée et, par analogie, son cerveau baigne dans le rouge, couleur de l'ambition » ; le chou, qui « cache sa fleur sous les voiles de cent feuilles emboîtées », est « l'emblême de l'amour mystérieux, de ses intrigues secrètes masquées par centuple ruse, pour échapper aux argus et aux obstacles » ; n'oublions pas le canard, « emblême du mari ensorcelé, qui ne voit que par les yeux de sa femme. La nature, en affligeant le canard mâle d'une extinction de voix, représente ces maris dociles qui n'ont pas le droit de répliquer quand leur femme a parlé ; aussi le canard, lorsqu'il veut courtiser sa criarde femelle, se présente-t-il humblement, faisant des inflexions de tête et de genoux, comme un mari soumis, mais heureux, bercé d'illusions ; en signe de quoi, la tête du canard baigne dans le vert chatoyant, couleur de l'illusion ».

Ces fantaisies et bien d'autres émaillent l'œuvre de Fourier, et, comme il devait arriver, c'est de cette partie seulement que la curiosité publique s'est emparée. Peu importe qu'il ait dit bien d'autres choses et plus intéressantes, peu importe que lui-même ait donné leur juste valeur à ces absurdités et que ses disciples en aient fait justice, c'est par là qu'il est resté

Digitized by Google

connu, popularisé, légendaire. Chansons, caricatures, charges, parodies, calomnies, il n'est pas de railleries dont on ne l'abreuva.

Aujourd'hui, il est vrai, l'heure de la réparation a sonné; on le lit, on étudie son œuvre, on lui donne la place qu'elle mérite dans l'histoire des idées de notre temps, et à cette réparation de la science pour celui qu'on peut nommer l'un de ses fols enfants, on joint l'hommage tardif dû à la vie de l'homme, et l'on trouve que cette vie, dans sa modestie, ne manqua pas de grandeur.

Il a aimé l'humanité d'un amour profond et désintéressé, ne cherchant rien autre que ce qui pourrait guérir les maux dont elle souffrait, et il l'a aimée, en flattant ses faiblesses comme on aime, en le gâtant, un enfant préféré.

Mais l'humanité ne le lui a pas rendu, il a souffert à cause d'elle parce qu'il fut bon pour elle.

Pourtant rien ne le décourageait; aux jugements méprisants des grands de la science comme aux quolibets de la foule, il répondait avec douceur, avec patience et le calme stoïque du juste qui, drapé dans l'orgueil de sa cause, pardonne l'insulte et ne veut entendre que l'erreur. Il offrait aux hommes ses rêves de bonheur avec une obstination touchante que rien ne lassa.

On nous dit qu'il rentrait chez lui ponctuellement tous les jours, à l'heure sonnante qu'il avait assignée comme rendez-vous aux capitalistes généreux qui auraient voulu l'aider à réaliser son système; il les attendit jusqu'au bout, jusqu'au jour où, un matin, on le trouva mort, agenouillé au pied de son lit.

GEORGES HERLANT.

Digitized by Google

L'ART ET LA VIE [1]

III

L'ancienne philosophie se refusait à définir la nature intime des émotions. C'était là, pour elle, des phénomènes simples, indécomposables, ne pouvant subir l'analyse. Elle les attribuait à une influence mystérieuse de l'âme, en faisait de véritables entités. Ainsi Kant, en son zèle intellectualiste, les appelait maladies de l'âme, et créait un idéal purement raisonnable, au-dessus de toute tristesse et de toute joie, idéal de l'homme « conscient jusqu'à la moelle ».

Les découvertes de la physiologie ont détruit toute cette idéologie. Elles ont montré que, loin d'être des faits simples, les émotions étaient en réalité complexes; que loin d'être des entités distinctes, elles se trouvaient étroitement apparentées. Elles ont surtout restitué à l'organisme végétatif son importance vraie, importance que les philosophes classiques semblaient ignorer totalement. Les émotions sont apparues aux regards du psychologue moderne, non plus comme des états morbides, mais comme constituant la meilleure part de la vie normale des individus. La faculté affective est plus précieuse que l'intelligence; elle n'est point une faculté secondaire, soumise à la domination de l'esprit. Au contraire, il faut voir en elle la déterminatrice de la raison, le ressort caché de la vie, sans lequel le mécanisme humain ne serait qu'une chose

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juin 1902.

Digitized by Google

morte, un moteur sans foyer. Un phénomène cérébral est un simple *symbole*. Ne vouloir prendre pour éléments des spéculations philosophiques que des idées pures, c'est s'arrêter à la surface des choses, raisonner sur des apparences, non sur les réalités elles-mêmes. Du reste, l'idée pure n'est qu'une création philosophique. Tout phénomène intellectuel a son retentissement dans l'organisme végétatif. « Toute idée, conception, représentation, a une double face. D'un côté elle est une connaissance; de l'autre côté, elle est une émotion. Son énergie, ses affaiblissements, ses intermittences, sont justement l'énergie, l'affaiblissement, les intermittences de l'émotion. Il n'y a là qu'un seul et même fait à deux faces : l'une intellectuelle, l'autre affective et impulsive (1). » Le cerveau, de même que les autres organes, répond aux exigences du vouloir-vivre. Tout fait de conscience possède donc, en outre de sa traduction intellectuelle, une certaine tonalité, qui signifie l'apport de vitalité nouvelle auquel il correspond. Il est un plaisir ou une douleur, c'est-à-dire une restriction ou une expansion de vie. Rien ne localise au cerveau, car celui-ci n'a point de fonction indépendante; il ne jouit d'aucune autonomie. Il gouverne, non en monarque absolu, par la grâce de Dieu, mais plutôt en roi constitutionnel. Il n'est pas par lui-même et ne se détermine point arbitrairement.

Dans une émotion, le fait représentatif est secondaire, et fait parfois défaut. Il en est ainsi, par exemple, pour les excitations causées par le vin, l'alcool, le café, le haschisch. Le fait principal consiste en états purement organiques : modifications de l'innervation musculaire, troubles vaso-moteurs et respiratoires, etc. La représentation est en quelque sorte un épiphénomène.

Les théories de l'ancienne psychologie renversent ce rapport. Selon elles, l'état intellectuel serait l'élément important et déterminant. Les phénomènes organiques ne constitueraient point l'émotion, mais en seraient uniquement la conséquence, l'expression. Lange, Ribot, William James ont com-

(1) H. TAINE, *De l'intelligence*.

Digitized by Google

battu fortement cette opinion. L'émotion purement psychique est une hypothèse que rien ne justifie. L'expérience montre à l'évidence que l'intervention d'un facteur animique n'est nullement nécessaire pour expliquer le mécanisme affectif. Si le phénomène physique était secondaire, l'émotion purement physique et les influences nombreuses du corps sur le moral ne pourraient s'expliquer rationnellement, à moins d'admettre l'asservissement absolu de l'âme à l'organisme ou son identification avec lui. Or, les métaphysiciens défendent la doctrine de l'existence de l'âme dans le but purement éthique d'en reconnaître l'autonomie et la liberté.

Sans avoir conscience de la théorie physiologique que l'on applique, on provoque tous les jours des émotions artificielles afin de rendre l'existence plus agréable ou de combattre des sentiments naturels. Chacun sait que l'absorption du vin, de l'alcool, des boissons fermentées, en agissant sur le système nerveux, fait naître des idées d'allégresse, donne de l'aplomb, du courage, de la hardiesse. Les douches froides calment la violence et la colère. Le bromure de potassium diminue la tristesse et peut produire un état d'apathie complète. Certains vomitifs, comme l'ipéca, causent une dépression qui s'apparente avec la crainte. Les agarics déterminent de violentes fureurs. En outre, si l'on supprime, dans l'émotion d'origine prétendûment psychique, le phénomène physique, l'émotion elle-même disparaîtra. Dans la peur, si l'on rend le calme au pouls agité, la fermeté au regard, la couleur normale au teint, leur sûreté aux mouvements, rien ne subsiste de ce sentiment. « Ainsi — dit Ribot dans sa *Psychologie des sentiments* —, l'émotion n'est que *la conscience de tous les phénomènes organiques qui l'accompagnent* et qui sont considérés généralement comme ses effets. Une émotion diffère d'une autre émotion suivant la quantité et la qualité de ces états organiques, suivant leurs combinaisons diverses. »

Ceci blesse évidemment certains préjugés. Les philosophes ont si longtemps considéré l'homme comme un être en partie divin — ils se sont plus à opposer continuellement l'âme et le corps, accordant toute noblesse au premier seul, se montrant

Digitized by Google

dédaigneux des « basses matérialités » du second, qu'il est resté dans les esprits une certaine répugnance pour les explications purement physiologiques. « Sans doute, une mère qui pleure son enfant se révoltera et s'indignera si on lui dit que ce qu'elle éprouve c'est fatigue et mollesse des muscles ou froid et anémie de la peau, impuissance du cerveau pour les pensées claires ou rapides, le tout éclairé par le souvenir de la cause qui a produit ces phénomènes. Elle n'a pourtant aucune raison de s'indigner; son sentiment est toujours aussi fort, aussi profond, aussi pur, quelle qu'en soit la source (1). » L'artiste est, plus que tout autre, dupe de cette phraséologie creuse qui fut de tous temps à la mode chez les philosophes de l'art. Allez donc lui dire que ce qu'il ressent en face de la *Vénus de Milo* ou du *Moïse*, de la *Joconde* ou de la *Ronde de nuit*, est simplement une modification vaso-motrice! Il se révoltera contre une semblable prétention de la science; l'éducation qu'il a reçue a fait pénétrer profondément en lui l'idée fausse de la dualité humaine. Il rattache à l'âme tout ce qui, dans la vie, atteint à un certain degré de noblesse et de bienfaisance. Pour se rendre compte à lui-même de ses admirations artistiques, il fera intervenir des entités vagues, mystérieuses, mais rejettera toute tentative de démonstration, heurtant trop violemment son sentiment idéaliste.

Cependant, la plupart des objections d'ordre sentimental tomberaient si l'on apercevait clairement la signification des théories scientifiques que nous avons esquissées. Une émotion est toujours la conscience d'une expansion ou d'une restriction de vitalité organique. Celles-ci se manifestent dans l'être végétatif; elles activent ou contrarient la tendance vitale de chacune des cellules qui le constituent. Or, si nous abandonnons l'idée de l'individualité, l'idée d'un « moi » — absolument contredite par la psychologie moderne (2) —, si nous admettons, avec Guyau, que notre conscience est elle-même une société, une harmonie entre des états de consciences élé-

(1) LANGE, *Les émotions*, traduction G. Dumas.
(2) Voir RIBOT, *Les maladies de la personnalité*.

Digitized by Google

mentaires, de consciences cellulaires et simples, nous pouvons restituer à la vie tout son mystère, et permettre — en ne changeant guère que la forme des arguments — la plupart des théories métaphysiques. Le fond même de l'existence restera toujours un problème, et les solutions données ne peuvent être que des hypothèses. Ce que la science détruit, c'est l'illusion poétique et classique de l'homme libre, doué d'une âme simple et autonome, n'ayant rien de commun avec l'animal. A l'absolu du « moi », la physiologie oppose sa relativité, à son unité, sa complexité et son caractère de coordination. Entre la fonction la plus humble, la plus méprisée, et la pensée la plus haute, elle n'admet aucune distinction de nature. Elle réhabilite l'animal humain et ne fait plus de l'être une incompréhensible contradiction.

***

La beauté est une émotion, disions-nous. Mais n'est-il point nécessaire d'en préciser d'avantage les caractères particuliers, de distinguer l'émotion esthétique des autres catégories affectives? Nullement. Il n'y a point de limites bien définies entre les émotions, et les noms sous lesquels on les désigne sont des expressions sommaires, conventionnelles, s'appliquant à des états-types. Les divers phénomènes organiques qui les constituent peuvent se combiner selon des modes très variés, et leurs différences d'intensité relative crée, en outre, un nombre infini de nuances. Le schéma ci-après, emprunté à Lange, se rapporte à quelques-unes de ces combinaisons typiques.

Diminution de l'innervation volontaire	. . . . .		Désappointement.
	accompagnée de	constriction vasculaire.	Tristesse.
		et spasmes des muscles organiques . . .	Peur.
	accompagnée d'incoordination		Embarras.
Augmentation de l'innervation volontaire	accompagnée de	spasmes des muscles organiques	Impatience,
		dilatation vasculaire. .	Joie.
		— — et incoordination . .	Colère.

La beauté est faite tantôt de joie ou de colère, tantôt de peur ou de tristesse. Plus fréquemment, elle ne consiste pas en

Digitized by Google

un seul de ces états, mais en leur succession harmonieuse, graduelle, nuancée, et en leur association selon des proportions infiniment variables. Les caractères permanents de la beauté sont les caractères permanents de l'émotion même. Par sa signification philosophique, du reste, l'esthétique est la science générale des phénomènes affectifs.

On peut donc prétendre que toute émotion est esthétique. Mais de même qu'elle est incapable d'enregistrer exactement et de définir toutes les nuances d'un même sentiment particulier, la conscience ne reconnaît la qualité de beauté qu'à certaines combinaisons types, dont les éléments possèdent un degré d'intensité compris entre certaines limites. Il faut tenir compte, à côté d'une beauté reconnue, d'une *beauté latente* qui n'en est que la forme inférieure. Ainsi, tous les actes de la vie, physique ou intellectuelle, s'accompagnent de beauté, mais chez quelques-uns seulement ce caractère est perçu. C'est donc une erreur de croire que les phénomènes que nous qualifions d'esthétiques méritent seuls cet attribut et possèdent une vertu spécifique que d'autres n'ont point. L'analyse des choses — naturelles ou artificielles — auxquelles nous reconnaissons une valeur artistique, ne parvient pas à les distinguer radicalement des choses non artistiques, parce qu'un certain degré d'intensité esthétique sous-entend toujours l'existence d'un degré inférieur. De même que, pour reconnaître la nature d'un corps, il est nécessaire de remonter à l'analyse de l'atome et de la mollécule, fragments qui par leur petitesse échappent à nos sens et que nous pouvons seulement concevoir, de même, en ces matières qui nous occupent, il faut considérer l'émotion de beauté dans toute sa primitivité, dans sa simplicité la plus grande, bien que, sous cette forme, elle échappe au témoignage de la conscience et semble uniquement théorique.

Il nous est possible, maintenant, d'étudier le rôle des centres supérieurs de représentation. Ce rôle, avons-nous dit, est secondaire. Une beauté purement intellectuelle ne se conçoit pas plus qu'une pensée pure. Le cerveau doit donc être considéré simplement comme un intermédiaire entre l'univers extérieur et l'organisme interne. Cet intermédiaire n'est pas

Digitized by Google

d'absolue nécessité. Nous avons le pouvoir de provoquer directement la naissance d'émotions par l'absorption de certains produits agissant sur le système végétatif, tels l'opium et l'alcool, ou bien encore par l'accomplissement de certains mouvements du corps, et ces émotions peuvent présenter tous les caractères de la beauté sensible (1). Mais on réserve généralement la qualité d'artistiques aux émotions esthétiques qui s'accompagnent d'une représentation intellectuelle. L'art est donc la revivescence et l'organisation des émotions par la voie des sensations et des idées.

Nous avons insisté longuement, dáns les premiers chapitres de cette étude, sur la relation intime des valeurs usuelles et des valeurs esthétiques. Cette relation est, en effet, d'une grande importance, et nous en percevons maintenant l'exacte signification. Les objets, phénomènes ou idées, que l'expérience nous a fait connaître comme bienfaisants, ont laissé une trace dans les cellules périphériques de l'encéphale, c'est-à-dire un souvenir. Ce souvenir se trouve donc associé avec une émotion agréable ou nécessaire à l'organisme total. De sorte que, en faisant revivre l'image ancienne, en provoquant le passage du souvenir dans le champ de la conscience, l'émotion réapparaît pour ainsi dire automatiquement. Il n'est plus nécessaire que l'objet manifeste son utilité d'une façon réelle; il n'est plus nécessaire que nous en usions *et qu'il provoque un jugement de finalité*. Il suffit qu'il soit perçu en un de ses attributs, par un organe des sens. Ainsi la vue d'un fruit nous rappelle sa saveur, le parfum d'une fleur, sa forme et sa couleur. Nous possédons, en nos mémoires, une foule innombrable d'éléments émotifs, qu'il nous est possible de combiner de mille manières diverses. Nous disposons d'une série de gammes mnémoniques, dont chacune correspond à un mode général de notre sensibilité, dont chaque note correspond à une nuance particulière.

Théoriquement (2), le mécanisme apparaît très simple. La

(1) La danse, par exemple, est un art sans représentation intellectuelle.

(2) Je dis théoriquement, mais il n'en est pas ainsi en réalité. Il était indifférent, au point de vue des conclusions de cette étude, de montrer la complexité des phénomènes de la *mémoire affective*, de distinguer la vraie de l'apparente. On

Digitized by Google

mémoire, c'est le clavier, aux registres nombreux, où le caractère de chaque élément interne vient se traduire en un langage précis. Le marteau peut se comparer aux anastomoses que contractent les cellules nerveuses dans le but de réunir les centres supérieurs aux centres inférieurs et au système du grand sympathique. Enfin, l'émotion proprement dite est la corde sonore, susceptible de vibrer seule ou de réaliser, concurremment avec d'autres, une harmonie grandiose ou délicate.

Nous possédons ainsi, grâce à ce mécanisme naturel, le pouvoir d'agir sur notre organisme au gré de nos volontés ou de nos besoins. Comme il est donné à quelques « surhommes » seuls de grandir leur existence jusqu'à la faire resplendir de réelles beautés, la tendance à cette expansion totale de vie que réclame l'être a dû se satisfaire artificiellement. Toutes les joies que l'existence nous refuse ou qu'elle n'accorde qu'au prix de sacrifices douloureux, nous pouvons nous les procurer en influençant nous-mêmes notre sensibilité. Nous pouvons réagir contre nos mauvaises fortunes, créer les jouissances que demande notre constitution physique et intellectuelle, exalter jusqu'aux plus hauts degrés nos énergies. Un instrument d'une docilité extrême est entre nos mains : l'art.

IV

Nous sommes amenés, maintenant, à nous demander quelle est la moralité de l'art. Que vaut-il par rapport à la vie? Vaut-il moins ou vaut-il davantage? Un tel problème, bien entendu, ne peut être abordé que par ses aspects généraux. La solution, envisagée au point de vue individuel, perdrait sa valeur, car la situation et le tempérament de chacun introduisent dans ce problème des données particulières et exceptionnelles.

trouvera de nombreux renseignements et des discussions sur ce sujet dans les ouvrages de James et de Ribot, et dans deux articles de la *Revue philosophique*, n° 2, février 1901, dus à MM. Pillon et Mauxion.

Digitized by Google

Cette solution renferme, en apparence, une contradiction. L'art est à la fois moins et plus que la vie *réellement vécue*.

L'art est moins que la vie par son caractère même d'artificiel. Un souvenir, intellectuel ou affectif, ne prend jamais l'intensité du fait primitif qui l'a créé. Car la matière des organismes nerveux se renouvelle sans cesse; il s'y fait un travail constant d'élimination et d'affaiblissement mnémoniques. Une beauté vraie, une expansion réelle de vie sera toujours plus précieuse qu'une expansion simulée, qualificativement et quantitativement. Une beauté réelle retentit profondément dans l'organisme, et lui restitue ordinairement l'énergie dépensée par l'acte émotionnel; elle répond à l'une de ses exigences physiques ou morales. L'art est toujours incomplet par quelque côté. Il ne parvient pas à procurer certaines émotions dont l'importance est capitale dans l'existence de tout individu normalement constitué, celles de l'amour, par exemple. La contemplation de la *Vénus de Milo* ou de la *Joconde* ne vaudra jamais — toutes proportions gardées — la contemplation du modèle vivant égalant ces œuvres en charme et en beauté, et le sentiment né de la vue de quelque scène amoureuse restera toujours en dessous d'un sentiment de véritable possession. L'humanité dont l'art nous offre la représentation est une humanité qui avorte. Remarquons, en outre, qu'une émotion esthétique, n'étant jamais accompagnée d'une compensation, est une déperdition d'énergie. Si, à certain moment, la vie s'amplifie, c'est à son détriment. Une dépense de vitalité engendre nécessairement une fatigue, et admirer, c'est se dépenser physiquement. Les émotions artistiques, en écoulant une part de l'énergie nerveuse et en utilisant la richesse du sang, détournent leur emploi d'un but réel. On peut donc affirmer que *ce que gagne l'activité esthétique, la vie réelle le perd.*

Mais d'un autre côté, l'art est plus que la vie.

L'existence de la grande majorité des hommes est monotone et sans accent; elle n'est point féconde en événements importants, capables de la grandir jusqu'à la poésie et jusqu'au tragique. La vie des individus se trouve toujours contrariée de

Digitized by Google

quelque façon, soit par la constitution physique ou intellectuelle, soi par les événements ou par les obligations imposées par le milieu social. L'idéal que chacun se crée, selon la nature de son esprit et son tempérament, réalisant la plus complète affirmation de sa personnalité, cet idéal reste toujours lointain. La tendance au surhomme est toujours contredite.

Or, ce que l'existence ne peut fournir, l'art, lui, le donne libéralement. Il offre le spectacle d'une humanité qui n'avorte pas, d'une humanité qui a secoué le joug de toutes les fatalités mauvaises. L'artiste, libre en son choix, compose son œuvre des sensations, des idées et des faits dont la valeur émotive est maximum. Tout ce que la réalité éparpille de beautés, il le réunit; tout ce qu'elle laisse imparfait, il l'achève. En un drame, il concentre le meilleur d'une vie, et cette vie il la peint à son gré pittoresque, accidentée, éloquente. En un roman, il meut des foules, accumule les observations, les idées, les sentiments. En un tableau, il résume toutes les sensations délicates ou fortes de la nature, perpétue la joie des printemps ou le charme des automnes, transporte au cœur frais des forêts ou dans la nef recueillie de quelque cathédrale. Sa volonté supprime le temps, la distance et l'effort.

Toujours, l'art procède par sélections et accumulations. Il manifeste une constante tendance à dépasser la nature et l'humanité réelles. Pour peindre les grandes passions et les grandes actions, il va les chercher là où elles peuvent prendre tout leur accent et toute leur signification, et s'affirmer sans contrainte d'aucune sorte. Ainsi, dans la tragédie classique, les héros sont des rois et des princes; dans le drame wagnérien, ils sont des dieux et des personnages de légende. Le roman moderne lui-même place ses types au-dessus des destinées vulgaires. Ainsi l'art intensifie la vie; il en extrait tous les éléments supérieurs, réalise des existences imaginaires où toutes les énergies humaines se trouvent portées à leur plus haut degré et s'emploient sans entraves.

L'art est donc à la fois plus et moins que la vie réelle. Il est naturel de se demander si son caractère de supériorité compense son autre caractère d'infériorité. La vie, dépensée en

Digitized by Google

contemplation ou en action, garde-t-elle un même équilibre? Il est évident que non. L'énergie dépensée dans l'émotion artistique est une perte; l'énergie dépensée en actions et en beautés réelles se récupère, et est susceptible d'être réemployée dans la suite. L'art n'est pas créateur; il ne favorise point la vie, et ne lui procure que des avantages momentanés. Il n'ajoute aucune force nouvelle à l'humanité. Au point de vue social, la vie d'action, de combat, de génération, de spéculation scientifique est supérieure à la vie artistique, parce qu'elle est essentiellement productrice. La valeur de l'art ne peut être exagérée sans nuire à l'équilibre de l'existence mentale ou physique.

Ceci est vrai socialement et individuellement : la recherche des plaisirs esthétiques artificiels doit s'arrêter au point précis où elle pourrait nuire à l'expansion vitale réelle. L'art est bon, mais bon dans une certaine mesure; il ne l'est pas *absolument.* La préoccupation intéressée de grandir l'importance de leur genre particulier d'activité pousse la plupart des artistes à méconnaître cette vérité. Ils croient volontiers que l'intensité de la vie artistique est indice d'une supériorité de civilisation; ils veulent convertir l'humanité entière à la religion de la beauté, certains qu'elle y trouverait des principes supérieurs de direction. Ils travaillent fréquemment, trompés par des illusions professionnelles, à rompre l'équilibre entre l'art et la vie, sans apercevoir qu'il s'est établi par la logique profonde des choses. L'abus de l'art est mauvais; il paralyse et trouble l'existence des sociétés comme celle des individus; il l'appauvrit et pourrait l'anéantir complètement, si d'invincibles réactions n'intervenaient toujours pour lui restituer ses caractères normaux.

Ibsen — dans un de ses drames les plus célèbres : *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* — a montré cette malfaisance du culte exclusif de l'art. Rubek, son héros, ne nous est pas présenté comme un artiste incomplet, manquant de volonté ou de talent; c'est un génie véritable, possédant un sens profond de la beauté, capable de traduire toute sa pensée et d'assujettir la forme à son rêve et à ses visions. Mais il aime

Digitized by Google

l'art plus qu'il n'aime la vie réelle, et sacrifie l'une à l'autre. Il refuse de remplir sa destinée humaine, dans un monde qui ne correspond point à celui-là que voudrait créer son esprit. Ce sacrifice est criminel, et n'engendre que tristesses et souffrances. Ibsen n'hésite pas à le condamner comme un attentat de l'être contre lui-même. Loin d'y voir une sublime aspiration vers une vie supérieure, un surhumain idéalisme, le grand dramaturge y découvre un égoïsme féroce et inconscient prenant le masque du désintéressement, une inavouable lâcheté. Et c'est seulement lorsqu'il revient vers la réalité, cède à la passion et s'efforce de vivre son idéal que Rubek devient réellement grand et héroïque.

C'est là une forte idée d'Ibsen. Elle montre où prend source cette souffrance particulière que l'on pourrait dénommer la *tristesse esthétique*. L'art, à certains moments, peut nous offrir plus que la vie; il est une tentation puissante à laquelle certaines natures ne peuvent résister victorieusement. Devenu passion exclusive, il désorganise lentement, mine l'intelligence et détruit ou exaspère la sensibilité, et tue parfois. Il est comparable à ces poisons orientaux créateurs de paradis artificiels, qui font payer au prix de la dégénérescence, de la folie ou de la mort, quelques jouissances brèves et magnifiques.

Ce mal esthétique a fait de nombreuses victimes en nos temps. Nombreux furent les artistes qui connurent et exprimèrent cette tristesse profonde et irrémédiable, faite des impuissances de la volonté à réaliser de trop hautes aspirations et du désaccord entre les exigences de l'esprit et celles de l'organisme. Ils ont senti se briser en eux le ressort même de la vie et toutes les énergies de leur être s'épuiser dans la vaine poursuite d'un fantôme de beauté pure. Vigny, Chateaubriand, Jouffroy, Léopardi, Schopenhauer, Flaubert, Guyau, Nietzsche, Maupassant, Ibsen, Wagner, Moreau et tant d'autres qui n'eurent pas même la suprême compensation de la gloire, tous les contemplatifs de la deuxième moitié du siècle dernier ont payé cette rançon de leur talent et de leur génie. Dans cette mélancolie et ce pessimisme qui se retrouvent au fond de la plupart des grandes œuvres contemporaines, il

Digitized by Google

y eut autre chose qu'un état d'esprit purement « littéraire » : il y eut la revanche brutale de la vie.

* * *

L'art, ornement de l'existence, ne peut donc devenir l'existence même, prendre une place que ne lui attribue point sa fonction. Il ne s'ensuit pas que l'art soit une chose frivole, pratiquée, comme le prétend l'école anglaise avec Spencer, par simple « jeu ». Il n'est pas un accident dans la vie, une création de désœuvrés, une activité aristocratique sans importance. S'il apparaît sous un tel aspect à certains esthéticiens, c'est que ceux ci se bornent à considérer l'art de l'élite contemporaine, ce que l'on appelle faussement le grand art. Or, il suffit de se rendre compte des caractères contradictoires que présentent les critères employés par les critiques de cet art de l'élite pour apercevoir qu'il ne possède aucune conscience nette de sa fonction et de sa direction vraies.

Nous avons déjà défini cette fonction. Il est utile d'insister sur son importance, tant individuelle que sociale, et de montrer les limites exactes entre lesquelles elle garde son caractère de bienfaisance. Remarquons, d'abord, que l'expression de plaisir esthétique est peu juste et prête aisément à confusion. L'art n'est pas essentiellement joyeux; il ne revêt même ce caractère que très rarement. Une œuvre peut angoisser, irriter, faire verser des larmes abondantes, plonger dans la colère, réveiller des idées de vengeance, aussi bien que provoquer des sentiments de tendresse, d'amour, de pitié, de sympathie ou de foi. Tous ces états divers ont toujours, nous l'avons vu, un certain degré de bienfaisance, relativement à la personnalité du contemplateur. Une vie sans désirs, snns passions, sans événements extraordinaires est en réalité une vie morne, monotone, sans accent. C'est donc pour remédier à l'insuffisance des réalités, à la rareté des émotions profondes, que le besoin de l'art se fait sentir. La bonté de l'art est relative. Les hommes dont la vie est fertile en incidents, en passions, en événements, s'éloignent de la contemplation esthétique en vertu de leur nature même. En général, les hommes

Digitized by Google

d'action ne sont ni artistes ni bons appréciateurs. Je ne crois pas qu'un Napoléon ou un Bismarck ait jamais éprouvé une vraie émotion d'art.

Chez les races primitives ou parmi les classes inférieures de la société moderne, l'indifférence, sans être complète, est encore très grande. C'est que toutes les énergies sont absorbées par les exigences immédiates de l'existence. Les peuples actifs, guerriers ou industriels, ont aussi peu d'estime pour les artistes; leur activité crée des voies faciles d'écoulement aux passions et aux instincts. Dans la Rome républicaine, l'art fut pratiqué par les esclaves et les étrangers; les États-Unis d'Amérique, pendant leur période de grand développement, ne donnèrent naissance qu'à des génies d'exception, antipathiques à leur milieu.

L'importance de l'art croît généralement avec le degré de contrainte sociale. Elle devient prépondérante dans les sociétés démocratiques et extrêmement policées. Dans une telle ambiance, en effet, les instincts sont réfrénés énergiquement; les passions n'ont aucune occasion de se manifester avec toute leur violence; la vie y perd forcément son exubérance. Le surcroît d'énergie qui demande à se dépenser trouve son trop plein dans l'art. C'est lui qui détourne de l'action les forces que la constitution particulière de la société empêche de s'écouler d'autre façon. La valeur reconnue aux beaux-arts par chacune des différentes classes de cette société se rencontre aussi et pour des raisons semblables inversement proportionnelle à l'activité réelle de ces classes. Le tâcheron campagnard ou l'ouvrier d'usine, le prolétaire dont l'existence misérеuse épuise toutes les possibilités d'émotion, n'éprouve guère le besoin de jouissances esthétiques. Au contraire, l'intellectuel, dont le labeur particulier représente une minime dépense de vitalité, attribue aux arts une très grande importance. Ils ne sont plus pour lui un luxe, mais une nécessité immédiate.

Par ce fait que l'art est, en quelque sorte, un complément de vie, s'explique le caractère d'opposition avec le milieu qu'il revêt fréquemment. Cette vie complémentaire que l'on demande aux jouissances esthétiques peut, en effet, se mettre

Digitized by Google

en contradiction avec la vie réelle, celle-ci n'étant presque jamais librement voulue et consentie. L'art apparaît alors comme une réaction, une révolte contre l'existence.

Il suffit d'analyser les œuvres en concordance avec les sentimentalités et les besoins des diverses classes de la société actuelle pour se convaincre que, presque toujours, l'activité artistique prend une semblable direction.

Dans l'art capable d'émouvoir le peuple et la petite bourgeoisie, par exemple, nous trouvons, combinés ou isolés, deux éléments principaux : le comique et le tragique. La grande joie et la souffrance aiguë sont, chez cette classe particulière, généralement au-dessus des réalités familières. Son existence monotone, régulière, est ordinairement avare de telles émotions. De là, l'attrait du vaudeville, de la chansonnette, du roman-feuilleton, du drame pleurnicheur, de la romance... Le genre-type est le mélodrame ; il réalise la plus complète adaptation de l'art aux sensibilités de cette ambiance. Le mélodrame signifie donc que la vie du bourgeois moderne le prive à la fois de grandes joies et d'intenses souffrances et que les unes et les autres sont utiles à son parfait équilibre organique et moral.

Il peut paraître absurde, au premier abord, que la douleur, figurée par l'art, puisse engendrer une satisfaction. Mais que l'on observe que la douleur possède une grande puissance de réaction ; elle est bienfaisante à certains égards ; dans certaines conditions, elle devient un besoin réel de l'organisation et restitue à celle-ci son caractère normal. On souffre parfois de ne point souffrir. Un état trop prolongé de tranquillité ou de bonheur finit par lasser et par faire rechercher l'occasion de troubles nouveaux. Ainsi, en sa naïveté, elle est profondément vraie, cette exclamation d'une brave bourgeoise sortant du spectacle de quelque sombre mélodrame montépinien : « Oh ! combien je me suis amusée ! J'ai pleuré tout le temps ! »

Un degré plus haut, nous voici en face de l'art des classes dominantes. Celui-ci peut, en grande partie, être considéré comme un luxe. Ce qu'on lui demande ordinairement, ce n'est point de profondes émotions. De telles émotions, l'argent et le

Digitized by Google

pouvoir peuvent, dans une assez large mesure, les procurer véritables. Si l'on écarte le snobisme d'afficher des préoccupations intellectuelles et sociales, cet art apparaîtra comme un simple délassement. Il éloignera soigneusement les passions trop fortes, trop farouches, les douleurs trop intenses, les idées dont la compréhension exige quelque effort. Il se bornera au marivaudage, à la peinture des mœurs d'un monde élégant, raffiné et frivole, sans négliger le mot d'esprit ou l'assaisonnement d'un peu de franche pornographie. Cet art, dont il est inutile d'énumérer les productions typiques — qui donc ne connaît la réputation de MM. Lavedan, Donnay et consorts? — répond à l'idéal facile d'un Sarcey : il est un art de digestion.

Au dernier échelon de l'hiérarchie artistique s'offre l'art de l'aristocratie intellectuelle. Répondant aux nécessités de la vie contemplative, cet art est idéologique. Les symboles émotifs sont ici des idées psychologiques, morales, sociales ou scientifiques — parfois aussi des sensations rares et subtiles. La diversité des formes est ici extrême. Perpétuellement troublé par les luttes d'opinions, cet art manque d'homogénéité. Il est souvent aussi superficiel et faux, parce que soumis aux influences des doctrines critiques et forcé de refléter les érostratismes de tous genres.

Ainsi, à chaque milieu-type correspond un genre artistique particulier. L'art s'adapte forcément à ses ambiances; il y est requis catégoriquement par la nature même de sa fonction.

(*A suivre.*) LÉON WÉRY.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ÉMILE DESPRECHINS, *1302*. (Ypres, Callewaert-De Meulenaere, imprimeur-éditeur, rue au Beurre, 36.)

1302! Une des grandes dates de notre histoire et dont les Flandres ont célébré avec éclat le six-centième anniversaire. M. Desprechins a voulu glorifier, à sa façon, en poète, le souvenir de l'épique bataille de Courtrai. En des vers vigoureux, tout vibrants de patriotisme, il a chanté l'héroïque effort des milices communales, et la farouche ardeur des bourgeois flamands, commandés par Guillaume de Juliers et Jean de Namur, revit en ses poèmes.

Ses strophes ardentes disent le réveil des vieilles villes, Ypres, Furnes, Bruges, et comment elles se préparèrent à recevoir les soldats de Philippe le Bel.

> L'âme du vieux pays chante dans les buccins,
> Et tout le passé fauve, au grand vent des mêlées,
> S'éveille, et, dans la nuit, par tragiques volées,
> Carillonne en l'appel délirant des tocsins...

Puis la bataille, la ruée des chevaliers de France roulant dans les fonds marécageux, se brisant contre les piques et les *goedendags* dont étaient hérissées les masses profondes des Flamands. Il semble qu'en ces vers on entende les cris de guerre, les hurlements, les injures, les vociférations, les clameurs éperdues des combattants. Toute l'horreur de ces guerres sauvages tient en quelques pages.

Et le sonnet : *Gloire et Paix*, qui termine cette évocation de

Digitized by Google

la tragique journée, fait un beau contraste avec ce tableau de carnage et de mort.

. . . . . .

Tout se rendort. O paix! La Flandre s'ensommeille
En la gloire et la joie opulente des blés,
Et l'hymne des faux chante en la splendeur vermeille.
Un murmure fécond berce les cités claires,
Et les voiliers, surgis des horizons troublés,
Entrent, majestueux, dans les ports séculaires.

* * *

EMILE GÉRARD, *Si tu étais morte...* (Paris, librairie internationale, 4, place Saint-Michel.)

M. E. Gérard est hanté d'une vision sinistre : il s'imagine que sa fiancée est morte! Et il a beau faire pour secouer l'obsession : il ne voit pas celle qu'il aime autrement que couchée dans un cercueil. Bien qu'il la sache et jeune et belle et vivante, il ne parvient pas à détacher sa pensée de la morte et ce cauchemar le fait atrocement souffrir. Mais cette souffrance lui arrache de beaux cris et les poèmes qu'elle lui inspire ne sont qu'une longue et ardente litanie où le poète dit son amour, toute l'adoration et le culte qu'il a voué à son amie.

Certes, il y a des négligences et des faiblesses dans cette œuvre de début, mais on y sent, par moments, une sincérité si profonde, une naïveté d'émotion si vraie, une telle angoise, parfois, de la mort, qu'on passe volontiers condamnation sur des misères d'expression. L'auteur manie le vers avec facilité, avec trop de facilité même, et ce qu'il y a d'un peu flou, par moments, dans sa manière, disparaîtra s'il veut s'appliquer, pour faire place à quelque chose de plus solide, de plus plein, accusant la pensée avec plus de relief et de vigueur. Mais tel qu'il est, malgré ses défauts, M. E. Gérard est loin d'être banal et nous voulons croire que son nom sortira, un jour, de la foule des poètes obscurs qui vivent « l'espace d'un matin », et dont on ne se souvient bientôt plus.

* * *

Digitized by Google

ALBERT MOCKEL, *Clartés*. (Paris, *Mercure de France*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain.)

M. A. Mockel a été, dès la première heure, un partisan déterminé du vers libre. On sait que la question du *vers librisme* a suscité, dès son apparition, des polémiques assez vives et un livre récemment paru : *la Poésie nouvelle*, d'André Beaunier, a rouvert, à son sujet, la discussion qui s'était un peu apaisée. Les plus farouches adversaires du vers régulier, s'ils n'adorent pas tout à fait ce qu'ils brûlaient naguère, ne sont pas loin de revenir aux formes anciennes. Henri de Régnier, Moréas, Retté, d'autres encore ont écrit des vers — et ce ne sont pas les moins beaux — où les règles classiques sont pour la plupart observées. Le groupe des vers libristes est aujourd'hui assez clairsemé : des défections se sont produites qui ont fait quelque bruit, quelques-uns se sont assagis, d'autres, comme A. Boschot, sont partisans du juste milieu, et dans leur éclectisme empruntent à l'un et à l'autre système ce qu'ils ont de meilleur.

M. Mockel, lui, ne s'est pas converti et il continue, dans *Clartés*, à user de toutes les libertés, je n'ose dire de toutes les licences que la poésie nouvelle accorde à ses plus fervents adeptes.

Il est vrai qu'il y a tant de douceur en ses vers, une musique si constamment aérienne, une harmonie tellement charmeuse qu'on ne songe plus, en les lisant, à se demander s'ils sont ou non de longueur inégale et parés de rimes jumelles ou de vagues assonances. Et l'on se laisse aller au plaisir de moduler ces phrases d'un rythme si savant, encore que la pensée paraisse, parfois, revêtue d'une draperie molle et vaporeuse qui noie les contours, atténue les couleurs, donne aux choses des apparences de rêve.

M. Mockel aime à fixer les aspects fugitifs de la vie, à contempler les images fuyantes qui passent sur l'eau, sur les vitres, sur les miroirs, sur le ciel changeant; il a, en face de l'infinie et ondoyante diversité de la nature, des émerveillements candides et ingénus, comme un enfant chez qui les réalités n'ont

Digitized by Google

pas encore défloré la puissance d'admirer. Sa poésie est comme le pastel léger qui revêt les ailes des papillons. Certes, malgré le titre que l'auteur a choisi en composant cette gerbe de fleurs rares, la foule ne saurait se plaire à la beauté trop raffinée de tels poèmes; mais il suffit sans doute à M. Mockel qu'elle fasse le charme des délicats.

Et ceux-ci admirent l'idéale pureté de son rêve, ils le louent de décorer de beauté *les nobles jardins du songe intérieur*, et d'orienter sa pensée vers les clartés « des aurores futures ». Il nous semble qu'ils goûteront tout particulièrement, parmi ces poèmes, ceux qui ont pour titre : *Lustre*, *Aurore nuptiale*, *Ange*, *l'Homme à la lyre* et toute la *Guirlande de mai*.

Clartés se termine par un hymne d'allégresse, hosannah d'amour que chante l'humanité, pour saluer l'aurore espérée d'une vie nouvelle.

Joie! la terre est marquée du signe d'espérance.
Le vent qui passe est plein d'un murmure d'abeilles.
Regarde : le sillon va traverser la plaine,
Il marche, il marche, il marche encore...
Et par les champs éblouis d'aurore,
Sous le dôme des cieux consumés de merveilles,
Sa ligne tout à coup, en un long geste d'or,
Au bord de l'horizon a touché le soleil.

* * *

PAUL ANDRÉ, *Contes de la boîte*. (Bruxelles, H. Lamertin, éditeur, 20, rue du Marché au Bois.)

Le capitaine Ch. Lemaire, à qui est dédié un des chapitres de ce livre amusant, écrivait à l'auteur : « Si vous aimez qui est sincère, vous lirez ce livre de souvenirs d'un jeune officier.

« Si vous aimez qui ne sait se farder d'hypocrisie, vous lirez ces histoires de l'école militaire.

« Si vous aimez la saine jeunesse qui bavarde, et chante, et rit, et ne s'effraie pas — au contraire — de quelque gaudriole; si vous aimez ceux qui osent encore laisser voir leur désir de l'éternel féminin; si, en un mot, vous n'êtes ni sot, ni méchant, ni politique, ni bégueule, ni hypocrite, mais seule-

Digitized by Google

ment de belle santé et d'esprit clair, de réelle moralité et de cœur équilibré; si, enfin, vous demandez à l'écrivain un peu plus que le vernis des mots et le cliquetis des phrases, vous lirez ces *Contes de la boîte*.

« Et vous saurez gré au brillant lieutenant d'artillerie qui les écrit pour perpétuer ces inoubliables heures passées à l'abbaye de la Cambre, ces heures qui demeurent vivaces en nos mémoires à tous... »

Rien de plus juste et tous ceux qui passèrent à la Boîte ont dû savourer ces pages gaies, que parfois attendrit un petit bout de roman. Elles amuseront aussi les « vulgaires pékins » que charment l'entrain juvénile, l'enjouement, l'esprit, la bonne humeur joviale de l'adolescence.

L'auteur, en écrivant ces souvenirs, laisse trotter sa plume la bride sur le cou : sa phrase est naturelle, facile, alerte.

C'est plus qu'il n'en faut pour assurer le succès des *Contes de la boîte*.

* * *

MAURICE DES OMBIAUX, *Têtes de houille*. (Bruxelles, Dechenne & Cie, 20, rue du Persil.)

Les récits qui composent ce recueil respirent tous une bonne et franche odeur de terroir : c'est l'esprit wallon qu'on y goûte, fait de malicieuse gaieté, de joyeuse goguenardise. Les personnages dont on nous conte les aventures n'ont rien d'héroïque : ce sont de petites gens qui exercent de petits métiers, dans de petits villages : tailleur, braconnier, veilleur des morts, pâtre, fossoyeur, passeur d'eau, etc. Mais comme ils sont naturels et bien wallons ! Ils aiment à rire, boivent volontiers de grandes gouttes, des « gendarmes », s'amusent, entre deux « tournées », à raconter de bonnes histoires, à chanter des chansons du cru. M. des Ombiaux les a croqués sur le vif, et l'on s'aperçoit bien que ces « têtes de houille » ont toutes ses sympathies. Pour transcrire avec tant de simplicité les menus événements de leur vie quotidienne, il faut que l'auteur lui-même s'y soit intéressé tout le premier et nous

Digitized by Google

sommes persuadé que plus d'une fois il les a écoutés, ces gais lurons, débitant, en un savoureux patois, leurs propos toujours assaisonnés de bonne humeur. Car c'est un fait digne de remarque — et d'autres, du reste, l'ont noté avant nous — le Wallon n'engendre pas volontiers la mélancolie.

M. des Ombiaux la connaît bien, cette âme wallonne, et il l'a étudiée non seulement dans le geste et dans le parler de ses personnages, mais encore dans les croyances populaires, dans les préjugés, dans les multiples manifestations de l'esprit de la race. Il a recueilli, en s'en allant par les chemins, bien des traditions, noté bien des coutumes et c'est cela, cette connaissance des mœurs et des gens de la terre natale, qui donne à ses récits un charme original, et surtout un air de vérité qui vous fait dire, en tournant les pages : comme c'est ça!

Ah! si tous les romans qu'on publie vous en faisaient dire autant... ! J. V.

Accusé de réception : *Messaline*, par NONCE CASANOVA, et *Princesses d'ivoire et d'ivresse*, par JEAN LORRAIN.

Digitized by Google

LE MOIS POLITIQUE

J'éprouve quelque honte à conserver cet intitulé, car, à parler sincèrement, on n'a pas fait de politique depuis un mois; on a combiné des itinéraires, bouclé ses valises et inspecté le firmament avec une fébrile inquiétude; c'est au plus si notre presse, à court de sujets, a trouvé dans l'application de la loi sur les congrégations, en France, un prétexte à des commentaires variés sur la liberté et sur la meilleure façon de l'entendre.

Cette façon n'est évidemment pas celle de nos voisins du Midi; mais cela ne veut pas dire que M. Combes soit une sorte de Julien l'Apostat, digne des pires châtiments. Sa méthode politique aurait peu de succès en Belgique, et je m'en félicite pour notre pays. En France, elle est appuyée sur une tradition si constante et si sûre qu'il est quasi puéril de s'indigner. Tous les partis y ont successivement abusé du pouvoir, qu'ils fussent monarchistes ou républicains, que leur théorie monarchique fût celle de la légitimité ou celle de l'usurpation, ou celle de la conquête militaire. Et je suis convaincu que, si la France pouvait devenir un Paraguay, où les molinistes régneraient sans une opposition appréciable, ils y exerceraient, à leur tour, la plus intolérable tyrannie, avec la complicité rigoureuse de l'opinion.

Au surplus, ceux qui, au nom de la liberté, protestent maintenant contre l'intransigeance du ministère actuel ont tort d'oublier que l'expulsion de certains ordres religieux n'a jamais été considérée par la monarchie comme un acte abominable et que, sous Louis XV, les jésuites furent plus houspillés

Digitized by Google

que sous M. Loubet. Je ne puis trop le répéter, il est dans le tempérament national, là-bas, d'applaudir à tout coup de force dirigé contre la partie momentanément la plus faible de la nation, et de concevoir l'autorité comme une manifestation nécessairement oppressive d'un vouloir logique et suivi.

***

Que cette philosophie nous déplaise, c'est une autre affaire, et le libéralisme belge serait peut-être mieux inspiré en renonçant à une justification de l'attitude des républicains français, qui fournit de solides arguments à la tyrannie en douceur, dont la majorité catholique nous a, à de certains moments, gratifiés par les voies administratives. Car les lois votées depuis dix-huit ans n'ont rien de formellement despotique; mais — et ç'a été d'une grande habileté — leur application en a renforcé le principe et aggravé la portée de toute manière. Et quand je dis cela, je pense autant aux lois dites sociales, ou de protection ouvrière, qu'aux lois politiques. Les premières ont, de par leur texte flottant, prêté à de singuliers abus d'autorité, comme elles ont permis des relâchements extraordinaires, qui en annulaient tout l'effet; les autres surtout ont servi merveilleusement les desseins de conquête du cléricalisme. Comparez, par exemple, le texte — relativement bénin — des lois scolaires de 1884 et de 1895 avec les mesures draconiennes de certaines administrations antilibérales, ou avec la partialité vigilante de certains inspecteurs, et vous jugerez qu'il y a de l'écart entre la lettre d'une loi votée chez nous, lettre qui épargne et ménage, et son esprit qui tue ou, du moins, qui paralyse ou émascule l'adversaire d'une confession triomphante.

***

Pour finir, rappelons la solennité émouvante dont la mémoire de M. Van Humbeek a été l'objet. Peut-être la modestie naturelle de l'ancien ministre libéral se serait-elle effarouchée de tant de flons-flons, si elle avait pu les prévoir; M. Van Humbeek avait conscience de son rang, et il n'était

Digitized by Google

pas de ceux qui se poussent, par visées ambitieuses, à l'avant-plan de la scène politique. En le glorifiant, d'ailleurs, on a surtout voulu faire entendre la protestation du libéralisme d'antan contre le retour offensif de l'esprit de secte.

A ce titre, comme au titre d'ancien collaborateur du défunt, de dernier survivant d'une Méduse totalement naufragée, M. Graux était admirablement désigné pour cette tâche mélancolique. Il l'a accomplie courageusement, avec toute l'exquise précision de son talent et la sincère douleur de l'irréparable. En ce sens, il a prononcé une véritable oraison funèbre, celle d'une politique plus encore que celle d'un homme, quoique cet homme ait personnifié, comme il le dit, « très exactement les idées, les tendances, les allures de la bourgeoisie libérale de Bruxelles », comme M. Lepage la personnifie si excellemment aujourd'hui, avec son goût cocardier, sa modération vite alarmée, son entier loyalisme et sa probité un peu étroite, mais si foncière.

Ce qu'il a dit du libéralisme, de sa disgrâce, de ses divisions, des obstacles auxquels la représentation proportionnelle et le vote plural le buttent invinciblement, tout cela partait du sens le plus sûr des choses. L'espérance qui ralluma, ensuite, un peu d'enthousiasme dans son âme est non moins belle, puisqu'elle se fonda sur une constatation historique : l'isolement où la domination catholique nous relègue en Europe. Pourtant, elle m'a paru bien fragile. L'Autriche, l'Espagne, peut-être même l'Allemagne et les Pays-Bas ne passent-ils pas par des stades analogues en ce moment? Le torysme despotique et belliqueux de M. Chamberlain nous éloigne-t-il sensiblement du règne des hommes d'affaires, qui est bien celui de M. de Smet? Il ne faut point, en effet, s'y méprendre : le cléricalisme pointu est en baisse chez nous, et c'est une sorte de conservatisme (jadis rêvé par M. Beernaert) qui est en voie de prendre sa place. Un grain de générosité et une forte pincée de scepticisme s'allient au pur encens qu'on brûlait jadis. MM. de Trooz et Van den Heuvel ne sont plus MM. Schollaert et Begerem, de simpliste mémoire. Voilà ce que l'historien voit, sinon l'homme politique, et peut-être, avec cela, qu'une orientation meilleure est proche et que du mal extrême naîtra quelque bien.

Digitized by Google

Mon optimisme n'est pas celui de M. Graux, on le voit ; il ne peut l'être, n'ayant du passé connu ni les pompes ni les joies, ni mesuré la distance douloureuse d'avec lui. Mais j'ai meilleure foi en cette vision de beaucoup d'entre nous qu'en l'idéalisme résigné de nos aînés, et c'est ce que je voulais dire.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

GEORGES ESPINAS, *Les finances de la commune de Douai, des origines au XV^e siècle.* — Paris, A. Picard et fils, in-8°.

Ce savant livre a beau s'élever au-dessus de notre compétence et s'adresser aux seuls historiens, d'après son titre et son plan général : il n'en mérite pas moins d'être signalé avantageusement à cette place. Quel est donc l'esprit réfléchi qui ne serait curieux de connaître l'origine de nos institutions financières ou, plus exactement, de connaître celles de ces institutions qui ont disparu avec les régimes du passé? Dans le second volume de l'*Histoire de Belgique* de M. Pirenne, on trouve d'utiles données sur les créations centralisatrices de l'époque bourguignonne aux Pays-Bas ; M. Espinas nous reporte plus haut, beaucoup plus haut, et s'il n'était question que du système fiscal de Douai au moyen âge dans son livre, on s'inclinerait et peut-être on passerait outre. Mais cette méthode vraiment historique, qui triomphe maintenant dans tous les domaines et qui est essentiellement évolutrice et comparative, cette méthode, à laquelle M. Pirenne lui-même doit beaucoup de sa notoriété, nous la retrouvons ici excellemment employée, et, au bas des pages, les noms des autres villes flamandes, des communes liégeoises, des cités de Germanie, même lointaines, se dressant en foule, montrent l'unité relative des phénomènes économiques dans ces siècles abolis, où les communications paraissent avoir été si difficiles, les peuples si tranchés, les façons de vie si dissemblables pour un juge superficiel. Et c'est dans les notes qu'il faut aller chercher des sources d'intérêt plus vives, certes, que celles découlant d'un exposé sobre et savant, il est vrai, mais nécessairement un peu terne et d'une écriture abstraite. Quant à vous apprendre que le système financier de Douai nous fait assister aux empiétements successifs d'un scabinat patricien, à ses abus, à sa défaite, à l'implantation d'un pouvoir extérieur, qui ramène la cité à n'être qu'un *castrum* comme elle l'avait été au début, c'est-à-dire une unité dans le jeu gouverne-

Digitized by Google

mental, c'est ce que cette brève notice n'a nulle ambition de faire, et M. Espinas vous sera lui-même un excellent guide dans une démonstration, qui, vérifiée pour cent lieux du passé, acquiert d'autant plus de poids historique. W.

*

ARTHUR GAILLARD, *Le Conseil de Brabant.* Histoire, organisation, procédure.

On n'a pas toujours l'occasion, surtout dans notre petit pays, de rendre compte d'ouvrages de cette importance, et il ne faut pas trop s'en étonner. Les préoccupations de notre public sont toutes d'ordre matériel et ne vont pas au delà. Aussi les livres sérieux ont-ils été détrônés par les gazettes, qui, vivant par leurs annonces, se donnent presque pour rien. Les conséquences de cet état de choses sont tristes et se font déjà cruellement sentir.

Si vous vous adressez à un homme sérieux, que la confiance de ses concitoyens a appelé à remplir des fonctions publiques, et que vous lui demandez à brûle pourpoint : quelle opinion avez-vous de notre ancien Conseil de Brabant? Il ne saura que répondre, ou bien il se fâchera et vous défendra de le prendre pour un archéologue. Et cependant les archéologues sont parfois bien nécessaires. C'est ainsi qu'en 1833, dans son *Essai sur la Révolution belge*, Nothomb les appelait à son secours et se demandait si un Oldenbarneveld n'allait pas surgir pour tout arranger. L'Oldenbarneveld ne se trouva pas, mais neuf ans plus tard un docte magistrat, Charles Faider, alors procureur du roi à Anvers, nous apprit qu'un patriote, s'il veut jouer avec succès le rôle de sauveur doit faire de l'archéologie et être au courant du droit politique et des principes constitutionnels qu'il aura à défendre. « Aujourd'hui enfin », ajoute-t-il dans ses *Études sur les constitutions nationales*, « rendue à l'indépendance, notre studieuse « jeunesse poursuit ses patriotiques études et ressuscite aux yeux « d'un public étonné les lois et les faits qui ont illustré nos ancêtres. »

Cette belle ardeur ne fut qu'un feu de paille, et la meilleure preuve que nous en puissions donner, c'est que l'histoire du Conseil de Brabant voulue et demandée depuis 1830 ne nous arrive qu'à l'heure présente. Nous n'avons pas besoin de demander à M. Gaillard les motifs de cette longue attente, nous ne les connaissons que trop.

Quand chez nous une question d'histoire est mise au concours, l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts ne mesure pas, le plus souvent, le prix qu'elle offre à l'importance et à

Digitized by Google

la difficulté du sujet à traiter, et il s'ensuit naturellement que nos jeunes savants ne répondent pas à son appel.

M. Gaillard a jugé qu'en dehors de tout appel et de tout encouragement officiel, l'histoire du Conseil de Brabant devait être écrite et il s'est mis courageusement à l'œuvre. On ne saurait trop l'en féliciter. Qu'était ce Conseil de Brabant qui s'était octroyé de sa propre autorité le titre de conseil souverain? Un corps judiciaire plus relevé qu'aucun autre, parce qu'il siégeait dans la capitale du pays, remplaçait le souverain en cas d'absence, et, en tout temps, contrôlait ses actes et les approuvait ou les désapprouvait en invoquant la Joyeuse Entrée qui était la constitution du pays. Cela ne s'est pas vu ailleurs et c'est ce qui donne à l'histoire du Conseil de Brabant un intérêt tout particulier. Comme le Conseil fut fondé en 1430 par Philippe-le-Bon et fonctionna sans interruption jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, on peut s'imaginer la quantité de registres, de cartons et de fardes de correspondance qu'il laissa derrière lui. Si M. Gaillard n'était pas un archiviste bien entraîné, il aurait reculé devant l'immensité de la tâche. Heureusement pour lui et pour nous, il constata dès le début de son travail de dépouillement qu'il aurait mainte révélation utile et flatteuse pour notre amour-propre national à faire, et cela a suffi pour maintenir son zèle à la même hauteur jusqu'à la fin.

Il ne s'agit dans tout cela que du Brabant, direz-vous peut-être, et le Brabant n'était que l'une des provinces des anciens Pays-Bas. Mais quelle province comparée aux autres! Elle comprenait, outre le Brabant actuel, le Brabant hollandais, la province d'Anvers, l'ancien Limbourg et les trois pays d'Outre-Meuse, où l'on parlait surtout le wallon, comme dans les quartiers de Nivelles, de Wavre et de Jodoigne. Ce caractère bilingue était aussi celui du Luxembourg, de la Flandre, avant qu'elle n'eût perdu, à la suite d'invasions successives, la Flandre wallonne et l'Artois, et même de la principauté de Liége, où les membres des États, comme les conseillers brabançons, étaient tenus à connaître les deux langues parlées dans le pays Cela facilitait la marche des affaires sans porter atteinte aux mœurs et aux usages dont tous les Belges se montraient également jaloux.

Il nous semble que l'on peut tirer de ce fait cette conclusion que les flamingants d'autrefois étaient plus logiques et mieux avisés que ceux de nos jours. Ils comprenaient que le flamand, fort utile dans leurs rapports commerciaux avec le nord de l'Europe, les isolerait cependant dans une large mesure du reste du monde, s'ils s'obstinaient à lui rester fidèles plus que de raison. M. Gaillard nous dit, à ce propos, que les lettres patentes des membres du Conseil de Brabant furent toujours rédigées en français, que cela commença sous les ducs de la maison de Bourgogne et que cela se poursuivit sous la domination espagnole et autrichienne, sans réclamation ni

Digitized by Google

protestation aucune. On trouve ainsi dans nos annales, en y regardant d'un peu près, l'explication de ce qui se passe sous nos yeux. La Constitution belge de 1831 est bien la fille légitime de la Joyeuse Entrée du Brabant moyenageux, et notre Roi pourrait dire comme Ambiorix questionné par Jules César : « Mon peuple a autant de pouvoir sur moi que j'en ai sur lui. » Tous nos ducs de Brabant jusqu'à l'empereur Joseph II auraient pu tenir le même langage. C'est que le Conseil de Brabant a été un conseil de justice exceptionnel. Le partage entre le prince et lui de la souveraineté lui avait valu une foule de privilèges et de prérogatives et lui permettait d'agir comme arbitre au delà de nos frontières. M. Gaillard en cite plusieurs exemples. Le Conseil possédait l'avouerie et la protection de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle, qui avait souvent recours à ses bons offices. Une autre ville impériale, Nuremberg, devait avoir avec lui des rapports plus intimes et plus fréquents encore, puisque tous les ans elle envoyait à Bruxelles un messager qui remettait au Conseil une lettre et des cadeaux toujours les mêmes, à savoir un glaive de justice, dix ducats d'or frappés aux armes de Nuremberg et des paquets d'aiguilles. Ces objets symbolisaient sans doute les articles que les marchands nurembergeois importaient dans le Brabant en franchise de tonlieu. Ces cadeaux, de si peu d'importance qu'ils fussent, étaient les bienvenus, nos conseillers devant se contenter de leur salaire, épices et vacations qui leur étaient parfois irrégulièrement payés. C'est que le gouvernement mettait en avant la pénurie du trésor toutes les fois que le Conseil de Brabant refusait son scel et son contre-scel à une ordonnance qu'il prétendait contraire aux termes de la Joyeuse Entrée. Le Conseil se laissait affamer, mais il ne cédait pas. Cette attitude, qui fit son éloge et sa gloire, il la conserva jusqu'à la fin. M. Gaillard rapporte les moindres détails de cette lutte plus de trois fois séculaire, pendant laquelle nos princes maudirent souvent ce qu'ils appelaient *le mauvais esprit brabantinois*. Puisse ce mauvais esprit-là revenir et animer en Belgique tous nos fonctionnaires publics du haut en bas de l'échelle sociale.

CHARLES RAHLENBEEK.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI

	Pages.
Jules Vieujant. Psychologie du libéralisme	5
Sienkiewicz. L'allumeur de phare.	19
H. Speyer. Comment nous gouverneions le Congo. *(Fin.)* . . .	37
Ernest Gossart. L'auberge des princes en exil. *(Fin.)*.	57
Robert Sand. Chronique dramatique	75
J. V. Chronique littéraire.	82
M. Wilmotte. Le mois politique	93
Petite chronique	96

LIVRAISON DU 15 JUIN

Une enquête sur la réforme de l'enseignement moyen en Belgique .	99
Fernand Blondeaux. Le contrebandier	115
Léon Wéry. L'art et la vie.	130
Gabriel de Sart. Cul-des-Sarts a fait des siennes. *(Fin.)*. . . .	152
Simon Frédéricq. Voyage en Suisse. *(Fin.)*.	161
Louis Dumont-Wilden. Chronique artistique	170
Robert Sand. Chronique dramatique	174
M. Wilmotte. Le mois politique	181
Chronique bibliographique	183

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET

Une enquête sur la réforme de l'enseignement moyen en Belgique. *(Suite.)* 195
Charles Didier. L'évolution de l'habitation urbaine. 215
Augusta De Wit. La plus haute loi 234
Paul Mussche. Le retour 253
Georges Herlant. Un précurseur du collectivisme : Charles Fourier. 257
Robert Sand. Chronique dramatique 270
M. Wilmotte. Le mois politique 276
Chronique bibliographique 281

LIVRAISON DU 15 AOUT

Albert Giraud. Alfred de Vigny 287
Louis Dumont-Wilden. L'exposition des primitifs flamands à Bruges. 300
Fernand Blondeaux. Le portrait 319
Georges Herlant. Un précurseur du collectivisme : Charles Fourier. *(Fin.)*. 336
Léon Wéry. L'art et la vie. *(Suite.)* 350
J. V. Chronique littéraire. 366
M. Wilmotte. Le mois politique 372
Chronique bibliographique 376

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google